



Bodleian Libraries

UNIVERSITY OF OXFORD

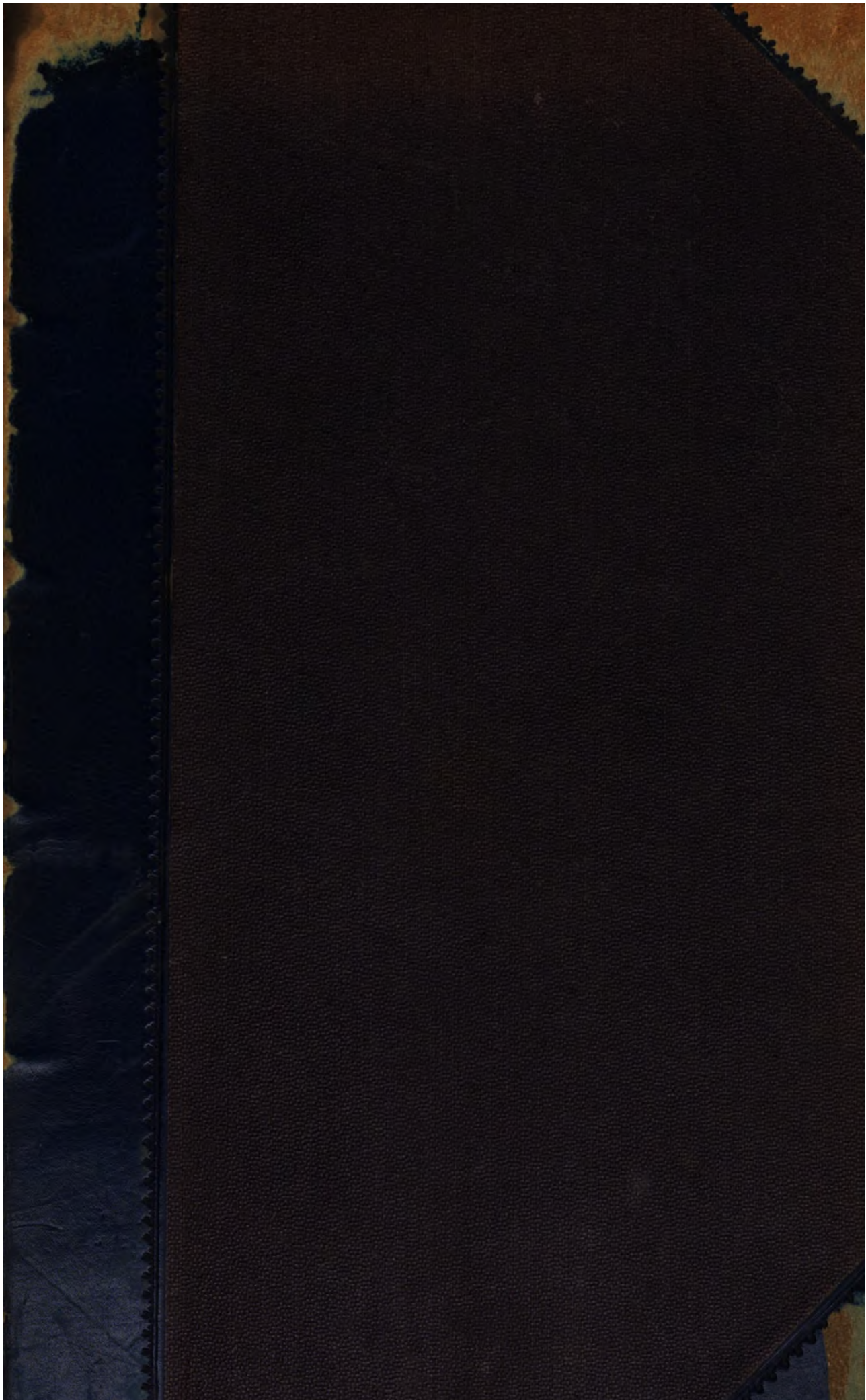
This book is part of the collection held by the Bodleian Libraries and scanned by Google, Inc. for the Google Books Library Project.

For more information see:

<http://www.bodleian.ox.ac.uk/dbooks>

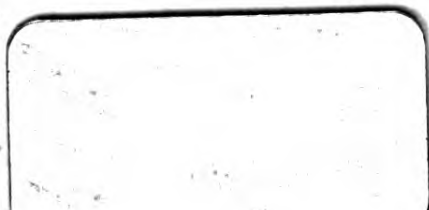


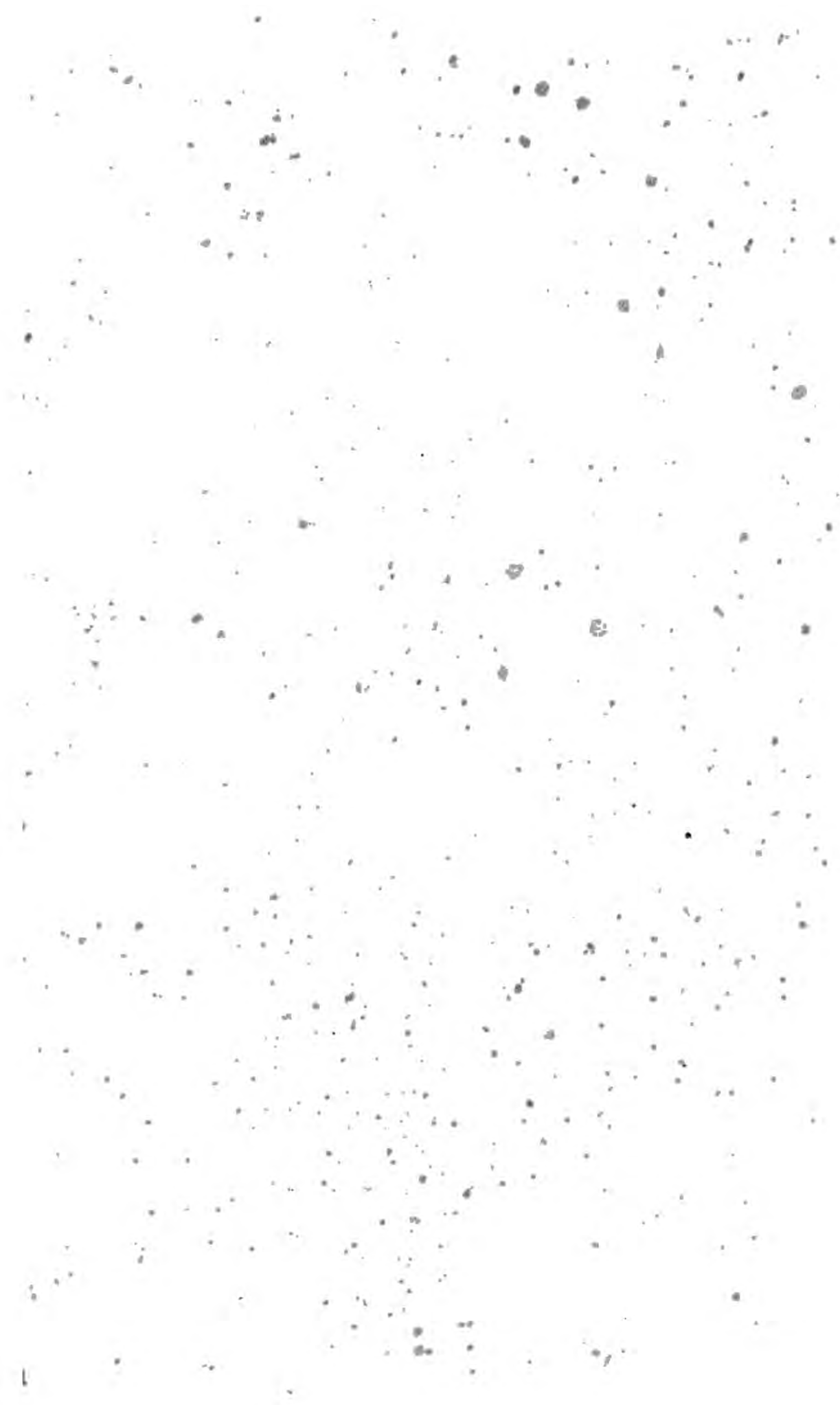
This work is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial-ShareAlike 2.0 UK: England & Wales (CC BY-NC-SA 2.0) licence.





600083135Q





Vertical line on the left side of the page.

Scattered dark spots and faint markings across the page, possibly representing noise or artifacts from the scanning process.

Small curved mark or scribble at the bottom left corner.

Small horizontal line at the bottom center.





LA
PLÉIADE FRANÇOISE

Cette collection a été tirée à 250 exemplaires numérotés
et parafés par l'éditeur.

230 exemplaires sur papier de Hollande,
18 — sur papier de Chine,

N^o

52.



LES OEUVRES
et Meslanges Poétiques
D'ESTIENNE IODELLE

SIEVR DV LYMODIN

Avec une Notice biographique et des Notes

PAR

CH. MARTY-LAVEAUX

TOME SECOND



PARIS
ALPHONSE LEMERRE, ÉDITEUR

M. D. CCC. LXX



285. c. 46.





LES AMOVRS

D'ESTIENNE IODELLE

PARISIEN^t

SONNETS

I.

*Madame, c'est à vous à qui premierement
L'ay voué mon esprit, & ma voix, & mon ame,
A qui j'offre ces vers, que d'une sainte flamme
Amour mesme inspira à maint & maint amant :
Vous lirez sous le nom de quelque autre comment
L'amour de vos beaux yeux la poitrine m'enflamme :
Vous verrez sous le nom d'une autre belle dame
De vos rares beautez le plus riche ornement.
Que si mon amour n'est par eux bien peint encore,
Que si vostre beauté assez ne s'y decore,
Excusez : car Amour n'a peu si ardemment
Qu'à moy, ardre leur cœur d'un suiet si loüable :
Il ne fut oncques Dame, il ne fut oncq' Amant,
A vous de la beauté, d'amour à moy semblable.*

II.

*Des astres, des forests, & d'Acheron l'honneur,
 Diane, au Monde hault, moyen & bas preside,
 Et ses cheuaulx, ses chiens, ses Eumenides guide,
 Pour esclairer, chasser, donner mort & horreur.
 Tel est le lustre grand, la chasse, & la frayeur
 Qu'on sent sous ta beauté claire, promte, homicide,
 Que le haut Iupiter, Phebus, & Pluton cuide
 Son foudre moins pouuoir, son arc, & sa terreur.
 Ta beauté par ses rais, par son rets, par la craincte
 Rend l'ame esprise, prise, & au martyre estreinte :
 Luy moy, pren moy, tien moy, mais hélas ne me pers
 Des flambans forts & griefs², feux, filez, & encombres,
 Lune, Diane, Hecate, aux cieux, terre, & enfers
 Ornant, questant, génant, nos Dieux, nous, & nos ombres.*

III.

*De quel soleil, Diane, empruntes tu tes traits,
 La flamme, la clarté de ta face diuine?
 Le haut Amour, grand feu du monde, où il domine,
 Luit sur toy, puis sur nous luire ainsi tu te fais :
 Pour toy les beaux pensers, les parolles, les faits
 Il cree en nous par toy, ny iamais trop voisine
 Ne voile son beau feu, qui sans fin enlumine
 Nos cœurs, faisant passer par tes yeux ses beaux rais.
 Sans cesse il te fait donc autour de luy tourner,
 Pour oblique te luire, & t'armer & t'orner
 Changeant ses rais en traits, pour meurtrir ce qui t'aime:
 Tu fais prendre sans prendre en toy son aspre ardeur,
 Avec l'ardeur aussi i'en pren l'aspre froideur :
 Car l'une vient de luy, l'autre vient de toymesme.*

IIII.

*Encor que toy, Diane, à Diane tu fois
 Pareille en traits, en grace, en maïesté celeste,
 En cœur, & hault, & chaste, & presqu'en tout le reste
 Fors qu'en l'austerité³ des virginales loix :*
*La riche & rare fleur, qu'en tout ton corps tu vois,
 Ton en-bon-point, ta grace, & ta vigueur atteste,
 Que puis qu'un autre Hymen a desnoué ton ceste
 Virginal, en veuage enuieillir tu ne dois.*
*Que donc l'an nouveau t'offre un espous qui contente
 De tes valeurs la France, & d'amours ton attente :*
*D'un tel vœu ie t'estrene, & si ton nom si bien
 Ne te conuient alors, toy qui n'es pas moins belle
 Que Venus, pren son nom, & le meslant au tien
 Fay que Dione ensemble & Diane on t'appelle.*

V.

*Si quand tu es en terre, ô Diane, ta face
 De ta face qui luit dans le ciel presqu'esteint
 L'argentine blancheur, si sur ce blanc ton teint
 Plein de roses l'Aurore au teint rozin efface :*
*Si deux flambeaux du ciel les plus vifs ont pris place
 Dessous ton front, s'il fault que quand le soleil ceint
 De rais ses cheveux blons, & que les cieux il peint
 De son or le plus beau, ton poil honte luy face :*
*Si Diane & Dione en l'air de toutes pars
 Vne odeur d'ambrosie, & nectar tu espars,
 Si tu as tout ce qu'ont les deesses supremes :*
*Si ton esprit ressemble un Dieu logé dans toy,
 Ie croy tous nos esprits, t'apprehendans en foy,
 Dans la terre iouir de tout l'heur des cieulx mesmes.*

VI.

Quand ton nom ie veux faire aux effets rencontrer
 De la sœur de Phœbus, qui chaste, & chasseresse
 Est tant au ciel qu'en terre, & aux enfers Deesse,
 Elle fort dissemblable à toy se vient monstrier.
 Diane les chiens mene, & aux pans fait entrer
 Ses cerfs : tu peux mener les grans Heros en lesse,
 Ains les prendre en tes rets : son arc le seul corps blesse,
 Tes traits peuuent au fond des ames penetrer.
 De son frere elle emprunte en son ciel la lumiere :
 Dedans tes yeux flambans & rayonneux son frere
 Prendroit ce qui croistroit sa lumiere & ses feux.
 Aux enfers elle n'a que sur les morts puissance :
 Sur nous, ains sur les Dieux, par rigueur & clemence
 Faire en la terre vn ciel, ou vn enfer tu peux.

VII.

Quelque lieu, quelque amour, quelque loy qui t'absente,
 Et ta deité tasche oster de deuant moy,
 Quelque oubli qui contraint de lieu, d'amour, de loy,
 Face qu'en tout absent de ton cœur ie me sente :
 Tu m'es, tu me seras sans fin pourtant presente
 Par le nom, par l'effect fatal qui est en toy,
 Par tout tu es Diane, en tout rien ie ne voy,
 Qui mon œil, qui mon cœur de ta presence exemte.
 En la terre, & non pas seulement aux forests
 De moy viuant l'obiet continuel tu es,
 Estant Diane : & puis si le ciel me rappelle,
 O Lune, ton bel œil mon heur malheurera :
 Si ie tombe aux enfers, mon seul tourment sera
 De souffrir sans fin l'œil d'une Hecate tant belle.

VIII.

*Si quelcun veut ſçavoir qui me lie, & enflame,
 Qui eſclauē a rendu ma franche liberté,
 Et qui m'a afferui, c'eſt l'exquiſe beauté
 D'vne que iour & nuit i'inoque & ie reclame :
 C'eſt le Feu, c'eſt le Nœu, qui lie ainſi mon ame⁴,
 Qui embrāſe mon cœur, & le tient garotté
 D'vn lien ſi ferré de ferme loyauté,
 Qu'il ne ſçauroit aimer ny ſeruir autre Dame.
 Voila le Feu, le Nœu, qui me bruſle, & eſtraint :
 Voila ce qui ſi fort à aimer me contraint
 Celle, à qui i'ay voué amitié éternelle :
 Telle que ny le temps ny la mort ne ſçauroit
 Conſommer ny diſſoudre vn lien ſi eſtroit
 De la ſainte vnion de mon amour fidelle.*

IX.

*Amour vomit ſur moy ſa fureur & ſa rage,
 Ayant vn iour du front ſon bandeau delié,
 Voyant que ne m'eſtois ſous luy humilié,
 Et que ne luy auois encores fait hommage :
 Il me ſaiſit au corps, & en ceſt auantage
 M'a les pieds & les mains garrotté & lié :
 De l'or de vos cheueux plus qu'or fin delié,
 Il ſ'eſt voulu ſeruir pour faire ſon cordage.
 Puis donc que vos cheueux ont eſté mon lien,
 Madame, faites moy, ie vous pry, tant de bien,
 Si ne voulez ſouffrir que maintenant ie meure,
 Que i'aye pour faueur vn braſſelet de vous,
 Qui puiſſe teſmoigner d'orefnauant à tous,
 Qu'a perpetuité voſtre eſclauē demeure.*

X.

*Ou soit que la clairté du soleil radieux
 Reluise dessus nous, ou soit que la nuit sombre
 Luy efface son iour, & de son obscur ombre^s
 Renoircisse le rond de la voulte des cieux :*
*Ou soit que le dormir s'escoule dans mes yeux,
 Soit que de mes malheurs ie recherche le nombre,
 Je ne puis euter à ce mortel encombre,
 Ny arrester le cours de mon mal ennuyeux.
 D'un malheureux destin la fortune cruelle
 Sans cesse me poursuit, & tousiours me martelle :
 Ainsi iournellement renaiſſent tous mes maulx.
 Mais ſi ces passions qui m'ont l'ame afferuie,
 Ne soulagent vn peu ma miserable vie,
 Vienne vienne la mort pour finir mes trauaulx.*

XI.

*Passant dernièrement des Alpes au trauers
 (Pentens ces Alpes hauls, dont les roches cornues
 Paroiſſent en hauteur outrepasser les nues)
 Lors qu'ils estoient encor' de neige tous couuers,
 P'apperçeus deux effects estrangement diuers,
 Et choses que ie croy iamais n'estre auenues
 Ailleurs : car par le feu les neiges sont fondues,
 Le chaud chasse le froit par tout cet vniuers.
 Autre preuue i'en fis que ie n'eusse peu croire,
 La neige dans le feu son element contraire,
 Et moy dedans le froit de la neige brusler,
 Sans que la neige en fust nullement consommee :
 Puis tout en vn instant cette flamme allumee
 M'environnoit de feu & me faisoit geler.*

XII.

*Madame, i'ay regret dè quoy ie n'ay cet heur
 De trouuer le moyen de vous faire congnoistre
 De quelle affection ie desire vous estre
 Perpetuellement fidelle seruiteur.
 Ma grand' affection est au comble & hauteur
 De sa perfection, elle ne peut plus croistre :
 Raison en fut la mere, & d'elle elle fit naistre
 Ce desir que ie porte enclos dedans le cœur.
 L'amour qui engendra ce desir là, Madame,
 Se fait maistre de moy, se saisit de mon ame :
 Dés lors que vos beautez que lon doit admirer,
 Furent sans y penser de mes yeux apperceuës,
 Soudain que par les yeux le cœur les eut receuës,
 Il n'a depuis rien fait sinon les adorer.*

XIII.

*Plus tost la mort me vienne deuorer,
 Et engloutir dans l'abyfme profond
 Du gouffre obscur de l'obliuieuse onde,
 Qu'autre que toy l'on me voye adorer.
 Mon brasselet, ie te veux honorer
 Comme mon plus precieux en ce monde :
 Aussi viens tu d'une perruque blonde,
 Qui pourroit l'or le plus beau redorer.
 Mon brasselet, mon cher mignon, ie t'aime
 Plus que mes yeux, que mon cœur, ny moymesme,
 Et me seras à iamais aussi cher
 Que de mes yeux m'est chere la prunelle :
 Si que le temps ny autre amour nouvelle
 Ne te feront de mon bras delascher.*

XIII.

*J'aime le verd laurier, dont l'hyuer ny la glace
 N'effacent la verdeur en tout victorieuse,
 Monstrant l'eternité à iamais bien heureuse
 Que le temps, ny la mort ne change ny efface.
 J'aime du hous aussi la tousiours verte face,
 Les poignans eguillons de sa feuille espineuse :
 J'aime le lierre aussi, & sa branche amoureuse
 Qui le chefne ou le mur estroitement embrasse.
 J'aime bien tous cestrois, qui tousiours verts ressemblent
 Aux pensers immortels, qui dedans moy s'assemblent,
 De toy que nuit & iour idolatre i'adore :
 Mais ma playe, & poincture, & le Nœu qui me serre,
 Est plus verte, & poignante, & plus estroit encore
 Que n'est le verd laurier, ny le hous, ny le lierre.*

XV.

*Iusqu'aux autels ie n'iray seulement
 Me presenter victime au sacrifice,
 Plus outre encor pour vous faire seruice
 J'iray, Madame, affectionnément.
 Je suis à vous dedié tellement,
 Que ie ne crains gesne, mort, ou supplice :
 Ce m'est assez, mais qu'en mourant ie puisse
 Vous apporter quelque contentement.
 Long temps y a que ie porte, Madame,
 (Vous le scauez) ce desir en mon ame,
 A tout le moins vous le deuez scauoir.
 Je suis tousiours en ceste mesme enuie,
 Et si ne puis autre vouloir auoir
 Que d'employer en vous seruant ma vie.*

XVI.

*Que n'ay-ie mes esprits vn peu plus endormis,
 Mon cerueau plus pesant, & l'ame plus grossiere,
 Pour ne sentir si fort vne douleur meurtriere,
 Qui fait que sans repos languissant ie gemis.
 Mes sens sensibles trop ce sont mes ennemis,
 Qui espoindz iusqu'au vif d'vne douceur trop fiere
 Ont perdu le repos, la liberte premiere,
 Pour trop sentir le mal qu'en eux ils ont permis.
 Si ie n'eusse à clair veu ta grace & ton merite,
 Mon mal seroit legier, & ma peine petite :
 Mais pour voir, pour cognoistre, & sentir iusqu'au fons
 Ta grace, ta valeur, ta rigueur ennemie,
 Mes yeux, esprits, & sens, trop clairs, trop vifs, trop prompts
 Sont meurtriers, sont tyrans, sont bourreaux de ma vie.*

XVII.

*Maudiray-ie, Madame, ou le sort euers moy
 Cruel & inhumain, ou ma triste auenture,
 Qui fait que de tout temps miserable i'endure
 Mille & mille tourmens sous l'amoureuse loy ?
 Maudiray-ie l'amour, maudiray-ie de toy
 La grace ou la rigueur & trop douce & trop dure ?
 Maudiray-ie de moy vne encline nature
 A suiure & recevoir le mal que ie reçooy ?
 Ha non ! ie ne sçaurois autre chose maudire
 Que ce mesme qu'en moy de plus rare i'admire,
 C'est mon affection, ma constance, & ma foy.
 Car tout aussi soudain qu'vne maistresse i'aime
 D'vne ferme constance, & d'vn amour extreme,
 Soudain le sort cruel la retire de moy.*

XVIII.

*Avec ton cher pourtrait, qui dans mon ame esprise
 Est mieux peint qu'il n'est peint dans ton present si cher,
 Tu fis sur le dehors tailler vn dur rocher,
 Deuise que la foy constante a tousiours prise.
 Le flot, le vent, le foudre, vn dur rocher ne brise :
 Ta foy du temps faucheur fait l'acier reboucher :
 Mais lors il me fallut d'autres marques chercher
 Pour ma foy, qui l'acier du mesme temps mesprise.
 Avec mon pourtrait mesme en basse taille doncq'
 Des figures tu vis, qui ne furent adoncq'
 Selon mon vray proiet par vers bien decouuertes.
 Pour renfort des premiers, ces vers cy que tu lis,
 Puissent rendre enuers toy ces choses que tu vis,
 Avec ma foy, mon ame, & mon cœur, plus ouuertes.*

XIX.

*Afin qu'en cet ouurage, aux faces de dehors
 Selon l'art l'vne à l'autre accordante se treuue,
 Dans deux temples diuers se fait la double espreuue
 De deux effets d'aimer, plus estroits & plus forts.
 De Pylade & d'Oreste vn debat sur leurs morts,
 Dans le temple Taurique, vn extreme foy^e preuue :
 Dans le temple Troyen d'vn Chorebe s'espreuue
 L'amour, qui fait son cœur n'auoir soin de son corps.
 Ouurant l'ouurage, on voit vne foy plus estreinte,
 Qui à toy par Diane en l'vn des costez peinte,
 Sur vn autel de Foy, quand mesme il se feroit
 Pour elle autel de mort, iusqu'à tout est iuree :
 Et qui là sur toute autre amour fort asseuree,
 De mort, & de toute autre amour triompheroit.*

XX.

*Des trois fortes d'aimer la premiere exprimee
 En ceci c'est l'instinct, qui peut le plus mouvoir
 L'homme enuers l'homme, alors que d'un hautain deuoir
 La propre vie est moins qu'une autre vie aimee.
 L'autre moindre, & plus fort toutesfois enflammee,
 C'est l'amour que peut plus l'homme à la femme auoir.
 La tierce c'est la nostre, ayant d'un tel pouuoir
 De la femme la foy, vers la femme animee.
 Que des deux hommes donc taillez icy, les nœus
 Tant forts cedent à nous. Que sur tes ardens feus
 (O amour) cet amour entier, soit encor maistre.
 L'autel mesme de mort feroit foy de ceci,
 Que l'autel de Foy monstre. A iamais donc ainsi
 Diane en Anne, & Anne en Diane puisse estre.*

XXI.

*Je viuois, mais ie meurs, & mon cœur gouuerneur
 De ces membres, se loge autre part : ie te prie
 Si tu veux que i'acheue en ce monde ma vie,
 Ren le moy, ou me ren au lieu de luy ton cœur.
 Ainsi tu me rendras à moy-mesme, & tel heur
 Te rendra mesme à toy : ainsi l'amour qui lie
 Le seul amant, lira & l'amant & l'amie :
 Autrement ta rigueur feroit double malheur.
 Car tu perdras tous deux, moy premier qui trop t'aime,
 Et toy qui n'aimant rien voudras hair toymesme :
 Mais, las ! si l'on reproche à l'un & l'autre vn iour
 Et l'une & l'autre faute : à moy qui trop t'estime,
 A toy qui trop me hais, plus grand sera ton crime,
 D'autant plus que la haine est pire que l'amour.*

XXII.

*Quel humeur, mais quel crime alors qu'on se dispence¹
 D'eunter les faueurs qu'on reçoit en amour :
 Qu'on ouvre au bruit la voye, & que d'un heureux tour
 Moins que du bruit de l'heur estre heureux on se pense :
 Qu'on rait, sacrilege, à l'amour le silence,
 Qui le garde & l'escorte, épiant tout autour :
 L'odeur qu'au iour on met se perd de iour en iour :
 Le descouuert thresor souuent son maistre offence.
 Par cet heur, par cet art, de celer & tacher
 Que tel bien puisse mesme à Phebus se cacher
 Qui voit, comme il vit Mars & Venus, toute chose,
 On bannit hors d'amour tout mal qui luy fait tort,
 Dol, blasme, change, enuie, effroy, remors & mort,
 Et des deux parts, Maistresse, on double l'ardeur close.*

XXIII.

*Quel heur, Anchise, à toy, quand Venus sur les bords
 Du Simoente vint son cœur à ton cœur ioindre !
 Quel heur à toy, Paris, quand Oenone vn peu moindre
 Que l'autre, en toy berger chercha pareils accords !
 Heureux te fit la Lune, Endymion, alors
 Que tant de nuits sa bouche à toy se vint reioindre :
 Tu fus, Cephale, heureux quand l'amour vint époindre
 L'Aurore sur ton veuf, & palle, & triste corps.
 Ces quatre estans mortels des Deesses se veirent
 Aimez : mais leurs amours assez ne se courirent.
 Au silence est mon bien : par luy, Maistresse, à toy
 Dans mon cœur plain, content & couuert ie n'egale
 Venus, Oenone, Lune, Aurore : ny à moy
 Leur Anchise, Paris, Endymion, Cephale.*

XXIIII.

*Je te ren grace, Amour, & quiconques des Dieux
 Fauorise aux amans, non de la Dame acquise
 Par moy, qui de vous Dieux deuoit estre conquise,
 Tant sa grace & beauté se rend digne des cieux :
 Non pour l'esperoir que i'ay qu'elle, qui par ses yeux
 Pleins de rays & de feux mon cœur sans cesse attise,
 Pourra mieux appaiser la flamme en l'ame esprise,
 Pour mesme en l'appaisant l'attiser encor mieux.
 Tels biensfaits enuers vous estreignent mon seruice,
 O Dieux, ô cher Amour : mais plus grand benefice,
 Ce m'est que vous couurez ma flamme aux yeux de tous.
 Mon heur estre celeste & diuin ie proteste :
 Si donc à tous mortels vous cachez l'heur celeste,
 A tous mortels cachez l'heur qui m'egale à vous.*

XXV.

*La Roche du Caucaze, où du vieil Promethee
 L'aigle vengeur sans fin va le cœur bequetant,
 Et la Roche où Sisyphes en vain va remontant
 Lachant tousiours en haut sa pierre en vain portee,
 Vont à plusieurs amans, dont l'ame est tourmentee,
 Ou bien se feint de l'estre, vn suiet apportant,
 Monstrant qu'ils vont encor la peine surmontant,
 Qui aux deux roches fut à ces deux arrestee.
 Moy qui ne veux point feindre vn tel mal, pour obiet
 De mes yeux, pour seul but de mon cœur, pour suiet
 De mes vers i'ay la roche, où d'une ardeur extrême
 Je preten tout ainsi qu'on feroit au sommet
 Du rocher espineux, où la vertu lon met :
 Aussi si i'y attein, i'attein la vertu mesme.*

XXVI.

*Des maux qu'un desespoir, ou qu'un espoir contraire
 Coup sus coup dedans moy l'un de l'autre naissans,
 M'enflammans de desirs, & de peurs me glaceans
 Par frissons, par braziers continus m'ont peu faire :*
*Des maux que j'ay souffers, pour voir maint aduersaire
 S'opposer à mon but : & des maux plus puissans,
 Dont tes beaux traits sans fin dans mon cœur repassans,
 Semblent en luy ma vie & defaire & refaire :*
*De mes ennuis, chagrins, regrets, fureurs, douleurs,
 Langueurs, pleurs, & sanglots enfans de mes malheurs,
 Ny du cruel delay, s'il faut encor attendre,
 Je ne me plains, pourueu qu'un Ouy, qu'un Nenni
 Me face heureuse vie, ou mort heureuse prendre,
 Mort qui de vie egale à cent morts m'ait banni.*

XXVII.

*En ce iour que le bois, le champ, le pré verdoye,
 Et qu'en signe d'un verd tant desirable & gay,
 Auec maint ardent vœu l'amant plante son may,
 Pour marque que l'amour reuerdissant flamboye :*
*Le ciel au lieu de moy dedans ton cœur enuoye
 Pour may vn bon vouloir, & verdoyant, & vray,
 Ayant vraye racine, & qui sans long delay
 Porte à tous deux vn fruit d'heur, d'amour & de ioye :*
*En vn Printemps d'amour l'egard trop froidureux
 Des biens, ne face naistre vn hyuer malheureux.
 Aux riches nonchalans on voit les biens décroistre,
 Au cœur & noble & vray par peine le bien croist :*
*Si par l'egard des biens le cœur des tiens décroist,
 Par tel may fay leur cœur & mon espoir recroistre.*

XXVIII.

*Et quoy? tu fuis Amour? dis tu pas : & pourquoy?
 Et n'est-ce pas celui qui regne & qui domine
 Brauement par dessus ceste ronde machine,
 Et qui tient tout le monde esclaué sous sa loy?
 Est-il Prince qui viue, Empereur, ny grand Roy,
 Qui dessous son pouuoir humblement ne s'encline?
 Et tu dis que ton cœur obstiné determine
 De fuir cet amour, le chassant loing de toy.
 Contre toy, contre amour, feras tu la rebelle?
 Tu n'es mesme qu'amour, & l'amour ie t'appelle :
 Il se campe, il se sied dedans toy ce vainqueur.
 Helas! ie le sçay bien, ie l'ay veu en ta face
 Decocher mille traiçts de tes yeux en mon cœur :
 Et quoy le voudrois-tu deloger de sa place?*

XXIX.

*Celle qui est au vif de quelque amour atteinte,
 Quel Dieu, ou quel Argus empescher la pourroit
 D'accomplir vn amour mutuel qu'elle auroit?
 Amour donne tousiours moyen à la contrainte.
 Mais qui a la vertu dans son cœur bien empreinte,
 Et qui ne veut aimer fors que ce qu'elle doit,
 Quel Dieu, quel Iupiter rallumer luy feroit
 D'vn autre amour le feu de sa poiçtrine saincte?
 Que sert donques le guet, ou Argus aux cent yeux?
 Le fort de la vertu immuable vaut mieux.
 Argus s'auueugla bien par le sainct caducee.
 Donques ie ne croy pas que la plus forte tour,
 Ny vne pluie d'or ou giron amassée
 Puisse contraindre, ou vaincre vn vouloir en amour.*

XXX.

*Comme vn qui s'est perdu dans la forest profonde
 Loing de chemin, d'oree, & d'adresse, & de gens :
 Comme vn qui en la mer grosse d'horribles vens,
 Se voit presque engloutir des grans vagues de l'onde :
 Comme vn qui erre aux champs, lors que la nuit au monde
 Rait toute clarté, i'auois perdu long temps
 Voye, route, & lumiere, & presque avec le sens,
 Perdu long temps l'obiet, où plus mon heur se fonde.
 Mais quand on voit (ayans ces maux fini leur tour)
 Aux bois, en mer, aux champs, le bout, le port, le iour,
 Ce bien present plus grand que son mal on vient croire.
 Moy donc qui ay tout tel en vostre absence esté,
 Poublie en reuoyant vostre heureuse clarté,
 Forest, tourmente, & nuit, longue, orageuse, & noire.*

XXXI.

*En mon cœur, en mon chef (l'vn source de la vie,
 L'autre siege de l'ame) vn amour haut & saint
 Vostre sacré pourtraict a si viuement peint,
 Que par mort ne sera sa peinture rauie.
 Car l'vne n'estant point à la mort afferuie,
 Ce qui est peint au vif dedans elle, & empreint
 Au cœur dans le desir (qui ne peut estre esteint
 Sans l'ame) en l'ame vit, bien que le corps deuie.
 Mais, las! l'œil de mon corps, qui ne se peut passer
 De voir incessamment ce que voit son penser,
 Fait qu'avec telle ardeur ie vous requiers tel gage.
 Vostre image, de grace, au corps ne refusez,
 Ou bien tost par langueur si de refus vsez,
 Il verra l'ame au ciel emporter vostre image.*

XXXII.

*Allez, mes vers, enfans d'un dueil tant ennuyeux,
 Que mon pleur plus que l'ancre amoitist ceste carte,
 Las allez, puis qu'il faut que mon soleil s'escarte,
 Accompagnez la nuë espeffe de mes yeux :*
*Allez, mes pleurs sourdans d'un cœur tant curieux
 De ces beaux rais, qu'il faut qu'avecques eux il parte :*
*Allez doncques, mon cœur : l'ame feroit la quarte,
 Mais dans moy ce soleil veut s'en seruir bien mieux.*
*Or puis qu'il faut que vis, en mourant, ie demeure,
 De peur que le renom d'un si beau feu ne meure,
 Allez tous trois, au moins dire iusqu'en ce lieu,
 Dont le vers, l'œil, le cœur, & l'ame attend sa force,
 Le triste mot, hélas! vous ne pouuez qu'on force
 Ce qui nuit, dites donc, adieu, mon dieu, adieu.*

XXXIII.

*Il faut que pour ton may, quiconques soit celuy,
 Madame, qui plus digne en son esprit t'adore,
 D'un verd & grand laurier à ta porte il honore
 Ton beau nom, tes beautez, tes vertus aujourd'huy.*
*Si mon double laurier seiche presque d'ennuy,
 Dont ce temps, dont mon sort, dont mon aigreur deuore
 Sa verdeur & grandeur, si croy-ie faire encore
 Qu'Apollon & Mars mesme auront honneur en luy.*
*Mais il faut que cet autre en plantant ce may braue,
 Ces vers ci pris de moy dedans l'escorce il graue.*
*AV nom qui pour l'honneur des FRANÇOISES fut tel,
 Aux beautez, aux vertus, de nostre temps la gloire,
 Pour trois couronnes faire à la triple victoire,
 Voué, sacré, planté fut cet arbre immortel.*

XXXIIII.

*Recherche qui voudra cet Amour qui domine,
 Comme lon dit, les Dieux, les hommes, les esprits,
 Qu'on feint le premier né des Dieux, & qui a pris
 Eternellement soing de ceste grand' machine :
 Dont l'arc, le trait, la trouffe, & la torche diuine
 N'a rien que la vertu pour son but & son pris,
 Sans passions, douleurs, remords, larmes & cris :
 Quant à moy ie croiray que tel on l'imagine,
 Et qu'au monde il n'est point : quant aux faulses amorces,
 De l'autre aueugle Amour i'en depite les forces.
 Mais ie croy si Amour aucun nous vient des Cieux,
 C'est lors que deux moitiex par mariage vnies,
 Quittent pour l'amour vray dont se paissent leurs vies,
 Tout amour fantastique, & tout amour sans yeux.*

XXXV.

*Pourrois-je voir l'heureuse & fatale iournee,
 Où deux ames, deux cœurs, & deux corps enlancez
 Dans le beau ret d'amour se verront caresser,
 Egalement tous deux du doux bien d'Hymenee :
 Lors qu'estant avec Anne, Antoinete enchainee,
 Tous nos esprits seront l'un de l'autre embrassez,
 Et meslez l'un dans l'autre, & sans estre lassez,
 De cognoistre l'autre ame estre pour l'autre nee?
 Plus tost que ce doux bien m'eschape hors des mains,
 Et qu'amour & les Dieux me soient tant inhumains,
 Je desire, ô Amour, que tu changes ta fleche
 A celle de la Mort, à fin de m'en tuer :
 Mais, si tu fais ce bien, que pour perpetuer
 Ton fait, iamais la Mort n'y puisse faire breche.*

XXXVI.

*Tout cet hiuer par l'aspre & l'aigre vehemence
 De longue maladie, a sur moy tempesté
 Plus que sur vn vaisseau dans la mer tormenté,
 N'eust fait son orageuse & froide violence.
 Mais de mes maux le pire estoit la dure absence
 De mon soleil, sans qui ie hairois la clarté
 De l'autre, qui m'ayant son Printemps présenté,
 De ma Dame me rend quant & quant la presence.
 Mais comme de l'hiuer la queuë on voit durer,
 Le Printemps fait mon corps aussi bien endurer
 Que l'hiuer, & le ciel de mes maux ne se lasse.
 Or si ma faute, hélas! faite en mon long sejour,
 De ne voir mon soleil le rend trouble au retour,
 Mon malheur du Printemps mes maux de l'hiuer passe.*

XXXVII.

*Sans pleurer (car ie hay la coustumiere feinte
 De nos amans, qui n'ont que leurs pleurs pour suiet)
 D'un cœur ardent, dolent, deuot, soumis, abiet,
 Je me iette aux saincts piez de toy, maistresse sainte :
 La feinte n'a mon ame à tel acte contraincte,
 Tel esprit ne peut estre à la feinte suiet :
 Mais ia depuis cinq mois i'ay tousiours pour obiet
 Ma faute, qui s'est mesme à telle amende estreinte.
 Pardonne donc, Deesse, accuse mon malheur,
 Non pas moy, dont le ciel ialoux empesche l'heur :
 Si tu dis mes malheurs chasser ta bien-vueillance,
 Veu qu'on ne doit l'amant si malheureux aimer,
 Vien ton cœur pour mon bien contre mon mal armer :
 L'auray du bien le comble, & du mal la vengeance.*

XXXVIII.

*Quand ton nom ie veux feindre, ô Françoise diuine,
 Des Françoises l'honneur, ie puis bien te nommer
 Venus pour tes beautez, mais ta façon d'aimer
 Ne conuient point au nom de Venus la marine :
 De l'Attique Pallas ta vois & ta doctrine
 Merite encor le nom, mais tu ne veux t'armer,
 Fors des rais de tes yeux, dont tu viens enflammer
 Dans mon cerueau mon sens, mon cœur dans ma poitrine :
 Diane Delienne vn presque pareil port
 Te peut faire appeller, mais l'aigre ou le doux sort
 Dessous le ioug d'Hymen dés long temps te rend serue.
 Ie veux (laissant aux Grecs, dont ces noms sont venus,
 Leurs Deesses) te dire & Françoise Venus,
 Et Françoise Diane, & Françoise Minerue.*

XXXIX.

*Admirant ta blancheur, beauté, maiesté, gloire,
 Qui sur ton front placee, orgueillit tout ton port,
 Et ce qui de l'esprit comme vn oracle sort,
 Car c'est vn Dieu renclos qui meut ce corps d'iuoire,
 Digne de te seruir ie ne me sçaurois croire,
 Euffé-ie vn cœur plus haut & tout vn autre sort,
 Et mon corps logeast il pour te venger de mort,
 Quelque grand Muse fille & mere de Memoire.
 Comme de te seruir indigne ie me sens,
 Ie sens pour te louer incapables mes sens,
 Si faut-il que ie t'aime, & faut que ie te chante.
 Ta faueur, qui fera mon humbleffe hauffer,
 Ta deité qui fait mon esprit renforcer,
 Rend mon seruice digne, & ma Muse puissante.*

XL.

*De moy-mesme ie suis deuotieux, Madame,
 C'est d'où me vient vers toy telle adoration :
 Mais ce sainct iour requiert autre deuotion,
 Si mon amour pour toy n'occupoit toute l'ame.
 Ce prompt Dæmon qui voit que mon zele i'enflame,
 Baissant la croix, oyant la saincte passion,
 De sa flamme ialoux, vient par tentation
 Mon esprit retirer de l'autre saincte flame.
 Il m'offre helas ! la croix qu'il me faudroit porter,
 Si tu me viens ta grace & ta presence oster,
 Me faisant de ton ciel redescendre en la terre.
 Ia la peur, mon tyran, crucifier me veult,
 Et ma croix enferrer dans vn enfer me peult,
 Au lieu que l'autre croix hors d'enfer nous defferre.*

XLI.

*Sapphon la docte Grecque, à qui Phaon vint plaire,
 Chantant ses feus, de Muse acquesta le surnom :
 Corinne vraye ou faulse aux vers a pris renom,
 Dont le Romain Ouide a voulu la pourtraire.
 Petrarque Italien, pour vn Phebus se faire,
 De l'immortel laurier alla choisir le nom :
 Nostre Ronsard François ne tasche aussi finon
 Par l'amour de Cassandre vn Phebus contrefaire.
 Si tu daignes m'aimer, Delie, si tu veux
 Chanter ta flamme ainsi que docte tu le peux,
 Si ie chante, Delie, vn pris nous pourrons prendre,
 En hauteffe d'amour, en ardeur & en art,
 Sur Sapphon, sur Ouide, & Petrarque, & Ronsard,
 Sur Phaon, & Corinne, & sur Laure, & Cassandre.*

XLII.

*Je me trouue & me pers, ie m'asseure & m'effroye,
 En ma mort ie reui, ie voy sans penser voir,
 Car tu as d'éclairer & d'obscurcir pouuoir,
 Mais tout orage noir de rouge éclair flamboye.
 Mon front qui cache & monstre avec tristesse, ioye,
 Le silence parlant, l'ignorance au sçauoir,
 Tesmoignent mon hautain & mon humble deuoir,
 Tel est tout cœur, qu'esper & desespoir guerroye.
 Fier en ma honte & plein de frisson chaloureux,
 Blasfant, louant, fuyant, cherchant l'art amoureux,
 Demi-brut, demi-dieu ie suis deuant ta face,
 Quand d'un œil fauorable & rigoureux, ie croy,
 Au retour tu me vois, moy las ! qui ne suis moy :
 O clair-voyant aueugle, ô amour, flamme & glace !*

XLIII.

*Je ne suis de ceux la que tu m'as dit se plaindre,
 Que leur Dame iamais ne leur donna martel :
 Veu l'ame vehemente, vn dur martel m'est tel,
 Qu'il peut plus à la mort qu'à l'amour me contraindre.
 S'il peult doncques l'amour avec ma vie esteindre,
 En tout amour ie chasse vn poison si mortel :
 Puis ayant mon suiet haut, celeste, immortel,
 Humble & petit, pourrois-ie en moy tel mal empraindre?
 Mais las ! d'auoir peur d'estre en ton cœur effacé,
 Craindre qu'un Delta double en chiffre entrelacé,
 Ne soit plus pour mon nom, craindre qu'en ton absence
 Tu ne me faces plus tes lettres receuoir,
 Ce n'est pas vn martel, c'est d'amour le deuoir,
 Qui monstre en froide peur l'ardente reuerence.*

XLIIII.

*Aux communes douleurs qui poindre en ce iour viennent
 Tous cœurs chrestiens, Petrarque alla chanter qu'il print
 De ses douleurs la source, & par là nous aprint
 Que les ruës d'amour dépourueus nous surprennent.
 En ce iour où les cieus, la mort, les pleurs, retiennent
 Nos cœurs ardents, quel lieu reste au feu qui l'éprint?
 Il ne se gardoit pas du laqs qui le surprint,
 Non plus que moy des rets qui plus forts me reprennent.
 Bien qu'amour sçache assez qu'il est en moy trop fort,
 Pour croistre du tourment, non du desir l'effort,
 Il arme la peur froide, & l'aigre deffiance.
 Petrarque à l'heure eust peu perdre sans grand' douleur
 L'heur incogneu : ma perte auroit, las! ce malheur,
 D'auoir de l'heur perdu si haute cognoissance.*

XLV.

*Par quel sort, par quel art, pourrois-ie à ton cœur rendre
 Au moins s'il peut vers moy s'engourdir de froideur,
 Ceste viue, gentille, & vertueuse ardeur
 Qui vint pour moy soudain, de foy-mesme s'éprendre.
 Et quoy? la pourrois tu comme au parauant prendre
 Pour fatale rencontre, & parlant en rondeur
 D'esprit, comme ie croy, la iuger pour grand heur,
 Qui plus à ton esprit contentement engendre.
 Tel que ie m'en sentoïis, indigne ie m'en sens,
 Mais de ta foy ma foy s'accroïst avec le tems.
 Quel moyen donc? si c'est par grandeurs, ie le quitte :
 Si par armes & gloire, au haut cœur nos malheurs
 S'opposent : si par vers, tu as des vers meilleurs :
 Ton hault iugement peut sauuer seul mon merite.*

XLVI.

*Chaque temple en ce iour donne argument fort ample
 De ioye, refaisant son haut feste sonner,
 Et d'vn chant gay son chœur & sa nef resonner,
 Où chasque image à nu découuerte on contemple.
 En l'eglise ie pren de l'eglise l'exemple,
 Je veux le dueil, la peur, la peine abandonner,
 Et en blancheur soudain telle noirceur tourner,
 Si ie te puis sans robe adorer dans ton temple.
 Le grand iour de demain disposé d'estre beau,
 Peut avec vn Printemps me tirer du tombeau,
 Si de vaincre ma mort tu prens soudaine enuie :
 Je diray, sans vouloir rien à Dieu comparer,
 Que s'il peut reuiuant nos vies reparer,
 Reuiuant par toymesme, à toy ie rendray vie.*

XLVII.

*En tous maux que peut faire vn amoureux orage
 Pleuuoir dessus ma teste, il me plaist d'asseurer
 Et serener mon front, & sans deuil mesurer
 De l'ame l'allegresse à celle du visage.
 Ta fille tendrelette admirable en cet age
 Où elle tette encor, vient tes coups endurer
 Sur ses petites mains, sans crier, sans pleurer,
 Sans frayeur, sans aigrir visage ny courage.
 Pour te baiser son col alonger tu luy vois
 A chaque coup de bust qu'elle sent sur ses dois,
 Quand mauuaise tu fais vn ieu de luy mal faire.
 De geste tout pareil, quand tu viendras vsfer
 De rudesse enuers moy, ie veux tes mains baiser,
 Si vn baiser meilleur au moins ne te vient plaire.*

CHAPITRE DE L'AMOUR.

*Amour qui quelquesfois emportes sur tes aifles
 Mainte ame viue, & haute, & d'un instinct celeste
 L'emplissant, luy fais voir les choses les plus belles :
 Quand la guidant dans l'air, dans le ciel, dans le reste
 De ce grand monde vni par ta saincte harmonie,
 Que le temps ne corrompt, ny change ny moleste*,
 Luy monstres ce qu'en tout ta saincte main manie
 D'amoureux entretien, tirant de la discorde
 De tout, la paix qui est par l'amour seule vnie :
 Et fais voir que par toy tout cela qui n'accorde
 Ensemble, se recherche, & deffous ta puissance
 Se mesle, & se meslant engendre par concorde :
 Et voir qu'ainsi c'est toy qui donnes toute essence,
 Tout mouuement, tout cours, comme estant la grand' ame
 Du grand Tout maintenu par durable alliance :
 Que c'est toy seul par qui reluit, tourne, & s'enflamme,
 Tout rond, & feu celeste, & que sous les cieux mesme
 La terre se maintient, l'onde, l'air, & la flamme :
 Que de toy seul depend toute basse & supreme
 Ame, vie, & vigueur, & croissance, & duree :
 Car rien ne dure en rien, que d'autant qu'il s'entr'aime,
 Et dès lors que ta force amoureuse inspiree
 Dans quelque chose, en sort par discord ton contraire,
 Soudain son estre & forme est d'elle retiree :
 Tu fais donc voir alors que lon ne peut forfaire,
 Quand sous ton nom d'amour nostre ame vient entendre
 Ce seul grand Dieu qui peut par vnion tout faire :
 Qui à ses œuures fait tout tel entretien prendre
 Qu'il lui plaist, & autant qu'en eux cet Amour dure,
 Qui est en tout, & mesme en soy peut tout comprendre.
 Voila cela que peut telle ame viue & pure,
 Hautaine, & sur ton vol hautain plus haut rauie,
 Cognoistre en ta plus haulte & plus saincte nature :*

*Te faisant celuy seul par qui defasseruie
 Fut la confusion, qui empeschoit le monde
 D'auoir en son Chaos forme, ornement & vie.
 Ou si auant le ciel, & cette terre ronde
 Rien n'estoit, ce fut lors l'amour d'un tel ouurage
 Qui fit faire de rien ce qui en tout abonde.
 Cet amour nous fait naistre, accroist, nourrist, soulage,
 Par maisons, par citez, par peuples nous allie,
 Conseruant tout cela qu'il fait pour nostre vsage.
 Cet amour mesmement à soy mesme nous lie :
 Et si le faux Discord de luy nous vient distraire,
 A soy doux & benin, il nous reconcilie.
 L'antiquité t'a sceu couuertement pourtraire
 Pour tel Dieu, te faisant du Chaos premier naistre,
 Que tu creuas, domtant Discord ton aduersaire.
 Ce que par tes noms mesme on veut faire cognoistre,
 T'appellant premier-né des Dieux, forme & idee
 Souueraine de tout, & l'estre de tout estre,
 Par qui fut toute chose en ordonnant guidee
 En son lieu le plus propre, & par force amoureuse,
 Sans que rien restast vain, l'une de l'autre aidee
 Tu es de tout la source & l'origine heureuse,
 L'vnité, le principe vniq' de la machine,
 Et de tous ses effets la cause plantureuse,
 Son essence cinquieme, & sa chaisne diuine,
 Qui tout embrasse & tient, restaurateur des choses
 Que la visfitude en les changeant termine.
 Dessous maints autres noms sont tes puissances closes,
 Que telle ame rauie en toy trouue en toymesme,
 Contemplant les secrets qu'à ses yeux tu proposes.
 Mais la mienne ne veut dessus ton vol supreme
 Ores si haultement te suiure : tu la fiches
 Ça bas sur vn obiect en raritez extreme :
 Et bien que ce ne soit qu'un seul de tes plus riches
 Effets, vn seul subiect de ta vertu plus ample
 En qui de tous tes dons tes mains n'ont esté chiches,
 De toy vn seul chef d'œuure, vn seul petit exemple
 De tout ce que tu peux infiniment, si est-ce*

Que ton los en cela plus qu'en rien se contemple.
 Et moy ie recognoy dans si haute deesse,
 Qui est l'œuure & suieã où mon ame se range,
 Et de tes raritez la rarité maïstresse,
 Ie ne sçay quoy tant beau, tant diuin, tant estrange,
 Qu'auèques toy, ie croy, ie suis forcé la dire,
 Le mieux de tout ton mieux, le plus de ta louange.
 Il ne faut donc qu'au ciel ton vol ailé me tire,
 Pour voir rien de plus grand : ie voy la chose en terre,
 En qui auèques toy ton ciel courbé se mire.
 Ie voy ça bas la chose en qui le plus s'enferme
 Ton thresor le plus cher, & qu'expres voulus faire,
 Pour plus à ton sainct ioug de grands ames acquerre.
 Tu l'as faiete, ie croy, comme pour sanctuaire,
 Pour retraite & palais où le plus tu seiournes,
 Pour à toy les grands cœurs par telle organe attraire:
 Car en tous les beaux dons, dont si bien tu l'atournes,
 Amour & deïté se retrouuent ensemble,
 Tesmoignans que toy, Dieu, peu souuent t'en destournes.
 Si ie veux raconter chasque don, qui s'assemble
 En son seul chef diuin, ie ne suis, pour descrire
 Ce beau poil seulement, capable ce me semble :
 Ce poil diuin n'est tel que lon le puisse dire
 D'or, ou d'ebene, encor que sur vne albastrine
 Blancheur, l'ebene, & l'or des cheueux on admire :
 Mais tel que iustement l'vne & l'autre diuine
 Cheueleure, soit celle excellemment doree,
 Que du chef d'Apollon on feint l'ornement digne :
 Ou soit celle qu'on donne à Venus Cytheree,
 Luy cedant en beauté, qui rendroit bien captiue
 De ses beaux nœus d'un Dieu l'ame plus asseuree.
 Ce beau poil couronnant ceste blancheur naïfue
 De ses tortis meslez, d'une crespse friseure,
 Et l'oreille ombrageant, tant mignarde & tant viue,
 Empestre en soy les cœurs, qui de telle lieüre
 Sentent accompagner deux maux qui les attaignent,
 Qui sont de ses beaux yeux la blessure & brulure :
 Ces liens precieux si fortement estreignent,

L'œil naure, & ard si fort, quenœus, playes & flames,
 Se rompent peu souuent, se guerissent, s'esteignent.
 Œil, œil, le plus bel œil, qu'eurent oncques les Dames,
 Qui comme vn fer ardant (car de l'amour les fleches
 Portent & fer & feu) nous perces & enflames :
 Bien que le coup, l'ardeur, les amoureuses meches,
 Noustourmentent, tu viens pourtant nos cœurs contraindre
 De te laisser sans fin renouveler tes breches.
 Car avec tel plaisir tu nous viens ardre & poindre,
 Que quand gros, grand, brillant, rayonneux, plein de fiere
 Douceur, dardant l'esperoir, & la crainte non moindre,
 Tu tournes, & répans dessus nous ta lumiere,
 Tu sembles nous ouvrir tout vn ciel, aussi est-ce
 Vn ciel, estant d'vn Dieu retraite coustumiere.
 La vouste de ce ciel, vers qui nostre œil se dresse
 Tout esblouy de voir ceste torche iumelle,
 Qui sainctement se fait de nos sens charmeresse,
 Se decore à l'entour de l'arcure tant belle
 D'vn sourcil delié, portant rigueur & grace,
 Comme tirant des traits sortans des yeux d'icelle.
 Diray-ie vn front serain dessus lequel se place
 La maïesté hautaine, vn teint qui de l'aurore
 Et de Phebe les teints mesleꝝ ensemble efface?
 Vn nez de beau pourfil, mesme vne bouche encore,
 Petite & coraline, & par qui l'ame toute
 Au parler, au chanter, au baiser se deuore?
 Car quant à l'vn des trois, diuine elle se boute,
 Le musc, le miel coulant, & l'harmonie estrange
 Se fait, quand on la touche, ou soit que l'on l'escoute :
 Dedans elle des dents le double rang se range,
 Qui blanches feroient honte à l'albastre, à l'iuoire,
 Et claires osteroient aux perles leur louange.
 Ce braue chef celeste, enuironné de gloire,
 De Graces, & d'Amours, & qui nous espouuante
 De rais, d'esclairs, de foudre, à ses amans notoire,
 Et porté⁹ sur son col, semblable à l'excellente
 Colonne, droicte, ronde, albastrine & polie,
 Sur qui vn chapiteau, riche & orné se plante?

*Ceste gorge de marbre assez grasse & vnie,
 Se flanque d'une double & raide montaignette,
 Dont l'amour pour deffence a la place munie.
 Toute force approchant de la force secrette
 De ces deux ronds, se sent poussée & reculee
 Si fort, qu'elle s'en rend & confuse, & muette.
 Que diray-je du reste? ha grand beauté voilee,
 Que l'esprit par le reste imagine & regarde,
 Mais las! qui est aux yeux par trop long temps celee.
 De descrire & chanter par mes vers ie n'ay garde
 Cela : car l'honneur mesme y mettant couverture,
 Ne permet qu'à l'oster nostre voix se hazarde :
 Je diray seulement, que toute la structure
 De ce beau corps parfait, est en port & en taille
 Tant admirable aux Dieux, que rare en la nature.
 Ce corps encloft vne ame : Ha Dieu fault il que i'aille
 Auec toy sur ton vol, Amour, ou bien sur l'aile
 De ceste ame, tant hault que du corps il ne chaille ?
 Fault il aller chercher la grand' cause eternelle
 D'un tel esprit, tiré du pur de la substance,
 Sur qui se formeroit toute forme plus belle?
 Contre ce mien dessein, contre ton ordonnance,
 Sur ce chant me fault il laisser la terre basse,
 Pour voir le plus parfait de ta sainte puissance?
 Toutes perfections que cet esprit embrasse,
 Tant d'instincts, graces, dons, qui de toy luy prouiennent
 Font, comme on dit, voiler d'Agamemnon la face¹⁰.
 Tout est inexprimable, il fault que tes mains tiennent
 La bride à ce haut vol, m'arrestant sur la chose
 Terrestre, qui pourtant (affermer ie te l'ose)
 Ne cede à rien de tout ce que les cieux contiennent.*

CHAPITRE D'AMOUR.

*Je croy lors que nostre ame est au ioug afferuie
 D'une beauté farouche, & superbe, & rebelle,
 Qu'amour de mille morts tourmente nostre vie.
 Je croy celuy-la serf d'une peine eternelle,
 Qui serf d'une maistresse inconstante & vollage,
 Ne peut ny la lier ny se deslier d'elle,
 Je croy qu'amour fait naistre encores plus grand' rage
 Dans l'esprit, qui ialoux d'une beauté conquise,
 Fait au milieu du port luy mesmes son naufrage.
 Je croy le mal que sent l'une & l'autre ame esprise,
 Quand on ne peut trouver l'occasion fuyante,
 Qui tant plus est suiuite & moins peut estre prise.
 Je croy le mal que sent toute ame violente,
 Lors que de sa moitié par force se retire,
 Se repaissant de pleurs, & de songe, & d'attente.
 Mais ie croy mieux encor que c'est plus grand martyre
 D'aimer, & de penser l'amitié mutuelle,
 Sans que les deux amans osent se l'entredire.
 Je croy certainement ceste ardeur estre telle,
 Que le feu qui sans air se cache sous l'escorce,
 Consummant presque l'arbre auant qu'il estincelle :
 Ou bien comme la glace, alors que plus s'éforce
 L'hiver de retenir le cours d'une riuiere,
 Fait perdre au fil de l'eau son apport & sa force.
 Celuy-là qui glassant sa liberté premiere,
 Et qui craintif dans soy son desir emprisonne,
 Perd avec son espoir sa force coustumiere.
 Tous ces deux sont en moy, l'amour le feu me donne,
 La peur tous mes esprits engourdit de sa glace,
 Et sens deux ennemis regner en ma personne.
 L'un graue en moi ton nom, l'autre ton nom efface :
 L'un me sert d'esperon, l'autre me sert de bride :*

L'un me volte dans l'air, & l'autre me terrasse.
 L'un me dit que l'amour ainsi que moy te guide :
 L'autre me dit que non, & tous deux entretiennent,
 Bien qu'ils soient ennemis, l'espoir mon homicide.
 Par l'un le plus souuent les parolles me viennent
 Iusqu'au bord de la langue, & par l'autre au contraire
 Mon bon heur & ma vois prisonniers se retiennent.
 O malheureuse peur, qui seule peux distraire
 Le cœur des bas humains des entreprises hautes,
 Monstrant que l'homme seul rien de bon ne peut faire.
 C'est toy qui vas guidant nos desirs & nos fautes,
 Qui poursuiuant l'orgueil d'une immortelle guerre,
 Et le vouloir ensemble, & le pouuoir nous ostes :
 C'est toy qui fais sentir que nous sommes de terre,
 C'est toy dont le brandon, le fleau & la tenaille,
 L'ame des criminels brusle, assomme & enferre.
 C'est toy dont le venin court d'entraille en entraille,
 Et qui de peur qu'on entre en lumiere & memoire,
 Nous fers incessamment d'une horrible muraille.
 Mais hélas ! si tu veux rabaisser toute gloire,
 Pourquoi est-ce que tant à l'amour tu t'ataches,
 Veux que l'humilité des amans t'est notoire ?
 Il faut que seulement tes fureurs tu delasches
 Sur le vice, & non pas sur la sainte puissance
 D'amour, qui n'entra onc au cœur des hommes lasches¹¹.
 Amour est vertueux, diuine est son essence,
 Essence qui se fait de toute essence mere :
 Car amour est de tout l'eternelle alliance.
 Amour de ce grand Tout se peut dire le pere,
 L'ame, le gond, l'appuy, l'entretien & la vie,
 Qui tout par la Discorde accordante tempere.
 Amour tous ses effets diuersement allie.
 Amour est le plaisir de ses causes secondes,
 Soit que lon aime bien, soit qu'on aime en folie.
 Amour darde ses traits iusqu'au plus creus des ondes,
 Il balance son vol dessus le vol des nuës,
 Et se fait mesme craindre aux abyfmes profondes.
 Si donc mes volontez ne sont de nul cogneuës,

*Si les affections que maintenant i'embrasse,
 Me sont plus tost pour bien que pour vn mal venues,
 Qui fera celuy-la qui prendra ceste audace
 De m'accuser d'aimer, & pourquoy la peur mesme
 Me renuerfera elle au milieu de la place?
 Arriere, arriere, peur, furie maigre & blesme
 Destourne toy de moy, laisse moy l'amour suiure,
 Puis qu'amour mon obiet est de tous biens l'extreme.
 Je veux aimer ma Dame, en elle ie veux viure,
 Et luy ouure mon cœur avecques ma parole :
 Tel amour ne peut-il de crime estre deliure?
 Je veux que ceste voix iusques vers elle vole,
 La peur s'en est fuye, & si veux qu'elle sente
 Qu'vn amour vertueux folastrement m'affole.
 Et si quelque hargneux apres s'en mescontente,
 Disant, que si l'amour estoit honneste & bonne,
 Que la peur si long temps ne m'eust esté presente,
 Il fault que seulement responce ie luy donne,
 Qu'on voit le plus souuent telle langue & enuie
 En chemin vertueux destourner la personne.
 Et toy, Dame, ie croy parauant asseruie
 A la peur, comme moy, suy telle hardieffe,
 Comme tu peux long temps ma peur auoir suiuite.
 Car ie croy qu'en aimant vne telle maistresse,
 Faudra qu'enuie cede à ses vertus tressainctes,
 Comme a fait à l'amour la peur enchanteresse.
 Et lors qu'en nous seront ses flammes bien empreintes,
 Nous nous rirons de ceux qui en diuerse mine
 Portent leurs passions sur leurs visages peintes :
 Et sur le haure assis aux flots de la marine,
 Nous verrons le reffus, le tort, la ialouzie,
 L'attente, les regrets dedaigneux de leur vie,
 Bayer apres le bien de ceste amour diuine.*

CHANSON

POVR LE SEIGNEVR DE BRVNEL.

*L'esprit auquel les Dieux, & la Nature,
 L'astre benin, la sage nourriture,
 L'art, & l'experience
 Ont fait tant d'heur, que son desir suprême
 Recherche en tout la perfection mesme,
 De qui tient son essence :*
*Bien qu'en son chois tantost il se propose
 Pour obiet l'une, & tantost l'autre chose,
 Variable en son change,
 (Comme de tout le cours est variable)
 Il est pourtant en son but immuable,
 Et iamais ne s'y change.*
*C'est son seul but que d'aimer, & de suiure
 L'obiet parfait, & en luy toujours viure,
 Tant que parfait il dure :*
*Mais quand l'obiet se change avecques l'age,
 De changer lors ce n'est de luy l'outrage,
 Mais c'est du temps l'iniure.*
*Ie ne veux point prendre tant d'arrogance,
 Que de vouloir que parfait on me pense :*
*Mais il faut que ie die,
 Que rien ne peut, fors la chose parfaite,
 Ny me raurir, ny rendre au ioug suiette
 Ma raison & ma vie.*
*Celuy qui sçait l'architecture antique,
 Corinthienne, Ionique, Dorique,
 Aussi tost qu'il deceeuure
 Quelque Palais où l'ordre & où la grace
 Est offence, aussi tost il se lasse
 Du regard d'un tel œuure :*

*Et quand le temps ravisseur, qui deuore
 Tout œuvre beau, nous laisse voir encore
 Dedans quelque ruine
 La beauté grande, & l'art d'un edifice,
 Qui par les traits de quelque frontispice
 Tout entier se deuine :*
*On iuge bien pour lors que chose telle
 Durant son temps fut parfaitement belle :*
*Mais quant à la demeure,
 Nul en ce lieu ne peut choisir son aise,
 Et n'y a nul à qui tout ce lieu plaise,
 Si ce n'est pour vne heure.*
*Celuy qui sçait l'architecture vraye
 De cest amour, que ma loy veut que i'aye,
 Du defaut se retire :*
*Et quand il voit des choses les mieux nees
 Par tant de temps de graces ruinees,
 Sans aimer il admire.*
*Il sçait fort bien recognoistre vne Dame,
 Soit quant au corps, soi mesme quant à l'ame,
 Quelle les Dieux l'ont faite :*
*Je sçay encor les fautes mieux cognoistre,
 P'en ay l'Idée, & sçay ce qu'il faut estre
 Auant qu'estre parfaite.*
*Viuant tousiours en la constance vraye
 De n'aimer rien, que parauant ie n'aye
 Des perfections preuue,
 Je sçay choisir, ou bien reietter celle,
 Qui est parfaite, ou vulgairement belle,
 Sans que pris ie me treuue.*
*Ayant choisi, moy-mesme me viens rendre,
 Et en prenant moy-mesme me sens prendre
 Si fort, que l'ame mienne,
 Ayant trouué le bien qu'elle desire,
 Ayant atteint le but où elle tire,
 Se fait serue à la sienne.*
*Tout autant vit l'affection extrême
 Dans moy, que vit la perfection mesme*

Mais avec la ruine,
 Tant des beautez, qui tout le corps decorent,
 Que des beautez, qui tout l'esprit honorent,
 L'affection decline.
 Je ne fay plus que remarquer les traces,
 Où j'auoy veu parauant tant de graces,
 Et louant tout l'ouurage,
 Je suis marri que nostre grand' ouuriere
 Ne fait durer la beauté iournaliere
 Contre l'effort de l'age.
 L'accuse encor la celeste ordonnance,
 D'auoir comblé d'une telle abondance
 Et ce corps, & ceste ame,
 Pour tout soudain ses biens faits en retraire
 Et leur laisser seulement au contraire
 Le regret & le blasme.
 Lors en gardant ma constance premiere,
 Je fors de là pour ietter ma lumiere
 Sus quelque autre excellence :
 Car de vouloir tant seulement pour vne
 Garder en moy la constance commune,
 Ce seroit inconstance.
 Lors que premier de moy tu fus choisie,
 Tu enflambois le ciel de ialousie,
 Tant tu estois parfaite :
 Alors tu fus digne obiet de mon ame,
 Puis que le Ciel ne veut qu'elle s'enflame
 D'une chose imparfaite.
 Mais maintenant que lon voit inconstante
 Ceste beauté, & qu'on voit permanente
 Dans moy la braue chasse,
 Dont ie poursui tousiours vn bien supreme,
 Change avec moy en accusant toymesme,
 Le cœur comme la face.
 Tel sans raison le plus souuent accuse,
 Qui a beaucoup plus de besoin d'excuse :
 M'accusant de la sorte
 Tu dois penser puis que mon ardeur viue

*S'étend, qu'il faut que mon mal qui arriue,
 De toy, non de moy forte.
 S'il fort de toy, tu es seule coupable,
 Et moy ie reste encore plus louable
 D'auoir telle constance,
 Que mon amour, qui fut vers toy si grande,
 Sur l'autre amour, qui sans fin me commande,
 N'a point eu de puissance.
 Toy donc au lieu de souffrir quelque peine,
 Soit du regret de ceste beauté vaine,
 Soit de moy qui se change,
 Reiouy-toy d'auoir esté seruié
 D'amy parfait, puis que toute sa vie
 Au seul parfait se range.
 Et t'enrolant au nombre des parfaites,
 Moque toy lors de tes beautez defaites
 Ainsi que de fumees :
 Et croy que Dieu toutes beautez volages
 Eust fait durer, s'il vouloit qu'en tous ages
 Nous vous eussions aimees.
 Car, quoy qu'on die, il faut que lon confesse,
 Que quand on met l'amour en sa maistresse,
 La beauté le fait faire :
 Si la beauté de son suiet s'estrange,
 Il faut qu'amour avec l'obiet se change,
 C'est chose necessaire.
 Et quand quelqu'un de sa maistresse agee,
 Ne veult en soy voir la flamme changee
 Iusqu'à la sepulture,
 Il n'en faut pas vne constance faire :
 C'est s'obstiner, & se rendre contraire
 Aux loix de la Nature.
 Et si tu dis que ie t'aimois à l'heure
 Pour le seul corps, & que l'amour meilleure
 Ne se voit si legere,
 Ie le veux bien : Mais s'il faut que ie t'aime
 D'esprit, encor ie t'aimeray de mesme
 Que i'aimeroy ma mere.*

Mesmes encor (qui est-ce qui l'ignore ?)
Leur age vieil, qui les femmes dedore
Tout ainsi qu'une image,
Leur oste aussi de l'esprit l'allegresse :
Appelle donc l'amour vers la vieilleffe,
Aueuglement, & rage.
Si tu me dis que tout ce discours monstre,
Que ie fay cas de la seule rencontre
Sans en aimer pas vne,
Veux que iamais on ne vit en ce monde
Rien de parfait, & veux que là ie fonde
Ceste amour non commune :
Pentent d'autant que l'homme on peut cognoistre,
Pentent d'autant que parfaite peut estre
Nostre essence mortelle,
Autant qu'estoit parfaite en tout la tienne,
Et autant qu'est parfaite encor la mienne,
Aimant d'une amour telle.

AVTRE CHAPITRE D'AMOUR.

Quand en espoir & peur par les vers que ie chante,
Par ma parole encore enuers toy plus hardie,
Et par l'ame en toy seule & viuante & mourante,
Par tous tesmoins de l'ame, ardente & engourdie,
A qui l'espoir douteux sert de flamme & de glace,
Et par seruire autant long & cher que ma vie,
J'auray monstré l'amour qui, peint dessus la face,
Se graue au cœur, s'epand dans les os, dans les veines,
Et repos & raison hors de mes esprits chasse :
Si alors toy, peut estre, impiteuse à mes peines,
(Ce que le ciel ne vueille) accusois de folie

Et d'audace mes feus, & mes attentes vaines :
 Si sans auoir égard que l'amour souuent lie,
 Brusle, & naure les cœurs, sans que le nœu, la flame¹²,
 Et la sagette puisse estre de nous fuye,
 Et sans égard encor qu'en aueuglant nostre ame,
 Ainsi qu'aueugle il est, selon qu'il luy peut plaire,
 Non selon qu'il nous plaiſt, il nouë, ard & entame,
 Sans égard qu'un desir, encor qu'il fust contraire
 Aux loix, à la raison, & loix, & raison force,
 S'il est tel qu'on ne peut qu'en mourant s'en distraire,
 Tu voulois nonobstant, te moquant de la force
 Dont tu pourrois vn iour à ton dam faire preuue,
 Te rire du doux mal qui de ma mort m'amorce :
 Si tu trouuois mauuais que sans que rien m'émeuue,
 Fors qu'un desir estrange à rechercher la grace,
 A rechercher cet œil qu'en mon grand mal ie treuue,
 Ie ne puisse pourtant ni l'ame iamais lasse,
 Ni l'œil de mon esprit, ni ma voix, ni ma plume
 Detourner de l'obiet, qui tout seul par eux passe :
 Si tu trouuois mauuais que contre la coustume,
 Homicide d'amour, & aux beautez cruelle,
 Apres estre ia pris vn nouveau feu m'allume :
 Et qu'estant ia lié par liaison nouvelle,
 Bien qu'amoureuse, & vraye, & loyale, & contente,
 Non sans danger, peut estre, à tel bien ie t'appelle,
 Il ne faut point qu'excuse à tes yeux ie presente,
 Ou deffense : ta grace & tes beautez regarde,
 Cela seul m'est excuse & deffense presente.
 Car si te contemplant à cela tu prens garde,
 Que la beauté se fait de nos raisons maistresse,
 Comment las ! penses tu que la mienne se garde ?
 Veu que soit ce bel or de l'une & l'autre tresse,
 Soit ce teint blanc-vermeil qui fait honte à l'aurore,
 Soit ce front qui te monstre en maiesté deesse :
 Soit ces sourcils, deux arcs du Dieu que plus i'honore,
 Dont il tire les traits pris dedans l'œil folastre,
 Ains plus tost les rayons des soleils que i'adore :
 Soit la bouche rosine, ou soit le col d'albastre,

Soit la taille, le port, où ces beautez encloses,
 Qu'en moy ie voy sans voir, & ravi i'idolatre :
 Soit la langue diferte, & dessus toutes choses
 Cet esprit vif, gaillard, admirable, & celeste,
 Digne du vaisseau riche, où ses graces sont closes :
 Soit, brief, ce qui de toy peut estre manifeste,
 Soit ce que plus ie pense, imagine, & desire,
 De qui l'heur incroyable est tesmoigné du reste,
 Tout cela tel en toy vraiment se peut dire,
 Qu'ainsi que mon amour tout autre amour efface,
 Nulle beauté ne peut deuant ta beauté luire :
 Si doncques ta beauté qui toutes beautez passe,
 Peut dessus les raisons prendre tant de puissance,
 Et mon amour sur moy tant de force & d'audace,
 Comment penserois-tu qu'à telle violence
 De ces deux, qui n'a point au monde de pareille,
 Ma raison, ny la loy face la resistance?
 Que doncques de ces deux la forçante merueille
 Te force comme moy, pour vn grand bien extreme
 De donner à mes vers & l'excuse & l'oreille.
 Amour qui est de tout le seul ouurier suprême,
 A d'éternelles loix les choses perdurables
 Estreintes, s'exemptant de toutes loix foy-mesme :
 Mais les choses qui sont mortelles & muables,
 Amour les affranchist des loix de la constance :
 Constance seroit elle en subiets variables?
 Le desir, qui dans nous incessamment élance
 Nos raisons, pour courir vers toute chose belle,
 De l'ame des humains ne fait iamais absence :
 Aussi le desir est la tierce part d'icelle,
 Qui dedans elle ouurant d'action continue,
 Sans cesse nous éprand d'affection nouvelle.
 Car nostre desir meurt en la chose obtenue,
 Lors qu'il se soule, & noye en iouissance pleine :
 Et où le desir meurt amour ne continue.
 Au moins si le danger, la peur, l'heure loingtaine,
 L'espoir secret ne donne au desir nourriture,
 Le desir ha l'amour, & ha la foy certaine.

Tant qu'en cela, qui n'est que demi nostre, dure
 L'amour par le desir, qui d'autant renouvelle
 Sa force, que luy fait l'empeschement d'iniure.
 Ainsi doncques l'amour se fait perpetuelle,
 Qui est penible & libre, & non plaine & contrainte :
 Car tousiours nouveauté se fait compaignie d'elle.
 Mais aux amours bridez lors que l'on sent esteinte
 Avec le temps la foif, cela qu'on y peut prendre
 N'est pas plaisir, mais bien acquit de l'ame estreinte.
 Outre l'amour qui vient doucement nous esprendre,
 Sans tels liens de fer, n'a point maint & maint trouble,
 Par qui les feux d'Hymen se reduisent en cendre :
 Comme est le dur souci, qui de iour en iour double
 Debats, controublemens, hargnes, & ialousies,
 Dont telle amour contraint se regefne & retrouble :
 Puis les deux ames sont d'humeurs diuers saisies
 Souuent : car l'Androgyne est tousiours separee,
 Et de nous nos moitez sont peu souuent choisies.
 La moitié quelquesfois autre part égarée
 De son autre moitié sans y penser se treuve,
 Et lors l'une est de l'autre ardemment desirée.
 Que donc est malheureuse, ainsi comme ie preuve,
 L'humaine loy par l'homme aueuglément forgee,
 Qui de soy aduerfaire & bourrelle s'espreuve :
 Voulant non seulement rendre l'ame rangee
 A vn seul ioug, souuent sans desir ne sans flame,
 Ains dedans mesme fosse à tout iamais plongee,
 Cruelle nous armant contre chacune Dame,
 Des esprits, Nouveauté, Beauté, Grace, Plaisance,
 Et dans l'ame tuant ce qui plus nourrit l'ame :
 Voulant forcer des cieux toute gaye influence,
 Et de tous yeux plus beaux la force plus celeste,
 Et de ce Dieu puissant sur les Dieux la puissance :
 Forçant Nature à qui le temps rend tout moleste,
 Si la diuersité tousiours ne la soulage,
 Mesme vn grand bien qui soit seul & long, se deteste :
 Forçant mesme le temps dont le change volage
 Force tout à changer, & voulant (ó sotie !)

Commander par nos loix aux fortes loix de l'âge :
 Rendant vaine du tout la faueur departie
 Des Dieux, des cieux, de l'art, de nature, & fortune,
 Et des sens plus aigus la puissance amortie :
 Imaginant à tort que chacun pour chacune
 A esté fait de Dieu, bien qu'on voye le nombre
 Confus, & la mesure en rien n'estre toute vne :
 Donnant l'espouventail d'un beau mot, & d'un ombre¹³
 De reigle & de police, à fin que la personne
 Prenne pour amour haine, & pour iour la nuit sombre.
 Car tel est tout esprit qui si fort s'emprisonne,
 Que sans aimer il sert chassant tout gay seruice,
 Et voyant n'ose voir tout bien qui l'éguillonne :
 Tachant que l'impossible ainsi se conuertisse
 En possible, & que l'homme en qui sans fin domine
 Tout diuers mouuement, sans mouuoir s'élourdisse :
 Ordonnant qu'un chacun en cela s'imagine
 Trouuer sa moitié vraye, & iuste & sortiffable,
 Bien que rien de pareil le fort ne luy affine :
 Mais qui plus est, voulant à l'Amour indomtable,
 Et seul domteur de tout, donner loix, & enfreindre
 Sa loy, qu'il rend tousiours dessus toutes loix stable :
 Qui est, comme j'ay dit, qu'Amour ne peut s'estraindre
 D'aucune loy, mais bien son vol leger l'eslongne
 De nous, tout aussi tost qu'il s'est senti contraindre.
 Non pas que ce qui fait à nature vergongne,
 Ne le doie aussi faire à l'Amour : car nature
 Par l'Amour, & l'Amour par nature besongne.
 Tant que tout ce qui est de nature l'iniure,
 Ainsi que tout inceste & toute flame enorme,
 Amour doit l'exempter de sa liberté pure.
 Mais quand on veut gesner la nature par forme
 Et coustume, l'Amour doit tout rompre, & deffendre
 Nature, & sa franchise à nature conforme.
 C'est là la vraye loy, eternelle, & qui rendre
 Peut seule entre les loix l'homme mortel capable
 De la garder, sans elle & sans foy-mesme offendre.
 Car toute loy n'estant de nul homme obseruable

*En tout, & en tout temps, ou se fait force en toute,
 Et ceste naturelle en tout se rend gardable.
 Or toute loy se fonde, ainsi que nul ne doute,
 Sur raison, ceste ci naturelle, eternelle,
 Et faite d'un tel Dieu, la raison ne deboute.
 Mesme toute raison est iuste, vraye, & telle
 Qu'elle doit deffous soy toutes raisons abbattre,
 Quand elle suit la loy plus haute & naturelle.
 On ne peut doncques plus encontre moy debatre,
 Qu'en ce fait ci les loix & la raison ie fausse,
 Car Amour pour ces deux me fait deuement combatre.
 Arriere donc la loy qui est vulgaire & faulse,
 Pour le peuple grossier lourdement inuentee,
 L'autre raison & loy sur toute autre se haulse.
 L'ayant donc avec moy, pour cela reiettee
 Ne peut estre ma voix, que la raison ie blesse,
 Et la loy, si ma voix est par ces deux portee :
 Voire bien mieux encor que quand ie prins adresse,
 Pour brider mes amours, voulant la loy vulgaire
 Par vulgaires raisons rendre d'amour maistresse.
 Promettant faulusement ce qui ne se peut faire,
 Qui monstre la loy faulse & la raison peu vraye,
 Puis qu'elle trouue Amour & Nature contraire.
 Tant s'en faut que besoin doncques enuers toy i'aye,
 De m'excuser, ou bien qu'au lieu de moy ta grace
 Et ta beauté forçante à m'excuser s'effaye,
 Qu'il ne faut point d'excuse en ce que ie pourchasse,
 Ayant pour moy la loy des loix victorieuse,
 Prise de deité, qui tout autre surpasse.
 Comme celle d'Amour & de Nature heureuse,
 Mere & guide de tout : car toute chose cede
 A la loy de ces deux, durable & amoureuse,
 Et dont l'eternité toutesfois ne procede
 Que de leur changement : car par le diuers change
 Ces deux ont de leur fin trouué le seul remede.
 Au lieu donc de donner à mon feu qui estrange
 Semble du premier coup, vne excuse inutile,
 Vien donner ta raison à la loy qui me range :*

*A ma mort vne vie, à ta flamme gentile
 Le plaisir, au plaisir longue perseuerance,
 Tant qu'vn desir faussant ailleurs nostre constance,
 Sans fin maugré l'encombre avec nos ans se file.*

CHANSON.

*L'aspre & l'estrange flame
 Qu'amour me fait sentir,
 De tout cela s'enflame,
 Qui deuroit ¹⁴ l'amortir.
 Ma trop longue souffrance,
 Ma trop vaine esperance
 Font que ma raison s'arme
 Encontre ma poison :
 Mais mon feu charmé charme
 L'effort de ma raison.
 L'aspre...
 Mon esprit se propose
 Sans cesse toute chose,
 Que moindre puisse faire
 L'iniuste affection :
 Mais par l'obiet contraire
 Croist l'apprehension.
 L'aspre...
 Tel qu'il est i' imagine
 L'amour, qui me domine,
 Et si ne puis pas estre
 Aueugle en ses effets :
 Mais cet aueugle maistre
 M'aueugle en tous mes faits.
 L'aspre...
 Discourant la naissance*

*D'amour, & sa puissance,
 Bien que ie ne l'approuue
 Ny Dieu, ny fils des cieux,
 Dessus moy ie le trouue
 Plus fort que nul des Dieux.*

L'aspre...

Comme sa geniture

*Ie congnoy sa pasture :
 Nostre esprit seul l'engendre,
 Seul le paist nostre cœur,
 Qui seul force fait prendre
 A son propre vainqueur.*

L'aspre...

Mes vrais discours le peignent

*Autre que ne le feignent
 Les vers, ou la peinture,
 Ou les discours des Dieux :
 Mais les maux i'en endure,
 Qui se feignent par eux.*

L'aspre...

Il n'est enfant volage :

*Car dedans mon courage
 Il s'obstine sans cesse :
 Aux œsles & au vol
 Ne conuient sa paresse,
 Ny l'enfance à son dol.*

L'aspre...

S'il estoit Dieu, la bande

*Des Dieux qui nous commande,
 Ne lairroit ses outrages
 Si long temps triomphans
 Sur les esprits plus sages,
 Qui sont leurs vrais enfans.*

L'aspre...

Ou bien s'il estoit mesme

*Des Dieux le Dieu suprême,
 Qui tout ce monde accorde,
 Qui rompit le Chaos,*

*Il romproit ma discorde
 L'eschangeant en repos.
 L'aspre...
 Mesme aux Dieux la malice,
 La rage & l'iniustice,
 Et cet ardeur de faire
 Outrage aux innocens,
 Ne peut plaire, mais plaire
 A luy seul ie les sens.*

CHANSON

POVR RESPONDRE A CELLE DE RONSARD,
 QVI COMMENCE :

*Quand i'estois libre*¹⁵.

*Sans estre esclau, & sans toutesfois estre
 Seul de mon bien, seul de mon cœur le maistre,
 Je me plais à seruir :
 Car celle la que i'aime, & sers, & prise,
 Plus que tout bien, plus que toute franchise,
 Me peut à soy rauir.
 La liberté si chere se doit rendre,
 Que pour tout or ne se doit iamais vendre :
 Mais la mienne ie vens,
 D'vn plus cher pris, que n'est toute richesse :
 Car ta beauté, qui mesme en est maistresse,
 Est le pris que i'attens.
 C'est peu de cas qu'vn tant aisé seruice,
 Pour meriter par ta faueur propice,
 De ta beauté le pris :
 Ce pris si grand ne peut pas estre mesme*

Pris de service, ains c'est vn don extrême
 Qu'vn service auroit pris.
 Sous vn tel ioug i'accours de franc courage,
 Ma liberté se trouue en mon seruage :
 Et quand mon cœur voudroit
 Sans tel lien viure en la seruitude
 De l'amour faux, vn ioug cent fois plus rude
 Endurer luy faudroit.
 L'ardeur, le soin, la pipeuse esperance,
 Les chers presens, l'aigreur, la repentance,
 Et la honte, & la peur,
 Le martel aspre, & le volage change,
 Le vain plaisir : c'est le ioug où nous range
 Tout tel amour trompeur.
 Tousiours l'amour dans nostre ame s'enflame,
 Car le desir (tierce part de nostre ame)
 Est pere des amours :
 Mais celuy-là sage & heureux me semble,
 Qui en lieu seur tout son desir rassemble,
 Sans l'écarter tousiours.
 Celuy, ie croy, qui est né pour poursuiure
 Plusieurs amours, semblable n'a peu viure
 Aux farouches poulains,
 En dédaignant les beautéz & caresses,
 Veü que nos cœurs sont mesme en nos ieunesses
 De tel desir tous pleins.
 Moy maintenant (combien que passé i'aye
 Des premiers ans la saison la plus gaye)
 En mes ans les plus forts
 Non au poulain semblable ie veux estre,
 Mais au cheual, qui braue sert son maistre,
 Et se plaißt en son mords :
 Ayant henni de ioye apres sa bride,
 Cognoißt la main qui adroite le guide :
 Le peuple à l'enuiron
 L'orgueil premier de son marcher admire,
 Et plus encor quand on le volte & vire
 Au gré de l'esperon :

*Laiſſant ce peuple en vn moment derriere,
 Comme vn vent vole au bout de ſa carriere.
 Les courbetes, les bonds,
 La bouche freſche, & l'haleine, à toute heure
 Vont teſmoignant, qu'en œuure encor meilleure
 Il eſt bon ſur les bons.*

*Doulx au monter, & plus doulx à l'eſtable,
 Au maniment & craintif & traitable,
 Aux combats furieux,
 Sans ceſſe il ſemble aspirer aux viſtoires,
 Preſque iugeant, que du maiſtre les gloires
 Le rendront glorieux.*

*Je ne ſuis pas preſumptueux, de forte,
 Que tout ceci, ie vueille qu'on rapporte,
 D'vn tel cheual, à moy :
 Mais ie diray que l'Amour qui commande
 A mon eſprit, autant comme il demande
 Le ſent prompt à ſa loy.*

*Tel frein luy plaiſt, tel eſperon l'excite,
 Il ſ'orgueilleit ſous l'Amour, du merite
 De ſon gentil vouloir.
 Portant l'amour, ſa charge il ne dédaigne,
 Ains volontaire en ſa ſueur ſe baigne,
 S'en faiſant plus valoir.*

*Il braue, il vole, & dans moy bondit d'aiſe,
 De ce qu'amour a fait qu'il te complaiſe,
 Toy qui és ſon ſeul but.
 Bien qu'il ſoit doux, l'amour à la viſtoire
 Va l'animant, compagnon de ſa gloire
 Comme auteur il en fut.*

*Si beau ſuiet luy double ſon courage,
 Le cœur doublé luy fait dans le viſage
 Plus d'audace porter.
 La raiſon marche avecques ſon attente
 D'vn meſme pas, puis qu'il croit que contente
 Tu veux le contenter.*

*Alors du tout ſur luy tes deux beaux aſtres
 Luiront ſans ceſſe, écartans tous deſaſtres :*

Et perdre il se viendra
 (O perte heureuse!) en tes lis, en tes roses :
 Car pour toujours l'heur de si rares choses
 Plus captif le rendra.
 J'ay fait assez à ma franchise apprendre
 Par meur discours, que c'est d'ainsi se rendre
 Aux beaux réts que ie voy :
 Mais j'aime mieux estre encor ton esclave,
 Que de ce monde auoir le Roy plus braue
 Esclave deffous moy.
 Or adieu donc tout faulx Amour, qui menes
 Aux ceps, aux fers, aux gesnes, aux cadenes
 Trop impiteux vaincueur :
 Mon ame n'est forcere ou prisonniere.
 Ma Dame n'est corsaire, ny geoliere,
 Mais garde de mon cœur.
 Elle voudra, ie croy, sur mon chef mettre
 Le Myrte heureux, qu'amour me veut promettre,
 Non le pié rude & fier.
 Peut estre encor elle qui éguillonne
 Dans moy l'honneur, & l'audace me donne,
 Y mettra le laurier.
 Si donc pour toy ie méprise & abhorre
 Toute autre amour, qu'en moy ie puis enclorre :
 Si j'ay les yeux toujours
 Sur ton pourtrait, que mieux que dans vne onde
 Je voy dans moy, fay que ton cœur réponde
 Du tout à mes amours.
 Fay qu'en mon sort ie ne rende vangee
 Toute autre amour, par moy tant estrangee,
 Comme Narcisse fit :
 Mais qu'à Pelee on me nomme sans cesse
 Semblable en heur, dont Thetis la Deesse
 Ne dédaigna le lit.
 Aux nopces soit present & faorable
 Chacun des Dieux : mais de si sainte table
 La Discorde soit loin.
 Comme Thetis, ton ventre apres fertile,

*Dés l'an premier porte vn petit Achile,
Ton plaisir & ton soin.*

CHANSON.

BRANLE I.

*Ma passion, qui a peur
Qu'on la iuge feinte,
Veut se couvrir dans le cœur,
Sans s'ouurer par plainte.
Si mes vrais maux vous sçauetz,
Vous qui causez les auez
Vray Amour, vraye Venus,
De ma foy constante,
Rendez les traux cognus
Sans que ie les chante.
Ma passion...
Ouurez à l'œil, & au cœur,
Qui du mien s'est fait vainqueur,
Ma plainte, qui vaudra mieux
Par vous bien ouuerte,
Que par moy mesme à tous yeux
En vain découuerte.
Ma passion...
L'esprit haut inspirez en
De celle pour qui ie sen
Mon esprit serf de vos loix,
Qui pour recompense
Requiert que faciez sans voix
Penser ce qu'il pense.
Ma passion...*

Puis pour faire à tous chercher
 Le mal, qui se veut cacher
 De tous bons yeux attifez
 De l'amour plus vraye,
 Chasque beau trait éguissez
 Pour sonder ma playe.

Ma passion...

Cet œil tout diuin s'il veut
 Et l'œil des autres s'il peult
 Verront ce mal qui se taist,
 Non pas pour se faire
 Plus grand: mais souuent on est
 Plus creu pour se taire.

Ma passion...

Mon amour n'est pas tant haut,
 Tant subtil, estrange, & chaud
 Que pourtraire il ne se peust:
 Mais pour bien se peindre,
 Il n'est pas tel qu'on le creust
 S'estre peint sans feindre.

Ma passion...

Il fault en ces hauts discours
 De tous nos chanteurs d'amours,
 Et aux amours qui naïfs
 Par nous se pratiquent,
 Chercher les traits vrais & vifs:
 Sont ceux qui me piquent.

Ma passion...

Or suppleans en cela
 Ma vois ailleurs tournez la,
 Vous deux qui dans moy l'é moy
 Attachez de sorte
 Qu'il faut qu'il se tienne en moy
 Renclos sans qu'il sorte.

Ma passion...

Aidez nous avec ces deux,
 Vous les trois compagnes d'eux,
 Graces, qui m'avez appris

*Si bien vos cadences,
Qu'oster ie vous puis le pris
De vos propres dances.*

Ma passion...

*Vous donc qui si bien parlez,
Sonnez, ballez, carollez,
Entendez chanter, parler,
Dancer sur les peines
Des amours perdus dans l'air,
Par leurs chansons vaines.*

Ma passion...

*Des forts amours les mieux faits
Vous cognoissez les effets,
Car l'amour seul vous hantez :
Iugez donc, de grace,
Si par tant d'amours chantez
Mon amour s'efface.*

Ma passion...

*Dançans en rond avec moy,
D'une gaye & docte loy
Arondir vous me verrez
Par mainte maniere
De branles que vous orrez
Ma Carrolle entiere.*

Ma passion...

*Qu'en ces gais branles nouveaus,
Les Ieus, les Cupidineaus,
Et les Ris viennent aussi,
Non pas pour y estre
Folastres, mais pour ici
Leurs vrais faits cognoistre.*

Ma passion...

*Tous les chants des amans sont
Pleins d'un mal que point ils n'ont,
Pleins de tourmens, & de pleurs,
De glaces, & flames :
Mais feintes sont leurs douleurs,
Ainsi que leurs ames.*

Ma passion...

*Si ces amans enduroyent
Tant de maux, & s'ils pleuroyent
Vrayment du cœur & de l'œil,
Non par plainte fole,
On leur verroit plus de dueil,
Et moins de parole.*

Ma passion...

*S'ils pouuoient de peur geler,
Ou bien de desir bruler,
L'un engourdissant feroit
La voix lente & morte :
L'autre étoufant boucheroit
Aux pensers la porte.*

Ma passion...

*Mais au rebours leurs propos
Sont enfléz de tous gros mots,
Que lon voit plustost sortir
Pour monstre & brauade,
Que non pas vrayment sentir
Leur ame malade.*

Ma passion...

*Ie ne di pas que d'entre eux,
Mille beaux traits amoureux
Ne puissent souuent couler,
Mais c'est auenture :
Car des blessures parler
On peut sans blessure.*

Ma passion...

*Aussi leurs Dames ornant,
Tous mesme ornement donnant,
Tachent faire vn tableau faux
Des beautéz & graces,
Comme des pleurs, & des maux,
Des feus, & des glaces.*

Ma passion...

*Tous en leurs pareils suiets,
Prenans semblables obiets,*

*Vfans de mefmes couleurs,
Dorent, albastrinent,
Ornent de perles & fleurs,
Teignent, coralinent.*

Ma paffion...

*De mefme les emmiellans,
De mefme les enfiellans,
Leurs bourrelles ils en font,
Bafilics, tygreffes,
Mots qui doux & facheux font
Aux vrayes maiftreffes.*

Ma paffion...

*Combien que la femme foit
Piquee, f'elle se voit
De tels mots iniurier,
S'on la dit cruelle
Elle s'en fait plus prier,
Et s'en plaiſt dans elle.*

Ma paffion ..

*Si l'amour ſimple eſtoit d'eux
Bien cogneu, ces mots hideux
Ils fuiroyent, deſquels l'horreur
Nuit beaucoup, & monſtre
Que des plumes non du cœur
Le mal ſe rencontre.*

Ma paffion...

*Les noms d'elles inuentez,
Les traits ſans fin rempruntez,
Ces mots, Deeffe, moitié :
Brief, ceſte amour fole
N'eſt qu'un autel dedié
A l'ombreuſe idole.*

Ma paffion...

*La cruelle ayant pouuoir
De faire leurs yeux plouuoir,
Quand viuante elle ſeroit
Pour leur pluye toute
De leurs yeux ne tireroit,*

*Peut estre, vne goutte.
 Ma passion...
 Telle peut les vns bruler,
 Gesner, meurtrir, bourreler,
 Qui n'auroit rien de leur sang,
 Fust pour sa querelle,
 Ny mesme d'un cœur bien franc
 La moindre estincelle.*

*Ma passion...
 Tous leurs souspirs & sanglots,
 Plus grands que les vens renclos
 Qu'Vlysse auoit en sa nef,
 Sont veus de leurs dames
 De beaux vents sortis du chef,
 Non du creux des ames,*

*Ma passion...
 Ces dames pour qui souffrir
 Ils sont forcez, & offrir
 Leur vie, & leur sang, n'auroyent
 Souuent de leurs bourses
 Ce, dont (peut estre) ils pourroyent
 Les voir moins rebourses.*

*Ma passion...
 Or si leurs dames ainsi
 De leurs dons n'auoyent souci,
 Il les faudroit rauir mieux
 Que d'une furie,
 Qui tout-vne presque en eux
 Paroist fingerie.*

*Ma passion...
 Vous donc qui les tours auez
 De ce mien branle acheuez,
 Iugez qu'ils se monstrent pleins
 D'ardeurs furieuses
 Pour neant, sans estre atteints
 D'ardeurs amoureuses.*

BRANLE II.

*Aux fables ma passion
 N'est point comparable,
 On la croinoit fiction
 Ainsi que la fable.
 Pour enrichir leur dessein
 De masque, & de sçauoir plein,
 Les fables d'horreurs, fureurs,
 Malheurs, sont extraites
 Des vieux, qui n'ont ces erreurs,
 Dans leurs amours faites.
 Aux fables...
 Ces anciens escriuoient
 Les biens & maux qu'ils auoyent :
 Mais sans nul égard ceux ci
 Des maux nous escriuent,
 Qui onc a eux, ni aussi
 Onc à nul n'arriuent.
 Aux fables...
 Je sçay qu'Amour peut bien or'
 Des vieilles fables encor
 Les maux faire naistre en nous :
 Mais quand vn seul plaindre
 Se voit ensemble de tous,
 Tous se voyent feindre.
 Aux fables...
 Souuent la feinte oste à foy,
 Voire aux veritez la foy,
 Quand avec elle on les dit :
 Qu'est-ce donc qu'il semble,
 Quand sans verité lon lit¹⁶
 Cent feintes ensemble?
 Aux fables...
 Tous vieux maux de playe, & ceux*

D'aspre langueur sont en eux,
 De liens, angoisse, arrest
 D'un cruel martyre :
 Mais leur plus grand' peine c'est
 D'inuenter leur dire.

Aux fables...

Sur ce lon voit ramassé
 Le Philoëte blessé,
 Le Phinee languissant,
 L'étreinte Andromede,
 La Niobe gemissant,
 L'occis Palamede.

Aux fables...

Ou si de ce dernier Grec
 La mort ne suffit, avec
 Tous ces tourmens sera mis
 L'hostelage iniuste
 De Diomedé, & Scinis,
 Scyron, & Procruste.

Aux fables...

Tous les perils d'un Iason
 Nauigant à la toison
 Se voyent d'eux retirer,
 Toute horreur estrange
 Qu'il peut voir ou endurer
 A leurs doigts demange.

Aux fables...

Ie croy toute horreur aussi,
 Qu'Homere ou Virgile ainsi
 Peignent, aux feintes qu'ils font
 Estre ramenee
 Par ces amans, qui en sont
 L'Vlyffe & l'Ænee.

Aux fables...

Mesme pour tragiquer mieux,
 Ils recourent furieux
 La cité, race, & maison
 Thebaine ou Troyenne,

Sur tout pillans à foison
 La Mycenienne.
 Aux fables...
 Ces trois grands maisons estans
 Celles dont presque sortans
 Sont tous les diuers suiets
 Des fables tragiques,
 Ce leur sont riches obiets
 D'amours fantastiques.
 Aux fables...
 Tout autre exemple de maux,
 De morts, remords, & trauaux
 Rend leurs écrits embellis,
 Mesme on leur voit prendre
 Les Iphis, & les Phyllis
 Tous prests à se pendre.
 Aux fables...
 Comme Narcisse expirer,
 Comme Didon se tirer
 Par glaiue le double feu
 D'amour & de vie,
 C'est en leur feint & fou ieu
 Leur commune enuie.
 Aux fables...
 Si tel desespoir saisit
 Tous ceux qu'aujour d'huy lon lit,
 Que non l'amour, mais du nom
 Le bruit fait écrire,
 Tout le iardin d'vn Timon
 Ne leur peut suffire.
 Aux fables...
 Mais au lieu d'en auoir bruit,
 Auec vn chacun s'en rit
 Leur dame, si vraye elle est :
 Ou en farce telle,
 Si elle la croit, se plaiſt
 De se voir cruelle.
 Aux fables...

*A ce bisarre animal
 Il ne faut monstret son mal,
 Mais sans monstre & fiction
 Luy faut faire office
 D'ardente deuotion,
 Et de gay seruice.*

Aux fables...

*Mais ceux ci ne sont contans
 De tous les maux tourmentans
 Les chetifs humains ici :
 Mais aux enfers sombres,
 Ils cherchent les maux aussi
 Des peruerfes Ombres.*

Aux fables...

*Là le Tityan vautour
 Et là l'infini retour
 D'Ixion se voit, en 'eau
 Se voit le Tantale,
 Et celuy dont le fardeau
 Sans fin redeuale.*

Aux fables...

*Afin que leurs malheurs tels
 Se feignent d'estre immortels,
 Ces tourmens là bas sont pris :
 Mais la dame sage
 Veut l'homme, non les esprits,
 Le dueil, non la rage.*

Aux fables...

*Seulement continuel
 N'est pas ce mal eternal,
 De leurs vers les changemens,
 Et leur foy mal seure,
 Font de leurs déguisemens
 L'épreuue à toute heure.*

Aux fables...

*Tous l'vn l'autre ressemblans
 Et tous cent fois redoublans
 Ces mesmes traits langoureux,*

*Font voir que leur ame
 Trop plus d'écrits amoureux
 Que d'amour s'enflame.
 Aux fables...
 Tous chargeans mesmes fardeaux,
 Alterez de mesmes eaus,
 De mesme roüe emportez,
 Et en leur mensonge
 D'un Vautour mesme empietez,
 Mais tout n'est qu'un songe.
 Aux fables...
 Tous ces amans pleins de cris
 Et ces infernaux esprits,
 N'ont rien du tout, qui entr'eux
 Commun se propose,
 Fors qu'en vain, sans fin les deux
 Refont mesme chose.
 Aux fables...*

BRANLE III.

*Quand nostre passion craint
 Qu'on la trouue estrange,
 De soy tout cela qu'on feint
 D'estrange elle estrange.
 Apres ces maux, ces tourmens,
 Trauaux, erreurs, damnemens,
 Je vous prie à ceste fois
 Amour, Venus, Graces,
 De refuiure encor ces trois,
 Leurs pleurs, feus, & glaces.
 Quand nostre...
 Sans estre glacés, ardens,
 Ny pleurans, tous impudens
 Font par mainte estrangeté
 Diserte, mais lourde,*

*Leur iugement fingeté
 Empirer la bourde.
 Quand nostre...
 L'estrangeté qu'en tout poinct
 Ils refingentent, n'est point
 Sur les seuls braziers, glaçons,
 Larmes, qui leur viennent,
 Mais sur tous noms & façons
 Qu'estranges ils prennent.
 Quand nostre...
 Seulement prises ne sont
 Ces estrangetez qu'ils font
 Des fables : mais d'autres cas
 Tels qu'il faut qu'on voye,
 Qu'euxmesmes ne veulent pas
 Que leur songe on croye
 Quand nostre...*

CHANSON

DIVISÉE EN TROIS AIRS, ET CHACUN AIR
 EN SIX STANSES.

AIR PREMIER.

*Mairesse que sans fin ie doüe
 De tout mon cœur, que ie te voüe
 D'un vœu qui est & stable & saint :
 N'atten point que ma Chanson suiue
 Quelque amant, qui sa flame escriue
 Trop disertement, plus atteint
 D'une ardeur que sa chanson viue,
 Que de toute autre ardeur qu'il feint.*

Car outre encor qu'à la feintise
 Ne fut oncq ma nature aprise :
 L'ardente & vraye affection
 Etreignant sans fin mon service
 A ta faueur, qui m'est propice
 Sort de plus sainde intention
 Que tout amour naissant de vice,
 Et s'apâtant de fiction.

Tels amans d'estranges louanges,
 De peines, & plaintes estranges,
 Font retentir presque tous lieux :
 En tachant de rendre immortelles
 Leurs Dames, qu'ils peignent tant belles,
 Que toutes Deesses des Cieux
 Deuroyent quitter, ce semble, à elles,
 Ce que Nature a fait de mieux.

Comme aussi, par tout où ils feignent
 L'horrible mal dont ils se pleignent,
 L'amour ils déguisent, l'armans :
 Et tout de mesme armans leurs Dames,
 De mortelles fleches, & flames,
 Qui entamans, qui consumans,
 Voire & empoisonnans les ames,
 Retuent sans fin ces amans.

Ainsi ce grand Dieu, qui suprême
 Fait faire ioug aux grands dieux mesme,
 Par son arc diuin surmontez,
 Ne se voit pas seulement faire
 Boute-feu, meurtrier ordinaire,
 Traistre, & bourreau des cœurs dontez :
 Mais leur Dame se voit pourtraire,
 Vraye Furie en cruautez.

Lors qu'ils l'admirent & l'adorent,
 Aueuglez, ils la deshonorent

*Indignement de ce nom la.
 Car sans que bailler il luy faille,
 Serpent, brandon, fouët, & tenaille,
 Les gesnes, les chaisnes, qu'elle a,
 Et tous faits cruels qu'on luy baille
 Sont plus encor que n'est cela.*

A I R S E C O N D .

*Mais d'où nous viennent tant de feintes
 Des rares beautez, tant de plaintes
 Des tourmens que feignent ceux ci?
 Le premier vient de flaterie,
 Et d'indiscrete fingerie :
 De ce vice dernier aussi,
 Vient le mal, la forcenerie,
 Que leurs chants contrefont ainsi.*

*Ou si tant soit peu veritables
 Sont leurs maux : C'est qu'ils sont coupables
 Dans soy mesme d'un lache tour :
 En tachant leurs Dames seduire,
 Et trop plus que la mort leur nuire,
 Par un leger & faux amour
 Qui veult leur cher honneur destruire,
 Pour au triomphe en rire un iour.*

*Ceux dont la constance naïfue
 Fait que sans cesse se poursuiue
 La course qu'ils veulent courir :
 Soit qu'au mariage ils pretendent,
 Ou à ce que les loix deffendent,
 Seurs & secrets iusqu'au mourir,
 Sans monstres tant de rage, attendent
 De iouir, mourir, ou guerir.*

*Mais pour tout autre, qui forcene
 En sa courte & volage peine,
 L'amour ce celeste vainqueur
 (Sçachant bien son ame estre telle)
 Dans luy, hors des enfers, appelle
 Megere, ou l'vne ou l'autre sœur :
 Qui, pour le temps perdu, bourrelle
 D'heure en heure ce lache cœur.*

*Car voyant delayer la gloire
 De l'inique & faulse victoire,
 Et toutesfois s'y obftinant
 Creue de voir perdre toute heure
 Propre à quelque quefte plus feure,
 Sans fin se rongeant & gefnant :
 Mais tousiours l'amour la meilleure,
 Sans telle peine va peinant.*

*Car encores que malheureuse,
 Fut telle poursuite amoureuse,
 Qui n'a pour son but que l'honneur :
 L'esprit frustré de son attente,
 En souffrant beaucoup, se contente
 A la fin d'auoir ce bon heur,
 Que de sa poursuite s'absente
 Et tout crime, & tout deshonneur.*

AIR TROISIÈME.

*Or quant aux louanges, MAISTRESSE,
 Que pour toymesme à tous i'adresse,
 D'vn chant diuersement chanté,
 Sur tes beautez qui m'ont sceu prendre :
 Et quant aux plaintes que peut rendre
 Mon cœur pris de telle beauté :*

*De moy tu ne peux rien entendre,
Qui hors du vray soit inuenté.*

*Car puis que l'heureuse iournee
En qui i'espere, qu'Hymenee
Nous ioindra d'un sacré lien,
Est le seul but de ma poursuite :
Il faut que ma chanson conduite
Soit du tout selon le cœur mien,
Qui toute feinte a interdite
De l'ardeur qu'il a d'estre tien.*

*Si est-ce pourtant que sans feindre,
Sans trop louer, sans trop me plaindre,
Pour la louange, ie diray,
Que l'air, & les traits de ta face,
Ton port, ton esprit, & ta grace
Que sans cesse i'admireray,
Par amour, dans mon cœur efface
Tout ce que iamais i'admiray.*

*Qu'ay-ie, pour tes beaux yeux pourtraire,
Des rayons du Soleil affaire ?
Ou qu'ay-ie affaire de chercher
L'albâtre, le corail, la rose
L'or, les perles, pour telle chose
Aux autres beautéz attacher :
Si ce qu'en toy ie me propose
M'est plus excellent & plus cher ?*

*Diray-ie apres la peine dure
Qu'estant absent de toy i'endure
En l'attente de mon seul bien ?
Lequel si par quelque inclemence
Du ciel, n'est tout tel que ie pense,
Ma vie pour morte ie tien.
Or ta grand' grace en ton absence,
Tourne souuent ma peine en rien.*

*Ainsi qu'en rien ie tourne encores
 La plainte que i'en ferois ores
 Contre l'aspre longueur du tems.
 Que doncques le ciel equitable,
 En ta beauté tant souhaitable
 Rende tous mes trauaux contens :
 Faisant honte par l'amour stable,
 Aux amours faux, ou inconstans.*

CHANSON

POVR RESPONDRE A CELLE DE RONSARD ,
 QVI COMMENCE :

Je suis Amour le grand maistre des Dieux ¹¹

*Amour n'est point ce grand Dieu qui sous soy
 Tient l'vniuers gouverné par sa loy :
 Et qui enfant, anime, agite, enflame,
 Ainsi qu'un corps, tout le ciel qui nous luit,
 Que par accords discordans il conduit :
 Un corps si grand n'auroit si petite ame.
 Ce n'est celuy qui premier-né, rendit
 Ordre & lumiere au Chaos qu'il fendit :
 Et qui depuis hommes & Dieux maistrise.
 Un autre Dieu ce grand œuvre a basti,
 Et à son vueil a seul assuieti
 Toute ame au ciel & en terre comprise.
 Premier ce Dieu (puis qu'il fait tout parfait)
 L'obscur Chaos & confus n'auroit fait,
 Pour en tirer & l'ordre & la lumiere :
 S'il pouuoit tout de ses formes orner,*

*Il peut à tout les matieres donner,
 Estant des deux seule cause premiere.
 Pour tel ouurage, il luy falloit auoir
 Non l'amour seul, mais l'infini sçauoir,
 La pouruoyance, & puissance infinie,
 De tout l'idee, & aussi prompt l'effet
 Que la voix mesme : Amour donc en ce fait
 N'est qu'un seul nœu de si grande harmonie.
 Encores c'est le prendre improprement
 Pour l'accordance & sans commencement :
 J'aimerois mieux faire éternel le monde,
 Que faire un Dieu d'un seul effet diuin,
 Tant qu'un principe & suprême & sans fin
 On establît d'une cause seconde.
 Amour pourroit (si c'estoit quelque Dieu
 Naissant en nous, prenant au cœur son lieu,
 Et de nos sens tirant sa nourriture)
 Estre un archer, dont nous n'euterions
 Le plaisant trait, & ne resisterions
 Au feu, qui prend de nostre vueil pasture.
 Doncques tout nu ses guerres il feroit,
 Car sans nos sens force aucune il n'auroit :
 Encor nous seuls ses dignes suiets sommes :
 Tous animaux qu'on voit voler en l'air,
 Marcher sur terre, & nager dans la mer,
 Ne sentent point cet amour propre aux hommes.
 Si nos desirs, dont sortent nos amours,
 Sont tousiours ioints aux sens & au discours,
 Ce naturel qu'on voit aux bestes estre,
 Ne peut (encor qu'il les vienne enflammer)
 Ce mesme Amour encontre elles armer,
 Qui par raisons de nos raisons est maistre.
 Sa paix, sa guerre, & sa treue se sent,
 Selon qu'il est, & selon qu'on consent,
 Ou qu'on resiste à ses forces couuertes.
 Son feu caché dedans le fond du cœur,
 Faisant monter au cerueau sa vapeur,
 Tient de nos pleurs les fontaines ouuertes.*

Il semble bien sans la vie épargner,
 Dans nostre sang ses deux aisles baigner :
 Mais c'est souuent la Haine son contraire,
 Qui s'acouplant à ce mutin petit,
 Soule de sang son meurdrier appetit :
 S'il est donc Dieu, Deesse il la faut faire.
 Par le dehors on ne pare les coups
 De ce guerrier, qui combat dedans nous :
 Que seruiroit ou rondache ou cuirace ?
 Nostre ennemi de nos armes armans,
 Flatans la playe, & mesme nous charmans,
 Enflons encor de la honte l'audace.
 Bien que ce mal ait fait diuersement
 Mainte ruine, & maint grand changement,
 Il ne faut pas en faire vn Roy suprême.
 Les Rois n'iroient deffous son ioug captifs,
 Au moins gesnez, palles, transis, chetifs,
 S'ils se pouuoient faire Rois de soymesme.
 On pourroit bien vn trophée dresser,
 De l'arc, des traits, dont il vient nous blesser,
 Et de la trouffe, & de la torche sienne :
 Mais il ne faut que luy seul de nos cœurs,
 (Qui pour luy sont de soymesme vainqueurs)
 Approprier le trophée il se vienne.
 Outre que c'est vne fable, des Dieux
 Qu'on feint en mer, & en terre, & aux cieus,
 Et iusqu'au fond de l'enfer implacable :
 Quand ils seroyent, leurs amours seroyent saincts,
 Tres-hauts, trespurs, de nul effort contraincts :
 Tout Dieu se rend tousiours à soy semblable.
 Laisson Iupin, Pluton, Neptune aussi,
 Mars & Phebus : comme cet Amour ci
 N'a pas le vol si hautain & si roide,
 Qu'il aille au ciel, il ne descend en mer,
 Pour les Tritons & poissons faire aimer :
 Telle amour est trop stupide & trop froide.
 Et plus stupide encor l'homme seroit,
 Vray bois, vray roc, qui point ne sentiroit

*Cet amour propre à sa haute nature,
 Qui seulement comme aux bestes ne naist
 Du sens du corps, mais qui dedans nous est
 De nostre esprit la propre geniture.
 Bien que l'esprit de sa flame alumé
 En soit courtois, hardi, prompt, animé,
 Il ne faut pas si grand maistre le feindre :
 Car plus souuent que nostre esprit ne doit
 Par nostre esprit maistriser on le voit,
 Mesme avec luy l'honnesteté s'éteindre.*

CHANSON.

*Faut il, Chançon, que ie desemprisonne
 Mon mal dans moy prisonnier si long temps?
 Faut-il, Chançon, qu'ores par toy ie donne
 L'air à ce feu, bourreau de tous mes sens?
 Faut-il restreindre aujourd'hui par mes plaintes
 La crainte, hélas! qui les tenoit estreintes?
 Faut-il encore, ô, Chançon, que ie pense
 Que tu peux bien porter si loing mon dueil,
 En iouissant pour moy de la presence
 De celle, hélas! dont i'ay banni mon œil?
 Te vantes tu qu'en pouuant voir sa face,
 Tu pourras voir d'elle sur moy la grace?
 Ainsi qu'on voit deffous les nuicts plus sombres
 Les voyageurs endurer mille ennuis :
 Ainsi qu'on voit souffrir là bas les ombres
 Des pauvres morts aux infernales nuicts :
 Et comme au cul des fosses plus obscures
 Les prisonniers souffrent cent peines dures :
 Depuis le temps que i'ay senti retraire
 De moy les rais d'un flambeau nompereil :*

Depuis le temps que j'ay laissé ma CLAIRE,
 Dont la clarté sert d'un second Soleil,
 Je sen tel dueil, ie sen telles tenebres,
 Que mes beaux iours ne sont que nuits funebres.
 Encor ceux là, qui sous la nuit fouruoient,
 Vont esperant de l'aube le retour :
 Encor ceux là, qui aux fosses larmoyent,
 Esperent voir de iour en iour le iour :
 Mais, las ! mon ame errante & prisonniere
 N'ose esperer liberté ne lumiere.
 Ainsi des trois qui sont tous miserables,
 Estans errans, ou captifs, ou damnez,
 Les deux ne sont du tout à moy semblables,
 N'estans du tout d'espoir abandonnez :
 Reste le tiers qui me semble de mesme,
 Puis que l'amour est un enfer extrême.
 Helas bons Dieux, faut-il que ie condamne
 A tout iamais mon œil d'estre priué
 De son obiet ! faut-il que ie le damne
 Auant qu'auoir tout moyen éprouué !
 Si mon forfait sans fin d'elle m'exile,
 L'arracheray mon œil comme inutile ¹⁸.
 Car sans voir CLAIRE, un plaisir desirable
 A tout iamais luy seroit déplaisir,
 Et me sentant estre tant miserable
 Des deux enfers j'aimerois mieux choisir
 L'enfer dernier où la mort nous engoufre,
 Que mon enfer, que sous l'amour ie souffre.
 Si donc, ô CLAIRE, ains ô clarté diuine,
 Le mien forfait n'est fait pour t'offenser,
 Et si le temps, qui tout amour termine,
 Ne peut le mien tant seulement blesser :
 Si j'aime mieux mes deux enfers ensemble,
 Que faire rien qui déplaisir te semble :
 Appaise toy, & te montrant Deesse,
 Ainsi qu'on voit le grand Soleil des cieux
 Enluminer ta tourbe pechereffe,
 Tout aussi bien que les moins vicieux,

*Fay qu'en m'aimant & luisant sur ma face
De tel enfer vn paradis se face.
C'est fait c'est fait, ó bien-heureux augure,
Le voy à gauche vn pigeon blanc voler,
Signe d'amour : pendant qu'encor i'endure
Vn peu, Chançon, pouffe toy dedans l'air,
Ton vol me soit & ton retour prospere,
Autant qu'au vol de ce pigeon i'espere.*

CHANSON

POVR LA DEFFENSE DE L'AMOUR.

*Les vers des amans
(O Amour) s'armans
Contre toy de cris,
De reuolte, & d'ire,
Ne nous font que rire,
Comme d'eux tu ris.
Vn qui sous ton nom
Enroulé, tient bon,
Soldat vieil & fin,
Fuit toutes parolles
De reuoltes foles,
Et en craint la fin.
Tel encor captif,
Malade, ou chetif,
Feint sa liberté,
Et par son langage
Dement son visage,
Ou sa pauureté :
Qui dedans tremblant,*

*En ce faux semblant,
 Sa vie sent bien
 Peu franche, peu saine,
 Peu riche, qui traine
 Son plus fort lien.
 Vn vaincu, trainé,
 Enferré, gesné,
 Soit dans la prison,
 Soit dans la galere,
 Captif, ou forcere,
 Perd crainte & raison :
 Ne pouuant tenir
 Son dur souuenir
 S'attaque au geolier,
 L'argoufin irrite,
 Et en vain depite
 Et chaine, & colier :
 Mais se repentant
 Soudain, & sentant
 Moquer par ces deux
 Sa colere éprise,
 Mal à propos prise,
 Contre l'excez d'eux :
 Sans rien profiter,
 Fors que d'augmenter
 L'apprehension,
 Accroist par batûres,
 Outrages, naurûres,
 Son affliction.
 Par les sangliers vieus
 Des trenchans épieus
 La pointe se voit
 Souuent dédaignée,
 Bien qu'en la seignée
 Entree elle soit.
 Mais dequoy leur sert
 Ce gros cœur, qui perd
 Force avec le sang ?*

Leur double deffence,
 Ne peut par nuisance
 Garentir leur flanc.
 Plus vont s'allumant,
 Plus vont écumant,
 Voire tant plus fort
 Ils vont par secousse
 Pouffans, plus se pouffe
 Dans leur corps la mort.
 Tes traits defferrez
 (Amour) sont ferrez,
 Ainsi que souloyent
 Les fleches Angloises,
 Qui sur les Françoises
 Campagnes gréloyent.
 Lors avec soudain
 Mépris, & dédain,
 Que sert d'arracher
 La fleche sur l'heure,
 Si le fer demeure
 Dans l'os, dans la chair?
 Tel souuent médit,
 Deteste, & maudit
 Vn, dont il depend,
 Qui mesme en l'outrage,
 Dedans son courage
 A merci se rend.
 Tel veult s'affronter,
 Charger, surmonter,
 Comme braue il feint,
 Quelqu'un trop plus roide :
 Mais vne peur froide
 Au seul nom l'atteint.
 Toy Amour, de nous
 Pren les vains courroux,
 Et soudains mépris,
 En mépris extreme,
 Sur nous par nous mesme

Regaignant ton pris.
 Et puis que des cueurs
 Des plus forts vainqueurs,
 Vainqueur tu te rends,
 De nos forces vaines
 (Sans que tu te peines)
 Plus grand'force prens.
 Souuent on te suit,
 D'autant plus qu'on fuit :
 Et souuent tu fais
 Sur ceux qui s'ennuyent
 De ton ioug, qu'ils fuyent,
 Redoubler ton fais.
 Que craindre il te faut,
 Pour tout aspre assaut
 Naissant des desirs!
 Qu'aimé tu dois estre,
 Pour l'heur que font naistre
 Tes diuers plaisirs!
 Ainsi nostre cœur
 A l'amour, & peur,
 Est estreint par toy :
 Quel haut pouuoir doncques
 Sur nos faits peut onques
 Auoir plus de loy ?
 Si tu n'as rien mieux,
 Qui dedans les Cieux
 Te face estre Dieu,
 Tell' amour & crainte,
 Voire en nous contrainte
 T'y donne ton lieu.
 Quand donc en tel rang
 Des Dieux le haut sang
 Ne t'auroit point mis,
 Quand les doctes plaintes,
 Ou pietez feintes,
 T'en auroyent démis :
 Quand ton arc si fort,

Que tout autre effort
 Luy cede en tous lieux,
 Ne t'auroit sceu faire
 Comme Hercule attraire
 Dans ce rang des Dieux :
 Les vifs sentimens
 D'aïses ou tourmens,
 Que presque à nous tous
 Plus grands tu fais prendre,
 Que rien qui s'engendre
 De nous, dedans nous,
 Puis l'égard, qu'il faut
 Qu'un pouuoir soit haut,
 Pour si puissamment
 Agir sur vne ame,
 Qu'il meut & enflame
 Plus qu'humainement,
 Feroient * *

 CHANSON.

J'ay sans nulle occasion
 De chanter affection,
 Je veux me plaire, & ne puis
 Voir autour de moy qu'ennuis :
 Mon cœur tachant d'enchanter,
 L'ennuy me force à chanter :
 Mais l'ennuy se rend vainqueur
 De mon chant & de mon cœur.
 Je sen de mes maux le cours
 Egal au cours de mes iours,
 Triste, & seul ie souffre é moy,
 Pour vn qui m'est plus que moy,

Qui non plus que moy iamais
 N'eut de repos ni de pais,
 Duquel pourtant l'heur & bien
 Peut tout seul faire le mien.
 Mesmement le temps se voit
 Extremement triste & froid :
 Et qui pis est, de ce tems
 Les miseres que ie sens,
 Viennent par indignitez
 Soties, meschancetez,
 Plus que tous mes maux diuers,
 Aigrir mon fiel & mes vers.
 Si n'est-ce pas la façon
 D'une gaillarde chanson,
 Propre à chanter, à sonner,
 A baller, & à donner
 Relache à nos durs trauaux,
 Que s'emplir de tous ces maux,
 Qui l'ennuy n'esteindroyent pas,
 Ains luy seruiroyent d'appas.
 Si ne voy-ie proprement
 De mes chants autre argument,
 Qui s'abhorre toutesfois
 De mon cœur & de ma vois :
 Quelque part que mon penser
 Diuertir s'aïlle adresser,
 Rien ne voit qui propre soit
 A ce que chanter il doit.
 S'il pense à l'œuvre, à l'honneur
 Des Cieux, de Christ, du Seigneur,
 Il trouue que c'est tout l'art,
 La couerture, & le fard,
 Dont ce temps seditieux
 Masque son trouble odieux :
 Du bien on se diuertit,
 Qui en mal se conuertit.
 D'auantage il n'est celuy
 Qui n'en remplisse aujourd'huy,

*Iusques aux plus vils faquins,
 Leurs chants, & lourds, & mutins :
 Sans fin l'aureille on m'en ront :
 A ceux qui degoustez sont,
 Comme moy, iamais ne plaiſt
 Ce qui trop commun nous eſt.*

*Si ie veux chanter des Rois,
 Des meurs, des vertus, des lois,
 Le malheur nous remet là,
 D'eſtre aujourdhuy ſans cela :
 Voulant chanter nos debats,
 Nos troubles, & nos combats,
 Ce ſeroit me plaire au ſang
 Coulant de mon propre flanc.*

*Si ie chante les grandeurs,
 Puis qu'elles ne ſont qu'aux cœurs
 Vertueux, & grands, & francs,
 Non pas aux biens, ny aux rangs,
 Veu ce que ſont nos François :
 En ce temps peruers ma vois
 Ne plairoit, ains au rebours,
 Ie ne chanterois qu'aux ſourds.*

*Puis c'eſt vn dur ſouuenir,
 Que voir ce qu'on doit tenir
 Tout le plus cher entre nous,
 Se laiſſer preſque de tous :
 Quant à chanter les grands biens,
 Les rangs, faueurs, & moyens
 Des grands, ſoit tel argument
 Propre aux flateurs ſeulement.*

*Tout autant m'eſt n'auoir rien
 Qu'yſer comme ils font du bien,
 En leurs hauts rangs ie les voy
 Eſtre trop plus bas que moy :
 Ie dédaigne tous les heurs,
 Tous les moyens, & faueurs
 Naiſſans du hazard, & non
 Du merite & du renom.*

*Fi des vertus, qui aux Cours
 Ont maintenant plus de cours :
 Comme de tout ignorer,
 Et nonobstant s'asseurer
 A donner effrontément
 De tout vn lourd iugement :
 Ou bien par mine vouloir
 Faire vn silence valoir :
 De mesme façon morguer,
 Et de mesme haranguer,
 Par tout en tout n'ayans qu'un
 Geste & iargon pour chacun,
 Selon que differemment
 S'offre à leur courtoisement
 Masqué, apparoystre accords,
 D'habit, de cœur, & de corps :
 Iaqueter, & bouffonner,
 Sur autruy se patronner,
 Singes en dits, & en faits,
 Iusques aux gestes mauuais
 De ceux qui ont vogue & bruit,
 Car ces deux tous seuls on suit :
 Estre à tous serf, toutesfois
 Se morguer en petits rois :
 Auancer le nez, souffler
 Ses plumes, sa voix enfler
 Et puis soudain, s'il le faut,
 La rabaisser de bien haut,
 La radoucissant d'un ris
 Qu'on a tout exprez appris,
 Qui souuent entre eux s'émeut
 Sans sçauoir qui les y meut.
 Car ce qui plait, à l'enui
 Est à tout propos suiui.
 La Court est sans iuste chois,
 Iuste raison, iuste pois,
 Qui pis est, sans amitié,
 Sans droit, sans foy, sans pitié,*

Chacun à son proffit tend,
 Faisant trafique du vent.
 Le vent est souuent loyer
 De celuy, qui employer
 A voulu ses ans entiers
 A tels indignes mestiers.
 Si est-ce que viure ainsi
 Ce leur semble, c'est d'ici
 La vertu seule, l'honneur,
 L'accortesse, & le bonheur.
 Toute leur vie & façon
 N'est point propre à ma chanson,
 Soit pour flater les prisant,
 Ou soit en leur deplaisant,
 Me déplaire en mon discours,
 En me les peignant si lours,
 Tant loing de toute valeur,
 En n'estimant que la leur.
 Quant à chanter des secrets
 Que les Romains & les Grecs,
 Ou mes discours plus gaillards,
 En tant & tant de beaux arts
 M'ont peu sans cesse enseigner,
 Ils seroyent a dédaigner
 Estans enuers tous sans bruit,
 Estans enuers moy sans fruit :
 N'estoit que mon esprit tend
 Des'y rendre seul content,
 * * *

CHANSON.

*O bel œil, ô blanc tetin,
 Teint albastrin,
 Rouge bouchette.*

*Ia l'Aurore au teint vermeil
 Dans sa rosine charrette,
 Sortoit auant le Soleil,
 Pour chasser la nuit frêchette.
 O bel œil...*

*Le verdoyant mois de May
 Plus propre à toute amourette,
 Rendoit tout esprit plus gay
 De ce que plus il appetite.
 O bel œil...*

*Le temps estoit frais & beau :
 Car lors le Soleil nous iette
 De sa maison du Toreau,
 Vne ardeur freche & doucette.
 O bel œil...*

*Les bois, les champs, & les prez
 Couverts de verte herbelette,
 Estoyent par tout diaprez
 De mainte & mainte fleurette.
 O bel œil...*

*L'amour à l'occasion
 De l'heure aux amans secrette,
 En mon assignation
 Me chassa hors ma chambrette.
 O bel œil...*

*Tout le ciel sembloit semé
 De mainte rose clairette,
 Tout l'air estoit embasmé,
 Toute voye verdelette.
 O bel œil...*

*Des icus, & des gais amours
 La bande gaye & saffrette,
 Auoit ia fini les tours¹⁹
 De sa dance sur l'herbette.
 O bel œil...*

*Tout autour de moy, ie croy,
 Chacun d'eux tourne & volette,
 Tournant & menant dans moy
 Mon ame à leur loy suiette.
 O bel œil...*

*Mon chemin estre plus court
 Cent & cent fois ie souhaitte,
 Tant en ma memoire court
 Le plaisir que ie proiette.
 O bel œil...*

*Près du iardin suis venu,
 Où ma Deesse est seulete,
 Et l'huis desia bien cogneu
 Sans faire bruit ie crochete.
 O bel œil...*

*Elle deslors m'attendant,
 Escoutoit la chansonnette
 Du Rossignol, accordant
 Ses amours de sa gorgette.
 O bel œil...*

*Dans vn cabinet bien verd,
 Que ia par mainte branchette
 Le Iasmin auoit couuert
 De sa petite fueillette :
 O bel œil...*

*Ie trouue cet obiet beau,
 Qui sur sa chair grassette,
 N'auoit sous vn long manteau
 Qu'vn cresse pour chemifette.
 O bel œil...*

*Son aise & sa crainte font
 Qu'vn teint plus rosin se iette
 Sur ses iouës, sur son front,*

Lustre de blancheur si nette.
O bel œil...
Mais, ô Dieu, quel doux recueil
Sa voix tremblante & foiblette
M'a fait avec son doux œil,
Forçant mon ame pauvette.
O bel œil...
Dérober, las, ie me sens
D'une force doucelette,
Ma plus grand' force & mes sens,
Et rendre ma voix muette.
O bel œil...
Mon œil ravi s'éblouit
En richesse si parfaite,
S'éblouit & s'éiouit
D'un œil qui si bien le traite.
O bel œil...
Mon cœur, mon sang est saisi,
Et mon ame toute attraitte
Par l'ame d'elle, quasi
N'en peult faire sa retraitte.
O bel œil...
Voyant ne pouuoir vser
De mon ame, la recepte
C'est de me mettre au baiser,
Qui mon ame en fin rachepte.
O bel œil...
Pressant & repressant fort
Ceste leure tendrelette,
Auecques mon ame en fort
Son ame mignardelette.
O bel œil...
Seulement ne m'a repeu
Sa leure chaude & molette :
Mais tout cela que i'ay sceu
Baiser sur sa chair doucette.
O bel œil...
J'ay cent fois baisé ce teint,

*Ceste bouche vermeillette,
Cet œil qui tout astre esteint,
Et l'une & l'autre pommette.*

O bel œil...

*Que de rayons precieux,
Mais que de coups de sagette
Entrent en baisant ses yeux
Dans ma poitrine tendrette.*

O bel œil...

*Que d'autre riche thresor
J'ay sur sa gorge grassette
Amassé, mais plus encor
Sus sa double montagnette.*

O bel œil...

*Que de roses, que de lis,
De ma bouche trop folette
Ay-ie sur son teint cueillis,
En sa blancheur rougelette.*

O bel œil...

*Quel musc, & quel ambre gris,
Ay-ie entre mainte perlette
Dedans ses deux leures pris,
Entr'ouvrant sa bouchelette.*

O bel œil...

Du reste ie me tairay :
*Le Rossignol, la logette,
Les ieus, & les amours i'ay,
Pour témoins d'amour bien faite.*

*O bel œil, ó blanc tetin,
Teint albastrin,
Rouge bouchette.*

CHANSON.

*Je suis parmi le trouble, & le soin, & l'apprest,
 Dont vn iuste deuoir rend ici chacun prest
 A repouffer l'erreur, qui renouuelle
 De nous, sur nous vne guerre cruelle.
 Mais ie pourrois plustost, au moins si au besoin
 Se pouuoit écarter de moy si iuste soin
 Mettre en oubli tout tel deuoir de guerre,
 Pris pour mon Dieu, pour mon Prince, & sa terre,
 Que le deuoir extreme auquel l'amour vainqueur
 A tellement pour toy soumis mon libre cœur,
 Qu'il faut durant tous les soucis d'ici,
 Que toy sans fin sois son plus grand souci.
 Car combien qu'au premier mon País & mon Roy,
 Et mon Dieu mesme étreigne & requiere ma foy :
 Elle n'est point à ces trois plus astringente
 Que ie la sen s'estre à ton ioug étreinte.
 Car pour semblable cause & par pareilles lois
 Tu as pris dessus moy tel pouuoir que ces trois,
 En te faisant de mon ame sans cesse
 Le seul seiour, la royne & la Deesse.
 Doncques non seulement de toy se resouuient,
 Mais bien en mon absence en toymesme se tient :
 Elle te sert comme royne, & encore
 Comme Deesse apres son Dieu t'adore.
 Mais, las! dans toy logee & suiette sous toy,
 Mesme enuers toy deuote, il faut pourtant qu'en foy
 Durant la guerre vne guerre elle voye,
 Dont pour loyer ta beauté la guerroye.
 Et ne faut point qu'Amour luy preste pour cela
 L'arc, la trouffe, les traits, ny le flambeau qu'il ha :
 Car contre moy d'incessables alarmes
 Elle me fait combatre de mes armes.
 De l'œil, le sens subtil, qui le premier receut*

*Dans soy telle beauté que pour obiet il eut,
 Est celuy-là qui dedans l'ame mienne
 Assault ses sens avec la raison sienne.
 Le soudain iugement que mon œil tout épris
 Feit prendre à mon esprit, dans tes nœus deia pris,
 Qui est pour vray, que grace & beauté telle
 Passoit en tout grace & beauté mortelle,
 Est vn fort champion, qui sans fin retournant
 En l'assault, & dedans sans cesse redonnant,
 Force cela, qu'en si roide rencontre
 Peut la raison opposer à l'encontre.
 Puis l'apprehension qui par tel iugement,
 Imagina dans soy l'obiet si viuement,
 Qu'elle engraua dans mon cœur, dans mon ame,
 Pour son trophée vne éternelle flame,
 Est celle qui encor par vn droit bien acquis,
 Veult sans cesse r'auoir le fort qu'elle a conquis,
 Si tant soit peu mon ame & mon cœur ose
 Apprehender quelque contraire chose :
 Si tant soit peu le loisir l'engourdit,
 Si tant soit peu la peur le refroidit,
 Ou si quelque autre égard, plaisir, affaire,
 Le vient de toy par reuolte distraire.*

ELEGIE.

*Madame, si iamais ma douce liberté
 Dessous ta dure main esclaué n'eust esté,
 Si t'aimant seulement d'une faulse apparence
 Je n'eusse esté captif au vray sous ta puissance,
 Estant en ton endroit feint & de double cœur,
 Plus tost que vray amy & loyal seruiteur :
 Et si sans me piquer & sans iamais me prendre,*

*D'eusse voulu tacher amoureuse te rendre,
 Toujours feignant beaucoup & n'aimant que fort peu,
 Bruler dedans la glace, & glacer dans le feu,
 Ha ie serois encor bien-heureux en ta grace,
 Comme i'estois auant que si fort ie t'aimasse!
 Ou ne serois à toy si fort assubieti,
 Que ie ne puisse prendre ailleurs autre parti :
 Ains demeurant toujours mon cœur en sa franchise,
 Sans que i'eusse esté pris, ie te tiendrois éprise.*

*Mais d'autant que i'ay mis sans fart, sans fiction,
 En toy seule mon cœur & mon affection :
 D'autant que ie me suis d'un cœur trop volontaire
 Rendu à toy captif plus que n'est le forsaire,
 Et que tu as cogneu que ie n'auois en moy
 Autre espoir, autre amour, autre desir qu'en toy,
 Tu as soudain de moy destourné ton courage,
 Et ce qui te deuoit encore d'auantage
 Esmouuoir à l'amour & ton cœur enflammer,
 Cela t'a fait du tout delaisser à m'aimer.*

*En toy, qui par auant m'estois si fauorable,
 Pay veu vn changement si bisarre & muable,
 Que de ton feu premier ie n'ay point apperceu
 Rien que la cendre morte en la place du feu :
 Et ce qui t'a ainsi legerement changee,
 Ce dont tu t'es sentie estre plus outragee,
 Et ce qu'à mon amour m'a fait vn plus grand tort,
 N'est finon mon amour trop ardent & trop fort.
 Si ie t'eusse porté l'amitié froide & lente,
 La tienne en eust esté beaucoup plus violente,
 Si bien que sans aimer i'eusse aisément acquis
 Ton amour, qu'en aimant aquerir ie ne puis :
 Et si i'eusse voulu dissimuler & feindre
 D'un cœur traistre & meschant, & d'un parler non moindre,
 Ie n'eusse esté de toy aimé tant seulement,
 Mais ie t'eusse trompee aussi bien aisément.*

*Ie sçay ce que l'on dit, ie sçay ce qu'il faut faire
 Pour pouuoir laschement les courages attirer :
 Ie sçay la sotte ruse, le langage commun,*

Et les traits deceuans desquels vse vn chacun :
Qu'il ne faut que iamais l'amant se passionne,
Et que pour estre aimé il ne s'affectionne.
Je croy bien que cela peut entrer dans le cœur
D'un lache, d'un meschant, d'un traistre, & d'un trompeur :
Mais moy, qui ne suis né avec si meschante ame,
Qui te voulois aimer & non tromper, ma Dame,
Je pensois conseruer ton amour par amour,
Et non pour te brasser & faire vn meschant tour,
Et croyois en suiuant la loy de la nature,
Que l'amour de l'amour receust sa nourriture.
Mais quoy? ie ne te fu iamais si odieux,
Qu'en ce temps (ô bon Dieu!) que ie t'aimois le mieux.
Je sçay que rien en moy ne t'a peu tant deplaire,
Que tout ce que l'amour me contraignoit à faire :
La peur, la ialousie, & les mortels soupçons,
Que tu nommois en moy si mauuaises façons,
Qui te deplaisoyent tant, n'estoit-ce l'amour mesmes,
Qui causoit en mon cœur ses furies extremes?
Et si ie n'eusse esté d'amour espoinçonné,
Je n'eusse aussi de toy rien craint ny soupçonné.
En auois bien raison : car desia toy legere
Commençois à changer ta volonté premiere,
Et si mal satisfaire à l'amour mutuel,
Que tu n'auois plaisir qu'à me donner martel.
Que si lors i'eusse esté quelque trompeur ou traistre,
P'eusse bien fait semblant de rien n'y recognoistre :
Mais me sentant ainsi moquer & outrager
P'eusse espié le temps propre pour m'en vanger :
Je ne l'ay pas voulu, & pour toute vengeance
Je ne t'ay rien caché ny passé sous silence :
Et t'ayant decouuert mon amour librement,
La crainte & le soupçon d'où venoit mon tourment,
Je n'ay veu que l'amour & mon libre langage
Qui t'ayent hors de moy diuertit le courage.
Et si c'estoit amour, qui sans dissimuler
Conduisoit mes façons, & me faisoit parler,
Alors que ma façon t'a esté deplaisante,

*Mon amour t'a despleu sans fart trop violente :
Car ma vois & mon geste estoient tant seulement
D'une si grand' amour l'organe & l'instrument.*

*Donques pour bien aimer ie suis hors de ta grace ?
Et donques mon amour de ton amour me chasse ?*

*O destin malheureux ! ô dure cruauté !
Malheureux fut le iour que ie vey ta beauté,
Malheureux fut le lieu de nostre cognoissance,
Et moy plus malheureux d'estre sous ta puissance.*

*Car ie ne puis, Madame, ores me délier,
Ie ne te puis laisser, ie ne puis t'oublier,
Et maugré tes rigueurs cruelles & estranges,
Ie ne te puis changer, encor que tu me changes :
Il ne peut dans mon cueur entrer autre que toy,
Et tousiours solitaire à part ie ramentoy
Tes gracieux propos, & le priué langage
Que tu tenois auant que changer de courage.
Il me souuient encor du bien & du bon heur
Que j'auois tous les iours receuant ta faueur,
Quand ta main me serrant d'une estroite careffe,
Me faisoit les sermens d'une saincte promesse :
Ou alors que ton bras, en gage de ta foy,
Tant amoureuxment s'étendoit dessus moy :
Ou quand ton ris, ton œil, & tes leures vermeilles
Doucement me baisant me promettoient merueilles :
Ou bien en ce tems là que ie chassois d'autour
De toy ceux qui venoyent pour te faire l'amour.*

*Ha que ne suis ie mort en ce tems la, Madame,
Que nous estions tous deux esprits de mesme flame,
N'estant pas moins aimé que j'estois amoureux,
Ha que ie fusse mort, content & bien-heureux !*

*Ie n'aurois veu au tems de ma grand' esperance,
De ton plus grand amour & plus grand' assurance,
Où plus ie deuois estre en ta foy assuré,
Vn autre ami à moy si soudain preferé,
Ny ie ne t'auroy veu d'un cueur pariure & traistre,
A moy ton seruiteur telle faute commettre :
O qui seroit celuy qui de ce souuenir*

*De point ne larmoyer se pourroit contenir ?
 Je dépîte le ciel, la fortune cruelle,
 Le destin, & le sort, qui pour estre fidelle
 M'ordonnent maintenant d'endurer plus grand mal,
 Que si i'auois esté pariure & desloyal.
 Je dépîte l'enfer, car il n'est pas possible
 De me faire souffrir vn tourment plus horrible,
 Pour le iuste loyer d'vn damnable forfait,
 Que celuy que ie sens, pour auoir satisfait
 Au deuoir, à l'amour, & à ceste promesse
 Que ie dois, que ie porte, & garde à ma maistresse :
 Et faut sans trouuer foy en elle ny amour,
 Que ie luy sois fidelle & l'aime sans seiour :
 Et que sans nul espoir de recouurer sa grace,
 En ce cruel enfer ma ieunesse se passe,
 Sans pouuoir relire ma desiointe moitié,
 Ny sans pouuoir ailleurs chercher d'autre amitié.*

ODE

SVR LA DEVISE DE NŒV ET DE FEV²⁰.

*Quand ce grand Macedon laissa son Emathie,
 Pour renger sous sa main l'une & l'autre partie
 De ce grand vniuers,
 Et borner les confins de sa terre natale,
 En tous lieux où Titan sa sommité détale
 Aux deux poles diuers :
 Animé du desir des victoires futures,
 Et d'en estre assure par la voix des augures
 Et oracles des Dieux :
 Veit le temple d'Hammon sur les chaudes arenes*

De l'Egypte brulante, outrepassant les plaines
 Des plus estranges lieux.
 Il veit de Gordian la royale charrette,
 Qui estoit de son heur la fatale prophete,
 Et le nœu merueilleux :
 Nœu tellement feé qu'il promettoit le sceptre
 De l'opulente Asie à qui seroit le maistre
 De son tour cauteleux.
 Mais le fils de l'Olympe impatient d'attendre,
 De pouuoir de ce nœu les cordelles estendre,
 Fit que le coustelas
 Termina le destin iusqu'à lors inutile,
 Tranchant le labyrinth, & la corde subtile
 Du facheux entrelas.
 Estant le nœu deffait, il peut aussi deffaire
 La Persienne armee, & les forces de Daire,
 Et de Pore Indien,
 Poussant outre le Tygre, outre Euphrate, outre Gange,
 Et outre Tanais la fameuse louange
 Du Macedonien.
 Ce nœu refit depuis le Feuure, qui martelle
 Dans l'Æthnean fourneau la brulante estincelle
 Du foudre rougissant :
 Lors que le Dieu guerrier de la belle Cyprine
 Pressoit l'iuoire blanc, le sein, & la poitrine,
 Sur le liêt gemissant.
 Cupidon l'eut apres, Cupidon qui en lie
 Les cœurs des amoureux en sa douce folie,
 En sa fole douceur :
 Et ce nœu est si fort, qui captifs les peut rendre,
 Que pour le délier d'vn second Alexandre
 Cesseroit la valeur :
 Nœu qui tousiours est nœu, & pour croistre sa force
 Il le voulut doüer d'vne nouvelle amorce,
 Et luy donner le Feu :
 Feu qui brule sans cesse & ne se peut esteindre,
 Ne pouuant toutesfois avec la flamme atteindre
 Au Dedale du Nœu.

*Seroit-ce point ce Nœu qui te sert de deuisse?
Seroit-ce point ce Feu qui ta cordelle attise?*

Ouy, mais autrement.

*Car la seule vertu est le Nœu Gordien,
Qui à ton ame sert d'un immortel lien
Plein de contentement.*

*Si le Feu est d'amour, c'est d'un amour honeste,
Amour qui est liee & du nœu & du ceste
D'une chaste Venus :*

*Aussi ton Nœu ton Feu tousiours auront duree,
Tandis que lon verra en la voûte etheree
La clarté de Phebus.*





CONTR'AMOVRS²¹

I.

*Vous, ô Dieux, qui à vous presque égalé m'avez,
Et qu'on feint comme moy serfs de la Cyprienne :
Et vous doctes amans, qui d'ardeur Delienne
Viuens par mille morts vos ardeurs écriuez :
Vous esprits que la mort n'a point d'amour priuez,
Et qui encor au frais de l'ombre Elysienne
Rechantans par vos vers vostre flamme ancienne,
De vos palles moitiéz les ombres resuiuez :
Si quelquesfois ces vers iusques au ciel arriuent,
Si pour iamais ces vers en nostre monde viuent,
Et que iusqu'aux enfers descende ma fureur,
Apprehendez combien ma haine est equitable,
Fâites que de ma faulse ennemie execrable
Sans fin le Ciel, la Terre, & l'Enfer ait horreur.*

II.

*O Toy qui as & pour mere & pour pere,
 De Iupiter le sainct chef, & qui fais
 Quand il te plaist, & la guerre, & la paix,
 Si ie suis tien, si seul ie te reuere,
 Et si pour toy ie depite la mere
 Du faux Amour, qui de feux, & de traits,
 De paix, de guerre, & rigueurs, & attraits
 Tachoit plonger ton Poëte en misere,
 Vien vien ici, si venger tu me veux,
 De ta Gorgone éprein moy les cheueux,
 De tes Dragons l'orde pance pressure :
 Enyure moy du fleuve neuf fois tors,
 Fay-moy vomir contre vne²², telle ordure,
 Qui plus en cache & en l'ame, & au corps.*

III.

*Dés que ce Dieu soubz qui la lourde masse
 De ce grand Tout brouillé s'écartela,
 Les cieux plus hauts clairement étoila,
 Et d'animaulx remplit la terre basse :
 Et dés que l'Homme au portrait de sa face
 Heureusement sur la terre il moula,
 Duquel l'esprit presqu'au sien égala,
 Heurant ainsi sa plus prochaine race :
 Helas ce Dieu, hélas ce Dieu vit bien
 Quel deuiendroit cet homme terrien,
 Qui plus en plus son intellect surhausse.
 Donc tout soudain la Femme va bastir,
 Pour afferuir l'homme & l'aneantir
 Au saux cuider d'une volupté faulse.*

IIII.

*Je m'étoy retiré du peuple, & solitaire
 Je tachoy tous les iours de iouir saincément
 Des celestes vertus, que iadis iustement
 Iupiter retira des yeux du populaire.
 Ia les vnes venoyent deuers moy se retraire,
 Les autres i'appelloy de moment en moment,
 Quand l'Amour traistre, hélas ! (las trop fatalement !)
 Te feit, ô ma Pandore, en mall'heure me plaire :
 Je vy, ie vins, ie prins, mais m'ouurant ton vaisseau,
 Tu vins lacher sur moy vn esquadron nouveau
 De vices monstrueux, qui mes vertus m'emblèrent.
 Ha, si les Dieux ont fait pour mesme cruauté
 Deux Pandores, aumoins que n'as-tu la beauté,
 Puis que de tout leur beau la premiere ils comblerent !*

V.

*Myrrhe bruloit iadis d'une flamme enragee,
 Ofant fouiller au liçt la place maternelle :
 Scylle iadis tondant la teste paternelle,
 Auoit bien l'amour vraye en trahison changee :
 Arachne ayant des Arts la Deesse outragee,
 Enfloit bien son gros fiel d'une fierté rebelle :
 Gorgon s'horribla bien, quand sa teste tant belle
 Se vit de noirs serpens en lieu de poil chargee :
 Medee employa trop ses charmes, & ses herbes,
 Quand brulant Creon, Creuse, & leurs palais superbes,
 Vengea sur eux la foy par Iason mal garde.
 Mais tu es cent fois plus, sur ton point de vieillesse,
 Pute, traitresse, fiere, horrible, & charmeresse,
 Que Myrrhe, Scylle, Arachne, & Meduse, & Medee.*

VI.

*O traistres vers, trop traistres contre moy,
 Qui souffle en vous vne immortelle vie,
 Vous m'apastez & croissez mon enuie,
 Me déguisant tout ce que i'apperçoy.
 Je ne voy rien dedans elle pourquoy
 A l'aimer tant ma rage me conuie :
 Mais nonobstant ma pauvre ame afferuie
 Ne me la feint telle que ie la voy.
 C'est donc par vous, c'est par vous traistres carmes,
 Qui me liez moymesme dans mes charmes,
 Vous son seul fard, vous son seul ornement,
 Ia si long temps faisant d'un Diable un Ange,
 Vous m'ouurez l'œil en l'iniuste louange,
 Et m'aveuglez en l'iniuste tourment.*

VII.

*Combien de fois mes vers ont ils doré
 Ces cheueux noirs dignes d'une Meduse?
 Combien de fois ce teint noir qui m'amuse,
 Ay-ie de lis & roses coloré?
 Combien ce front de rides labouré
 Ay-ie applani? & quel a fait ma Muse
 Ce gros sourcil, où folle elle s'abuse,
 Ayant sur luy l'arc d'Amour figuré?
 Quel ay-ie fait son œil se renfonçant?
 Quel ay-ie fait son grand nez rougissant?
 Quelle sa bouche, & ses noires dents quelles?
 Quel ay-ie fait le reste de ce corps?
 Qui, me sentant endurer mille morts,
 Viuoit heureux de mes peines mortelles.*

CONTRE
LA RIERE-VENVS.

*Puisque tu veux qu'ici ta sainte ardeur, ô Muse,
A detester vne orde & sale ardeur s'amuse,
Dont l'infete vapeur peut presque empuantir
L'odeur du feu qu'en moy tu fais du Ciel sortir,
Il faut que dans ces vers ta flame eclaire en sorte,
Qu'elle rende en la fin l'enorme flame morte,
Qui d'un prodigieux & stygien flambeau
Tache amoindrir l'amour, l'autre feu clair & beau,
Et qui honte du Ciel, des Dieux, & d'Amour mesme,
Deuroit d'abhorrement & contre-cœur extreme
Nous faire oster le feu qui de l'Amour nous vient,
Par qui Nature ici nostre genre entretient:
Ains d'erreur, de hideur, & d'horreur deuroit faire
Perdre aux flambeaux du ciel leur lumiere ordinaire,
Faire aux Dieux retirer la flame d'entre nous,
Qu'apporta Promethee aux vsages de tous:
Faire plus qu'un repas de Thyeste en arriere
Aux cheuaux du Soleil rebrouffer leur carriere,
Et nous priuer en fin de la flame du iour,
Nous frustrant des effets du flamboyant Amour,
Qui premier eclaircit la masse tenebreuse.*

*Plein donc d'un ardent fiel contre l'ardeur hideuse,
Mesme ayant commencé par tant de feus diuers,
Je veux que de feu mesme apparoiſſent mes vers,
Afin que si la France à tel monstre pardonne,
Auant qu'en tant de chefs serpentins il foisonne,
S'il ne doit que par feu comme l'Hydre perir,
Sauué du feu public vienne en mon feu mourir.*

*Iamais ne fut assez en son vray los tenuë
 Ny pratiquée au vray, ny mesme au vray cogneuë
 D'amour la claire torche : & ce noir brandon ci
 Ne peut estre aborré, ne peut estre obscurci
 D'une execration, qui assez pour luy vaille,
 Puis que contre les loix de Nature il bataille.
 Si tout bien de Nature est sur tous biens sacré,
 Tout mal contre elle soit sur tous maux execré :
 Quoy que ie couure ou monstre amour, iamais n'appaise
 Au foyer de mon cœur l'aspre & l'occulte braise,
 Dont l'effort plus contraint se rend d'autant plus chaud :
 Et comme ces Demons qui sont du rang plus haut,
 Et qu'on croit dans le feu dernier element viure,
 Mon esprit, qui leur haut naturel semble suiure,
 Deust-il sentir son corps consumer peu à peu,
 Brulant d'amour ne peut viure ailleurs qu'en son feu.
 La flame aux cieux volant, vient des cieux, & nostre ame
 Est plus celeste alors qu'elle enclost plus de flame :
 Mais comme ie me laisse à toute heure attiser
 Tel foyer qui prochain vient mon ame embraser,
 Aimant mesme vn amour qui agreant moleste :
 Cet autre amour contraire à l'amour ie deteste,
 Je hay, ie fui, i'aborre vne Riere-Venus,
 Dont les feus puis n'aguere en France sont cognus.
 Car le brandon qu'vn cœur sous nostre Amour endure
 S'allume dans le ciel de flame haute & pure,
 Telle, comme ie croy, que peut auoir aux cieux
 Pour les Dieux & pour nous le seul œil de tous yeux :
 Le ciel, le feu, l'air, l'eau, la terre, & ce qui mesme
 Ou dans nostre bas Globe ou dans tout rond supreme,
 Discourt & sent & croist, fait hommage au brandon
 D'amour, & ce grand Tout n'est rien sans Cupidon,
 Qui seul fait & repare & maintient ce qu'enferre
 En soy le ciel, le feu, l'air, & l'onde, & la terre,
 Au rebours du brandon horriblement infet,
 Qui ne fait aucun œuure issir de son effet,
 De Nature la haine & l'outrage execrable :
 D'autant qu'à celuy-là de Megere semblable,*

*Il s'allume la bas aux brandons inhumains,
 Fumeus, puans, sanglans, dont s'horriblent les mains
 Des sœurs, qui pour cheueux sur leur chefamoncelent
 Leurs hideux couleureaus, & qui tantost bourrelient
 Les coupables esprits de ces serpens rongeurs,
 Arrachez d'un tel poil, ou de ces feus vengeurs,
 Qui un poison de rage & puanteur font prendre
 Au brandon qu'Amour faux dessus eux fait épandre :
 C'est pourquoy son effet des faux cœurs enchanteur,
 Leur fait d'une orde rage aimer la puanteur.
 Lache & vilain se voit le desir qui endure
 Son contentement propre, auoir pour but l'ordure,
 Et que cela qui mesme au contentement sort,
 Doiue avecques l'ordure aller au lieu plus ord :
 Qui telle Venus monstre estre d'embas yssue,
 Puis qu'au fond de la terre elle est encor receue.
 Que donc l'Amour hautain mette en cendre mon cœur,
 Non pas vne infernalle & furialle ardeur.
 Comme maint oisillon approchant d'auantage
 L'ardent Soleil, son chant en son chaud encourage :
 Comme un Grillon nocturne est au chant enflammé,
 Tant plus il sent au soir son foyer allumé :
 Et comme la Cygale au fort de l'Esté chante,
 Tant plus la chaleur est & brulante, & sechante :
 Sur mes heurs malheureux, sur mes gayeres douleurs,
 Je fay maint chant diuers au millieu des chaleurs,
 Et sans fin pour l'amour, qui ses cruels alarmes
 Refreshit dans mon cœur, ie pren mesme les armes
 Deffendant mon tyran : mais ne pouuant aimer
 L'autre amour, contre luy ie veux mes chants armer
 De plus fort en plus fort. Car tout bon cœur ne souffre
 Ce feu, non plus qu'un feu se degorgeant du souffre
 Que la bouche du mont Sicilien rendroit
 Alors que plus de souffre en son ventre fondroit :
 Non plus que des serpens chaque espece prochaine
 Du Basilic, ne peut endurer son haleine,
 De l'haleine & non pas du regard, comme on feint,
 Ce royal serpenteau la vie en eux esteint :*

Non plus que l'air sortant des mares croupissantes,
 Ou l'air plus corrompu des cloaques puantes :
 Non plus que la fumee emmi les champs sortant
 D'un feu fait de toute herbe & tout bois mal sentant,
 Ou ces fortes vapeurs par medecine extraites
 Des drogues que lon trouue entre autres plus infetes :
 Non plus que des serpens plus chauds & plus vilains,
 Les repaires qui sont d'estrange odeur tous pleins,
 Ou des porcs engressez le tet plus ordinaire,
 Ou d'autres animaux plus puants le repaire :
 Et non plus qu'un amas charongneux de ces corps,
 Soit d'animaux puants, ou soit de serpens morts,
 Horreur mesme aux oiseaux & bestes carnacieres,
 Ne peut estre enduré par les plus charongnieres.
 Mesme à fin qu'en laissant toutes autres senteurs,
 L'approprie à tel fait ses propres puanteurs,
 Non plus que cela mesme en qui souuent se fouille
 Ce crime, qui l'ordure aime, recherche & fouille
 De fort près, & long temps ne peut estre souffert
 D'un, qui par punaisie au moins tel sens ne perd.
 « L'ame aimant les vertus abomine le crime
 « Plus qu'un bon nez l'odeur ne reiette ou estime. »
 Si donc tel monstrueux & sale échauffement
 Hors mon ame amoureuse encor plus ardemment
 Par un beau contre-feu de mon amour se chasse,
 Qu'ardemment mon amour par elle ne s'embrasse :
 Il faut bien que mon chant, puis qu'en ces vers toujours
 L'oppose l'amour nostre aux monstrueux amours,
 Face prendre à tous ceux qui hayent telle peste,
 Un si grief contre-cœur du mal que ie deteste,
 Qu'il puisse encor passer la pitié, la faueur,
 La iuste bien vueillance & l'ardente ferueur,
 Qu'en écriuant d'amour ie veux grauer en celle,
 Qui fait, qui sçait mon feu, qu'en decourant ie cele.
 En ceci ie l'implore, elle qui iuste doit
 Par pitié bienheurer ma ferueur, qu'elle voit
 Si bien à la chaleur de ma vie estre estreinte,
 Que l'une en moy ne peut se voir sans l'autre esteinte :

*Si bien qu'un tel tortis se croisant, se laçant
 De cent nœus, & dans l'air en ma mort se haussant,
 Fera voir tout d'un coup mon amour & ma vie
 En deux pointes de feu iusques au ciel rauie.
 Je voudrois qu'en voyant bouillir mon fiel si fort,
 Contre un forfait, qui fait aux Dames tant de tort,
 Et qui peut mesme faire aux François de nostre age
 Trop plus qu'à la Nature & aux Dames d'outrage,
 Elle vint tout ensemble ici fauoriser
 Ce qui peut & mon fiel & mon cœur attiser,
 Mon fiel tout plein de haine encontre ceci forte,
 Mon cœur tout plein d'amour qu'immortel ie luy porte,
 Et qu'avec moy iurant en mon mesme dessein,
 Elle fist plus que moy, qui suis de courroux plein :
 Si bien qu'en se ioignant aux Deesses plus belles,
 Se voilans de ces noms Dames ou Damoyelles,
 Elle fist que chacune vst du haut pouuoir
 Qu'on leur voit contre nous en nostre amour auoir :
 Au moins si leur bel œil & leur pudique oreille
 Pouuoient ouir & voir ceste horreur nompareille,
 Par l'eclat de leurs yeux qui peut mesme eclarcir
 Tous les cieus, & d'eclairs toute flame obscurcir,
 Raurir soudain du ciel des Dieux l'ame immortelle,
 Et des humains porter au ciel l'ame mortelle,
 Forcer mesme aux enfers Pluton de les aimer :
 Pour amortir ce feu qui nous vient diffamer,
 Elles viendroyent estans iustement irritees,
 Et dans ces vers encor par mon ire excitees,
 Esteindre telle rage : en faisant par beautez
 Tel obscur brillement ceder à leurs clartez,
 Voire armant pour chasser telles forceneries,
 Au ciel, terre & enfers, Dieux, & Rois & Furies.
 Mesme aux premiers arrests par leur grandeur donnez
 Contre ceux qu'on verroit du crime soupçonnez,
 Elles les priueroient pour iamais d'auoir place
 En leurs yeux, en leur cœur, en leur memoire & grace,
 Tant qu'elles, que lon croit de Nature l'honneur,
 De son beau le plus beau, l'heur plus grand de son heur,*

*De Nature les fleurs, & plus dignes richesses,
 De Nature par moy se feissent vengereffes :
 Mais elles ne voudroyent honteuses en ceci
 Entendre le seul nom de ceste hideur ci.
 Tout François vrayment noble, à qui la force grande
 Des Dames & d'Amour par son vray sens commande,
 Du nom & plus du fait prendra, ce croy-ie, horreur,
 Sans me lire & sans prendre en mes fureurs fureur :
 Moymesme ie ne puis dans vn tel chant me plaire,
 Qu'à bon droit & pour bien ie suis contraint parfaire
 Sans peine & sans plaisir. Souuent l'aspre courrous
 Maint discours prompt & haut peut pousser hors de nous.
 La prestresse à Phebus quand ce Dieu la possede,
 Par force à la fureur de ses oracles cede :
 Elle sent en sa langue vn forcé mouuement,
 Changement en son corps, nouveau transportement
 En son esprit prophete, en sa poitrine enfleure,
 En sa face, en ses yeux mesme, en sa cheueleure,
 Palleur, terreur, meflange, & sans aucun plaisir
 Met hors ce qui luy vient esprit & corps saisir.
 C'est malheureux suiet que de voir ou d'entendre,
 D'écrire ou de parler, ce qui l'horreur engendre.
 Tout ord & vilain vice en soy tousiours a eu
 Deplaisance estant dit, & croissance estant teu.
 Quand l'instinct de l'Amour ranimant dans moymesme
 L'autre ardeur de chanter l'embrasement extreme,
 M'offre ainsi double feu : l'vn dont l'amour nous ard,
 L'autre dont Apollon nous échauffe en son art,
 Faisant au feu premier si viue clarté rendre,
 Qu'il puisse apres la mort éclairer nostre cendre.
 Ie m'égaye en ces feus, bien qu'ils m'aillent brulant,
 Comme sur le mont d'Oete vn grand Hercule allant
 Par brulement au ciel, lors qu'vne flame telle
 Purgeant sa chair diuine eust brulé sa mortelle :
 Ou comme cet oiseau, qui pour renouveler
 Sa vie vient soymesme apres mil ans bruler.
 Car telle ardeur d'amour qui aux grands cœurs vient naistre,
 Rencontrant l'autre ardeur chasse le mortel estre,*

Nous porte dans le ciel, gaignant par vn tourment
 L'eternité qui sort d'vn hardi brulement,
 Tant que de nostre cendre à la mort asseruie,
 De siecle en siecle on voit renouueller la vie,
 Qui se rend par pareil & perpetuel cours
 De memoire aux deux noms, aux vers, & aux amours :
 Ce qu'attendre ie puis, non ceux dont on deceuure
 Auant la mort mourir les vers, l'amour & l'œuure,
 Bien qu'ils se vantent tous, singes de hauts esprits,
 D'eterniser leur nom, leur Dame & leurs escrits :
 Ce cher loyer des Dieux, de Nature, & des astres,
 N'est pas pour les labeurs des mal-nez²³ poëtafres.
 Moy donc estant épris de ces deux diuins feus,
 Je donne à l'heure vn stile aux vers tel que ie veus,
 Pouuant tourner ma Muse en mainte & mainte forme,
 Comme quand vn Prothee en cent façons se forme,
 Comme Achelois sentant l'effort Herculean,
 Comme Thetis fuyant l'autre effort Pelean.
 L'ample suiet d'amour presque encloft toute hcofe,
 Que tout autre suiet à nos discours propose :
 Luy des Dieux premier né, nous fait parler des Dieux,
 Rechercher leur substance & compasser les cieux
 S'accordans par luy seul, tellement que sans peine
 Là haut de cercle en cercle vn haut sens il pourmeine,
 Pour commencer l'essence & les cours & les rangs
 Des astres arresteꝝ, & des astres errans :
 Luy qui est tout flambant & nostre flame eguise,
 Nous porte dans la flame apres les cieux assise
 Au plus haut de son monde, & luy seul inspirant
 L'air, que nous respirons, en l'air nous va tirant,
 Puis sur toutes les mers nous dresse vn nauigage,
 Où souuent nostre espoir par luy souffre vn naufrage,
 Il rompt son vol & vient sur terre se ficher,
 Pour dedans & dehors la flame rechercher :
 Soit tel qu'on feint ou non, proffitable est la feinte
 Par qui presque de tout la science est atteinte.
 Luy donc qu'on fait aussi de toute vie autheur,
 Comme on le feint aussi l'autheur & le moteur,

*Fait que l'aigu discours sous sa guide decœuure
De Nature tout art, toute cause, & tout œuure,
Toute matiere & forme, & donne tant d'objets,
Fait prendre vn diuers stile en si diuers suiets,*

* * * * *



A MADAME MARGVERITE,

SŒVR DV ROY HENRY DEUXIESME,

Depuis Duchesse de Sauoye.

I.

*T'oyant ce iour parler du grand Dieu, dont l'essence
 En se meflant par tout, anime l'vniuers,
 Je me souhaite auoir & mille & mille vers,
 Que docte i'ay cent fois sacrez à sa puissance.
 Et voyant que le ciel pour reuenger la France,
 Nous enuoye en ce temps le plus beau des hyuers :
 Sur ce temps ie conçois mil argumens diuers,
 Pour par vn bon augure aider nostre esperance.
 Puis ie brusle d'emplir cent papiers écriuant
 L'aise de nostre Roy, ses enfans receuant,
 L'aise de toy leur Tante, & l'heur de telle race.
 Et ne pouuant du tout m'affouir, ie ne veus
 Me faillir sans qu'aumoins ces petits traits ie trace
 De Dieu, du temps, du Roy, de toy, de tes neueus.*

II

*Dieu, ce Dieu qui promet aux François plus de bien
 Qu'il ne leur a ces iours permis faire d'outrage,
 De foy, d'œuure, de sens, de langue, & de courage,
 Doit estre aux biens, aux maux, le seul but du Chrestien :*

*Seule cause de tout, de tout seul entretien,
 Tout infini, tout bon, tout puissant, & tout sage,
 L'ame, le gon, l'appuy du monde son ouvrage,
 Qu'il fit luy estant tout, & pouuant tout de rien :
 Qui pacifique en tout, par harmonie accorde
 Des neuf cieux & des quatre elemens la discorde,
 Par son destin certain guidant l'incertain sort :
 Qui par ordre & raison donne ou ame ou croissance,
 Qui nous sauue par CHRIST, sa race, & son essence,
 Seul fort, & seul vengeur du tort & de la mort.*

III.

*Ore qu'en ce beau parc pensif & solitaire,
 Pour façonner ces vers ie rassemble mes sens :
 Je m'esmerueille en tout de sentir que ce temps,
 Ce beau temps ne sent rien du cornu Sagitaire.
 Les Dieux pour nous venger, ce semble, ou pour nous plaire,
 A la queuë d'Automne ont fait naistre vn Printemps,
 Tant que les Dieux de nous parauant mal contens,
 Ne seront plus nommez Bourguignons du vulgaire.
 Ha! qu'il me plaiſt d'aller par vn seruice beau
 Chercher chez l'ennemi la gloire ou le tombeau :
 Tu mens, Iule Cesar, lache en son infortune
 Le François ne se montre, ains renforçant son cœur,
 Comme l'Hydre, des coups, des playes, du malheur,
 Doit sous mon Roy combattre & les Rois & Fortune.*

IIII.

*Mon Roy ſçait-il pas bien que les destins ont fait
 Afin qu'un changement maintienne ce grand estre,
 L'un peuple à l'autre peuple, & les Rois aux Rois estre
 Contraires, pour en tout monſtrer tout imparfait?*

*Et mon Roy sçait-il pas aussi que le meffait
 Par le prevoir des Dieux rend le destin fenestre?
 La victoire est toujours (ô HENRY) dans ta dextre,
 Mais de nous tes suiets le vice nous deffait.
 Le vice & la victoire ont bien peu d'alliance,
 Vertu, valeur, victoire, encor sont en la France,
 Ne crain qu'un seul poisson retarde ton vaisseau²⁴,
 Ny que la nuit te puisse en ton beau iour te nuire,
 Sois Tiphys, sois Phebus, & pour poursuiure & luire
 La vertu soit toujours ta voille & ton flambeau.*

V.

*Troupe d'enfans diuins, soit celle qui arriue,
 Ou bien soit monsieur mesme, ou l'une & l'autre sœur,
 Vostre mere Iunon vous douë de son heur,
 Vostre tante Pallas de sa vertu naïfue :
 Mars ce prince Lorrain, qui ia sous soy captiue
 Nos ennemis, vous soit de prouësse donneur,
 Mercure ce prelat des Cardinaux l'honneur,
 Vous douë de conseil & d'eloquence viue.
 Ainsi vous serez faits tous sept, ô nombre beau,
 Sept pandores en France, & chacun son vaisseau
 Dans ses mains recevra de Iupiter son pere :
 Puis l'ouurant vous verrez sortir tant de vertus,
 Que les maux de Pandore à la fin combatus,
 Lairront nostre air François sans crime & sans misere.*

A MADAME MARGVERITE DE FRANCE

SŒVR DV ROY HENRY,

Deuant qu'elle fust mariee ^{es}.

*Vierge, ta France te veut par ces vers sacrer vn autel,
 Auquel nuire le fer, l'onde, ne l'age, ne peut.
 L'age superbe ne mord les vers, dont Grece se bastit
 Vn los eternal, ny ce que Rome graua:
 Moy doncq qui retirant mes pas leur gloire refuiuray,
 Meurdrissant l'oubli, viure ta gloire feray,
 Et de ce vers mesuré ton sainct nom bruire lon orra,
 Puis que ta saincte faueur aide ma saincte fureur.*

EPISTRE A LA MESME DAME.

*Si deormais vers toy, sous qui doit estre serue
 L'impudente ignorance, on adresse, ô Minerue,
 Tant d'œuvres auortez, à qui leurs peres font
 Porter effrontément ton beau nom sur le front,
 Comme si lon vouloit sa sauuegarde faire
 Sous la targue qu'on voit au poing de l'aduersaire :
 Si mesme dans ton temple impatient ie voy
 Quelque enroué corbeau croûasser deuant toy,
 Qui se pouffant au rang des Cygnes les plus rares,
 Vienne souïller ton nom dedans ses vers barbares,
 Et qui tout bigarré d'vn plumage emprunté,
 Ne couche iamais moins qu'vne immortalité :*

*Je ne seray point moins dépit, ny nos Charites,
 Tes neuf sçauantes Sœurs ne seront moins dépités,
 Que si nous auions veu dans ton temple Troyen,
 Ou Ajax Oilee, ou le Laërtien :
 L'vn pour forcer encor ta prestresse Cassandre,
 L'autre pour ton pourtrait gardien vouloir prendre
 D'une sanglante main, indigne de toucher
 A cela que la Troye auoit tenu si cher :
 Car pareil à ceux-ci est celuy qui s'efforce
 De bon gré maugré faire aux Muses toute force,
 Pour d'une main souillée au borbier d'ignorance,
 Toucher au sacré los d'une Pallas de France,
 Faisant tort à ton temple, à moy ton prestre saint,
 Voire à son nom qu'on voit dès sa naissance esteint.
 Mais aussi quand ie sçay qu'un RONSARD, qui estonne
 Et contente les Dieux, à qui ses vers il donne,
 Vient humble dans ton temple à tes pieds apporter
 Ce qui peut aux neueux, voire aux peres oster
 La gloire des beaux vers, bien que lon me vist estre
 Ton plus cher seruiteur, ton plus fauori prestre,
 Te repaissant sans fin d'un vers qui vient à gré,
 Quand il vient d'un IODELLE à toy seule sacré :
 Je ne suis moins ioyeux que la prestresse antique
 Du deuin Apollon, quand au temple Delphique
 Le grand Roy Lydien prodigant son thresor,
 Vint enrichir ce lieu de mille presens d'or,
 Eschangeant les vaisseaux d'argille bien tournee,
 Aux vaisseaux massifs d'or, où la troupe estonnee
 Des deuots pelerins abordez en ce lieu,
 Beuoyent de longue suite aux festes de ce Dieu.
 Car les riches presens qui or' chez toy se treuuent
 Presentez par RONSARD, tout ainsi nous abbreuent :
 Inuitans tout vn monde à louer ton honneur,
 Inuitans tout vn monde à louer ton donneur,
 Qui recule en l'autel de ma grand' MARGVERITE,
 Pour faire place à l'or, mon argille petite,
 Où deuant ie faisois l'offrande à ta grandeur
 Non pas d'un pareil pris, mais bien d'un pareil cœur.*

*Malheureux font ceux-là, de qui les ialoufies
 Pour les gesner tous seuls, ont les ames faifies :
 Malheureux est celuy, qui pour penfer gaigner,
 D'vn admirable ouurier veut la gloire espargner :
 Dans les antres ombreux, le ialoux d'vn bel œuure
 Doit viure, ſil ne veut que ſa rage on decœuure.
 Qu'eſt-ce qui fait les vers, & leurs ſaincts artisans,
 Seruir d'vne riſee à tant de Courtiſans,
 Et que les grands qui font leur but de la Memoire,
 Dedaignent à tous coups l'ouurier de telle gloire,
 Aimans mieux ſe priuer meſme de leur eſpoir,
 Portans tout au cercueil, qu'en viuant receuoir
 Les vengeurs de leur mort? Hé! qui fait que la France
 Charge ſouuent d'honneurs ſon aſneſſe Ignorance,
 Si ce n'eſt vne enuie? enuie qui ne veut
 Souffrir vne vertu, qui trop plus qu'elle peut,
 Se perdant pour la perdre. Il faut, il faut des autres
 Vanter les beaux labeurs pòur donner force aux noſtres.
 Tel admire ſouuent ce qu'il doit admirer,
 Qui de ſoymeſme fait d'auantage eſperer :
 Car quant au point d'honneur, tant plus vn homme en quitte,
 Et plus il en retient, & plus il en merite.*

*Je ſeray touſiours franc, l'honneur que i'ay de toy,
 Au rebours de tout autre éueille vn cœur en moy,
 Vn cœur prompt & gentil, qui fait que gay i'adore
 Celuy, qui comme moy ma grand Minerue honore,
 Et ſi fait que de luy ie m'accompagne, à fin
 Que ton nom & le ſien vole au monde ſans fin.
 Aux couards ſoit l'enuie, oncques on ne vit eſtre
 L'enuie dans l'eſprit courageux & adextre.
 Nul ne ſçauroit ſi bien ſe faire plaire aux Dieux,
 Que ie ne deſiraſſe encor qu'il leur pleuſt mieux.
 Quand on a le cœur tel, bien qu'encore on ne face
 Ses traits du tout parfaits, ce braue cœur efface
 Par vne opinion le trait le plus parfait,
 Puis de l'opinion la verité ſe fait :
 Ainſi l'œuure d'autruy doit ſeruir à la vie
 D'vn encouragement, & non pas d'vne enuie.*

Tant s'en faut qu'enuieux de nos hommes ie sois,
 Que ie iure ton chef, qu'entre tous nos François,
 Tant l'honneur du pays m'a peu tousiours espoindre,
 Ie voudrois qu'on me vist, tel que ie suis, le moindre,
 Ie ne seruirois plus fors qu'à ton sacré los
 D'inciter languissant les esprits plus dispos.
 Mais puisque nous voyons croistre en France vn tel nombre
 De brouilleurs, qui ne font sinon que porter ombre
 A la vertu naissante, il te faut prendre au poing
 Ton glaiue, & ton bouclier, pour m'aider au besoing,
 Et tant qu'encourageant mes forces, à l'exemple
 Du vainqueur Vandomois, ie sorte de ton temple,
 Pour sur les ignorans redoubler les efforts,
 Et voir ces auortons aussi tost que nais morts,
 A fin que l'heur de France & des Muses ie garde,
 Faisant apres RONSARD la seure arriere-garde.
 Ie les verray soudain sous mes traits s'effroyer,
 Ie les verray soudain sous ta Gorgon muer,
 Mais non pas de beaucoup, car estans demi-pierre
 De l'esprit, il ne faut sinon que lon reserre
 Leur mouuement, d'vn roc, à fin qu'on oste à tous
 Le pouuoir de se nuire eux-mesmes de leurs coups,
 Arrestant par les yeux de Meduse avec l'ame
 Le malheureux Demon qui si mal les enflame.
 Or ce pendant qu'ainsi ton secours i'attendray,
 Et redoutable à tous au combat me rendray,
 Embrasse moy ces vers, que la Harpe meilleure
 Pour ta sainte grandeur a sonnez à ceste heure :
 Embrasse, embrasse, & fay ces beaux hymnes sonner,
 Freres de ceux qu'on vit à son Odet donner,
 Tant que depuis ton temple entendent les estranges
 Des hommes & des Dieux les plus belles louanges,
 Confessans qu'en ce siecle ingrat, aueugle, & las
 Des troubles de la guerre, on voit vne Pallas,
 Qui fait de nos vertus & de nos muses conte,
 Autant qu'à l'ignorance & au vice de honte,
 Prenant pour les faueurs que fait sa deité
 L'vsure qu'elle attend en nostre eternité.

EPITHALAME

DE MADAME MARGVERITE²⁶,

SŒVR DV ROY HENRY II. TRES-CHRESTIEN,

Duchesse de Sauoye.

Qu'il te deplaiſt, DEESSE, en qui tellement viuent
 Vertu, Science, amour de ceux qui ces deux ſuiuent,
 Que les deux nous deuroient contraindre à t'adorer,
 L'autre eſmouuoir les Rois de ces deux honorer :
 Qu'il te deplaiſt (ie croy) quand les ingrattitudes
 Qu'on fait, ſoit aux vertus, ſoit aux diuers eſtudes
 Des grans hommes, leur font rapporter ſeulement
 D'vn trauail vn trauail, d'vn merite vn tourment :
 Et penſe que tu crois ces graces plus diuines
 Ne pouuoir tant en nous aſſeurer leurs racines,
 Qu'on n'en perde ſouuent le deſir ou l'effet
 Pour le tort qu'à ces dons aueuglement on fait,
 Lors qu'aux vns de mépris fert vne ame bien nee,
 Aux autres d'vne enuie, aux autres de fumee,
 Et de regret à ſoy iuſtement ſe fachant
 D'eſtre nee au pouuoir du ſot ou du méchant :
 Pitié dont tellement la conſtance ſ'ébranle
 Qu'elle met à tous coups toutes vertus en branle,
 Nonobſtant ce confort fantaſtiquement pris,
 Que la vertu foulee en fin retient le pris.
 Car puis que noſtre vie eſt tant douteuſe & breue,
 Et que l'iniquité touſiours l'equité greue,
 Tant qu'en perdant plaifir & proffit bien ſouuent
 Nous perdons meſme encor du renom le ſeul vent :
 Qui ne croira (bons Dieux !) telle cauſe eſtre forte
 Pour mouuoir la perſonne en ſon meſtier accorte,

*De suiure vne plaisante & seure oisiveté,
 Ou par vn desespoir quelque autre volonté,
 Aimant mieux peu ou prou deffous vn hazard viure,
 Qu'un bien qui se fait mal obstinément poursuiure.
 Mais si iamais (tousiours la vertu qu'on estrange
 Nous laisse vn vain espoir ou vn regret pour change)
 Quelque ame ainsi bien faite, apres auoir laissé
 L'heur qui la nourrissoit, pour le voir offensé,
 Par raisons, par remors, maistres de sa pensee,
 Et par occasions se vit iamais forcee,
 C'est la mienne auiourd'hui. J'auois quitté ce bien
 Qui outre mille maux ne rapporte ici rien,
 Voulant, si Mars tousiours eust l'Europe troublee,
 Rendre nulle ma vie ou ma gloire doublee,
 Pour en fin reioignant & l'un & l'autre effort,
 Par Mars vaincre mes maux, & par Phebus ma mort :
 Mesme ce sainct retour de paix, puis que l'un manque
 Comme l'autre, à tous deux m'auoit fait quitter banque,
 Pour viure au sentiment de l'heur qui m'est presté,
 Et sans le sentiment du malheur arresté,
 Ains garder tout ainsi le char de l'ame mienne,
 Que s'elle estoit desia sous l'ombre Elysienne :
 Mais vn remors me prend, l'amour accoustumé
 M'attire mon esprit à plus grand chose né,
 Me force, & dedans moy ne peut iamais conclure,
 Que Dieu m'ayant fait tel inutile m'endure.*

*Je songe à cette loy, qui naturellement
 Ne permet que pour moy ie sois né seulement :
 Je songe, si ie veux suiure le plaisir mesme,
 Qu'en ceci ie me puis feindre vn plaisir extreme :
 Je songe à l'heur que c'est de viuant depiter
 Les riches ignorans, & mort les surmonter :
 Je songe aux changemens, au temps, à l'esperance
 Que ton accroissement donne aux esprits de France,
 A mon Prince, à toymesme, à la posterité,
 A qui ie fay, peut estre, vn tort non merité,
 Aux amis, & à ceux qui bons me fauorisent,
 Qui n'auront rien de moy contre ceux qui méprisent,*

*Aux finges, aux pedans, aux flatteurs, aux vanteurs,
 Que mon silence aura rendu sur moy vainqueurs :
 Je songe mesmement bien que ie ne sois point
 Si fier de m'égalér à ces deux de tout point,
 A la faconde heureuse, à la Muse fluide
 Du grand Tulle Arpinois, du Sulmonois Ouide,
 Dont l'un absent vn peu, l'autre sous l'Aquilon
 Trainant ses derniers iours, escriuoient, Apollon
 Hors du ciel rauissoit à soy les champs d'Amphryse,
 Ayant au lieu du Luth la cornemuse prise,
 Sans qu'un depit de voir bleffer leurs deitez
 Rendist ces trois en vain contre eux mesme irritez :
 Bien qu'en cela plus iuste argument les peust poindre
 Que moy, qui n'ay leurs maux, & qui me sen bien moindre,
 Qui mesme en mon pais plein de repos & d'heur,
 Ne me puis plaindre en rien que du vulgaire erreur,
 Qui, de tout temps cruel aux vertus, ne doit faire,
 Que tuant mon honneur ie me sois si contraire.*

*Je voy, s'il faut au grand le moindre apparier,
 Scipion ce me semble à soy contrarier
 Cent fois dans son Linterne, alors que son inique,
 Voire à son seul sauueur ingrate Republique,
 Voulant forcer au conte vn, auquel on deuoit
 Et la ville & la vie & tout l'heur qu'on auoit,
 Fit là ce grand vainqueur solitaire se rendre,
 Arrachant au pais sa vieillesse & sa cendre.
 Ores ie pense voir l'amour enraciné
 D'un chascun vers la terre en laquelle il est né :
 Ore vn desir plus grand (car desir nous r'enflame
 Sans cesse, comme estant vne part de nostre ame)
 Vouloir donter l'esprit, donteur des Africains,
 Ardant de croistre encor par conseil & par mains,
 Et sa Romme & sa gloire, or' les fieres tempestes
 Qui de ses citoyens menassoient ia les testes,
 Or l'ennuyeux defaut des honneurs iournaliers,
 Or les parens absens, & les Dieux familiers,
 Or mille occasions qui s'offroient de bien faire,
 Et or la palme aux mains de l'enuie aduersaire,*

*Qui fait de nos courroux son triomphe plus grand,
 Ore les chers amis, & tout obiet qui rend
 Et memoire & remors retentoient ce grand homme,
 Monstrans qu'auant la mort le soing ne se consume,
 Qui soit que nous cherchions ou le iour ou la nuit,
 Iusqu'en la nuit mortelle incessamment nous suit :
 Si se vainquit-il lors sçachant que la vaillance
 Plus grande, c'est donter les sens & l'inconstance.*

*Mais reuenant à moy, qui voulois de mon gré
 Quitter du tout les Rois, & l'Helicon sacré,
 Dont ie puisois deuant vne liqueur tant belle,
 Pour arrouser le plant de leur gloire immortelle,
 Encor qu'un cœur trop haut qui me rend plus suiet
 Au malheur, que tous ceux qui ont un cœur abiet,
 S'efforce me donner ceste loy dommageable,
 D'estre plustost chetif que d'estre variable :
 Maugré ce cœur ie pren la resolution
 De ne m'obstiner point, comme un grand Scipion,
 Puis que ma petiteffe & l'iniure petite
 Ne peuuent égaler son tort ny son merite,
 Et qu'ores plus qu'à luy d'occasion ie voy,
 Pour changer mon dessein, se presenter à moy.*

*Ici le soin des Dieux, & la sainte alliance
 Que le ciel à l'Europe, & l'Espagne à la France,
 Voire tous quatre ensemble ont peu si bien iurer,
 Que deux peuples vnis semblent deia tirer
 Tous nos peuples en paix, & qu'Europe ses guerres
 Garde au barbare seul, & le ciel ses tonnerres :
 Ici ton Hymenee & l'heur qui t'estoit deu
 Auant que naistre, l'heur & l'espoir qu'en ont eu
 Les tiens, ma ioye extreme en qui ie sens mon ame
 D'autant passer chacun, que toy sa seule Dame
 Outrepasser les Dieux, & les Rois au pouuoir
 Que ta vertu te fait deffous ceste ame auoir :
 Ici ta vertu mesme & les biens ordinaires,
 Dont à iamais tu rens les Muses tributaires,
 S'offrent, & d'autre part les liens saints & forts,
 Dont par miracle Hymen garrotant nos discords,*

*Ta Niepce accouplant : les vœus qu'à ton service
 J'ay cent fois repetez, mon ancien office,
 Qui veut bouillant dans moy m'étoufer au sortir,
 Voyant avecques Mars l'autre office amortir :
 D'autre costé l'humeur qui bisarre secoué
 L'ame des eschauffez Poëtes, & s'en ioué
 Plus que iamais, pour faire accorder à ce son
 Des nopces & la docte & l'indocte chanson :
 L'assurance que j'ay de te pouvoir bien plaire,
 Si ie me puis au moins moymesme satisfaire,
 Et l'espoir de gagner mon Roy, puis que le mieux,
 Qu'on face, c'est de plaire aux Rois nos seconds Dieux,
 Me rallument mon feu, que ie rembrase encore
 Des merites premiers que ia l'oubli deuore.
 Le besoing de charmer par mes vers les ennuis
 Que j'ay, pour n'estre veu iamais ce que ie suis,
 Ains que sincere & sain de crime & conscience
 Je voy chasser mon heur, tacher mon innocence
 Par l'iniquité mesme, ou mesmement par ceux,
 Qui, las ! m'honoreroient si i'estois cogneu²¹ d'eux :
 La crainte du reproche & le iuste argument
 Que l'enuieux prendra si ie fais autrement,
 Combien qu'en le faisant ie n'aye point d'attente,
 Qu'autre que mon deuoir enuers toy me contente :
 L'amour de la vertu & ce cœur vrayement mien,
 D'aimer & faire en tout le bien pour le seul bien,
 Qui sur soymesme tient sa recompense assise :
 Car sans fin la vertu sert de chasse & de prise.
 Bref, mille autres raisons m'ont en ce changement
 Rendu l'art, le vouloir, l'espoir, & l'argument :
 Dont l'vne qui se naist de toy dans mon courage,
 Languissant parauant m'anime d'auantage
 Qu'Achille depité pour s'estre veu rauir
 La venue de Lyrnesse, & voulant asseruir
 Tant les destins des siens, que sa hayne ennemie,
 A vn iuré courroux, encor qu'avec s'amie
 On luy offrist des dons, ne fut alors forcé
 De reuoler aux coups, quand Patrocle percé*

*Tout outre par Hector dedans ses mesmes armes,
Luy fist changer au fer & sa lyre & ses larmes.
Il est vray que ie suis renflambé d'un grand heur,
Et ce Pelide estoit rembrafé d'un malheur :
Aussi ie ne repren les armes, mais la lyre,
Comme luy quand premier il digeroit son ire.*

*Il faut donques sortir, & comme celuy-là
Qui dedans sa maison si long temps se cela
A ce Thebain Adraсте : il ne faut que la crainte
De tout prochain danger rende ma force estreinte,
Me deust l'ingratitude & l'enuie engloutir
Comme la terre l'autre : il faut donques sortir,
Et quand ie n'aurois point d'occasion meilleure,
La furieuse ardeur qui s'empare à ceste heure
De moy, dedans l'horreur de ces bois où lassé
D'avoir en ces chaleurs si longuement chassé,
Lassé du vain souci que ie rechange en ioye,
Riant des biens, des maux que le hazard enuoye,
Trouuant maugré fortune en ces lieux écarté
Le repos, le plaisir, l'heur, & la liberté.
Je refreschi au bord secret d'une fontaine,
Tant le corps comme l'ame, & reprenant l'aleine,
Auecques les zephirs & l'odeur de ce lieu,
Je respire²⁸ dans moy vn ie ne sçay quel Dieu.*

*L'antiquité dit vray, que les forests plus sombres
Cachent en soy des Dieux, des Demons & des Ombres,
Aux lieux secrets se fait maint mystere sacré,
Non plus qu'à moy le peuple aux Dieux ne vient à gré :
Quiconque soit ce Dieu qui tous mes sens domine,
D'une folastre humeur remplissant ma poitrine,
Rend la conception que i'ensante pour toy,
Tant estrange, tant belle, & tant nouvelle à moy,
Que combien qu'elle soit trop tarde & inutile,
Pen pense bien pourtant mouuoir l'ame gentille²⁹
De ta diuinité, comme esmeu ie me sens
Or que telle fureur se fait plaire à mes sens.*

*Il me faut donc par force entreprendre, ma Dame,
Ce que i'ay commencé de ton Epithalame,*

*Avec vn autre chant pour la solennité
 D'autres nopces desia dedans moy proietté
 Et force escrits plus grands, dont mes Muses trop vaines,
 Ont taché ces trois mois de soulager mes peines,
 Dans lesquels assurez de l'immortalité
 Le los de ceste Paix prend vne eternité.*

*Au lieu de ces labeurs ma libre fantasia
 A d'une gaye humeur la peinture choisie
 D'un docte, d'un bisarre, & superbe appareil,
 Que dans moy i' imagine estre du tout pareil,*

* * *

*Tes merites pourtant au vif y seront peints :
 Ce songe en verité se fust changé, peut estre,
 S'on pouuoit, s'on daignoit en France me cognoistre.
 Vn appareil plus grand les autres t'auront fait,
 Moy ie te paye ici du vouloir pour l'effet,
 Et loing de toy n'ayant du vray la pourtraiture,
 Mon ardeur me fait plaie en la feinte figure,
 Comme lon voit souuent dans ces cerueaux plus creus
 Errer ces beaux discours, propres à leurs humeurs³⁰.
 L'un dans l'esprit se peint d'estre Roy, Duc ou Conte :
 L'autre mille ennemis dans vne heure surmonte :
 Le moyne est Cardinal, l'apprentif est ouurier,
 L'asne se fait docteur, l'aduocat Chancelier :
 L'un se fait ou Cresus, ou Crassus, & se ronge
 L'entendement, pour estre Irus au bout du songe :
 Cent beaux chasteaux en l'air s'est ia basti cestuy,
 Qui sa pauure chambrette empruntoit auiourdhuy :
 L'autre feint enuers soy les amours des plus belles,
 L'autre (les fiçons des fiances sont telles)
 Avec soy sa moitié s' imagine d'auoir,
 Qui n'embrasse en la fin que le vent & l'espoir :
 Moy, qui te cognoissant Deesse, ne puis ore
 Auoir plus grand desir, sinon que l'on t'honore
 Ainsi que ie voudrois d'un infertile soing :*

*Je suis dedans Paris encor que i'en sois loing,
Où ie desseine, & taille, & charpente, & massonne,
Le brode, ie pourtray, ie coupe, ie façonne,
Le cizele, ie graue, émaillant, & dorant,
Le griffonne, ie peins, dorant & colorant,
Le tapisse, i'assieds, ie festonne, & decore,
Le musique, ie sonne, & poëtise encore :
Et en ne faisant rien ie fais tous ces mestiers,
Comme pour te seruir i'eusse fait volontiers,
Et m'oserois vanter si tous mes beaux nuages
Remplissent ce papier, que les riches ourages,
Qui au vray ce beau iour de nopces orneront,
Cent fois moins que mon songe au monde dureront.*

*Mais quoy, en doy-ie donc remplir ces vers? il semble
Qu'il suffit me pener, sans en voir mille ensemble
De faueur courtisane éplucher à loisir,
Et se pener en vain de ce qui m'est plaisir :
Je ne le veux donc point : Il vaut mieux que i'acheue
Ton saint Epithalame, ou que ie me releue
Du tout de toute peine, & que tous ces vers ci
Ne soyent qu'une promesse, ainsi que font ici
Plusieurs, qui prometteurs d'histoire ou d'œuure feinte,
Font naistre la souris ou la corneille peinte³¹.
Je ne le veux point donc : quoy? le malin diroit
Qu'apres la ville prinse au secours on iroit :
L'autre avec vn sou-ris estranglé dans la gorge,
Louant l'ouurier, viendroit blamer l'œuure & la forge :
L'autre plus dangereux, plaindroit que ie ne puis
Estre aussi sage & dous que bon ouurier ie suis :
L'autre diroit vrayment ce songe estre agreable,
Et qu'il espere voir ce ieune homme metable :
L'autre au rebours diroit, que ie croy faire mieux,
Orgueilleux & trompé, que les plus studieux,
Et iugera de moy, qui suis humble & facile,
Que souuent mon orgueil rend mon ame inutile :
Qu'il eust trop mieux valu chanter ce qu'un grand Roy
Fait apprester de grand, que ce qui vient de moy,
Tant que ie vois finir apres que i'auray dit*

Que ce que mieux iamais Hymen au monde fit :
 C'est ceste couple saincte, & grande, & vertueuse,
 Que la faueur des Dieux face encor plus heureuse.
 Ainsi ma seule, ardanté & pure volonté
 Rendra ton iugement sans rien voir contenté :
 Toutesfois ie ne puis : ce Dieu qui me vient mettre
 Ceste manie au chef, ne me veut point permettre
 Que ie cede & desiste, & veut, ie pense, à tort
 Me faire croire ici que des Rois le discord
 Estoint, & leur enuie au fond d'oubli ietee,
 Ont Discord & Enuie à leurs suiets ostee.
 Et puis ie respondray qu'il n'estoit point besoin
 D'offrir ceci plustost, sçachant qu'on a le soin
 De chose encor plus grande, & qu'vn sort aduersaire
 Se rend souuent à l'heur de mes desseins contraire :
 Aussi que le dessein plaire ie ne pensois,
 Qui vient d'vn homme docte, ou qui vient d'vn François :
 Nostre peuple se fert à soy-mesme de rire,
 Et comme Dieux nouveaux les estrangers admire.
 Je respon que bien tost mes œuures feront foy,
 Sans qu'on s'attache à tort, de ma vie & de moy :
 Je respon que l'orgueil ne me fait onc rien faire,
 Et qu'ore mon seul but c'est d'humble pouuoir plaire.
 Toufours la modestie accompagne vn cœur haut,
 Qui ne se hausse en rien, sinon quand il le faut :
 Et faut que sans blesser l'honneur & la noblesse,
 La vertu face à tous & support & caresse :
 Lon m'a toufours veu tel, qui ne me di pourtant
 Ny grand ny vertueux, mais ces deus souhaittant.
 O miserable terre, hélas, qui tes sens bouches
 Au bien pour les ouurir aux medisantes bouches !
 O peuple vil & sot, qui sans fin hais le plus
 Ceux qu'honneur & vertu tient d'avec toy forclus !
 O Rois, ô siecle, ô Court, où l'ardeur saincte & gaye
 Pour le bien contre tous resister ne s'essaye !
 Je puis respondre encor, que si i'eusse peu voir
 Ce que de riche & grand ce sainct iour doit auoir,
 Que i'eusse mieux aimé chanter l'honneur du Prince,

*Ton honneur vray, l'honneur de Paris ma prouince,
 L'honneur de ton Espoux, que pour vn Dieu ie tien,
 Tant pour son propre los que pource qu'il est tien,
 Que non la vaine ardeur qui rien ne nous rameine,
 Qu'à moy d'escrive, à toy de la lire la peine.
 Mais qu'eusse-ie peu voir, quand estant innocent
 Je suis du lieu par force & sans raison absent?
 Je n'ay pourtant nul soin de mon mal, l'innocence
 Rompt tout mal & souci, remors & penitence :
 Je n'ay iamais encore importuné mon Roy
 Soit de grace ou de biens, ie n'ay encor dequoy
 L'importuner de l'vn, tant pour sçauoir cognoistre
 Comme il faut en la fin son droit faire paroistre,
 Que pour l'aise & le bien qu'aux lieux ausquels ie suis
 P'ay receus, & qu'assez publier ie ne puis :
 Et pour sçauoir desia, tousiours ne mord l'enuie,
 Qu'on commence à cognoistre & mon droit & ma vie.
 Pendant donc que le vray deuiner ie n'ay sceu,
 Et que ce que i'escris s'executer n'a peu,
 Au lieu d'vn vray present de chose plus ainee,
 Laisse toy doucement encenser de fumeie,
 Digne offrande des Dieux : avec vn tel encens
 Ma volonté plus saincte au ciel voler ie sens,
 Qui porte dessus soy ses honneurs, ce merite,
 Ce grand nom que Pallas eschange à MARGVERITE,
 Et ce nom PHILEBERT, qui tous deux apres eux
 Ayant le monde orné feront honneur aux cieus :
 Vn cœur deuot se feint la presence en absence,
 Iettant l'œil & la foy hors de son apparence.
 Mais pourquoy si long temps semblé-ie marchander?
 Il semble que ie vueille en vain recommander
 L'ouurage par l'attente à l'ame desireuse :
 La chose delayee apparoist precieuse.
 Qui que tu sois pourtant Dieu, qui me faisant gros
 De charge en vain germee, & qui mouuant mes os,
 Tendant mes nerfs, bruslant mon sang, renflant mes veines
 Comme si ie souffrois à ton sortir les peines
 De la femme accouchante : Ore fors fors dehors,*

*Tu es trop gay pour estre étouffé dans mon corps :
Le retien ta fureur en moy si long temps close,*

* * *

*Dont l'opinion faulse & defia le long temps
Qu'enuers ceste Deesse en reste ie me sens,
Me chargeoient l'estomac, ou pour vser d'vne autre
Comparaison plus gaye en ceste longueur nostre,
Ie te manie ainsi que quand vn bon piqueur
Sur la carriere essaye vn cheual belliqueur,
Si tost piquant au vif & luy lachant la bride
Ne luy donne carriere, ains en brauant le guide
Pas à pas, fierement d'vn orgueilleux dédain,
Le faisant se iouër de la charge & du frein,
Compasser hautement sa pompeuse pennade,
Sans fault, & sans gallop, sans bond & sans ruade,
Escumer, se gourmer, & d'vn braue hennir
Montrer prendre courroux qu'on le vient retenir,
Puis adroit roidement sa carriere luy donne,
Puis il l'arreste, & puis de rechef luy redonne,
Puis plus follaquement le volte à toutes mains,
A courbettes, à bords, tant que de sueur pleins
Le maistre & le cheual rapportent ceste gloire,
De n'estre faits tous deux finon pour la victoire.*

*A toy gaye fureur i'ay long temps retenu
La bride, & ne semblois estre en ce champ venu,
Sinon que pour brauer & partir sans rien faire
Comme si sans donner plaisir ie voulois plaire.*

*Or sus donc, vie-vie efforce maintenant
Ta course, & fay si bien qu'on aille soustenant,
Que d'emporter le prix indignes nous ne sommes :
Toy de beaucoup d'escriis, & moy de beaucoup d'hommes.
Celuy qui a le cœur plus deuôt en tels lieux,
Face qui voudra faire, il fait tousiours le mieux.
Car cela qu'il a moins qu'vn autre d'excellence,
L'ardeur le luy fait prendre ou bien le recompense.*

*Me voila donc, i'y suis, bien tost tu m'as porté
 Dans ma ville où ie voy ce qui est appresté,
 Par moy, sous le vouloir de mon Roy, ce me semble,
 Ioignant l'honneur, la grace, & la richesse ensemble.*

*Ia l'Aurore laissant son Tithon endormi,
 Chasse la nuit ombreuse, & reseme parmi
 L'air tranquille & serain des roses qu'elle appreste
 Pour les faire pleuuoir sur * **

*Dedans la maison iointe au temple principal,
 Où mon Prince est couché, i'oy l'accord musical
 Des Chantres & sonneurs plus diuins, qui reueillent
 Deçà delà ces Dieux, qui ce matin sommeillent,
 Fors les amans assez reueillez de l'amour,
 Qui les fait souhaiter le soir de ce beau iour.*

*Pay bien d'autre façon habillé telle bande,
 Que l'vsage commun grossier ne nous commande,
 Guillaume, Iean Dugué, Charles, Mitou, sont ceux,
 Que de nom & d'habit, i'ay fait Princes d'entr'eux :
 L'habit fait qu'assez bien à ces noms ils conuiennent,
 Leur son fait que ces noms pour iamais ils retiennent.
 Guillaume est vn Phebus, Charles tant de la main
 Comme du reste imite vn Amphion Thebain,
 Iean Dugué fait le Pan, Mitou qui l'accompagne,
 Le Thracien Orphee, & pour ce coup dédaigne
 Son luth, ayant aux champs Elysiens appris
 D'vn gentil instrument, qu'il a maintenant pris.
 Les deux dessus le luth, dont comme Dieux ils sonnent,
 Doucement vn Sonet doux & hautain fredonnent,
 Que sur ce iour i'ay fait : les deux autres suiuan
 Accordent au sonet & au son, émouuans
 L'ame plus aigrement : l'vn touche ses regales
 Aux sept tuyaus de Pan Archadien égales :
 Et l'autre vn clauecin accorde gayement,
 Et selon sa partie avec l'autre instrument.
 Deuant chacun des deux, par enfans de la sorte
 Que lon peint les Amours, leur instrument se porte,
 Et tous ces quatre ensemble ont sur moy tel pouuoir,
 Que ie pense ces Dieux, & non ces hommes voir,*

Quand l'un d'eus tient le plain, l'autre dessus fredonne,
 Et le tiers fredonnant, le quart plainement sonne :
 Puis rechangent soudain, & se iouans de nous
 Avec vn dous réueil donnent vn sommeil dous,
 Et sans la prompte ardeur en chacun embrasée,
 Je croy que lon lairroît en son liçt l'espousee.
 Ces quatre donc tous seuls des autres à l'écart
 Se faisant rois des sens font leur musique à part.

Je voy là d'harmonie encore vne autre bande,
 Qui guere moins aux sens de nous tous ne commande,
 Ce sont Muses, parmi ceste troupe i'ay mis
 Deux de ces trois enfans Italiens transmis
 Non de Rome, ains du ciel, pour adoucir la peine,
 Que toute affaire apporte au Prelat de Lorraine.
 En vn autre troupeau de Chantres on peut voir
 Leur frere plus agé faire vn autre deuoir :
 Mais quant à ce saint Chœur, qui si bien se deguise
 Et de port, & d'habits, sur tout vne Denise,
 Denise Muse vraye ores que mieux ie l'oy,
 Avec sa voix hautaine emporte hors de moy
 Mon ame dedans l'air : les six autres pucelles
 Se font en tous estats choisies des plus belles,
 Ou qui pouuoient au moins avec quelque beauté
 Ioindre ce diuin chant dont ie suis enchanté :
 Les oyant tant au vif representer l'antique,
 Qu'elles nous semblent rendre encor la chromatique :
 Chacune tient en main vn instrument diuers,
 Que les vnes vont bien accordant aux sainçts vers,
 Dont i'ay loué les Dieux³² autheurs de l'alliance,
 Aux autres il ne sert sinon de contenance.

Vne autre troupe encor des Chantres mieux appris
 A qui donne la Court l'entretien & le pris,
 Marchent tels que lon peint les poètes antiques,
 Entre lesquels on voit les huitç sçauans Lyriques,
 Sapphon est autre part, & tant d'autres bien nez,
 Vestus en long, & tous de laurier couronnez
 Ces grands Demons humains, ces Chantres & Poètes,
 Vont chantant d'un ramas des choses que i'ay faites

*Sur le dos de la Paix, les traits les mieux tirez
 Aufquels on a des chants celestes inspirez,
 Comme l'ame des vers. Vne bande confuse
 D'autres musiciens tous enfans de la Muse,
 Se rompt decà delà portant diuerfement
 D'homme ou de Dieu si bien le vieil accoustrement,
 De femme, & de Triton, de Seraine, & Satyre,
 Que leur son fait mourir, leur gaye façon rire.
 Leurs chants sont fort diuers, folastre est leur accord,
 Hors des vulgaires loix, mais pourtant sans discord :
 Aussi tous separez, trois à trois, quatre à quatre,
 Ne souffrent le plaisir par le discord combattre :
 Trois beaux enfans qui sont & femmes & poissons,
 Des Seraines encor vont imitans les sons.*

*Voila vn petit mont, qui porte sur sa pente
 Mercure encor assis, qui maintenant n'enchante
 Nostre lumiere, ainsi qu'il fit d'Argus les yeux,
 Sa flutte nous réueille, & si peut tous les deux.
 Mon Anglois qui chez moy m'a cent fois de sa harpe
 Recréé les esprits, l'ayant ore en écharpe
 Contrefait Arion, sur des flots cheuauchant
 Son Dauphin, & sauuant sa vie par son chant.
 Sapphon sur vn rocher, qui enleué la porte,
 De son cistre & sa voix ses amours reconforte :
 Le Centaure Chiron sagement compassant
 Sa marche de cheual, & son arc delaisant
 Qu'il porte dans le ciel, tient la lyre diuine,
 Dont il apprist au fils de Thetis la marine,
 Et sonnait fait le quart. Entre ceux ci voila
 Quatre autres qui vn peu s'écartent de ceux-là,
 Qui d'vne aigre musique & gaillarde & hautaine
 Font retentir le ciel à grand'force d'haleine.
 Vn Triton embouchant vn gros instrument creus,
 Trompe des Dieux marins retorfe en plusieurs nœus,
 Porté dessus des flots, de toque blanche & bleuë,
 Dieu vieillard par le haut, & poisson par la queuë,
 Sert d'vne basse-contre à ces quatre. Vn Triton
 Plus ieune que cetui, d'vn plus mesuré ton*

*Va remplissant sa trompe, autrement retournee
 Que celle que son pere a si bas entonnee.
 Deux Satyres plus haut & plus clair que ces deux,
 De cornets à bouquin éclatent avec eux :*
*La-Mare, que premier entre ceux-ci i'estime,
 Vn ton perçant & doux si viuement anime,
 Que les plus endormis soit d'ici, soit d'autour,
 Se iettent hors du liç, beniffans ce beau iour
 Où le ciel se decœuure à leurs yeux fauorable,
 Autant qu'est cet accord à l'aureille aggreable.
 Voila, ie voy sortir encor de ce degré
 Trois pasteurs, qui tantost iouoient tant à mon gré
 D'vn flageol, d'vne fluste, & d'vne cornemuse,
 Qui m'ont fait souuenir de la rustique Muse,
 Qui ne dedaignant point les troupeaux & les bois,
 Ny la chanson champestre, enflamba quelquefois
 Tytire Mantouan, Damete de Sicile,
 Et l'Ergaste gentil de Naples la gentile :*
*Darinel en est l'vn, qui bourdonne si bien
 Qu'aux chants Arcadiens le Poiçou ne doit rien.
 Toutes ces bandes sont de gens excellents pleines,
 Soit en esprits, en mains, en vois, ou en haleines,
 Mesmement quelques vns qui de nom & d'honneur,
 Dédaignent le nom vil de publique sonneur,
 Se sentent trop heureux pour toy qui es Maistresse
 De la troupe sçauante, & troupe chanteresse,
 D'honorer ce sainçt iour, comme feroient ces Dieux,
 Comme feroient aussi ces sainçts esprits des vieux,
 Contrefaits par ceux ci, si ces gaillardes bandes
 N'approchoient de si pres de leurs graces plus grandes :
 Ou si eux-mesme au ciel, ou là-bas dans leurs champs,
 N'auoient à reiouir auiourd'huy de leurs chants
 Les Ombres & les Dieux, pour les sainçtes concordes,
 Qui nous accordent mieux que n'accordent leurs cordes.
 Ie ne voy point ici ce bien sonnant Albert,
 Heritier de l'honneur de son pere : Lambert,
 Ny tant d'autres encor que nostre Court renomme,
 D'estre nés à tirer à foy l'esprit de l'homme,*

*Je les ay fait, à fin que chasque terme ensemble
 Sans differer d'un trait l'un à l'autre ressemble,
 Tous mouler de papier, qui cache dans le creus
 Ce qui soustient le fais qui repose sur eus :*
*L'artisan studieux a d'une grace telle
 Dans son moule exprimé l'action naturelle,
 Qu'à les voir on diroit qu'ils ahanent bien fort,
 Et que presque leur corps raccourfit sous l'effort,
 Tant bien pour soustenir chasque arcade voutee,
 Mesme la voute aussi des arcades portee,
 Ils renfoncent les yeux, ils referrent les dents,
 Ils replissent le col, & retenans leurs vents
 Ils se font arondir le ventre & la poitrine,
 Ils renflent les tetins, & renfrongnent la mine.
 Je les eusse bien fait au lieu de les brunzer,
 En toutes les couleurs de marbre déguiser,
 Et prendre leur poli, ou bien en pierre nostre,
 En serpentine, albastre, ou porphyre, ou quelque autre,
 Mais la façon du brunze est haute, & se peut mieux
 Représenter au vif & contenter les yeux :*
*Ce qui s'est si bien fait, qu'on ne sçauroit cognoistre
 Lequel des deux ouuriers s'est montré meilleur maistre,
 Le sculpteur, ou le peintre : ils sont ainsi qu'alors*

* * * *





AV ROY CHARLES IX.

APRES LA REDVCTION DV HAVRE DE GRACE³⁴

I.

*Si ie t'ay discouru ces iours d'un bastiment,
Ie ne suis pourtant, Sire, vn maistre d'edifices,
L'heur de Nature & l'art m'ont pourueu d'exercices
Plus grans, pour au pais rendre vn autre ornement.
Non que ie refusasse à mesler dextrement
D'un si bel art l'estude à d'autres artifices,
Et pour toy ie seruisse à mes plus grans seruices,
Si ie pouuois tel art embrasser dignement.
Mais le bastiment vray qu'il faut qu'un Roy demande
De moy, c'est de son nom, c'est de sa gloire grande
L'edifice, à la flamme & au fer resistant.
Poursuy, CHARLES, l'heureux instinct de ta nature,
Tant qu'ensuiuant tes ans, tes faits, telle structure
Aille par moy tous ans & tous faits surmontant.*

II.

*Si ce bien, dont ta race & ta face & ta grace,
 Ton instinct, ton destin, me gardent d'en douter,
 Se peut voir de mes yeux, qui est de surmonter
 Nostre espoir, & passer les gloires de ta race :*
*Si tu fais voir que quand en ceste terre basse
 Tout te deplore, alors Dieu vient tout augmenter :*
*Bref, si tu es vray Roy (car ie ne puis flater
 Ny mentir) ne crain point qu'aucun ton los surpasse.
 Mon subiet non pas moy tout autre effacera,
 Ia du suiet l'entree assez ample sera,
 Quand ie diray le trouble & l'heur de ton enfance.
 Le trouble empesche l'heur, mais le vouloir des cieux,
 Ton conseil, ton esprit & braue & gracieux,
 Font à l'œil ton heur croistre avecques la croissance.*

III.

*Estre fils d'un HENRY qui fut fils d'un FRANÇOIS,
 Tous deux rares honneurs de la France en prouesses,
 En victoires, grandeurs, sciences & sagesse :*
Estre de sang issu & rang de puissans Rois :
*Estre orné seul des dons que lon a feint aux trois,
 De Venus, de Minerue, & de Iunon Deesses,
 Qui sont les grands beautez, les vertus, les hautez,
 Et en face & façon promettre armes & loix :*
*Dés l'enfance auoir veu foudroyer les murailles,
 Ne s'estre point troublé des assaults & batailles,
 En courant son Royaume auoir molly sous soy,
 Et rembarré les siens, assoupi nostre guerre,
 Et fait chasser l'Anglois dedans son coin de terre,
 C'est ia pour toy grand gloire, & grand suiet pour moy.*

IIII.

*Mars en guerre effroyable en ses combats tempeste,
 Venus plus douce, tire en l'amour nostre cœur,
 Forcé deffous les loix de son enfant vainqueur,
 Et Diane ses serfs en la chasse conquerte.*
*Mars te vit en naissant, & souffla dans ta teste
 Je ne sçay quoy, qui doit du monde estre la peur,
 Et Venus t'inspira le meilleur de son heur,
 Diane par les bois t'accoustume à la queste.*
*Sous Mars tout ce grand monde au ioug afferuiras,
 Sous Venus tous les cœurs du peuple rauras,
 Et pour d'ici chasser le mal qui nous menasse,
 Tout ce rond spatieux te servira de bois,
 Voire & pourras en tout ce que peuuent les trois,
 Mars, Venus, & Diane, en guerre, amour & chasse.*

V.

*Pendant qu'en mes discours ie ri de l'iniustice,
 Qui à tort s'efforçant m'abyfmer de malheurs,
 Réueille vn cœur en moy, qui domteur des douleurs
 Ne permet qu'à mes maux ma constance flechisse:
 Je songe, & contrepoise à mon mal la malice
 Du temps, qui mesme à tort s'attachant aux grandeurs
 De nos princes & Rois, monstre que les grands heurs
 Sont enuiez du peuple, & poursuiuis du vice.*
*Mais le ris de mon mal n'est pas de là sorti,
 Pour voir vn mal commun iusqu'aux grands départi:
 Car riant de mes maux ie pleure des publiques.*
*Puissé-ie de ces deux en fin telle fin voir,
 Que l'un engendre en moy l'heur, l'égard, le sçauoir,
 L'autre aux grands le conseil, & l'horreur aux iniques.*

VI.

*C'estoit assez ce semble (ó Dieu) qu'apres auoir
Au regne de HENRY dix ans nourri la guerre,
Nous auoir fait décroistre en accroissant sa terre,
Dont en fin lon ne peut grande croiffance voir :
Faire encor, lors que foible estoit nostre pouuoir,
Rompre vne tréue heureuse, & puis comme vn tonnerre,
Qui par vn double éclat deux grands sapins atterre,
En deux batailles presque accabler nous vouloir,
Nous arracher le pris, le cœur, & l'esperance,
Si deux prises deux fois n'eussent vangé la France :
Sans apres vne paix qui nous fait discorder,
Faire vn grand Roy meurdrir, comme en duel, & faire
(O monstre) le François au François aduerfaire,
Oster vn autre Roy, & l'autre hasarder.*

CONTRE LES MINISTRES

DE LA NOUVELLE OPINION.

I.

*Ne m'est-ce assez, hélas! puis qu'il faut commencer
Par regret sur vn temps plein de regrets, ma plainte,
De voir par faction nouvelle iniuste & feinte,
L'vsance antique & droite & vraye s'effacer ?²⁵
Voir tel erreur sans choix & sans pois s'embrasser
Par pique, ou dol, ou foy legerement étreinte,
Et voir la foy, la loy, l'amour, la iuste crainte,
Presqu'avec tout l'estat des François renuerfer?
Voir les champs, les citez, de leur Roy plus voisines,
Pleines de sang, de feus, de vols, & de ruines,
Qu'on couure, à faux, du nom tant de Dieu que du Roy?
Sans voir, las! que desia par deux fois sur sa teste,
La France ayant bien peu preuoir telle tempeste,
Sans remede & sans yeux l'attende ainsi sur foy.*

II.

*Ce qui devoit le plus decourrir telles rages,
 Ce qui devoit deuant, apres, & à iamais
 Contre les faux desseins de ces gens, & leurs faits,
 Animer nos conseils, nos escrits, nos courages,
 Sont les pretextes feints, les faux & sots langages
 Des Ministres leurs chefs, impudents, contrefaits,
 Seurs du martel des leurs, & qui hayans la pais
 Cachent du faux desir d'icelle leurs orages.
 Qu'ores on voye au moins comme ils sçauent piper,
 Qui creuans d'auoir veu de leurs mains échapper
 Leur Roy, par les chemins luy tachant faire outrance,
 Le faisans assieger dans Paris, cottiser
 Ses fuiets, ses moulins bruler, ses ponts briser,
 Crient que c'est en humble & vraye obeissance.*

III.

*Après tant d'autres maux brasséz en d'autres lieux,
 Vouloir ici d'entree & reuolte premiere,
 Rendre il y a sept ans la noblesse meurtriere
 Des parens de leur Roy deuant ses propres yeux :
 Puis couuant, nourrissant leurs feux ambitieux,
 Piquer, pousser, presser leurs fauteurs, de maniere
 Que leur caute simplesse & leur humbleesse fiere,
 A son Roy demasqua son front seditieux :
 Nous vouloir cantonner, mettre l'Anglois en France,
 Faire enuahir du Roy la terre & la finance,
 Soudoyer de larcin, de sacrilege aussi,
 En siege & en bataille ofer contre vn Roy faire
 Par traître assafinat son Lieutenant deffaire,
 N'estoit-ce pour pouuoir en cela voir ceci?*

III.

*C'est aux ministres seuls, ministres des miseres
 (Peux-ie dire) & des maux, & des torts inhumains
 Que nous souffrons par eux, qui branlans en leurs mains
 Nostre fatal brandon, se sont faits nos Megeres :*
*C'est aux ministres donc que les iustes coleres,
 Soit de moy, soit de tant de diserts écriuains
 Se doiuent adresser, monstrans laches & vains
 D'esprit tous les fauteurs de si faux ministeres.
 Seuls ils ont machiné, dressé, tramé, conduit,
 Denombré leur pouuoir par Eglises instruit,
 Des viures, des moyens, des surprises commodes,
 Donné le iour auquel le Roy prendre on deuoit,
 Qui des leurs dés long temps & fort loin se sçauoit,
 Mesme c'est ce qu'entre eux ils nommoient leurs synodes.*

V.

*Quoy que ces éhontez, qui n'ont eu leurs pareils
 En ce monde, ayent dit que pour sauuer leurs testes,
 De leurs chefs s'assembloient les forces tousiours prestes,
 Et qu'ils n'ignoroient point de Marcel les conseils :*
*Ils en sont dementis par les longs appareils,
 Par memoires trouuez, par mille autres enquestes,
 Que lon peut faire au vray, par toutes sourdes questes,
 Achapt, amas, traffics, & complots nompareils.
 Je l'ay tousiours senti, car telle humeur couuerte
 Ne pouuoit pas faillir d'estre à mes sens ouuerte :*
*Mais m'amusant sans fin contre ces Antechrists,
 Aux points de leur doctrine & faulse & obstinee,
 Je laissois là leurs faits : aussi la secte nee
 D'écrits, ne peut mourir iamais que par écrits.*

VI.

*Quiconque aura bien sceu de quelles fortes armes,
 En combien de façons, & par combien de temps,
 De quel nombre infini, non de cheuaux & gens,
 Mais d'écrits, qui m'estoyent & saints & seurs gendarmes,
 J'ay taché guerroyer l'erreur, le fard, les charmes
 De ceux qui font trafic d'ainsi piper nos sens :
 Quiconque aura cogneu que sans fin ie pretens
 A ce but, de liurer tout d'un coup mes alarmes :
 Quiconque encor sçaura que non par mon effort,
 Mais par la verité, contre qui rien n'est fort,
 Je puis plus tout seul presque encontre eux qu'une armee,
 Se fachera qu'ainsi que le temps triste & faux,
 Contre nostre bien s'arme, au secours de nos maux
 Sa fille Occasion contre moy soit armee.*

VII.

*Les hauts esprits, qui mesme offensez sçauoyent mieux
 En vn tel tort aimer, voire aider leur patrie,
 Durant les maux publics par quelque sympathie,
 Tous presqu'auoyent des maux particuliers pour eux.
 Quand vn corps est greué d'aucun mal furieux,
 Du mal la plus grand' part est tousiours departie
 A chacune plus viue & subtile partie :
 Car mieux se rend par là le mal victorieux.
 C'est pourquoy demandoit ce Roy Macedonique
 Ces grands chiens gardiens de leur grand parc attique.
 Moy qui tousiours depuis l'erreur, le mal, l'effroy
 Du pais, n'ay receu que tort & que trauerse,
 N'opposeray-ie point maugré ma chance aduerse,
 Aux infidelles loups mon plus fidelle abboy ?*

VIII.

*Que t'ont (ó Dieu) meffait, ou ma France, ou mon Prince,
 Que t'a meffait encor la mefme pieté,
 Qu'estant vtil en tout, inutile i'aye esté
 Au secours de la foy, du Roy, de la prouince?
 Car encor que fouuent maint labeur i'entreprinfe
 Bien conceu, bien conduit, & ia presqu'enfanté,
 Il falloit par rencontre eſtrange, ou nouueauté
 De ſuiet, qu'entre-rompre à tous coups ie le vinſe.
 Mais que t'a mon corps mefme à point nommé forfait,
 Qu'estant contraint changer les parolles au fait,
 Les liures aux harnois, les plumes aux piſtolles,
 Priſonnier dans vn liçt ie ſois arreſté lors?
 Au moins ſi tel deuoir tu veux oſter au corps,
 Fay vaincre l'ame, & pren victoire en ſes parolles.*

- IX.

*Ie ne crains pas que Dieu, le ſçauoir, la vertu,
 Laiſſent vaincre Satan, l'ignorance, & le vice,
 Ny qu'en tout ſoit l'eſtat, le repos, la police,
 Par faux ſuiets, par trouble, & deſordre abbatu :
 Que ce qui ſtable eſtoit, grand, & bon, combatu
 Soit par legereté, petiteſſe, & malice :
 Que de l'habit du bien, de ſimpleſſe, & iuſtice,
 Le mal, le dol, le tort, ſoit long temps reueſtu :
 Mais ie crains qu'un deſaſtre, & honte, & playe cede
 (O Dieu!) trop tard à l'heur, à l'honneur, au remede,
 Quand le rebelle (ó Dieu!) l'heretic, l'eſtranger,
 Auront mangé mon Roy, mon Eglife, & ma France.
 Haſte nous donc le iour, le ſens, l'obeiſſance,
 Pour de leur nuiçt, furie, & mépris nous venger.*

X.

*Quel destin fait que ceux qui plus aux choses peuvent,
 En soyent par destourbier ou defastre empeschez,
 Que comme vn finge au bloc on y voye attachez,
 Pour la plus part ceux là qui moins aptes s'y treuuent?
 Et que ceux bien souuent plus hardiment s'émeuent
 Aux vengeances d'un tort public, qui lors cachez,
 Defastrez, mécongneus, & le moins recherchez,
 Tout seuls en vain dans soy leurs courages épreuent?
 Par armes, par escrits, de ce sieclé l'erreur
 Des doctes & vaillans doit sentir la fureur :
 En l'un bien que malade, & que riche i'egale
 Par vouloir les meilleurs : en l'autre ayant tant fait,
 Voire vn peu mieux que ceux qui ont en main ce fait,
 Le meurs d'estre au milieu de mes biens vn Tantale.*

XI.

*Mon but d'ainfi sans cesse apres ces gens broffer
 Par les forts les plus longs, plus drus, & pleins d'épines,
 N'est pas pour bruit acquerre en si hautes doctrines :
 Mais pour aider ma France & ces monstres chasser.
 Par leurs doctrines donc il failloit commencer,
 Non pour monstrier combien on les verroit mutines,
 Mais combien ces docteurs par leurs hargnes malignes,
 Auoyent peu l'Euangile & forcer & fausser :
 Puis monstrier que leur masque abieçt, & doux, & morne,
 S'échangeroit en face, & cruelle, & difforme,
 Nous ayans fait dedans leur labyrinth entrer.
 Mais quoy? sentans qu'on trouue vn filet de Thesee,
 Ils nous tachent en fin dans leur prison rusee,
 Bon gré, maugré, par meurdre & par flame empestrer.*

XII.

Qui croiroit de trouuer l'erreur, la barbarie,
 Le deffaut de ceruelle, & l'enuelopement,
 Mais bien le pur mensonge en leur enseignement,
 Dont i'ouuiray l'occulte & riche tromperie?
 Qui eust pensé de voir tant d'aigreur, de furie,
 De vils & ords brocards, d'aboy, de hurlement,
 De vains espouuentaux en leur reuenchement,
 Si tost que lon fait teste à leur affronterie?
 Aux proiets qui croiroit tant de trafic & dol?
 Aux exploits qui croiroit tant de sang & de vol?
 Sur tout qui pourroit croire (ô l'impudence extreme!)
 Qu'aux nouvelles qu'ils font pour vanter ou cacher
 Leur bien ou mal qui court, ils semblaissent tacher
 De se faire aux leurs vaincre en impudence mesme³⁸⁹?

XIII.

Ie hay qu'estans tous presque arrachez de dedans
 L'escole pedantesque, ou le cloistre, qu'en haine
 Extreme ils ont, leur face & leur façon soit pleine
 Du pis qu'ayent en eux les moynes, les pedans.
 Ie hay que telle humeur les rende en tout ardans,
 Bien qu'ils soyent deguisez d'vne attrempance vaine,
 Plus qu'vn crapaut creuans d'vne enfleure vilaine,
 Plus qu'vn chien plein de rage, écumans & mordans.
 Ie hay qu'ils rendent tels au soustien de leurs songes
 Les leurs, voire au soustien de tous nouueaus mensonges:
 Mais ie hay plus ceci que quand on les reprend,
 Outrageant, menaçant leurs doctes aduersaires,
 Ains se faisans Dieu mesme, estans à Dieu contraires,
 Ne vont criant sinon qu'à Dieu mesme on se prend.

XIII.

*Vn fort & seur esprit se renforce & soulage
 Tant plus son fort ialoux luy presente d'affaux,
 Comme on feint qu'vn Hercule en ses diuers trauaux
 Contre l'aspre rencueur de Iunon s'encourage.
 Les maux que contre moy de ces maistres l'outrage
 Pourroit brasser de soy, de leurs meurtriers loyaux
 Les aguets, ny l'effroy de nos publiques maux,
 Ny mes malheurs n'ont peu mordre sur mon courage :
 Qu'estant sain & dispos, iusques au bandement
 Entier de tous mes nerfs, iusqu'à l'épanchement
 Dernier de tout mon sang, iusqu'au soupir extreme,
 Je n'y vueille ce corps & ceste ame opposer,
 Et sur tout, qui plus est, toute l'ame épuiser,
 Pour sauuer contre eux tous le sauueur de nous mesme.*

XV.

*Si tant de mal se peut par bon auis guerir,
 Si par le fer vengeur on peut telle hydre abbatre,
 Si telle erreur on peut par disputes combatre,
 Et si la Muse au cœur peut ces monstres ferir,
 Embrasez-vous, ô vous qui pourrez secourir
 Encor trop mieux que moy la France en l'vn des quatre,
 Car suiuis de conseil, d'armes se sentans batre,
 De vois & vers forcez, ils sont seurs de perir.
 Apportez le Moly transformant, que Mercure
 Apporta pour changer des Grecs l'orde figure,
 La masse Herculienne, & l'effort apportez
 Des vieux peres Chrestiens, les fureurs Iambiques
 D'Archiloc, & dessus les honteuses reliques
 De la France vn trophée à sa gloire plantez.*

XVI.

*Tout mon regret n'est pas que ta durable Eglise,
 (O CHRIST) soit dissipée en nostre France ainsi,
 Je ne plains pas encor tant seulement qu'ici
 Ton regne pacifique & ton nom lon méprise.
 Mais ie plains que la France abolit ou deguise
 Outre la pieté, toute autre forme aussi
 Requise en tout estat : ie plains que ce temps ci
 Toute autre gent Chrestienne, ainsi que nous, diuise :
 Tant que ce mal, par qui nous sommes desunis,
 Nous rend de tant de maux comme à bon droit punis.
 Par nos vices l'amour qu'enuers toy tu commandes,
 Mesmement tout amour d'entre nous estoit mort :
 Tu fais donc à propos, que haine & que discord
 Soyent de l'amour estaint les sanglantes amendes.*

XVII.

*Des nations que CHRIST à son saint nom soubmet,
 Je tairay chasque ver naturel qui les pique,
 Bien que ma Muse soit quelquefois satyrique,
 Vn fiel pourtant trop aspre en ses vers ne permet :
 Elle aux yeux d'un lourd peuple yurongne ne remet,
 Qu'il noye toutes loix dans l'orde loy Bacchique :
 Elle se taist du peuple & feint & impudique,
 Du peuple enflé le nom & du mutin s'omet :
 Mais ie diray (i'en veux au peuple que plus i'aime)
 Que l'enuie aux François par nature est extreme,
 De là sort ce discord nostre fatal poison :
 Par là le docte est fol, le vertueux inique,
 Le doux prince est tyran, mais las ! maint ieu tragique
 Comménçant par enuie acheue en trahison.*

XVIII.

*Il faut qu'un cours du ciel estrange
 Au climat de la Gaule, & qui oncques, ie croy,
 Autre part ne s'est veu tel qu'au vray ie le voy,
 Vienne en nos faits ainsi qu'en un iouët se plaire,
 Tout ce que chaque estat veut & doit & croit faire,
 Se fait mesme au rebours : quand on pense du Roy
 Retrencher la despence, on voit venir dequoy
 Rengager, rembrouiller, deplorer son affaire :
 Plus la noblesse veut mesnager, plus se croist
 Par pompe son fardeau : mainte grandeur decroist,
 Voire & se fait vilaine, en pensant faire gloire
 D'avarice & d'acquest : plus se croist la foison
 D'officiers & d'ediçs, moins se fait de raison :
 Plus de Dieu lon dispute, & moins lon en fait croire.*

XIX.

*Que de ce siecle horrible on me peigne un tableau,
 Par ordre y ordonnant l'estrange mommerie
 Où tout vice, tout crime, erreur, peste, furie,
 De son contraire ait pris le masque & le manteau :
 Aux peuples & aux Rois dessous maint faux flambeau
 Qui les yeux éblouit & les cœurs enfurie,
 Soit de ces masques faux l'enorme tromperie
 Conduite, & pour moumon porte à tous un bandeau :
 L'iniustice prendra le beau masque d'Astree,
 En science fera l'ignorance accoustree,
 Sous le masque de CHRIST, d'humbleffe & charité,
 Satan, ambition, sedition felonnie
 Marcheront, & n'estoit la chance que Dieu donne,
 Leurs faux dez piperoyent tout heur & verité.*

XX.

*Pour debonder les maux, dont maintenant abonde
 La sainte & iadis ferme & forte Chrestienté,
 Sur tout la France, en qui l'echaffaut appresté
 Ensanglante de loin presque tout œil du monde,
 Ces apostres nouveaux n'ont pas ouuert la bonde
 Tous seuls d'une tant aspre & roide aduersité,
 Auec eux les auteurs du malheur ont esté
 Tant d'abus dont en tous nostre France est feconde.
 Mais comme en temps mauuais dans l'air on peut bien voir
 En grand'pluye creuer vn gros nuage noir,
 Puis voir apres les vents, les gresles, les tonnerres
 Saccager tout l'esperoir des palles vigneron :
 Entre nos maux sans fin ces gens nous marquerons,
 Comme orage & degast de nous & de nos terres.*

XXI.

*Ie sçay que mille escrits, l'apparence du vray,
 Les passages deioints, l'ardeur de contredire,
 L'amour des nouveautez auec excuse attire
 Maint & maint à ces gens desquels i'ay fait l'essay.
 Ie sçay qu'en nos Prelats gist force abus, ie sçay
 Que maint qui seulement à son salut aspire,
 Pense d'homme de bien trouuer ce qu'il desire
 Aux autres qu'il n'a pas si bien sondé que i'ay.
 Ie sçay que c'est grand bien de bannir de l'Eglise
 Tout abus, iurement, larcin, & paillardise,
 Mais les voyant doubler tant de seditions,
 Ie sçay sous ombre sainte en leurs ames s'enclorre
 De tout temps vn orgueil, qui couue & fait eclorre
 Tant de monstres, naissans pour nos perditions.*

XXII.

*Piquez d'une acre humeur, n'ayans dequoy se plaire
 Aux lieux de leur exil, l'un sur l'autre entassez,
 De nombre, de disette, & de remors pressez,
 Fachez de rien, de trop, de mesme chose faire :
 Car en diuers i'ay veu ce triple dueil contraire,
 Haïs des leurs souuent, des leurs mesmes chassez,
 D'esperance s'enflans, du ioug facheux lassez,
 Sous des loix qu'en ces lieux donne mesme vn vulgaire :
 Tous hargneux, tous ialoux l'un de l'autre, obstinez
 Pourtant, & ennemis des lieux où ils sont nez,
 Bien que d'y retourner leur desir fut extreme,
 Ont en se ralliant tous conseils assemblez,
 Pour rendre tous endroits du royaume troublez,
 A tout hazard du Roy, du pays, & d'eux mesme.*

XXIII.

*En songeant aux moyens qui par eux ont esté
 Proiettez, pour attirer à ce but d'Euangile,
 Tout ce qui entre nous se voyoit plus debile,
 Le tentans d'apparence ou bien de nouveauté :
 Je trouue vn mauuais art d'auoir sollicité
 Le Moyne las du cloistre, & la Nonnain fragile,
 Aux pratiques trouuans l'occasion vtile,
 Qui est la seruitude & la lubricité :
 Comme aussi le pedant debauché, le folastre
 Disciple, l'artizan tant plus opiniastre
 Qu'il est sot : mais ce dol est extreme, qu'ils ont
 Par nos femmes gaigné nostre noblesse : ô ruse
 Antique de Satan. Tousiours Adam s'abuse
 Par Eue, en tels appas³⁶ tous tels poisons se font.*

XXIII.

*Je m'emerveillois fort, sans penser n'au Papisme,
 N'au Calvinisme aussi, de quel humeur épris
 En ce faux siecle estoyent nos bisarres esprits,
 Contre l'humeur Françoise & le doux Christianisme,
 D'oser contre les grands par vn vray satanisme
 Tant d'iniures vomir, par dits & par escrits,
 Les diffamant : Satan est pere de mespris,
 De mensonge, d'orgueil, & d'outrage, & de schisme :
 Ces mots de sot, meschant, ladre, traïstre, poltron,
 Sodomite, atheïste, & meurtrier & larron,
 Et pour femmes tous mots d'ordure & de fallace,
 Sonnent à nostre oreille : or tout essay public
 M'a fait voir tel instinct estre huguenotic,
 Et voir qu'ainsi ces gens sont de Satan la race.*

XXV.

*Aux plaintes que ma Muse en ces vers cy poursuit,
 Soulageant dans vn liçt mon mal & l'aigreur forte,
 Que la publique horreur & la pitié m'apporte,
 Je ne rens pas l'erreur par disputes destruit :
 Telle victoire ailleurs i'obtiendray, mais le fruit
 Que ie quiers en ceci, c'est que leur grand' cohorte
 Mise en armes peut bien concevoir de la sorte
 Qu'il faut en quel peril & honte on la conduit :
 Sans edict, sans bataille, elle mesme animee
 Seroit à bannir ceux qui l'ont tant enflammee,
 Qui cruels pour se faire en France retenir,
 Sans cesse au sang, au sac, d'vn fouët sanglant la chassent,
 Et leurs seurtez au dam de sa seurté pourchassent,
 La faisans au lieu d'eux son propre honneur bannir.*

XXVI.

*Est-ce CHRIST, ou Satan, ambition ou zele,
 Droit ou tort, faux ou vray, discord iuste ou ialous,
 Rage ou sage conseil, haine ou amour de nous,
 Soustien du Prince ou bien sedition rebelle,
 Qui vous pique & vous pousse en vne esmeute telle,
 Et qui vous faites CHRIST le condu&eur de vous?
 Ce beau nom d'Euangile, & tous les mots plus dous,
 Dont la faulse apparence est faite & sain&te & belle,
 Pouuoient faire cuider que poussez en ce fait
 Vous estiez du meilleur de ceci, mais l'effet,
 Comme imposer, piper, mal-dire, mal escrire,
 Trafiquer, mutiner, chasser, meurtrir, bruler,
 Du Prince les deniers & les villes voler,
 Doiuent faire cuider qu'estes poussez du pire.*

XXVII.

*Je pense encores voir sous celuy de nos Rois
 Que pour ses faits du nom d'Auguste lon appelle,
 L'erreur, l'embrasement, la faction rebelle,
 De ceux là que pour lors on nommoit Albigeois :
 Vaincus, chassez, tuez par nos Seigneurs François,
 Que le Romain Pontife anima d'vn sain&t zele :
 Aux grands eurent tousiours recours de leur querelle,
 Comme au Roy d'Arragon, comme au Comte de Fois :
 Nos François qui vainqueurs en France retournerent,
 Pour chef de tout le reste vn Montfort ordonnerent
 Qui assiegé, pressé, voulut armer son cœur
 Des mysteres sacrez, puis soudain hors la ville
 Saillant, donnant, forceant, en occit dixhui&t mille,
 Tant la France a tousiours rembarré tout erreur.*

XXVIII.

*O moy pourtant heureux de l'heur qu'auroit ma France
 Si ces gens qui se font contre elle mutinez,
 Si les nostres aussi qu'en fin ces obstinez
 Forceront de venir iusqu'à l'extreme outrance,
 Auoyent ceux la par crainte, & ceux cy par clemence,
 D'un saint & iuste accord leurs cœurs desacharnez,
 Fuyans le cruel choc où les a destinez
 La contrainte derniere, & l'ardeur de vengeance :
 Je sentirois fort grand vn tel heur pour ne voir
 Ce beau regne noyé dans son sang, & sçauoir
 Que ces pipeurs diroyent s'ils auoyent la victoire,
 Dieu venge ainsi les siens en tout temps en tout lieu :
 Et vaincus ils diroyent, sont des verges de Dieu,
 De nostre Eglise vraye & la marque & la gloire.*

XXIX.

*Ne les a ton peu donc decourir? aumoins ceux
 Qui à leur gloire sote & sanglante pretendent,
 Et vrais Pythons enflez d'un ord venin se rendent
 Comme vn Sphinx aguettans par leurs propos douteux,
 Et qui souillans de CHRIST le saint banquet entre eux,
 Sont Harpyes, qui or' pour nous piller se bandent,
 Qui leur baue infernale en Cerberes espandent,
 En Chimeres se font & cruels & hideux,
 Qu'un Phœbus, vn Œdipe, vn Zetes, vn Alcide,
 Vn prompt Bellerophon en puisse estre homicide
 Ou domteur, ie ne veux les plus simples blesser :
 Mais les felons qu'on voit pour nous mettre en misere,
 D'enfleure, aguet, rauage, escume, horreur, passer
 Tout Python, Sphinx, Harpye, & Cerbere, & Chimere.*

XXX.

CHRIST pacifique Roy, qui entre les tiens estre
 Ne sçaurois, sans y voir ta compagne la Paix,
 Qui fais naistre entre nous ces troubles & meffaits
 Pour nous faire tes biens par nos maux recognoistre,
 Et les apprehendans t'en recognoistre maistre,
 Monstre que tous de Dieu les enfans tu nous fais,
 Toy estant nostre frere, & que soyons refaits
 Ton beau corps, que Satan par discord fait decroistre :
 Ou bien si ces errans tousiours obstinez sont
 Contre toy Roy celeste, & l'autre Roy qu'ils ont,
 Nostre cœur, nostre droit, & nos forces prospere :
 Car ie crains veu l'estat où on est, qu'en nos iours
 La paix ne naisse point, sans qu'elle ait ton secours
 Pour pere, & la victoire ample & iuste pour mere.

XXXI.

Tous les saints mandemens, que nostre foy Chrestienne
 Commande de garder, sont de la vieille loy
 Fors vn, que IESVS-CHRIST à l'exemple de foy,
 Veut que comme à nous seuls particuliers on tienne,
 C'est que nos ennemis nous aimions. Or qu'on vienne
 Surnommer maintenant ces assiegeurs de Roy,
 Ces troubleurs de repos, ces ébranleurs de foy,
 Les vrais restaurateurs de l'Eglise ancienne.
 Reseruer la vengeance à Dieu, pour ceux prier
 Qui affligent, sans fin deffous les Rois plier,
 Fussent ils tyrans, est-ce ou s'armer ou écrire
 Cent libelles vilains? se filler son cordeau,
 Se faire des mutins le chef & le bourreau,
 Est-ce suiure de CHRIST & pour CHRIST le martyre?

XXXII.

*Depuis que j'ay leur cause entierement sondee,
 La conferant à l'autre, & tout point epluché,
 Que pour elle & contre elle aux escrits j'ay cherché,
 Je la hay la trouuant & nuisible & fardee.
 Puis voyant leur façon austere, outrecuidee,
 Hargneuse en dits & faits, bien que tout soit caché
 Sous vouloir d'euter des autres le peché,
 Je la hay comme estant de faux singes guidee.
 Je hay que la pluspart d'entr'eux, sans rien sçauoir,
 Voire sans leurs raisons souuent n'ouir ne voir,
 S'obstinent à credit : leurs flames ie deteste,
 Mais plus leurs fiers desseins, & plus encor cent fois,
 Ces petits libelleurs, de qui les fots abbois,
 Tant le reste est aueugle, embrasent tout le reste.*

XXXIII.

*C'est horreur, que n'osans brasser telle entreprise
 Du regne d'un feu Roy puissant & redouté,
 Sur les ans d'un Roy ieune, en paix & en seurté,
 Ils ont l'occasion de leur massacre prise :
 Puis se voyans soudain découuerts, par feintise,
 Par harangue emmiellee, & mensonge ehonté
 Ont taché pallier l'indigne lacheté,
 Disans ne conspirer que contre ceux de Guise.
 Et s'on obiecte à l'œil de leur profession
 Le rebours, ils diront qu'il n'est pas question
 De la foy, mais que c'est un fait ciuil : & semble
 Ce qu'ils ne lairroyent pas faire eux mesme à leurs chiens
 Qu'un grand Roy doit laisser meurdrir les parens siens
 Par tels iuges, partie, & bourreaux tout ensemble.*

XXXIIII.

*Que ie ri quand ie voy ces placarts, ces requestes,
 Où ces messieurs se font de France les estats :
 Et monstrent que desia c'est s'auancer d'un pas
 Contre nos loix, nos Rois, nos repos, & nos testes.
 De France les estats, pour mouuoir ces tempestes,
 A Vuormes, à Geneue, ou ailleurs ne vont pas.
 Auec pitié ie ri, les voyant mettre à bas
 Leurs desseings par leur faute, & s'y conduire en bestes.
 Ie ri d'ouir qu'il faut pour les iustes venger,
 Ceux qui n'en peuuent mais voler & saccager,
 Et qu'ainsi des plus grands la tutelle on pratique.
 Mais las! ie pleurerois quand ils pleurent des feux,
 Pour vne opinion, spectacle trop hideux,
 S'ils n'escriuoyent qu'il faut ardre tout heretique.*

XXXV.

*L'eternité que CHRIST en l'Eglise a promise,
 Qui tant d'ans a regné sans que fussent ceux ci :
 Les clefs & le pouuoir que saint Pierre eust ici,
 Qu'ils confessent eux-mesme eternal à l'Eglise :
 L'esprit y demeurant pour iamais, qui maistrise,
 Qui inspire & conduit tous vrais pasteurs ainsi
 Qu'il a fait les premiers : les saints peres aussi
 Par qui les saints escrits ont autorité prise :
 Ce que mesme Luther a creu du sacrement :
 Les discors qu'ils en ont : les faux Anabaptistes,
 Les Parfaits, les Dormants, Frerots, & Dautistes,
 Qui sont engendrez d'eux, est-ce par argument
 Pour monstrier qu'ils n'ont pas l'esprit ny sa doctrine,
 Mais qu'en se ruinant ils cherchent sa ruine?*

XXXVI.

*Que ce conseil me plaist, qu'auant qu'un saint Concile
 Reünisse de CHRIST les membres differents,
 S'on trouue quelques vns de ceux cy conspirants
 Pour la sedition & non pour l'Euangile,
 On les punisse à mort : qu'on mette en chasque ville
 Secrettement main forte, & qu'à tous adherants
 Toute occasion s'oste, & que mille enquerants
 Ayent sans cesse l'œil sur la faction vile.
 Mais ie louë encor plus que cessans tous les feux,
 Puis que le nombre est tel, que si ce n'est par eux,
 Et par la raison mesme extirper ne se peuuent :
 De mille escrits sçauans, ingenieux & forts,
 Saints, & pris de Dieu mesme, on face tant d'efforts,
 Que d'euxmesmes d'auoir pitié de foy s'esmeuent.*

POVR LE IOVR QVE LA PAIX FVST FAICTE
 1568³⁷.

I.

*Si ta paix est honneste, & iuste, & sainte, & bonne,
 Qu'elle ait heureuse entree, accroissance & seurté :
 Si ton discord n'est pas, comme il faut, garroté,
 Que ta couronne on voye orner d'autre couronne,
 Qui son rond d'or d'un rond de laurier enuironne,
 Non d'oliue, qui donne & loisir & fierté,
 Et confort au discord, que plus grand' loyauté
 Dieu pour iamais enuers ton beau sceptre nous donne :*

Qu'il donne à ton Conseil l'adresse, & le bon cueur,
 A tes beaux ans la ioye, & l'heur, & la longueur,
 Sur tous à tes faits gloire, à ta gloire memoire :
 A moy, qui suis tout tien, grand pouuoir, grand effort,
 Tant pour aider, qu'orner ta Paix, ou ton discord,
 Ton sceptre, ton conseil, tes ans, tes faits, ta gloire.

POVR LE IOVR DE PASQVES ENSVIVANT.

II.

Ce iour que tu viens, SIRE, au sainct banquet Chrestien,
 Prendre & manger de CHRIST le corps que tu adores,
 Par qui sans fin la vie en ton corps tu restaures :
 Car ce corps reuiuant, fait reuiure le tien :
 Croy que c'est d'une paix l'infailible entretien
 Auec Dieu, par son fils, qu'en toy tu incorpores :
 Et sur si saincte paix songe à la paix encores
 Que tu as faiete, & l'une avec l'autre maintien :
 Mais crain tousiours que ceux, qui par fardé mensonge
 Ont fait vne figure, vne foy vaine, vn songe
 De l'vnion que CHRIST fait ce iour avec toy,
 Ne feignent l'vnion qu'avec eux tu as faiete,
 Trompeuse & d'un faux masque en leur dam contrefaite,
 Rompans en telle paix, comme en l'autre leur foy.

POVR LE IOVR DE LA PENTECOSTE ENSVIVANT.

III.

Dieu vueille qu'en ce iour, qui du nom de cinquante
 Prend son nom, l'esprit sainct auparauant promis

*Du Fils, & puis du Pere aux Apostres transmis,
 Face en toy quelque occulte, & puissante descente,
 Pour ton ame eschauffer, s'elle est encore lente,
 A retenir, & mesme enflammer tes amis,
 A reünir, ou bien domter tes ennemis,
 Car de ce Dieu la force est douce & violente.
 Il voit le plus beau regne où CHRIST ait dominé,
 Aueuglé, corrompu, mutiné, butiné,
 Sans qu'vn espoir d'accord iuste & vray s'y decœuure.
 Luy donc Dieu (car des Rois l'effort n'est assez fort)
 Par toy nous monstre à l'œil, pour vaincre vn tel discord,
 Qu'en ta parolle il parle, & qu'il œuure en ton œuure.*

POVR LE IOVR DE LA SAINCT MICHEL ENSVIVANT.

IIII.

*En l'autre sainct Michel, ce haut prince des Anges,
 Patron de ton sainct ordre, auoit fait (que ie croy)
 Sur l'autel d'or luy mesme ardre & fumer pour toy
 L'encensoir plein de vœus, d'oraisons, & louanges :
 Puis contre Satan mesme, & contre les estranges
 Complots de ses enfans il s'arma pour la foy,
 Pour la vie & l'estat de toy, qui es vray Roy,
 En t'inspirant qu'il faut que tel mespris tu venges :
 Mais en semblable iour qu'avec si saincts, si grands,
 Si pompeux appareils, tes vœus à Dieu tu rends,
 Et que si grands parfums de prieres s'assemblent,
 Il a trop plus dequoy son encensoir combler,
 Pour impetrer qu'ainsi qu'il fait Satan trembler,
 Satan & tous enfans de Satan sous toy tremblent.*

POVR LE IOVR QVE MONSEIGNEVR PARTIT
POVR ALLER AV CAMP.

V.

*Race des Dieux, HENRY, fils & frere de Roy,
Qui retenant le nom & le cœur d'un tel pere,
As l'honneur de tenir la place d'un tel frere,
Qui de si grand' armee a mis le faix sur toy :
Qui mesme ayant l'adresse & la vaillance en foy,
Voudra par sa presence extremement prospere,
Porter sur l'ennemy la peur, le vitupere,
En renforçant les siens, l'heur, le cœur, & la foy :
Va le premier, fay bien, & de cœur magnanime,
De voix, d'effeât, de face, & de façons anime
Si bien ton camp, que feinte aucune n'y ait lieu.
C'est grand heur d'estre Chef si grand en sa ieunesse.
Quoy donc? de pouuoir ieune obliger par prouësse
Et l'estat de son Prince, & la loy de son Dieu?*

LE IOVR QVE L'AVTHEVR A LEV LE DERNIER
EDICT.

VI.

*Quel debat sur ceci? ceux qui entre nous celent
L'ardent zele qu'ils ont vers l'autre faction,
Ne se pouuans garder que de leur passion
Les feux secrets sans cesse à tous mots estincellent,
Font bruit qu'en l'autre camp par l'ediât ils rappellent
Ceux qui se contenoient : qu'en indignation*

De l'edi& l'Allemaigne est en combustion :
Que les Anglois sur nous leur haine renouellent :
 Nous disons qu'en tous lieux où ces gens ont esté
 Maistres, ils ont banni l'antique Pieté,
 Et qu'ainsi l'autre Edi& par eux sans fin se force :
 Qu'ils ont en pleine paix ruiné les sain& lieux.
 O vain debat, tachons par armes faire mieux
 Que deuant, & la loy prendra des armes force.

POVR LE IOVR QUE TOVT LE CAMP PARTIT
 POVR ALLER TROVVER L'ENNEMY.

VII.

Vous Charles, Catherine, & Henry, qui tenez
Nostre fortune en main : Charles les loix nous donne,
Catherine maintient de son fils la couronne,
Et par Henry les camps fraternels sont menez.
Vous tous qui aux conseils, & aux combats prenez
A cœur la foy d'un Dieu, qui vostre ame eguillonne,
A cœur le droi& d'un Roy que Dieu sur vous ordonne,
A cœur l'amour de France en qui vous estes nés :
S'il n'y a plus d'espoir que lon nous pacifie
De tel accord, que l'une & l'autre part s'y fie,
 Prenez & faites prendre à nous tous plus de cœur,
 D'ardeur, & vnion, de force & ruse encore,
 Sans qu'en trainant tousiours ce Royaume on deuore,
 Le faisant sur soymesme infortuné vainqueur.

VIII.

Encor que toy, ta France & tes suiets fidelles,
Mesmes iusqu'à la mort des Princes bons & preux,

*Par aguët ou hasart de coups malencontreux,
 Tous les iours receuiez quelques playes nouvelles :
 Bien que tu doiues estre irrité des nouvelles
 Et faux bruits que les gens hargneux forgent entr'eux,
 Sans qu'en rien Moncontour, Gernac, sainct Denis, Dreux,
 Voire le choc dernier contienne ces rebelles :
 Combien que tout traité qu'ils font avecques toy
 Ne doie estre dit paix, mais bien pardon d'un Roy,
 Telle paix maintenant est pourtant seure & bonne.
 Si donc vers Dieu, vers toy, ces gens cherchent mercy,
 Pardonne & les reçoÿ : pardonner en cecy
 Plus que vaincre en combat la victoire te donne.*

A LA ROYNE MERE DV ROY.

I.

*Quand ie te voy sur toy porter toute la France,
 Comme Athlas fait le ciel, ton chef Royal baissant
 Sous vn fardeau qui va le faix du ciel passant :
 Car l'un d'ordre & d'accord iustement se balance,
 L'autre est plein de discord, defordre & insolence,
 Abus, erreur, fureur, que tu vas regissant,
 Pourtant deffous ton fils les hauts cœurs molissant,
 Et rabaiſſant les vils par conseil & prudence :
 Quand ie voy que sur toy toute l'Europe a l'œil,
 Quand ie te voy porter souuent vn double dueil
 Du temps, & de HENRY, quand ie voy qu'on te charge
 T'aboyant des deux parts, ie te plains fort dans moy :
 Mais ie m'appaise alors qu'un tel fils ie te voy,
 Qui ia plein d'heur reprend & raccorde ta charge.*

II.

*Dieu, MADAME, a permis en vengeant nos malices,
 Nos piques & nos torts, nos abus obstinez,
 Que deux partis se soyent l'un sur l'autre acharnez,
 Faisant par nous sur nous exercer ses iustices.
 De là les maux, les torts, les hontes, les supplices,
 Les pechez, les prisons, les trauaux, destinez
 Estoyent à l'un & l'autre, à fin qu'éguillonnez
 Nous fussions de remords de nos haines & vices :
 Mais la paix, la bonté du Roy, ceste vnion
 Commune, pour reprendre à ta suasion
 Le Haure, l'estranger chasser hors les prouinces,
 Se desarmans font foy de ton futur bon heur,
 Et qu'au double entre nous refflorira l'honneur
 De Dieu, du Roy, de toy, de France, & de ses Princes.*

SVR LA MORT DE LA ROYNE D'ESPAGNE
 SA FILLE AISNEE³⁸.

III.

*Je croy qu'estant, MADAME, aux maux exercitee
 Autant ou plus que Royne oncques le fut ici :
 Et comme en plaine mer des vagues de souci,
 D'ennuy, d'effroy, de tort, de malheur tourmentee,
 Et qu'en voyant souuent toute ioye restee
 De ioye estre la fin, tous plaisirs mesme aussi
 N'estre que seruitude, en qui nos sens ainfi
 Qu'en vn rets d'or leur force ont sans cesse arrestee :
 Sçachant qu'il faut par force arriuer tous au port,
 Et qu'apres nos honneurs vne honorable mort,
 Qui sans crime nous prend, rend la vie plus viue :
 Toymesme ne voudras en ta mort t'ennuyer :
 Voudras tu donc tel port à ta fille enuier,
 Qui hors des maux avec tant d'honneurs y arriue?*

IIII.

*De ton dueil ie ne veux par ces vers arrester
 Le roide & premier cours, en l'aspre destinee.
 La douleur est rebelle alors qu'elle est gesnee,
 Trop s'aigrit yn grand mal qu'on veut trop tost oster.
 A trop bon droit ta fille il te faut regretter,
 Tant vtile, tant grande, aux vertus tant bien nee,
 Qui mieux qu'autre couronne encor l'ont couronnee,
 Bien que Royne dix fois, dix elle en peut porter.
 Mais quand le cœur, le fiel, où gist l'amour & l'ire,
 Font que nostre estomach tant de soupirs en tire,
 Tant de cris nostre bouche, & tant de pleurs nostre œil :
 Comme en vn ciel il faut que du haut de la teste
 La raison qui ressemble vn beau Soleil, arreste
 Le venteux, l'orageux, & le pluuiieux dueil.*

V.

*Bien que tu fois grand' Royne, & que ta grandeur doie
 Presque approchant des Dieux, des Dieux mesmes sentir,
 Sans vn terrestre dueil faire de soy sortir,
 Si faut-il que grand dueil par force elle conçoie :
 Nature veut que mere & femme on t'aperçoie :
 Le sang ne peut, & moins l'humaine loy, mentir :
 Puis quelle mort pourroit tel amour amortir ?
 Mais il faut que ton dueil soymesme se deçoie,
 De toy naissant il doibt dire dans toy, Qui fait
 Que ie conteste au vueil d'vn Dieu stable & parfait ?
 Qui m'arme contre moy, si la vie on voit estre
 Vn songe & brief & grief, si le bien plus choisi
 Au monde est quasi mal, si tout n'est rien quasi,
 D'vn tel rien qu'en peut-il au cœur d'vn Chrestien naistre ?*

VI.

*Des deux grands Rois d'Europe, estre fille premiere
 A l'un, & femme à l'autre, outre encor estre sœur
 D'un Roy non seulement des peres successeur
 En regne & en vertu, mais en façon guerriere :
 Estre aussi sœur de quatre, à qui la terre entiere
 D'autres grandeurs reserue, auoir soymesme l'heur
 D'estre plusieurs fois Roine, en maiesté, douceur,
 Et autres vertus, estre en terre vne lumiere :
 Auoir vescu & mesme estre morte en l'amour
 Extreme d'un mary, pouuoir reuiure vn iour
 En terre par merite, & viure au ciel par grace,
 Hors des tragiques fins, qu'ont les plus grands, l'auoir
 Laissee en te laissant seurté de la reuoir,
 N'est-ce assez pour calmer & ton ame & ta face ?*

VII.

*La fille à ce Cesar qui peut iadis conquerre
 Nos Gaules en dix ans, par mort auoit rendu
 Le tribut de nature : or du pere entendu
 Fut tel trespas alors qu'il domtoit l'Angleterre,
 (L'Angleterre il nommoit Albion pour la terre
 Qui de loin paroît blanche). Adonc fut respondu
 Par luy, Morte ma fille & mon gendre perdu :
 Aussi le gendre & luy tost apres feirent guerre.
 Mais tu doibs au rebours, ces nouvelles oyant,
 De ton gendre iuger : car luy, Chrestien, voyant
 Qu'une cause qu'on croit Chrestienne vous allie,
 Fera (quand deux enfans ne le tiendroient lié,
 Quand autre Hymen de nous ne l'aura rallié)
 Que Dieu, que le danger, plus que l'amour le lie.*

INSCRIPTION

POVR VNE STRUCTVRE

Entreprise par la Roine mere du Roy³⁹.

A La Grandeur, Vert. & Liberalité de Catherine R. de Fran. auioird'huy des II. plus puiffans & floriff. R.R. de l'Europe, mere à l'vn, & belle-mere à l'autre : tres-heroïque & tres-magnif. Princesse, foit iustement & deuotem. dedié le deffein de fi rare, fi riche, & à tous siecles admirabl. structure : à fin qu'elle qui fur tous les grans Heros & grandes Heroïnes du monde, la peut plus franchement & plus dignem. entreprendre, en faifant honte à tout l'orgueil des plus grandes masses anti-ques, plus par richesse & gentileffe d'inuention que par despence immoderee : & mesme en peu de temps pou-uant venir à chef d'vne entreprise assez incroyable, vienne apres par vn folennel & digne vœu la consacrer elle mesme, tant à la future & perdurab. memoire de Charles VIII. treschr. R. de Fran. son fils, comme aussi à la sienne propre deuëment & immortelem. foit pour vne marque inaccoustumee de sa Gloire industrieuse & Magnificence incomparab. foit pour la conseruation & protect. de la louange que merite vne inuention telle, aidee & pour iamais asseuree sous l'apparence d'vn si haut nom : non pas tant contre les efforts de l'Igno- rance & de l'Enuie, qui facilement & tousiours feront contraintes de ceder à l'admiration d'vn tel ouurage, que contre la ialousie que tout Art plus industrieux, & la Nature mesme tres-inimitab. ouuriere, en doiuent prendre : l'vn pour se voir vaincu, l'autre pour se voir non seulement imitee, mais extremement exprimee, &

quasi mieux que naïvement & veritablem. rendue :
comme toujours le tesmoigneront assez ces vers adres-
sez icy, & sacr. à ceste mesme Maiesté.

*Toy qui dois & peux seule en la France entreprendre
Tel ouurage, qui t'est sacré par son Ouurier,
Voy comme tu pourras contre tout Art plus fier,
Contre Nature mesme vn si bel art deffendre.
Eux, en voyant vrayement sous la voûte s'épandre
Vne grand' vigne en treille : aux vrais miroirs d'acier
Les colonnes sembler, voire en tout l'œuure entier
Tiges, fleurs, fueilles, fruits, vrayement viuans se rendre :
L'eau de l'arbre ou du roc sortir : le branlement
Cà & là faire croire vn naïf mouuement,
Tous deux ialous, depits, nuisibles pourront estre :
Mais ne crain point, tous deux stupides se rendront,
Plus que l'arbre ou le roc, à tous coups qu'ils viendront
Penfer que tout est faux, sans rien faux y cognoistre.*

Si l'Art & la Nature mesme se doiuent stupifier sur tel
edifice dressé de telle sorte, & en tous lieux transpor-
tab. Il ne reste rien au monde qui ne puisse à iamais
gratifier telle hardiesse d'œuure : duquel le dessein est
à tel nom, & l'execution est à telles memoires eternelle-
ment voüee DD. Confacr.

A MONSEIGNEVR⁴⁰.

I.

*Cecy qu'à l'impourueu ce iour ie te proiete,
 Grand Duc & grand vainqueur, est peu d'ouurage au pris
 Des vers sacrez à toy, lors qu'à mes sens épris
 Ton Dieu, ton Roy, ta France, & ta gloire s'obiette.
 Mais pour monstrier mon ame en rien n'estre fuiette
 A l'oubli, quand de moy souuenance on a pris,
 Je iette en l'air ces vers : car quant aux longs escrits
 Ce temps ne veut encor qu'au monde ie les iette.
 Ie te dy donc, qu'ainsi qu'il te souuint de moy,
 Lors que fort esloigné ie ne pensois à toy :
 Moy, ma Muse, & le ciel, sans que lors tu y pense,
 De te recompenser prendrons vn tel souci,
 Qu'à ton Dieu, qu'à ton Roy, & à ta France aussi,
 Grand' part tu pourras faire en telle recompense.*

II.

*C'est beaucoup voir les Dieux, les Heros, & les Rois,
 De rang s'entresuiuans au tige de ta race,
 Auoir pour digne pere vn HENRY, qui en face,
 En façons & en faits sembloit passer ces trois :
 Qui te laissant son nom pour armes & pour lois,
 Te laissa son affable & sa hautaine grace.
 Auoir pour frere & Roy, CHARLES, qui en sa place,
 Te commet, receuant de toy ce que tu dois.*

*Dés l'enfance auoir veu mainte alarme animee,
 Presque enfant par deux fois estre grand chef d'armee .
 Au camp premier, suiuant, pressant, gaignant, gardant :
 Au second, triomphant de deux grandes batailles.
 Mais c'est plus, qu'à Dieu seul le los & soin tu bailles,
 A son vueil le laurier & l'oliue accordant.*

III.

*En la douceur de paix, ta douceur naturelle
 Semble presque oublier tes merites guerriers,
 Mais le ciel ne peut voir seicher tes beaux lauriers,
 Et veut que leur verdure sans fin ie renouuelle.
 Des Prouençaux la route ainsi s'oubliroit elle?
 Pourrois-ie de Coignac me taire volontiers?
 Taire l'heur d'affranchir d'un tel siege Poitiers?
 Taire de Montcontour la victoire plus belle?
 Du Roy la gloire y gist : trahir ie ne la puis,
 Si soldat, si poëte, à mon Prince ie suis,
 Trop plus que moy, mon Dieu, mon Roy, mon país' aime.
 Et quoy? tu vois qu'ici d'un tien petit bienfait
 Enuers moy, la memoire ainsi chanter me fait :
 Ton bienfait oublierois-ie enuers ces trois extreme?*

A MONSEIGNEVR LE DVC⁴¹.

I.

*Ce iourd'huy d'un trait mesme, à l'impourueu, ie veux
 (Duc, qui prens d'Alençon ton tiltre & ton partage)*

*Au Duc d'Aniou ton frere offrir mon saint hommage ,
 Puis sacrer dans ton temple encor mes humbles vœus.
 Pareil bien, d'un cœur mesme, & sans penser aux deux,
 De tous deux i'ay receu : sans qu'ayes tesmoignage,
 Que si ce n'est d'effect ie vous fers de courage,
 Qu'à toute heure esprouer pour toy pour luy tu peux.
 Pour doncques enuers vous vos bienfaits recognoistre,
 Qui font vn franc vouloir plus qu'un tel don paroistre,
 Les armes & les vers ie pourrois presenter.
 Le premier seroit peu : mais ie voudrois vous suiure
 D'un tel cœur, que ie puisse en vos gloires reuiure,
 Comme vous la mort vostre en mes vers surmonter.*

II.

*Iadis la France a veu son Hercule Gaulois,
 Dans son temple tenir les peuples, par l'oreille
 A sa langue enchainez : monstrant toute merueille
 De sçauoir, d'eloquence, & de mœurs, & de loix :
 François ton haut ayeul, l'autre Hercule François,
 Ramena de ces dons la force nompareille,
 Qui raut & enchaine. Or d'une ardeur pareille
 Goustant ces dons, il faut qu'à luy pareil tu fois :
 Hercule on te nomma peu apres ta naissance,
 Depuis nommé FRANÇOIS quand tu sortois d'enfance,
 En ce nom tu changeas vn nom de haut renom.
 Mais des deux noms ie fay la difference nulle,
 Car puis qu'en tous effects François estoit Hercule,
 Suiuant François tu prens d'Hercule encor le nom.*

III.

*Homere, qui diuin son Achille chanta,
 Commença, que ie pense, à la derniere annee*

Qu'Achille auoit vescu, quand son ire obstinee
 Fit, que des fiers combats long temps il s'absenta.
 Stace moindre poëte à ses vers presenta
 D'Achille le subiect, chantant la destinee
 De sa naissance, enfance, & ieunesse bien nee,
 Mais la mort l'œuure ensemble & l'ouurier arresta.
 Commence de bonne heure, & en beaux faits prospere
 Sous nostre Agamemnon : qui des deux estant frere,
 Fera qu'entre vous trois discord ne sortira.
 Si pour vos ans derniers, ie ne vy tant d'espace
 Que ie vous fois Homere, aumoins seray-ie Stace :
 Dans tel Stace (peut estre) vn Homere on lira.

 ODE

SVR LA NAISSANCE DE MADAME,

 Fille du Roy Charles neufiesme⁴².

Ia la Lune argentine,
 Qui au bas ciel chemine,
 Et qui parfait son cours
 En trente iours :
 Prenant, perdant lumiere,
 Neuf fois s'est faite entiere,
 Et se comblant neuf fois
 A fait neuf mois :
 Depuis que Dieu propice,
 Qui par maint benefice
 Veut mon Roy restaurer,
 Et bien-heurer,

*Luy vint former vn gage,
 Vn sacré mariage,
 Dont il lia la foy
 De ce grand Roy :*
Et fit son Yfabelle
*(Qui Royne ieune, & belle,
 Comme vn astre nous luit)
 Concevoir fruit.*
*Or que doncques cet⁴³ heure
 Par le ciel se bien-heure,
 Bien-heuré soit le fruit
 Estant produit.*
*Soit bon presage au pere,
 Soit plaisir à la mere,
 Qui ia leué sent bien
 Le ventre sien.*
*Il faut que la tendresse
 De sa prime ieunesse,
 Au faix qu'elle reçoit
 Suiette soit :*
*Et que la ioye amere
 De se voir si tost mere,
 En bref luy face auoir
 Vn grand espoir :*
*Comme la vigne à l'heure
 Qu'elle doit porter, pleure,
 Non pour se depiter
 D'ainsi porter,*
*La Royne peu sçauante
 Du mal qu'il faut qu'on sente,
 Soit les enfans portant,
 Soit enfantant,*
*Bien qu'elle en soit ioyeuse,
 Souuent morne & paoureuse,
 Pourroit bien à l'escart
 Pleurer à part :*
*Mais son esprit contemple
 Deux Dames, dont l'exemple*

*Chassant ce leger dueil,
Peut tarir l'œil.
Ces deux demi-Deesses
En toutes allegresses
Ont peuplé ces bas lieux
De demi-dieux :*
*Des Nymphes ont portees,
Quelquefois tourmentees
D'un desastre arriuant,
Plus que deuant.*
*L'Imperatrix sa mere,
De ces deux la premiere,
Pour la rassurer mieux,
S'offre à ses yeux.*
*Puis toujours aupres d'elle
Est nostre grand' Cybelle,
Mere feconde aussi
Des Dieux d'ici.*
*De l'Aigle, dont la ferre
Peut porter le tonnerre,
Et qu'on croit dedans l'air
Plus haut voler,
La femelle hautaine,
Du naturel prochaine,
(Car de l'Aigle elle tient,
Puis qu'ell' en vient)*
*Ne peut qu'elle ne face
Aux deux semblable race :
Ce qu'au Soleil exprés
On preuve après.*
*La femme venerable
Du Prince redoutable,
Qui tient dedans sa main
L'Aigle Romain,
D'Empereur mesme fille,
A peuplé sa famille,
Pour regir les mortels,
D'enfans tous tels.*

*Tout cela qu'elle porte
Sent son Aigle, en la sorte
Ce naturel hautain
Leur est certain.
Comme qui verroit croistre
(Si cela pouuoit estre)
Le grand tige admiré
D'un Lys doré:
Si haut qu'il semblast mesme,
Que la grandeur extrême
Des fleurons precieux
Touchast aux cieux,
Tant que leur beauté grande,
De tous les Dieux la bande
Qui la caresseroit,
Estonneroit :
Ainsi nostre Heroïne,
Nostre grand CATHERINE,
Esleue l'heur fatal
Du Lys Royal,
Qui des Rois veufue, & mere,
D'alliance prospere,
Tous Princes sous son Lys
A recueillis.
Tout ce qu'en ces Prouinces
L'Europe a de grands Princes,
La nomment en grand heur
Ou mere, ou sœur.
Car on les a veus rendre
Presque tous Bruz, ou Gendres,
Sans les futurs partis
De ses deux fils.
Cybelle elle est feconde
De grands liens au monde,
Sans les troubles peruers
De l'uniuers.
Un Tige on la peut dire,
Dont les fleurs on admire,*

Sont ses filles, & fils,
 Fleurons du Lys.
 L'odeur de tant de grace,
 Qui en la terre basse
 En telle fleur se sent,
 Au ciel se rend :
 Au ciel leur chef arriue,
 Et leur splendeur naïfue
 Presque efface cela,
 Qui reluit là.
 CHARLES le Prince nostre,
 Grand fleuron sur tout autre,
 Par vn couronnement
 Fait l'ornement :
 Veu ses ans, son attente,
 Hommes, & Dieux contente :
 Ceux-là luy soyent soumis,
 Ceux-ci amis.
 Son cœur est de hauteffe,
 Et son corps plein d'adresse,
 Son ame & son cerueau
 De dessein beau.
 L'exploit de la vengeance
 Sur les traitres de France,
 Fait par si bon effet
 Voir ce qu'il sçait.
 Les enfans que Dieu donne,
 C'est cela qui guerdonne
 La foy, qui d'vn nœu saint
 Deux cœurs étreint :
 Qui souuent dans nostre ame
 Serre, eguise, renflame,
 D'vn froid amour le nœu,
 Le trait, le feu :
 Qui le plus rend loyale
 La couche coniugale,
 Et qui plus en met hors
 Les sourds discors :

Qui souuent plus en chasse
 De dédain, qui pourchasse
 Vn diuorce, qu'il veut
 Faire s'il peult :
 Qui donne éiouissance,
 Qui nourrist l'esperance,
 Qui plus en tout beau fait
 Valoir nous fait :
 Qui maint dessein inuente,
 Qui en guide l'attente,
 Qui en borne le bout,
 Seul but de tout,
 Qui fait d'vn heur extrême
 Voir en autruy soymesme,
 Pour en luy viure alors
 Que sommes morts.

SONNET.

Si Dieu pour premier fruit de ton saint mariage
 T'eust donné (SIRE) vn fils, luy naissant tout guerrier,
 Comme enfant d'vn tel Roy, t'eust avec le laurier
 De maint futur triomphe apporté le presage :
 Mais de ton saint lien tu as pour premier gage
 Vne fille, qui doit contre ce monstre fier
 Nostre obstiné Discord, apporter l'oliuier,
 Et de la paix de France estre l'heureux message.
 Paix soit premier chez toy, pour dehors perdre après
 Tous ceux qui pour leur gaing à ta perte estoyent prests :
 Ta Fille aussi nous vient, lors qu'vne paix notoire
 Par toy du sang des chefs seditieux nous sort :
 Puis vn fils qui naistra doit d'vn si bel accord
 Faire naistre avec soy sur l'estranger ta gloire.

SVR LA NAISSANCE

DE

HENRY DE LORRAINE COMTE D'EV,

Second fils du Duc de Guife⁴⁴.

SONNET.

*O Dieu pour tout ce iour tourne en douce tiedeur
Ma feure, qui s'estend d'une rage obstinee
Sur mon sang, sur ma chair, sur mes nerfs acharnee,
Tantost d'ardeur me tue, & tantost de froideur :
En ce relache (ô Dieu) renforce encor mon cœur,
Ma Muse, & ma raison par foiblesse étonnee,
Pour augurer en bref l'heureuse destinee
D'un enfant dont en moy ie preuoy la grandeur :
Enfant, qu'ores on offre au saint sacré Baptesme,
Outre l'heur de ton astre, outre cet heur extreme
Qu'en vaillance le ciel ottroye au sang Lorrain :
Ton nom HENRY t'excite à gloire plus hautaine,
Par l'heur fatal d'auoir pour pere & pour parrain
Deux HENRYS, du haut sang de BOVRBON & LORRAINE.*

CHANT.

*Cessant de mon mal la rigueur,
 Et ma Muse prenant vigueur,
 (Enfant) sur le nom qu'on te donne,
 Je veux de trois hauts noms chanter,
 Qui le plus semblent augmenter
 L'heur de la Françoise couronne.
 L'un de ces noms, dont le bonheur
 Emporte aujourdhuy plus d'honneur,
 C'est celuy que porte ton Pere,
 Celuy qu'a ton Parrain, celuy
 Que tu prens aujourdhuy de luy,
 Nom qui soit à tous trois prospere.
 Ce qui dedans la France rend
 Ce beau nom de HENRY si grand,
 C'est ce grand HENRY magnanime,
 HENRY pere de nostre ROY,
 Qui par tout exemple de foy
 Son fils à toute gloire anime.
 De ce grand HENRY les valeurs,
 Maugré tous les diuers malheurs
 Jaloux d'une si braue gloire,
 Ont fait qu'il ait esté nommé
 Pere des armes, qui armé
 Sur Mars mesme eust eu la victoire.
 Les armes ne font seulement
 D'un si grand Prince l'ornement :
 En voyant sa iustice grande
 Et ses vertus, on eust cuidé,
 Qu'il eut seul sous foy possédé
 La vierge Astree avec sa bande.
 O que n'ay-ie en ceste chançon
 Et pour le vers, & pour le son,*

La veine, & l'haleine plus forte,
Son Esprit ie deifroy
Au ciel, & ça bas ie feroÿ
Sortir des fleurs de sa chair morte.
 HENRY, i'empliroy de ton nom
Tous les cieux, & de ton renom
Tout ce bas globe auquel nous sommes,
De ta memoire tous les temps,
De ton amour tous cueurs des gens,
De ton exemple tous grands hommes.
 Sur les fons sacrez ce Roy tint
Ton Pere, qui son nom en print,
Et qui fait preuue en sa ieunesse,
Outre le cueur heredital,
Que quasi ce nom est fatal,
Et pour adresse, & pour prouesse.
 Ton Parrain mejme de * *
Donne du preux sang de BOVRBON
Et de l'heur fatal de son nom
Grand' preuue & plus grand' esperance.
 Ce qui rend ores entre nous
Ce nom memorable sur tous,
Ce Prince à son second fils mejme
Ce beau nom fatal a laissé
Qui par luy sera surhauffé
Vn iour en son honneur suprême.
 Il est du naturel entier,
Comme du nom fait heritier :
Car dès qu'il est sorti d'enfance
Sous CHARLES, son frere, & son Roy,
De deuoir, d'ardeur, & de foy,
Il s'est fait l'Achille de France.
 Ia la faulse Religion,
Ia l'ouuerte rebellion,
Se masquans de Pieté feinte
Fouloient tout deuoir & raison,
Quand l'erreur & la trahison
Il a deffous son ioug étreinte.

*Estant encor si ieune d'ans,
 Deux fois chef d'armee en deux camps,
 Entre maint acte memorable,
 Deux grandes batailles gaignant,
 Auant le temps il va ceignant
 Son front de laurier perdurable.
 Or (Enfant) c'est assez chanté
 Du nom, que tu as rapporté
 Du Baptesme ceste iournee :
 La valeur de ceux que i'ay diés,
 En cueur, en faiés, en grace, en diés,
 Te soit avec leur nom donnee.*

A M. LE COMTE

DE FAVQVEMBERGE ET DE COVRTENAY.

I.

*Quand seul sans toy ie suis, car rien que ton absence
 Ne me fait trouuer seul, tant que quand ie ferois
 Auecq' tous les humains seul ie me iugerois,
 Car plus que tous humains m'est ta seule presence :
 De peur de m'ennuyer ie fantastique & pense
 Par quel art, quell' magie, à tous coups ie ferois,
 Que toy estant absent, present te trouuerois :
 Car iamais nul ennuy, toy present, ne m'offense.
 Ma Muse ou ce Demon qui me fait tant de dons,
 Que lon me met moymesme au rang des hauts Demons,
 Se masquant lors de toy se presente à ma veuë.
 Par luy donc ie te voy, en luy ie t'entretien,
 Et des vers du Demon, qui est & tien & mien,
 Present, absent, ie pais l'ame à toy toute deuë.*

II.

*C'est vn grand heur à toy d'auoir de la Nature
 Vn esprit, qui fait honte au labeur & à l'art :
 C'est vn grand heur à toy sans craindre ny hasart,
 Ny destin, t'appuyer deffus la raison pure :*
*C'est encor plus grand heur, que nonobstant l'iniure
 Que ton procès, ta fieure, & l'enuie, & le fard
 De plusieurs, & tout mal qui de tous ces maux part,
 Te font sans fin, sans fin ton sens tout tel te dure :*
*C'est vn grand heur de voir qu'aux vertus, aux hauteffes,
 De l'esprit tu ioindras les grandeurs, les richesses,
 Que ie sen s'éueille d'vn sommeil long & fort :*
*Mais entre tous ces heurs, qu'est-ce qui voudroit taire
 L'heur de m'auoir pour tien, qui veux & qui puis faire
 Tous heurs croistre en ta vie, & reuiure en ta mort ?*

III.

*Iamais ne peut nostre ame asseoir de certitude
 Sur rien, que sur la vraye & parfaite amitié :
 Les filandieres sœurs, ny les sœurs sans pitié,
 N'asseruent point tel bien à la viciffitude :*
*Toufiours à soy semblable en l'eternel estude,
 De tenir & main preste & prompt & ferme pié,
 A tous maux de l'ami participe en moitié,
 De tout sans regarder ne gré n'ingratitude :*
*De là le bien de l'homme est fait vn plus grand bien,
 De là les maux humains se transforment en rien,
 Cela combat la peur & souuent la mort nostre :*
*Mais l'amitié cent fois est plus heureuse encor,
 Quand vne couple ainsi que Pollux & Castor,
 Se peut communiquer Deité l'vn à l'autre.*

IIII.

Combien que veu ton sang, ton rang, ton abondance,
 Seruiteur ie te fois : i'ose prendre enuers toy
 Vn nom plus haut, plus digne, & plus grand, puis qu'à moy
 Tu daignes t'abaissant en donner la puissance.
 Ie fais donc ton ami, mais tel que l'excellence
 Du beau mot n'orgueillit mon deuoir ny ma foy :
 Car plus que mille serfs ie puis ce que ie doy
 Payer, & croy qu'amour doit toute obeissance.
 Thesee Perithoe, & Pylade & Oreste,
 Scipion & Lelie, & si quelque autre reste
 Des couples des amis furent, ce croy-ie, esgaux :
 Mais l'alliance ainsi d'hommes pareils vnue,
 Ne pourroit rien gagner en l'espreuue des maux,
 Sur mon amitié serue & seruitude amie.

V.

A fin que ceux qu'enuie ensemble brusle & mange,
 Ne se peinent dequoy tu me peux tant aimer,
 La brusque & libre humeur qui me vient enflammer,
 Me fera déborder iusques en ma louange.
 Sous vn sort malheureux le ciel en ce corps range
 Vn esprit que tout sien il peut bien estimer,
 Vn sens, vn iugement, vn cœur qu'on peut nommer
 Vray iuge du vray bien, vainqueur du mal estrange :
 Vn prompt sçauoir sans fard, vn dol, mais sans vsage,
 Vn ie ne sçay quel don qui iuge & qui presage
 Toutes fins par discours, non par songes menteurs :
 Vne bonté qui point ne change ou s'espouante,
 Et si lon dit que trop par ces vers ie me vante,
 C'est qu'estant tien ie veux te vanter en mes heurs.

VI.

*Si aux extremes maux, où mon hafart me guide,
 Tu n'esprouois mon ame estre fans changement,
 Qui prend du bien non pas du mal le sentiment,
 Comme en tout asseuree & non comme stupide :
 Tu pourrois bien douter que le sort, qui preside
 Sur tous cœurs, les changeant de moment en moment,
 T'estant cruel pourroit faire vn ébranlement
 A ma foy, dont la mort ne peut estre homicide.
 Mais l'espreuue de l'vn ne peut rendre certain
 En l'autre, que si Dieu mesloit le ciel hautain
 A la terre, & vouloit faire vn Chaos renaistre,
 S'encor i'estois tout tel, ie serois & ne puis
 Tant ceder à ce Dieu, que si en tout ie suis
 Malheureux, en cela ie ne puisse heureux estre.*

VII.

*Maudiray-ie (cher Comte) ou les Dieux enuers moy
 Nonchalans, ou ialoux, ou du sort la constance,
 Qui ne fut oncq constant fors qu'en l'aspre nuisance,
 Que sans relache il fait tant à moy comme à toy ?
 Des celestes flambeaux maudiray-ie la loy ?
 (Si quelque loy sur nous peut auoir l'influence
 Des corps non animez :) maudiray-ie qu'en France
 Ils m'ont fait naistre & voir tout cela que i'y voy ?
 Maudiray-ie la Court, ou les grands qui ne pensent
 A moy, tant que trop plus que moymesme ils s'offensent.
 Ha non ! ie maudiray seulement la Vertu.
 Seul i'execre^{as} aujourd'huy ce qu'en moy plus i'admire.
 Car pourquoy ? si i'estoy sans cela, penses-tu
 Qu'en France en vn tel temps i'eusse rien que maudire.*

VIII.

*Comme vn docte artisan, s'il n'entremet l'ouillage,
 Sent éblouir ses yeux, sent étourdir ses sens :
 Nostre ame au long trauail se deplaiſt, ſi le tems
 De cent varietez ſes eſprits ne ſoulage.
 Tu ſçais quand tu partis, de quel heur, & courage
 Je ſuiuois l'œuure ſainct que de moy tu attens :
 Mais par trop longue halene élourdir ie me ſens,
 Si par le changement ie ne me rencourage.
 Donques tant en la chaffe, & au vol des perdreaux,
 Qu'au pourmenoy des bois, des iardins, & des eaux,
 Je repren les plaiſirs, les Muſes & l'haleine :
 Là où pour ne laiſſer roüiller l'œuure des vers,
 Je reſue ces ſonnets deſſus ce tems diuers,
 Sonnets faits de grand choſe, & toutesfois ſans peine.*

A M. SYMON.

SONNET.

*L'amitié qui me lie à toy dès ma ieuneſſe,
 De ma Muſe (ô SYMON) print ſon fatal lien :
 Quand premier des François, toy m'ouurant le moyen,
 Pempruntay le Cothurne, & le Soc, à la Grece :
 Pour aux Rois, pour au peuple, avecques la hauteſſe,
 Avecques la baſſeur, du vers Æſchylien,
 Et du vers de Menandre, apporter l'ancien
 Miroir Tragic, Comic, qui Rois, & peuple dreſſe.*

*Or ma Muse, qui peut nostre amitié nouër,
Se sentant immortelle, ores luy veult vouër,
Qu'ainfi qu'elle luy fit prendre d'elle naissance,
Elle luy donnera ce qu'elle sent en foy,
Qui est l'éternité, tant que du temps la loy
N'ait sur ton nom non plus que sur le mien puissance.*

A LOYSE L'ARCHER,

ET A SES SŒURS.

*On vante assez le banquet ancien
De ceste perle à l'ami presentee :
Assez des vieux l'ambrosie est chantee,
Le seul honneur du past Olympien.
L'une pour estre vn miracle Indien,
Par tant de vers se voit ainsi vantee :
L'autre pour estre aux seuls Dieux apprestee,
Mesme passant le ius Hymettien.
En ce disner peuuent estre choisies
Plus saincts ioyaux, plus sainctes ambrosies
Que l'Inde n'a, que n'ont pas les hauts cieux :
Mais la douceur est en l'aigreur changee,
Et bien que fust l'autre perle mangee,
Ces perles ci deuoreroient les Dieux.*

FANTASIE SVR VN VERS

Bien chanté & bien fonné sur le Lut.

A LOYSE L'ARCHER.

*Chanter ce vers, sonner ce son ainsi,
Ce son qui est l'esprit au vers enclos,
Animer l'un, animer l'autre aussi,
C'est de ta voix & de tes doigts le los
Tant excellent (ô LOYSE) qu'iceux
Dignes de toy, te rendent dignes d'eux.
O voix! ô dois! ô beau vers! ô beau son!
O ame! ô corps! de si rare chanson,
Qui ame & corps nous rait par ces deux.*

L'AMOVR CELESTE DE VERTV,

SVR VN IEV.

A M. SYMON.

*Par moy l'Amour celeste on voit mener ici
Trois Cupidons, captifs deffous ma main diuine:
L'un est l'amour de Mars, qui sanglant⁴⁰ vous mutine:
L'autre vous va bruslant d'un auare souci,
C'est l'amour de Plutus: le tiers, qui brusle aussi,
Est l'amour trop lascif de Venus la marine.
Ceste Musique accorde à ma pompe enfantine,
Qui pour vous & pour nous va chantant ces vers ci.*

*Il faut que pour le fils de la Venus celeste,
 Hautain & pur Amour, ces trois ci lon deteste,
 Qui en ce peruers siecle ont eu le plus de cours.
 Il les a pris captifs en ceste sainte feste
 Des Innocens : Que doncq vn trophée on appreste
 A l'Amour innocent, sur ces trois faux Amours.*

A M. DE L'AVBESPINE, SECRETAIRE D'ESTAT.

*Bien que l'allusion des noms fort peu souuent
 A l'antiquité docte & à moymesme agree,
 Si m'en iouray-je ici : l'Aubespine est sacree
 A Venus, aux honneurs de son autel seruant :
 Ce que Venus cherit, d'elle il va receuant
 Des graces la faueur, qui seules font entree
 A l'honneur, à l'amour : l'Aubespine recree
 Le Rossignol, sa plainte en ses chants poursuiuant.
 L'odeur de sa fleur blanche en telle sorte attire,
 Que nonobstant l'espine il faut que lon l'aspire,
 Ayant de telle espine éprouué la douceur.
 Il faut que d'elle vn iour, sous elle vn chant ie face,
 Qui mesme estant du chant des rossignols vainqueur,
 Soit plein d'honneur, d'Amour, de Venus, & de grace.*

A MADAME DE PRIMADIS.

*Voyant, Madame, en vn bel œuvre
 Où mainte rose se décoëure,
 Si tost ces roses façonner,
 Pestoy prest à m'en estonner,
 Quand il me souuint que sans peine
 Ell' a promptement ce bel heur
 D'en prendre en son teint la couleur,
 L'odeur suaue en son haleine,
 Ailleurs la façon de la fleur.*

A MADAMOYSELLE DE SVRGIERES.

*Nonobstant tout mépris, la Vertu fait paroistre
 A tout cœur vertueux son besoin de bien loin.
 De moy (qui ay bien peu de moymesme le soïn)
 Le soïn entra dans toy sans mesme me cognoistre.
 Cela sans fin m'oblige, & tousiours me fait croistre
 Ceste ardeur, de me rendre vn immortal tefmoin,
 Que puis que les vertus tu secours au besoin,
 Tout siecle doit en toy ta vertu recognoistre.
 Je n'ay point aux vertus tant de part ny tant d'heur,
 Que toy, qui la vertu couples à la grandeur,
 Deusses peiner pour vn qui oncq pour soy ne peine.
 Que doncq ce cœur gentil, qu'en cela tu as pris,
 Me rende à recognoistre à iamais, tant épris,
 Qu'à toy, plus grand qu'à moy, soit le fruit de ta peine.*

SVR LA DEVISE DE LA CYGALLE.

*Quand le chien d'Erigone ou l'auant-Chien encore,
 Au plus fort de l'Esté d'une ardente cuiffon
 Seiche toute herbe aux champs, auançant la moisson
 Que le Soleil doré de son or mesme dore :
 Du plain iour l'aspreté, qui tout humeur deuore,
 Vient tous gosiens d'oiseaux fermer à leur chanson,
 La Cygalle sans plus renforçant son haut son,
 Sans fin de voix & dueil, l'œil du grand monde honore.
 Or tu es la Cygalle, & ta Dame vn Soleil,
 Mais au chaud de l'Esté ton chaud n'est pas pareil,
 Ny ton beau chant au chant de la rauque Cygalle :
 Car ta Dame peut faire ainsi qu'aucun flambeau
 N'egalle à ton auis son lustre en tout si beau,
 Qu'aucun chaud, qu'aucun chant, ton chaud, ton chant n'egalle.*

ANAGRAMME, SON ARC TIRE FLAME.

*L'arc d'Apollon & l'arc de sa Sœur, ont des deux
 A plusieurs fait sentir l'ire & valeur celeste,
 Tefmoin soit la Niobe, & des Gregeois la peste,
 Les Cyclopes tuez, & le Python hideux.*
*L'arc d'Hercule dans l'air de maint coup hazardeux,
 Des Harpyes la bande & puante & moleste
 Tua mesme en volant : mais l'amour nous moleste
 D'un arc passant tout arc, & tout art mesme, d'eux :*
*Encor son arc premier ne tiroit que des fleches,
 Qui pouuoient mesme au fond des ames faire breches :*
*Mais ma Maistresse l'a d'autres armes armé,
 Dont il embrase tout, tirant pres de Madame :*
*Ce qui fait donc qu'Amour m'ait si tost consumé,
 C'est de Madame l'arc, car SON ARC TIRE FLAME.*

AV SEIGNEVR DE LA BOVRDAIZIERE.

*Voyant ta beauté grande on peut (cher BOVRDAIZIERE)
 A celle de Narcisse en tout la conferer,
 Non tes amours, qu'on voit des siennes differer,
 Autant qu'il te sembloit de face & forme entiere.*
*L'air, l'or, le teint, les traits, peurent à la priere
 Pouffer la Nymphé Echo qu'il fit desesperer :*
*Au contraire tu viens sans cesse reuerer
 Et supplier ta Nymphé, encontre toy trop fiere.*
*Ta Deesse aussi passe en beauté mille fois,
 Cet' autre qu'un refus fit transformer en voix :*
*Mais lors que son amour, non l'amour vers toymesme
 Te fait languir au feu, non pas au bord d'une eau,
 Tu te changes en voix, dont sort ce vers si beau,
 Qu'il peut venger ton sort contre son tort extreme.*

A L'VY MESME.

*Lors que ie iuge en tout ta Deesse estre telle,
 Que sa beauté rassemble en soy les raritez
 Qu'à part on attribue à plusieurs Deitez,
 Et qu'autant que son corps son esprit mesme excelle :*
*Lors qu'à tant de beautez ie vien conferer celle,
 Dont Nature en ton corps a les traits imitez
 D'Apollon, & ses arts dans ton ame excitez,
 Pour ceste autre beauté rendre encore plus belle :*
*Ie dy que si ta Dame est cruelle enuers toy,
 Qu'en fin ton corps si beau perd le plus beau de soy,
 Sont les vers qui sans fin les beautez embelissent :*
*Ie dy que l'esprit perd le los du iugement,
 Qui aux vaines grandeurs postpose aueuglement
 Les beautez & beaux dons qui les grandeurs grandissent.*

DISTHIQVE.

*Phebus, Amour, Cypris veult sauuer, nourrir & orner,
 Ton vers, cœur, & chef, d'ombre, de flamme, de fleurs.*

SVR LES METEORES DE I. A. DE BAÏF⁴⁷.

*Tant bien chercher aux cieux leur substance plus pure
 Que n'est l'elementaire, & en leurs actions
 Merquer les tours, les temps, les inclinations,
 Mesme en leurs feux tout nom, tout cours, ordre & figure :*
*Descrire en l'element du feu la nourriture
 Qu'il prend, les qualitez & les impressions :*

*Chanter en l'air ses corps subtils, ses regions,
 Sa pluye, foudre, & vents, neige, & gresle plus dure :
 Chanter tant bien en l'eau, sa liqueur, ses reflux,
 Son sel, ses animaux : puis ce qui est reclus
 Dans terre, ou qui sur elle & vegete & chemine :
 Comme vn BAIF fera, chasque chose en son lieu,
 C'est monstrier qu'on a l'ame en tout vrayment diuine,
 Qui par tout dans ce Tout se mesle ainsi que Dieu.*

A LA FRANCE.

ELEGIE.

*Sur ce que tourne le ciel, & sur ce que close dedans luy
 Forme la Terre encor, l'Onde, le Vuide, le Feu :
 Combien voy-ie en toy sans cesse se naistre de terreurs,
 Et sans cesse en toy, FRANCE, se naistre d'abus ?
 Veux-tu dans vn vers cognoistre la cause de ces deux ?
 C'est le mépris qu'on fait, FRANCE, d'apprendre que c'est.
 Or donc cesse le Feu, l'Air, l'Onde, la Terre, de leurs faits
 Intimider nos sens, tromper, épointre, raurir.
 Mesme le Ciel, par faute de voir de sa Danse le vray cours
 Cesse de mille liens l'ame pesante lier.
 Par la diserte leçon des Vieux (qui mesme de leur rang
 Ont fait par ce labeur estre le docte BAIF)
 S'ouure la cause de tout, tant bien que la crainte, que l'erreur
 Et la superstition faulse, se donte par eux.
 O doncq' digne labeur ! ó Gens dont l'ame ne peut pas
 En rien estre de Feu, d'Air, ne de Terre, ne d'Eau !
 D'elle le Ciel est seul geniteur de son estre le plus pur,
 Tel qu'est l'estre de Dieu presque tel estre creant,
 Vn propre corps luy constituant, qui par sa pesanteur*

Lache, ne puisse le vol roide de l'ame tenir.
Parfois doncq la tirant, & iusqu'au feste de ses ronds,
En voletant, se ficher sur chasque chose la fait.
Lors de ce haut sur tous Elemens treshaute se comprend,
Ains comprend dans soy l'œuure de tous Elemens,
Voire le rond des Cieux, voire ainsi tout ce que sans fin
Cause le Vuide, le Feu, l'Onde, la Terre, le Ciel.
Puis au corps derechef se logeant, par son graue discours
Enclos dans son corps tient de ce monde le corps.
Tant qu'un monde petit clost vn grand monde dedans soy,
Vn miracle encor peut de la chose venir,
L'ame de soy retirant par l'art de la Muse ce grand Tout,
Comme le peut retirer par ce poëme BAIF,
(Mieux que celuy qu'on veit (ce dit-on) d'un verre se bastir
Vn monde en ce petit verre de Dieu se moquant.)
Tous les cieux vrayment figurez peut clorre de ses vers,
Clorre la Terre encor, l'Onde, le Vuide, le Feu.

CHAPITRE.

EN FAVEUR D'ORLANDE

EXCELLENT MUSICIEN⁴⁸.

S'il faut que tes chansons graues ensemble & douces,
Sur l'aile des beaux chants qu'on leur doit inuenter,
Iusqu'aux Rois (ó ma Muse) ains iusqu'aux Dieux tu pouffes :
Des vers en contr'exchange ici tu dois chanter
Pour Orlande, qui peut aux vers l'aile si belle,
D'un heur, d'un air, d'un art, admirable prester.
L'aile qu'Orlande peut donner aux vers, est telle,
Que son vol animé de mouuemens si beaux,
Si prompts, si hauts, surpasse en volant toute autre aile.

*D'enfer au ciel, du ciel aux infernales eaux,
 Mercure en vn moment remonte & redeuale,
 Ayant au chef, aux piés, ses ailerons iumeaux.
 Ce beau vol peut porter à la riue infernale
 Nos vers, au ciel, aux coins de la terre, sans peur
 De ce qui fit en mer choir le fils de Dedale.
 Mercure aussi qu'on fait fort subtil inuenteur,
 En Musique, peut estre, est la Musique mesme,
 Hauffant, baissant, par tout ce beau vol enchanteur.
 Puis donc qu'un tel art donne & course & force extreme
 Aux vers, & puis qu'Orlande vn tel vol façonnant,
 Est des vieux & nouueaux ouuriers l'ouurier suprême:
 Muses qui d'un tel art irez tousiours tenant,
 Comme l'art tient de vous, il ne faut qu'on refuse
 D'orner ce qui vous peut donner tant d'ornement.
 Puis la Musique a pris son beau nom de la Muse,
 Mesme l'air des beaux chants inspirez dans les vers,
 Est comme en vn beau corps vne belle ame infuse.
 Le ciel qui roide emporte avecq' soy l'vniuers,
 Retournant tant de ronds, vne harmonie engendre
 Par leurs accords, tirez de leurs discords diuers
 Si l'humain sens pouuoit de ces cercles entendre
 Le bruit, qui de discords sans reigle, & infinis,
 En tant d'accords reiglez, & finis, se vient rendre,
 Tous les plaisirs humains seroient de nous bannis :
 Mais au defaut des sens, nos esprits de diuine
 Essence, absens des corps, sont au ciel reünis :
 Et raprenans au lieu de leur haute origine,
 Tous ces sons qu'ils auoient autresfois entendus,
 En rapportent des tons dans leur fresle machine :
 Mesme aucuns d'eux si tost qu'ils sont redescendus,
 Tachent faire imiter à leurs sens l'harmonie,
 Qui d'aïse les auoit pareils aux Dieux rendus.
 Telle accordance encor s'imite au ciel, vnüe
 Aux beaux vers, quand la main de Phebus, de ses Sœurs,
 Du tout presque à son gré l'ame des Dieux manie :
 Et qu'eux émeus, forcez, par accents rauisseurs,
 Lairroient & l'Ambrosie, & le Nectar, pour paistre*

*Leurs deitez sans cesse en ces autres douceurs.
 Car que sert l'autre past à leur immortel estre ?
 Mais tel celeste accord à tous coups fait dans eux,
 De leur estre celeste vn sentiment renaiſtre.
 Il ne fait seulement les Dieux se sentir Dieux,
 Mais les hommes il fait, par vne éprise extreme
 Se sentir tels, que font ces Dieux meſme en leurs cieus.
 Noſtre eſſence mortelle, en l'eſſence ſuprême
 Sur l'heure il ne peut pas ſeulement transformer,
 Mais en hommes il peut tourner les beſtes meſme :
 Ains ce qui eſt ſans ame, il ſ'efforce animer,
 Comme le bois ſuiuante, & la ſuiuante pierre,
 Qu'il ſemble d'effort propre & ſans charme charmer.
 Et comme au ciel, en l'air, en la mer, en la terre,
 Aux Dieux, aux hauts eſprits, aux oiſeaux, aux poiſſons,
 Aux beſtes, aux humains, Amour ſes traits deſſerre,
 Voire & encor penetre aux Enfers, par ſes ſons
 Et par ſes chants, qui ſont ſes deux traits, la Muſique
 Force tout ce qu'en tout rencontrent ſes chanſons :
 Elle a meſme forcé la porte Plutonique,
 Retenant le hideux & l'inceſſable aboy,
 Qui ſort par trois goſiers hors du corps Cerberique,
 Quand ce monſtrueus chien, tout transporté, tout coy,
 Tout beant, aualloit ces charmes indomtables,
 Dans ſoy tournant ſa rage en douceur maugré ſoy :
 Quand les Sœurs ſans pitié ſe firent pitoyables,
 Quand les trois autres Sœurs (qui tout deſtin filans,
 Ne flechiſſent iamais) ſe veirent flechiſſables.
 Ces tons ſi forts, ſi dous, penetrans, & coulans,
 Du cruel, de l'auare Enfer les lois faulſerent,
 Toute ombre triſte, rude, & farouche emmielans :
 Tant qu'Yxion, Sifyphe, & Tantale laiſſerent
 Ou le dur ſouuenir & ſentir de leurs maux,
 Ou leur rouë, & leur faix, & leur ſoif, ſ'arreſterent :
 Auffi non ſeulement aux eſprits infernaus
 Cet Orphee euſt fait force, ains aux Dieux, aux Deeſſes,
 Aux Demons, aux humains, aux brutes animaus.
 Noſtre Muſique doncq', qui aux enchantereſſes*

Chançons de cet Orphee exerçoit son pouuoir,
 Les fit sur tous les cœurs autant qu'Amour maistresses.
 Mesme son mont Rhodope en fin ne l'eust peu voir
 De Thyrses affommé par les foles Bacchantes,
 (Car puissance il eust peu sur sa mort mesme auoir :)
 Mais les barbares bruits des cymbales sonnantes,
 Des éclatantes vois, des cornets, des tabours,
 Estoufferent l'effort de chançons si puissantes.
 La Musique plus vraye & parfaite a tousiours
 Telle rencontre, alors que plus on chante & sonne,
 Que des meilleurs ouuriers on fait plus le rebours.
 Ainsi contre Apollon ses lours tuyaus entonne
 Le Satyre Marsye : & le iars éclatant
 Pense égaller l'oiseau dont Meandre resonne.
 Ces Bacchantes, qui haine extreme alloient portant
 A tel honneur, festans leurs iours Trieteriques
 Alloient par tout errant, chantant, dansant, saultant :
 Mais si le sainct effort de si rares Musiques
 Eust peulors dans leurs chefs, dans leurs cœurs penetrer,
 Pleins de vapeurs, d'ardeurs, & de rages Bacchiques,
 Auecques la Musique Orphee eust fait entrer
 L'amour mesme au dedans des vineuses Menades,
 Faisant ces deux pareils en force se monstrier.
 Car l'vne tous leurs sens & troublez & malades,
 Eust remis en leur train : & l'Amour eust domté
 La haine sa contraire éprise en ces Thyades :
 Doucement le cerueau par tels appas flaté
 Eust mis hors toute erreur, & fureur, par l'aureille :
 Et l'amour allumé dans le cœur eust esté.
 L'admiration doncq' de chose nonpareille,
 Vers Orphee eust esté tel amour produisant :
 Et la Musique seule eust fait telle merueille.
 Mesme aux amours plus vrais la Musique attisant
 Au cœur, au chef émeu, le desir, la memoire,
 Va l'apprehension viuement embrasant.
 Amour fait & refait par elle sa victoire,
 Et croy que cault il porte en son carquois des traits,
 Qu'il luy derobe, à fin d'en restaurer sa gloire.

Aussi de mesme pere & mesme mere extraits
Je les croy, frere & sœur : car la Venus celeste
Est la mere, & le ciel dans elle les a faits.
L'un l'autre s'accompagne, & sont pareils au reste
Tous leurs effets, sinon que par douceur la Sœur
Rrompt cela, dont le frere aigre & fascheux moleste :
Ou quand languide il dort, qu'il dilaye mal-seur,
Que trop fier il mesprise, elle l'éveille, assure,
Et rabaisse, par viue, aspre, & braue douceur.
Aussi se souenant de leur pere, à toute heure
Nous portent dans le ciel, & font entrer en nous
La Venus, qui d'un heur celeste nous bien-heure.
Vous donc tous, qui goustez tous les plus saints & doux
Plaisirs, que la Venus coniointe au ciel, fait naistre,
Et qu'Amour & Musique ont fait sentir en vous :
Qui Orphee admirez en tel art si grand maistre,
Iugeans par là les cueurs plus lourds, plus durs, plus froids,
Plus enterrez, plus morts en cœurs humains renaistre.
Car sont les animaux, rochers, daulphins & bois,
Et vrays enfers d'Orphee, ou d'Arion encore,
Ou d'un, dont Thebes print & ses murs, & ses loix.
Vous qui discerniez bien ceux dont cest art s'honore
D'auec les faux ouuriers : & qui voudriez ouïr
Cela dont le banquet des hauts Dieux se decore
Quand Phebus & ses Sœurs les viennent éiouiïr,
Rauiïr & posseder : & qui de l'harmonique
Branle des cieux tournans, voudriez mesme iouiïr :
Vous qui aimez les vers, qui mieux qu'un Atlantique
Neueu courrier des Dieux ne les pourroit porter,
Seroyent portez au ciel sur l'aile de Musique :
Vous qui voudriez, peut estre, ouïr mes vers chanter
D'un chant diuers & digne, admirez tous Orlande,
Qui peut tout tel vouloir en vous tous contenter.
Il peut faire en vous naistre vne Venus plus grande
Que n'est l'autre, ie croy, faisant qu'Amour ainsi
Auec sa Sœur, trop plus que iamais vous commande.
Il pourroit faire en terre, & aux Enfers aussi,
Sur ce qui est viuant, sans vie, & hors de vie,

*Plus que n'en fit Orphee, autant là bas qu'ici.
 Il peut d'invention docte, douce, & hardie,
 Qui contente le docte & retient l'ignorant,
 D'Apollon, de ses Sœurs, vaincre la melodie.
 Son ame, que ie cuide, alla des cieux tirant
 Tous les tons plus parfaits, tant que mesme il égale
 L'accord meilleur que font ces cieux en se virant.
 A tous beaux vers, & mesme aux miens, ie croy, fatale
 Son aile, reuolant par tout l'ample vniuers,
 C'est le but, le loyer que toy, Muse, en mes vers
 Attens, d'auoir chanté sa Muse musicale.*

A LOYSE L'ARCHER.

SONNET.

*Si Orlande sent bien, qu'outre son grand merite,
 Par ces miens vers son los peut prendre accroissement,
 Qu'il sçache gré, LOYSE, à toy premierement,
 Puis à moy, que sans fin tout grand merite excite.
 Ton sçauoir, ta façon, ta vois, si fort incite
 Tous ceux, dont la vertu peut donner ornement
 Aux vertus, qu'il conuient qu'en cela promptement
 Vers la vertu, vers toy, vers soymesme on s'aquite.
 Air pour air, par ses chants Orlande payera
 Mes vers, leur soufflant l'ame : il te satisfera
 Par ses chansons : mais force & grace bien plus grande
 Ses chansons reprendront par ta vois, par tes doigts :
 Au lieu doncq' de le voir quitte enuers toy, tu dois
 Obliger de rechef l'art & le nom d'Orlande.*

SVR LA GRAMMAIRE DE P. RAMVS⁴⁹.

*Les vieux Gaulois auoyent tous arts en leur langage,
 Mais Dis l'un de leurs Dieux (qui riche tient couuers
 Sous les obscures nuités mille thresors diuers)
 Aux champs Elysiens retint des arts l'vsage :
 Il falloit doncq' auoir pour là bas penetrer,
 Les rappeler, les faire en l'air Gaulois rentrer,
 Ce Rameau d'or, par eux redorant tout nostre age.*

SONNET

SVR LES DIALOGVES D'HONNEVR DE I. BAPTISTE
 POSSEVIN⁵⁰.

*Si de l'honneur le nom s'honore en toutes parts,
 S'il fait seul les duels, les affauts, les iournees :
 S'il conduit au sçauoir les ames les mieux nees,
 Honneur le seul guidon d'Apollon & de Mars :
 Bref, s'il est nourricier & nourriçon des arts,
 S'il est seul conducteur des plus grand's destinees,
 Vainqueur de la ranqueur, de la mort, des annees,
 Et bien souuent le fleau des Rois & des Cefars :
 Quel poinct plus honorable eust trouué pour deduire,
 L'authieur Italien, ne Gruget pour traduire,
 Fors l'honneur & son poinct, des outrages domteur ?
 Ceux doncques de ce temps, & leurs enfans encore,
 Soyent tels enuers ceux cy, que cet Honneur honore
 D'un honneur eternal & l'un & l'autre Authieur.*

ODE

SVR LA TRADUCTION DE PAUL EMILE.

Faiète par Jean Regnard, Sieur de Miguetiere ⁵¹.

*Si les sages Dieux, qu'on doit croire
 Jaloux de nostre basse gloire,
 N'auoyent d'une imperfection
 Bridé toute humaine action,
 A fin de rabaisser l'audace
 Des hommes, leur rebelle race :
 Et si dès le commencement
 Ils n'auoyent meslé iustement,
 Et leur defaueur & leur grace,
 Par mille beaux faits entrepris,
 Par mille admirables écrits,
 Maugré le dard de la mort blesme,
 Mille mortels se fussent faits
 Eux-mesme immortels & parfaits,
 Aussi bien que les grands Dieux mesme :
 Mais ceste ordonnance suprême,
 A fait qu'aucun peuple n'ait eu
 Le pouuoir d'empescher qu'un vice,
 Apres mille efforts n'obscurcisse
 Tout ce que de bon il a peu.*

*Les peuples que Phebus éclaire
 Tous les premiers, quand au matin
 A son leuer il fait retirer
 De sa sœur le char argentin,
 Ont premierement par vaillances,
 Par la grandeur de leurs puissances,
 Par hautes apprehensions,*

*Et par doctes inuentions,
 Meres de toutes nos sciences,
 Taché d'égaller leur pouuoir,
 Taché d'égaller leur sçauoir,
 Voire & par leur renom, leur vie,
 Aux Dieux, qui estoient maistres d'eux :
 Mais tousiours l'orgueil hasardeux
 A sus la vraye gloire enuie.
 Car leur gloire leur fut rauie,
 Ou pour au milieu de leur bien
 Auoir voulu trop entreprendre,
 Ou pour en voulant tout apprendre,
 A la fin ne comprendre rien.*

*Quelle entreprise a ton trouuee
 Qu'ils ayent iamais acheuee,
 Comme deuant ils la pensoyent ?
 Tantost quand plus ils s'efforçoient
 De venir au but de la chose,
 Le tour du destin, qui s'oppose
 A nos forces, à nos conseils,
 Rompoit les humains appareils,
 Inutiles, quand trop on ose :
 Tantost voulans cognoistre tout,
 Ils sentoient au lieu d'estre au bout
 La peine, loyer de la peine,
 Ou sus vn principe inuenté
 Ils asseuroyent leur verité,
 Ainsi qu'vne tour sur l'arene,
 Ou d'vne pieté qui meine
 Cent mille superstitions,
 Faisant semblant d'atteindre aux nuës,
 Et parlant par voyes incongneuës
 Bigarroyent leurs opinions.*

*Depuis la cauteleuse Grece,
 La Grece tousiours mentereffe,
 Et par beaux faits & par écrits
 Voulut à tous raur le pris
 De ceste immortalité grande,*

Que l'homme ainsi qu'un Dieu demande :
 Mais leurs vertus ils embrouilloient
 Des vices, dont ils se souilloient,
 Et de mainte execrable offrande,
 En masquant d'une piété
 Leur detestable cruauté :
 Ou bien dans l'onde obliuieuse
 Enuoioyent leur nom desia mort,
 Pour s'estre efforcez pour le tort,
 Fust par audace auantageuse,
 Fust par ruse malicieuse,
 Ou bien s'ils l'ont fait viure ici,
 Ils l'ont fait viure avec leur honte,
 Et nostre reproche, qui doute
 Leur labeur & leur gloire aussi.

Que diray-ie de mille songes,
 Mille fables, mille mensonges,
 Dont ils pensoyent orner leurs faits,
 Et leurs beaux escripts contrefaits ?
 Quoy que le vulgaire m'en tance,
 Je me permets sans arrogance
 De dire, que la grand' faueur,
 Que nous faisons à leur labeur,
 Ne vient que de nostre ignorance,
 Qui approuue, comme à credit,
 Tout ce que le commun nous dit,
 Sans que rien à soy lon retire.
 Ce que le Ciel plus chichement
 Nous donne, c'est le iugement :
 Qui fait que i'ose encore dire,
 Que tous ceux qui veulent escrire
 Du tout comme l'antiquité,
 Seruans aux aueugles d'amorce,
 Se pensent eux mesme sans force,
 Et sans yeux la posterité.

Apres que les destins bornerent
 L'heur des Grecs, les Romains regnerent,
 Ces plus fiers que vaillans Romains,

Qui pensoyent tenir en leurs mains,
 Fust en guerre, fust en doctrine,
 Les gonds de ceste grand' machine :
 Mais par mainte sedition,
 Qu'ensantoit leur presumption,
 Ont fait eux mesme leur ruine.
 Laissons mille vices vilains,
 Dont leurs plus beaux actes sont pleins,
 Comme le ciel les entremesle :
 Laissons leurs procez obstinez,
 Laissons leurs cœurs effeminez,
 Quand on combattoit pesle-mesle :
 Laissons & le foudre & la gresle,
 Qui leur serain souuent brouilloit,
 Et laissons vne enuie extreme,
 Qui au sang de leurs amis mesme
 De rage souuent se souilloit.

Si est-ce qu'entre tant de fautes
 Ils ont leué leurs gloires hautes,
 Par beaucoup de braues vainqueurs,
 Par beaucoup de doctes auteurs :
 Et bien que si forts ils ne fussent,
 Bien que souuent mesme ils receussent,
 Voyant l'autre camp affronté,
 La froide peur de leur costé :
 Et combien que tant ils ne sçeussent,
 Par grands morgues, par grands moyens,
 Par la largesse de leurs biens,
 Seruoyent d'épouuentail au monde,
 Encore leur viuant renom
 Nous espouuantant de leur nom,
 Ne sentiroit la nuit profonde,
 Noyé dedans l'infemale onde,
 Si les bons esprits & le temps
 Ne decouuroyent que les plus braues,
 Les mieux difans, & les plus graues,
 Font bien souuent les charlatans.
 Mais que diray-ie de leur race,

Qui encore aujourdhuy pourchasse
 De se faire nommer de nous,
 Le peuple le mieux né de tous?
 Je ne parle point de leurs vices,
 Je sçay que tousiours les malices,
 S'on les contrepoise aux bienfaits,
 Rauallent l'honneur sous le fais.
 Et puis tousiours quelques supplices,
 Suiuent ceux-là, qui écriuans
 Parlent librement des viuans :
 Je ne sçay pas si ce peuple ose,
 En reprenant vn cœur plus haut,
 Quelque beau fait quand il le faut,
 Je diray ceste seule chose,
 Puis qu'il faut que ma flamme enclose
 Trouue vn soupirail en cela,
 Que ce peuple & son voisinage
 Nous donne souuent tesmoignage,
 Que les Gots ont passé par là.
 Encore ont ils ceste prudence
 De s'authoriser d'vn silence,
 Et par mille admirations,
 Quelquefois par inuentions,
 De mains, d'espaules, de louanges,
 Se faire admirer aux estranges :
 Mais toy, mais toy, peuple François,
 Qui, vaillant, iamais sous les lois
 D'vn peuple estrange ne te ranges,
 Quel autre plus grand vice as tu
 Qui obscurcisse ta vertu,
 Sinon le mépris de ta gloire?
 Je sçay qu'aucun n'egallera
 Ce qu'il a fait, ce qu'il fera,
 Aux couronnes de ta victoire :
 Mais si des hommes la memoire
 Ne les fait à tous siecles voir,
 Qu'as tu gagné par tant d'alarmes,
 Sinon que perdre tes gensdarmes,

Et le plus beau de ton espoir ?
 Quelle autre plus belle esperance
 Auois tu, pour la recompense
 De tant de trauail despendu,
 Et de tant de sang respandu,
 Sinon l'honneur, qui deuoit suiure
 Ta vaillance, & qui ne peut viure
 Si quelque ingenieuse main,
 Mieux qu'en vne taille d'airain,
 D'or, de bois, de marbre, & de cuiure,
 Ne l'anime si doctement,
 Qu'on y voye eternellement
 Vne ame des siecles maistresse ?
 Mais comme ennemi du plus beau
 Que nous ayons d'un lourd tombeau,
 Tu fais que ta lourde paresse
 Ton nom & tes ayeulx oppresse,
 Ou pour de tout temps mettre au bas
 Les vrais artisans de la vie,
 Qui par les ans n'est point rauie,
 Ou pour ne te cognoistre pas.
 Voila ce que le ciel t'enuoye,
 Voila le trait dont il foudroye
 Tout cela que tu as de bon,
 En te priuant du vray guerdon
 Que la seule vertu merite.
 Mais i'attens qu'une chatemite
 Contre mes vers grince les dents,
 Qui Sardanapale au dedans,
 Contreface au dehors l'hermite :
 Me faisant de ce lourd defaut
 Vne vertu, disant qu'il faut
 Estimer que la gloire humaine
 Est vne honte deuant Dieu,
 Et que si lon fiche en ce lieu
 Quelque attente, l'attente est vaine :
 Mais si ceste beste vilaine
 Veut sonder son espoir infet,

*Elle trouuera que la rage
D'auoir quelque gloire en son age,
De tel masque la contrefait.*

*Je ſçay qu'vn peuple qui se vante,
Rend ſa gloire au ciel deplaiſante,
C'eſt le vice dont i'ay blaſmez
Les peuples parauant nommez :
Mais ſi la choſe que lon traitte
Se voit au naturel pourtraitte,
Quel autre eguillon voudroit on
Pour embraffer ce qui eſt bon,
Et fuyr la choſe mal faite?*

*Dy moy, donc ſi les auteurs ſaincts
N'euffent par hiſtoire depeints
Les faits ſacrez que lon doit croire,
Qu'eust-il en ce monde reſté*

*De foy, de loy, de pieté,
Veu que du vieil temps la victoire
En eust effacé la memoire?*

*Dy moy ſi tout Roy des Chreſtiens
Voyoit nos hiſtoires bien peintes,
Suiuroit-il pas les guerres ſainctes
Ainſi que nos Rois anciens?*

*Mais quel Prince auroit ce courage,
S'il eſt amy du beau langage,
Et ſi les hiſtoires des vieux
Ont deſia paſſé par ſes yeux,
De vouloir tous les faits apprendre,
Qu'ont voulu iadis entreprendre
Nos peres, des Dieux les enfans,
De toute guerre triomphans,
Veu qu'on ne les ſçauroit où prendre,
Sinon de quelques vieux ramas
De Chroniques, & vieux fatras
Qui doiuent ſeruir, ce me ſemble,
D'enuelopemens aux merciers,
Et de cornets aux eſpiciers :
Ou bien quand vne feſte aſſemble*

*Six ou sept artisans ensemble,
Entre les tisons, & les pots,
Leur faire passer la froidure,
Tous bayans apres la lecture,
Dont presque ils épellent les mots?*

*Mais, au rebours, quel homme braue
S'estant acquis vn style graue,
Et s'estant enrichi de traits,
Sur les meilleurs des vieux pourtraits,
Eust voulu se mettre en tel œuure,
Veux qu'en toy, Peuple, lon deceuure
Vne ingratitude enuers ceux
Qui sont de ton bien soucieux,
Et plus qu'en autre qui se treuue?
Le ciel qui fait tout par compas,
Fait que ceux, qui ne peuuent pas,
Veulent toute chose parfaire :
Et que ceux qui le peuuent bien,
Ne veulent iamais faire rien.
Quelque esprit aux Muses contraire
Entreprendra bien tel affaire,
Qui, nourri seulement aux plaid,
Apporte du creu de sa terre,
Et souuent parlant de la guerre,
Du pur iargon de son palais.*

*FRANÇOIS, ce grand Roy, dont la France
Prend iustement vne arrogance,
Voulut de nos Rois le premier
Chasser ce vice coustumier,
Qu'apastoit tousiours la paresse
Pour amortir nostre hauteffe :
Et ainsi que de toutes pars
Les plus doctes hommes espars
Il appelloit par sa largeffe,
Dedans sa France il appella
(Peux tu bien entendre cela,
O peuple, sans rougir de honte,
Voyant qu'il faut qu'vn estrange*

Vienne tes histoires renger,
 Et qu'un peuple que chacun domte
 De ceste gloire te surmonte?)
 Il appella doncques à foy
 Ce docte historien Æmile,
 L'honneur de Veronne, sa ville,
 Du peuple Italique & de toy.

Or ce n'est pas tout, que la peine
 D'un docte escriuain nous rameine
 Nos ayeulx dehors de la nuit,
 Si chacun n'en reçoit le fruit.
 Vne histoire n'est pas suiuite
 Pour ceux seulement qui leur vie
 Consomment au parler Romain,
 Où Æmile employa sa main :
 Il faut qu'on contente l'enuie,
 En sa propre langue escriuant,
 Du gentil-homme peu sçauant,
 Et d'une grand' part du vulgaire,
 Qui veut aussi bien voir son los
 Sous la main d'ignorance enclos,
 Sortir en lumiere plus claire.
 Ce que mon REGNARD a sceu faire,
 Rendant Æmile d'un tel heur,
 Qu'un autre qui a voulu suiure
 Le premier & second liure
 Doit borner au tiers son labeur.

Ce n'est pas moy qui chacun prise
 Dans mes vers, & qui autorise
 Pour estre quitte à mon ami,
 Des écrits forgez à demi :
 Ma liberté inuiolable,
 Et ma louange est equitable,
 Et ne sçay que c'est qu'en flattant
 Louer quelcun, puis detraçant
 De son nom plaisanter à table.
 Il ne faut la gloire celer
 Des amis, ny trop en parler :

*Ce qui a fait qu'en bref ie vante
 La double gloire de celuy,
 Qui brauement vient aujourdhuy
 Entre nostre troupe sçauante,
 Combattre la troupe ignorante,
 Et qui suiuant le Dieu guerrier,
 Meflant les liures aux alarmes,
 Bien faisant, bien disant des armes,
 Doit attendre vn double laurier.*

*Toy troupe des Dieux, qui maistrises
 Dessus toutes nos entreprises,
 Et toy qui nous donnes les loix,
 HENRY, le meilleur Roy des Rois :
 Toy ANNE aussi, dont la hauteffe
 A fait que cet œuure on t'adresse,
 Vueillez, les vns par leur bonté,
 L'autre par liberalité,
 L'autre par moyen & adresse,
 Par l'exemple de cestuy-ci
 Nous inciter si bien ici
 A bien faire & à bien écrire,
 Puis qu'un bon siecle est retourné,
 Puis que le ciel a ordonné
 Au peuple François plus d'Empire,
 Qu'à autre que i'aye sçeu dire :
 Qu'en gloire il les surmonte tous,
 Tant que, si parfaits nous ne sommes,
 Nous puissions les premiers des hommes,
 O grands Dieux, approcher de vous.*

SVR LE MONOPHILE

D'ESTIENNE PASQUIER,

Aduocat en la Cour de Parlement ⁵².

*Ne verray-ie point que ma France
 S'estonne de son siecle heureux,
 Mais de son siecle malheureux,
 Qui n'a de son heur cognoissance?
 Verray-ie point cet an nouueau,
 Que le Latonien flambeau,
 Qui va reuoir son Ganymede,
 Chasse auecques ses ans passez,
 Ces ans à tout iamais chassez,
 Le mal dont ce mal nous procede?
 Verray-ie point qu'il te regarde,
 (O ma France) encor vne fois,
 Gouster la douceur de ses loix,
 Qui seule de l'oubli te garde?
 Loix que le Prince Delien
 Sur son coupeau Theffalien,
 Entre ses sçauantes Sœurs donne :
 Loix qui mieux te couronneroyent
 Que quand les Rois adiousteroyent
 L'autre couronne à leur couronne.
 Pourquoi parmi nostre ignorance
 Semez-vous (o doctes esprits)
 Tant d'œuvres, si pour vostre prix
 Vous n'aez que la repentance?
 La terre qui vous a portez,
 La terre que vous exaltez,
 Ialouse de voir vos louanges
 Se faire maistresses des ans,*

*Engloutit ses propres enfans,
Pitié mesme aux terres estranges.*

*Mocquons nous, Lyre, ie te prie,
Mocquons nous des feueritez
De ces vieux sourcils despitez,
Par qui tout œuure se decrie?
Que seruira (dit vn vilain)
Cest œuure de mensonge plein,
Qui le peuple à mensonge incite ?
O vilains, voulez-vous encor
Dessous vn masque de Nestor
Celer vn deforme TherSITE ?*

*Moquons nous, ma Lyre, & me chante
Que de ce vieil siecle doré,
Ce siecle pour l'or adoré,
Ia la saison nous est presente :
L'or tout seul retient son honneur,
L'or seul de France le bon heur,
L'or qui a la terre pour mere,
Veult clorre au ventre maternel
Dessous vn cercueil eternal,
Tous ceux qui ont le ciel pour pere :*

*Tant l'ambition execrable
Loing de la vertu se tenant,
Hait le bien d'autre part venant
Que de sa faim insatiable :
Ce qui de son gibier n'est pas,
Ne sera iamais son repas :
Et comme l'asne courbé laissé
Les fleurs, pour manger les chardons,
Reiette les celestes dons,
Et sa seule fange careffe.*

*Mocquons-nous, ma Lyre, & brocarde
Ces autres finges, qui mal nés
Pendent vn chacun à leur nés
Sous vn demi-ris, que lon farde
De quelques gestes courtisans :
Ceux-ci par mines déprisans*

*Les bonnes choses qu'ils n'entendent,
Se vont naurans de leur cousteau,
Mesme de leur propre cordeau
Deuant les doctes yeux se pendent.*

*Mocquons nous, Lyre, d'auantage
De ceux-là qui mesme entre nous,
Estans l'un de l'autre ialoux,
Blasment l'un de l'autre l'ouurage :
Et bien qu'ils celent au dedans
Leurs poisons sans fin remordans,
Ils appastent de leur mouëlle
L'enuie qui dedans se paist,
L'enuie qui sans fin leur est
Et leur amie, & leur bourrelle.*

*Mais qui nous fait ores, ma Lyre,
Changer tellement nostre son,
Que la douceur de la chanson
Se tourne en l'aigreur de Satyre?
PASQUIER, destourne nous du ris,
PASQUIER, entre les bons esprits
De la France vne gloire rare,
R'adresse vers toy nostre voix,
De toy seul parler ie deuois,
Mais sans fin ce malheur m'esgare.*

*Si nostre terre n'estoit telle
Que tu peux voir dedans mes vers,
France combleroit l'uniuers
Ia ia de ta gloire immortelle,
Pour auoir si bien mis au iour
De ton Monophile l'amour :
Mais hélas hélas! nostre gloire
En France n'aura point son cours,
Si le temps rechangeant tousiours,
N'a mesme sus France victoire.*

*Sus donc, Faucheur, que lon s'emplume,
Raze tout, pren l'affaire en main,
Et tant, que contre nous en vain
Se puisse obstiner la coustume.*

*Si tu fais vn tel changement,
 La nostre PASQUIER iustement
 Vaincra d'une eternelle vie
 L'Ignorance, le gros sourci,
 L'ardente ambition aussi,
 Le ris, & l'escumeuse enuie.*

ODE

SVR LES SINGVLARITEZ DE LA FRANCE ANTARCTIQVE,
 D'ANDRÉ THEVET,

Cofmographe du Roy⁵³.

*Si nous auions pour nous les Dieux,
 Si nostre peuple auoit des yeux,
 Si les grands aimoyent les doctrines,
 Si nos Magistrats traffiqueurs,
 Aimoyent mieux s'enrichir de mœurs,
 Que s'enrichir de nos ruines :
 Si ceux là qui se vont masquans
 Du nom de Docte, en se mocquans,
 N'aimoyent mieux mordre les sciences,
 Qu'en remordre leurs consciences :
 Ayant d'un tel heur labouré,
 THEVET, tu serois assure
 Des moissons de ton labourage,
 Quand fauoriser tu verrois
 Aux Dieux, aux hommes, & aux Rois,
 Et ton voyage, & ton ouurage.
 Car si encor nous estimons
 De ceux là les superbes noms,*

Qui dans leur grand Argon oferent
 Afferuir Neptune au fardeau,
 Et qui maugré l'ire de l'eau
 Jusques dans le Phafe voguerent :
 Si pour auoir veu tant de lieux,
 Vlyffe est presque entre les Dieux,
 Combien plus ton voyage t'orne,
 Quand passant sous le Capricorne,
 As veu ce qui eust fait pleurer
 Alexandre? Si honorer
 Lon doit Ptolemee en ses œuures,
 Qu'est-ce qui ne t'honoreroit,
 Qui, cela que l'autre ignoroit,
 Tant heureusement nous deceuures?
 Mais le Ciel par nous irrité,
 Semble d'un œil tant depité
 Regarder nostre ingrate France.
 Les petits sont tant abrutis,
 Et les plus grands, qui des petits
 Sont la lumiere & la puissance,
 S'empeschent tousiours tellement
 En vn trompeur accroissement,
 Que veu que rien ne leur peut plaire,
 Que ce qui peut plus grands les faire :
 Celuy-là fait beaucoup pour soy
 Qui fait en France comme moy,
 Cachant sa vertu la plus rare :
 Et croy, veu ce temps vicieux,
 Qu'encor ton liure seroit mieux
 En ton Amerique barbare.
 Car qui voudroit vn peu blasmer
 Le pays qu'il nous faut aimer,
 Il trouueroit la France Arctique
 Auoir plus de monstres, ie croy,
 Et plus de barbarie en soy,
 Que n'a pas ta France Antarctique.
 Ces Barbares marchent tous nuds :
 Et nous, nous marchons incogneus,

*Fardés, masquez. Ce peuple estrange
 A la pieté ne se renge :
 Nous la nostre nous mesprisons,
 Pipons, vendons, & deguifons.
 Ces Barbares pour se conduire
 N'ont pas tant que nous de raison :
 Mais qui ne voit que la foison
 N'en sert que pour nous entre-nuire ?
 Toutesfois, toutesfois ce Dieu,
 Qui n'a pas banni de ce lieu
 L'Esperance nostre nourrice,
 Changeant des cieux l'inimitié,
 Aura de sa France pitié,
 Tant pour le malheur que le vice.
 Je voy nos Rois, & leurs enfans,
 De leurs ennemis triomphans,
 Et nos magistrats honorables
 Embrasser les choses louables,
 Separans les boucs des agneaux,
 Oster en France deux bandeaux :
 Au peuple celuy d'ignorance,
 A eux celuy de leur ardeur,
 Lors ton liure aura bien plus d'heur
 En sa vie, qu'en sa naissance.*

ODE A CLAVDE COLET,

SVR LE IX. D'AMADIS⁵⁴.

*Le temps malheureux où nous sommes,
 Plombant les lourds esprits des hommes,
 Ne permet qu'on puisse honorer
 Ceux, qui, bannissant l'Ignorance,*

*Tachent de retrainier en France
L'age, qui nous viendroit dorer :
Sans nostre enuenimé courage,
Qui, reiettant chacun ouirage,
Veult tousiours sa rouille endurer.*

*Mesme le mal, qui plus estrange
Nourrit nostre cœur en sa fange,
C'est que tousiours nous trouuons bien
Quelque raison, quelque deffense,
Ou quelque probable apparence,
Pour battre contre nostre bien,
Sans que pour la chose louable
(Bien qu'elle nous soit profitable)
Nostre esprit se condamne en rien.*

*Tant est la venimeuse enuie
Familiere de nostre vie,
Qu'vn bien est plustost deietté,
Qu'vn mespris d'vn bien salutaire,
D'vn bien qui mesme pourroit plaire,
Puisse estre des hommes quitté :
Et ne faut point que lon escriue,
En espoir qu'au monde lon viue,
Sinon par la posterité.*

*Du Philosophe, du Poëte
La peine est à ceci suiette,
Qu'on n'eust point escrit au millieu
De nos vieux Payens autre chose,
Que cela qu'escrire lon ose,
Voire s'on escriuoit de Dieu,
On trouueroit qu'Hypocrisie,
Ou bien que l'auugle Herefie
En tels escrits auroit son lieu.*

*Ne sçais-tu pas que i'emprisonne
Les graces que le ciel me donne,
Dessous vn silence obstiné?
Bien que ie sente en moy la gloire
Et Poëtique & Oratoire :
Bien que le Ciel m'ait destiné*

*Pour plus haute philosophie,
Et bien que braue ie me fie
D'estre au monde heureusement né.
Mais quand on me verroit confondre
Tous nos anciens, & refondre
Des sciences vn Rond nouueau,
On ne verroit point que ma France
Vint estrener telle assurance,
Sinon que d'vn obscur tombeau,
Pour se rendre à son bien contraire,
Et de ses amis aduerfaire,
Ne souffrir vn esprit plus beau.*

*Faut-il donc que tu t'esmerueilles,
COLET, si les doctes merueilles
Tant des amours que des combats,
Si ta plus mielleuse parole,
Si mesme du peuple l'eschole
Façonnant les courages bas,
Maugré ton heureuse entreprise,
Par le peuple en mespris est mise,
Peuple indigne de tels appas?*

*L'vn tantost d'vn front venerable,
De son front bannira ta fable,
Et sourcilleux contre son heur,
Aime mieux reietter tout l'œuure,
Que lire ce qui luy deceuure
Le contraire de sa fureur :
Lequel sera, si la rencontre
D'vn bon siecle s'oppose contre,
Du peuple la fable & l'horreur.*

*L'antiquité qui s'eternise
Par ceux là mesme qu'elle prise,
Estimoit vn œuure immortel,
Quand la façon bien ordonnee
Passoit la matiere donnee :
Ton ouurage, COLET, est tel,
Qui ceste mentereffe feinte,
Par ta docte escriture as peinte,*

D'un pinceau qui n'est point mortel.

*Penferoit-on bien qu'un Homere
Depeignant de Pirrhe le pere,
Ou bien de Laërte le fils,
Sous tant d'alarmes furieuses,
Sous tant d'erreurs auantureuses,
Sous tant de dangers desconfits,
N'ait voulu voiler la vaillance,
N'ait voulu voiler la constance,
Double but aux hommes prefix ?*

*Lors que lon lit la destinee
De cest Anchisien Ænee,
Le regne Troyen replantant :
Ne voit-on pas ces mesmes choses
Estre hors des fables écloses,
Que le Mantouan va chantant ?
Et toutesfois de telles fables
Les façons, à iamais durables,
Vont l'une & l'autre mort domtant.*

*Poursuy donc, COLET, fay toy viure,
Et ton nom, comme moy, n'enyure
Dessus le riuage oublieux,
Par faute d'auoir ce courage,
De supporter l'iniuste rage
De nostre siecle iniurieux :
Tu vaincras, peut estre, l'audace
Des siecles, tirant par ta trace
Mes escrits dépitant les vieux.*

AVX CENDRES DV MESME COLET.

*Si ma voix, qui me doit bien tost pousser au nombre
Des Immortels, pouuoit aller iusqu'à ton ombre,
COLET, à qui la mort*

*Se monstra trop ialoufe & dépite d'attendre
 Que tu eusses parfait ce qui te peut deffendre
 De fon auare port :*
*Si tu pouuois encor sous la cadence faincte
 D'vn Lut, qui gemiroit & ta mort, & ma plainte,
 Tout ainfi te rauir,
 Que tu te rauiffois deffous tant de merueilles,
 Lors que durant tes iours ie faisois tes oreilles
 Sous mes loix s'afferuir :*
*Tu ferois escouter à la troupe sacree
 Des Manes bien heureux, qui seule se recree
 Entre les lauriers verds,
 Les mots que maintenant deuôt en mon office
 Ie rediray neuf fois, pour l'heureux sacrifice,
 Que te doiuent mes vers.*
*Mais pource que ma voix, aduersaire aux tenebres,
 Ne pourroit pas passer par les fleues funebres,
 Qui de bras tortillez
 Vous ferrent à l'entour, & dont, peut estre, l'onde
 Pourroit fouiller mes vers, qui dedans nostre monde
 Ne seront point fouillez :*
*Il me faut contenter, pour mon deuoir te rendre,
 De tesmoigner tout bas à ta muette cendre,
 Bien que ce soit en vain,
 Que ceste horrible Sœur qui a tranché ta vie,
 Ne trancha point alors l'amitié qui me lie,
 Où rien ne peut fa main.*
*Que les fardez amis, dont l'amitié chancelle
 Sous le vouloir du fort, eurent vn IODELLE,
 Obstiné pour vanger
 Toute amitié rompue, amoindrie, & volage,
 Autant qu'il est ami des bons amis, que l'age
 Ne peut iamais changer.*
*Sois moy donc vn tesmoin, ô toy Tumbepoudreuse,
 Sois moy donc vn tesmoin, ô toy Fosse cendreuse,
 Qui t'anoblis des os
 Defia pourris en toy, fois tesmoin que i'arrache
 Maugré l'iniuste mort ce beau nom, qui se cache*

*Dedans ta poudre enclos.
Vous qui m'accompagnez, ô trois fois trois pucelles,
Qu'on donne à ce beau nom des ailes immortelles,
Pour voler de ce lieu,
Iusqu'à l'autel que tient vostre mere Memoire,
Qui regaignant sans fin sus la mort la victoire,
D'un homme fait un Dieu.
Pour accomplir mon vœu, ie vois trois fois esandre
Trois gouttes de ce lait dessus la seiche cendre,
Et tout autant de vin,
Tien, receoy le cyprés, l'amarante, & la rose,
O Cendre bien heureuse, & mollement repose
Icy iusqu'à la fin.*





LES
DISCOVRS DE IVLES CESAR

AVANT LE PASSAGE DV RVBICON.

AV ROY^{es}.

*On croit que ce qui plus pousse, dresse, & contente
Des mieux nés le desir, le proiet, & l'attente,
SIRE, c'est le service & la suite de ceux
Que Dieu mesme & Nature ont commis dessus eux :
Tant pour leur dominer que pour en tout affaire
Comme Nature & Dieu tacher de leur bien faire,
Sans mors les gouverner, sans dol les maintenir,
Sans fin en paix & guerre ensemble les vnir :
Pour les vnir à soy prendre vn desir extreme
De leurs biens & repos autant que des siens mesme :
Chercher à les cognoistre, & en leur commandant
Les merquer pour s'aider d'eux mesme en leur aidant.
Car là le Roy doit mettre & le but de sa gloire,
Et l'espoir le plus haut de sa longue memoire,
Comme en luy nous mettons (quand on a ce bon heur
De le suiure & seruir) le but de nostre honneur.
Croy pourtant qu'un esprit vrayment haut & deliure
De ioug & vaine ardeur, hait de seruir & suiure
Et les Rois & leurs cours, dont pour les seuls appas*

*D'un espoir, il espouse & les toits, & les pas,
 Sans qu'un vouloir plus franc, que l'espoir ne peut estre,
 Et sans qu'un eguillon, que luy peut faire naistre
 La vertu, pour prevoir l'honneur futur d'un Roy,
 Et sans qu'un iuste amour l'y contraigne de soy.
 C'est pourquoy les plus grands qui furent oncq' au monde,
 Dedaignoient des Tyrans la Court en tout seconde,
 Fors qu'en honneur, vertu, iustice, & liberté,
 Dont telles Courts auoyent sans cesse pauureté :
 Tant que ces gens viuoyent en leur pauure sagesse
 Plus contens, que ces Rois en leur pauure richesse.
 Encor voit on que quand les plus vrais Rois, au lieu
 Qu'ils tiennent dessus nous, monstrent d'effet que Dieu
 Les donne heureusement, comme il t'a donné, SIRE,
 Et qu'à soy leur vertu les vertueux attire :
 Si est-ce que l'esprit que tant entier i'ay fait,
 Estant attrait des Rois, souuent d'eux se distrait,
 Fasché de voir gesner tant sa franche nature,
 Que son discours, mespris, gaillardise, & droiture
 Par seruire seruil, duquel il soit estreint
 Tant plus fort, que plus fort sa bonté l'y contraint,
 Et par suite, en laquelle il ne face oncques faute,
 Suiuans d'ardeur plus vraye, & plus prompte & plus haute.
 Car ceux qui de tous poincts de franchise sont francs,
 Quand ils se sont donnez font tous deuoirs plus grands
 Que nul serf de loyer : qui sans qu'aucun merite,
 Ou sans qu'un vouloir franc, & iuste amour l'incite,
 (Fait esclau d'espoir) & seulement tachant
 A son but, espiant, reculant, rapprochant,
 Donne, reçoit, attend, presque de ruse egale,
 Des beaux vents courtisans la plaine & vaine balle,
 Habile à retourner son cœur girouëtant,
 Vendant les mesmes vents qu'il va mesme achetant.
 Tous tels seruiteurs vils, soit qu'ils seruent leurs Princes,
 Ou ceux qui les suiuan's tiennent de leurs prouinces
 Les charges dans leurs mains : voulans sans fin piper,
 Ne faillent guere en fin d'eux mesme se tromper :
 Tant qu'on les voit souuent pauvres & vieux se rendre,*

Pour alors, tout ainsi qu'un oiseau de Meandre,
 En regrettant d'avoir passé leur age entier
 En maint indigne, & dur, voire infertile mestier,
 Apres leurs vents, leurs ieux, & la longue rifee,
 Dont leur faueur aueugle en son songe abusee
 S'eclaploit contre tous, tous blancs & tous mourans,
 Lamentant tant le but, que le cours de leurs ans,
 Tous deux tels, que souuent au bout de leur attente,
 Rien n'y a qui leur maistre, ou les autres contente,
 Ny mesme eux, ou leur race, en leur fin faisans voir
 Qu'un desespoir occit ceux qui vivent d'espoir.
 Bien qu'aucuns soyent entre eux, qui ne laissent pas d'estre
 Seruans pour le salaire, & bien seruans leur maistre,
 Et qu'aucuns de ceux-ci, en l'espoir qu'ils ont eu,
 Ayent plus rencontré qu'à l'espoir n'estoit deu :
 Et que souuent encor les bons heurs se reseruent
 A ceux qui pis, ou moins, ou le moins souuent seruent.
 Mesme qu'aucuns, ou soit pour l'avoir meritè,
 Ou pour estre importuns, ou par fatalité,
 Trompans l'opinion de tous, par l'heur extreme
 Passent infiniment leur opinion mesme :
 Puis ce grand heur se passe encor par autre espoir.
 Car plus ha l'homme auide, & plus il tache auoir,
 Tant que souuent on perd tout esgard de seruice,
 S'en meslant bien ou mal, pourueu que l'ardent vice
 D'avoir, se puisse en nous à toute heure fouller,
 Qui seul nous fait de tout, plus qu'on ne veut, mesler,
 Et dès que nous croyons grandement fructueuse
 Telle meslange, ou bien feintement glorieuse,
 Iacoy que soit un mal qui souuent nous appert,
 On s'estime perdu pourtant si lon la pert :
 Creuant contre chacun, qui loyal la manie :
 Car toute loyauté des Courts n'est pas bannie.
 Maint on voit grand ou bas, fuiure & seruir un Roy,
 Qui trop plus tient son ame à son Prince qu'à soy.
 Mais au rebours de tout, quelquefois sans s'astreindre
 A tel seruice & suite, & sans caller ne feindre
 Soit l'ame soit la voix, sans voir souuent flater,

*Chatouiller, sucrer, oindre, amorcer, appaster
 Par l'oreille & par l'œil, de blandice ou louange,
 L'humeur qui fresche ou vieille en vn maistre demange,
 Que sans cesse on accoustre ainsi, tant qu'il deplaiſt
 Souuent, ce croy-ie, à luy, qui tout entier s'en paist :
 Sans crainte, honte ou dueil de poursuite importune,
 Et sans à chasque tour du temps & de fortune,
 Voir les vns en Catons, les autres se tourner
 En bouphons, & tous deux leurs singes façonner :
 Loin des fameuses Courts, & loin de la personne
 A qui tel esprit franc d'un franc vouloir se donne,
 Seul, secret, & deuôt, dans soy la va seruant,
 Et non du corps, mais bien d'un cœur plus seur suiuant :
 Attrait, gaigné, lié, autant par vraye & viue
 Gentilleſſe & grandeur, que par vertu naïfue :
 Et sur tout par l'humeur, qui à tel esprit rond
 Par vn resentment satisfait & respond :
 Le condamnant ainsi par l'attrayant merite,
 A l'esloigné seruice, ains à l'absente suite :
 Qui le rendans present en l'absence, & tout prest
 D'estre vrayment present, quand besoin il en est :
 Qui souuent rendans mesme vtile son absence,
 Plus que n'est de beaucoup vtile la presence,
 L'affranchissent des loix d'aspre quemanderie
 Souuent vaine, de dol, de masque, & flaterie,
 Comme il est affranchi des vents & vanitez,
 Dont par espoir & peur tous cueurs sont agitez.
 Car luy sans proietter rien de ce qui auance,
 Sans craindre ingratitude, inconstance, oubliance,
 Mesme sans en soy prendre aucun but ou souci,
 Fors que pour le merite il luy plaiſt faire ainsi :
 De gayeté de cœur, reuere, honore, & aime
 D'un grand cœur, qui n'a point d'eguillon que soy mesme,
 Celuy qui son vouloir prend pour suiet gaillard,
 Et qui iamais dehors ce franc vouloir ne part :
 Et songe à part d'aider à faire à tous paroistre,
 D'aider à maintenir, d'aider à faire croistre,
 Non seulement de l'autre & le los & l'honneur,*

*La grandeur, & le rang, le repos, & bon heur,
 L'eternité du nom : mais l'accortesse, adresse,
 Et sagesse, & vertu, voire encor la lieffe,
 La gaillardise vtile, & l'accort passetemps,
 Qui pour les faits meilleurs rafreschissent nos sens.
 Et sur tout il se peine à faire, que d'ouurage
 En secret entrepris, toute peine il soulage
 A celuy qu'il adore, en tachant que tous biens
 Soyent creus ou restaurez, tant à luy comme aux siens.
 L'encourageant, s'il peut, aux choses les plus hautes,
 Des plus grands anciens luy proposant les fautes,
 Vertus, ruses, discours, & ce dont la grandeur
 Peut renuerfer, ou croistre, ou sauuer son grand heur,
 Prenant sans fin le soin des choses qui luy viennent,
 Veillant pour empescher tous troubles qui retiennent
 Son estat empestre, soit qu'iceluy soit Roy,
 Ou bien que soit quelque autre ayant estat sous soy.
 Tousiours dedans les Courts aux Rois on ne se donne,
 Bien que tous soient aux Rois, ny tousiours leur personne
 Hors des Royales Courts, ne peut estre l'obiet
 D'un franc esprit qui prend quelque grand pour suiet :
 Car il ne choisit pas (s'il choisit par franchise)
 Ce qui est plus prisé, mais ce que plus il prise.
 Quand c'est vn Roy pourtant, le choix de cestuy-ci
 Se rend plus glorieux, plus profitable aussi.
 Car veillant pour vn Roy, qui deffous Dieu commande
 A tant d'œuvres de Dieu, mainte chose plus grande
 S'en peut apres laisser à la posterité,
 Qui fait prendre à tous deux plus d'immortalité.
 Or tout ceci m'auient, qui hors de ta presence
 T'ay choisi pour mon but, te seruant en absence :
 Et quand (ô SIRE) encor mon Roy tu ne serois,
 Si t'aurois-ie pourtant choisi plus que tous Rois :
 Car ce que i'ay conceu dedans moy d'esperance,
 Des traits que i'ay merquez dès ta premiere enfance,
 M'ont fait, sans à ta suite autrement m'asseruir,
 Comme il t'apparoistra, d'un grand cœur te seruir.
 Moy pauvre, & qui pis est, defastreux gentilhomme,*

*Tant riche toutesfois, que le sort de nul homme
 N'est enuié de moy, ne me puis ny de rang,
 Ny de biens, ny d'honneurs, vanter, mais d'un cœur franc,
 Par lequel j'ay sacré tout ce que peut d'office
 Et mon ame & mon corps, à ton plus haut service :*
*Sans que j'aye eu souci, si en gré tu l'auois,
 Sans iamais m'enquerir, si rien tu en sçauois.
 Le temps veut commencer, sans que ie vueille dire
 Ici ce qu'il en est, à te decourir, SIRE,
 Quel service est le mien : voulant faire auancer
 Deuers toy mes labeurs, & me faut commencer
 Par vne arre petite, en qui ma fantasie
 Pour grand' occasion chose haute a choisie,
 Que ie veux en ces vers subtilement (apres
 L'auoir bien exprimee) à toymesme à plus pres
 La venir adapter, pour bien te faire apprendre,
 Mesme à propos, le fruit qu'ores tu en peux prendre.*
*Moy donc à qui desor sans aucun vain espoir,
 Le temps & mon Demon, ton regne & mon deuoir,
 Commandent de sortir hors de ma solitude,
 Pour faire issir dehors les fruits d'un franc estude,
 Et pour d'oresnauant apres un domestic
 Service recelé, t'en monstret un public :*
*Je resen bien, mais c'est pour dissemblable chose,
 Qu'un estroit Rubicon à passer se propose,
 A moy comme à Cesar. Car pour estre incogneu
 Jusqu'ici, ie sçay bien quel grand heur m'est venu,
 Je sçay bien, veu le temps, qui contre nostre teste
 Nous reforge sans fin diuers traits de tempeste,
 Que s'il peut bien sçauoir, ce que sur luy ie puis,
 Ce m'est d'estre cogneu pour tout tel que ie suis,
 Un grand malheur, peut estre, & continuel trouble :*
*Si tu n'as, SIRE, en main le bouclier sept fois double,
 Dont un Ajax de gloire & de fureur ardent,
 En combatant couuroit Vlysse le prudent.
 Tant qu'il ne tourne en moy gueres moins de pensees,
 Que Cesar en sentit dedans soy ramassees,
 La nuit dont il vouloit passer le lendemain*

*Le Rubicon, pour faire à son pays Romain
 La guerre, & de fureur iuste ensemble & inique,
 Le ventre maternel de sa grand Republique,
 Parricide fouler. Quant à moy çà & là,
 Tantost deuers ceci, tantost deuers cela,
 Mes pensers se rouans m'agitent & me meinent,
 Et mesmement pour toy d'autres pensers me peinent :
 Sçachant que le soupçon, le garbouil, le besoin,
 Auant les faits doit faire aux faits auoir le soin.
 Car ie sen que desia la rage turbulente
 De ce siecle, bien tost à passer te presente
 Maint nouueau Rubicon, où mesme tout ainsi
 Qu'à Cesar, pour passer ou reculer aussi,
 Pourroit, peut estre, en fin se trouuer vne perte,
 Perte ou honte, ou bien mesme & la honte & la perte.
 Cela donc me fait poindre en ces pensers diuers
 D'vn prompt & chaud humeur, pour vouloir dans ces vers
 De ce Cesar pensif les mesmes discours faire,
 Qu'il fit sur tel passage, & pour, & au contraire,
 Aufquels ie brusle apres d'accommoder les tiens :
 Mais premier permets, SIRE, ici chanter les siens.*

*Ia ce Cesar contoit par dix fois les annees
 Dedans l'oblique tour du grand Soleil tournees,
 Depuis qu'il eut sa charge aux Gaules, & qu'aux loix
 De Romme il entreprint flechir tes fiers Gaulois,
 Qui deslors estoient tels que pour à sa fin rendre
 L'entreprise, il falloit Cesar pour l'entreprendre :
 Car à tels la vaillante & iuste liberté
 Peut ceder, mais encor c'est par fatalité.
 Ia donc par cent assauts, par batailles, par prises,
 Escarmouches, exploits vrayment guerriers, surprises,
 Attraits, ruses & dols, il auoit (non d'effort,
 Bien que son effort fust subtil ensemble & fort :
 Mais bien du fil du temps qui tout mine & depeuple)
 Sous son dessein superbe accablé ce franc peuple,
 Qui ia sur Romme auoit presque pris en ses mains,
 Ce que sur luy prenoient par Cesar les Romains :
 Et qui sous toy, peut estre, ou bien sous les tiens, SIRE,*

*Aioustant tes Lis d'or aux Aigles de l'Empire,
De Romme & du Romain vainqueur se vangera,
Et ses subiugateurs sous soy subiuguera.*

*Or deslors par l'effort de tant d'amples victoires,
Qui Romme, ains tout le monde emplissoyent de ses gloires,
Ce vainqueur ne greuoit des nations d'ici
Les cœurs tous seuls, mais bien les cœurs des siens aussi :
Et sur tout de ceux là qui les premiers de Romme
Se voyoient peu à peu deuancer d'un tel homme,
Contre le haut espoir que prendre ils auoyent peu,
Contre le mépris mesme auquel ils auoyent eu
Sa croissante grandeur, semblable à la maree
Qui flot à flot se fait soudain demesuree
En ses croissans reflux : ou bien semblable au feu
Qui souuent dans un chaume, en marchant peu à peu
Embrase tout un champ : voire semblable encore
A l'argentif flambeau dont la nuit se decore,
Qui dès qu'il a fait voir ses cornes dans les cieux,
Ne cesse d'aiouster à son corps radieux,
Iusques à tant qu'il ait, prenant par tout lumiere,
De sa claire rondeur comblé la forme entiere :
Tant que de grandeur telle en eux ils conceuoyent
Crainte, enuie, & fureur : la crainte qu'ils auoyent,
C'est que voyans Cesar brusler d'enorme enuie
Naturelle, de voir à son ioug afferuie
Et sa ville & le monde entier, dont la rondeur
Deslors n'outrepassoit de gueres la grandeur
De si superbe ville, & voyans qu'à l'extreme
Ardeur s'aparioit presque la force mesme
D'armes, d'amis, de biens, mesme que tel obiet
Ambitieux par luy par maint & maint proiet
Se suiuoit d'heure en heure : & que par ses recentes
Conquestes se frayoit la voye à ses attentes,
Ils craignoyent que le bien & l'heur dont ce fatal
Cesar les accroissoit, ne fust bien tost le mal,
Le malheur, le decroist, ains la cheute ordonnee
De leur hauteffe acquise, en un coup terminee
Avec l'estat public, avec la liberté,*

En qui l'heureux estat sans cesse auoit esté :
Bien que liberté lors ne fust qu'une voix feinte,
Et couleur faulse entr'eux, car ils l'auoyent estreinte
Eux & leurs deuanciers desia de tant de nœus,
Et pour en vn grand feu reduire mille feux
Autour d'elle, ils auoyent laissé telle trainee
Qu'il ne failloit qu'une ame accorte, heureuse & nee
Au mépris des hasarts, pour soudain luy seruir
D'amorce, & tout d'un coup en cendre la raur,
Ou soudain l'estouffer, ou bien d'effroy troublee,
Chancelante en ces pas de mainte redoublée
Suite, rencontre, & choc, malignement tacher
De la faire au peril extreme tresbucher,
Sous feinte de secours ou d'une aueugle force,
Contre celuy qui plus la renuerser s'efforce,
Vrayment la secourant : mais voulant hasarder
D'un coup ce qui pourroit peu à peu la garder,
Ou bien differant trop sa recousse opportune,
Et donnant à la fraude, à l'audace, à fortune,
Trop de loisir, pour mesme attendre le destin,
Et de la fin d'icelle & de sa propre fin
Sur elle s'accabler, la priuant d'esperance
De pouuoir de quelque autre auoir autre allegeance :
Tellement que l'estat auquel estoit alors
De ces Romains trop grands, trop riches, trop accords,
Et trop forts, en leur dam, la liberté premiere
C'estoit d'estre reduite à sa borne derniere
Encor qu'elle peust bien ou rompre ou defferrer
Quelques vns des liens, & qu'elle peust errer,
Les allongeant, ou bien les trainant par les terres
Estranges, à ses flancs ayant tousiours les guerres,
Les effrois, les abois, les atteintes des fiens,
Comme Aëon fuyant auoit ses propres chiens :
Mesme encor qu'elle peut faire esteindre, peut estre,
Ou faire euanouir, ou bien garder de croistre
Les feux, qui par trainee à l'entour se dressoyent,
Et qui d'embrasement soudain la menaçoyent,
Ou d'un grand cœur auant qu'estre toute enflamée,

*Par force s'arracher hors la flamme allumee,
 Sans se laisser du tout consumer de ces feux,
 Et sans garder que mesme aux arriere-neueux
 De ces plus grands Romains, au moins quelque relique
 Entiere peust rester de liberte publique.
 Mais quoy? son piteux sort & son Demon qu'elle ha
 Pour guide de sa fin, la pousse & conduit là,
 L'estat mesme, où elle est, vient par force, ce semble,
 Appeller dessus elle & son sort, & ensemble
 Son contraire Demon, qui chassant tout conseil
 Luy fait contre soy mesme ourdir tel appareil,
 Se plaire en ses ardeurs, & s'y rendre acharnee,
 Pour voir par ses efforts sa force ruinee :
 Trop auant s'est poussé de son mal l'ardent cours,
 Et du secours l'espoir meurt avec le secours.
 Il faut ceder aux nœuds d'estreinte ambitieuse,
 Il faut ceder au feu d'ardeur seditieuse.
 Quand entre les Romains ce Cesar ne seroit,
 Romme alors pour cela cent Cesars se feroit :
 Aussi de tout estat l'accroissance fatale,
 Dés lors qu'elle est portee au sommet, redeuale
 Par force, tout ainsi que lon feint le fardeau
 De Sisyphé aux enfers, porté iusqu'au coupeau
 De son roc, s'échaper, & de roide roulee
 Gagner en vn moment le fond de la vallee :
 Si bien que ce qui a tant de trauaux cousté,
 Pour estre par la voye aspre & haute porté
 Iusqu'au proposé feste, échappe, & de vistesse
 Par sort, par faulse gloire, & faulx espoir se laisse
 Precipiter, trompant les mains, les sens, l'espoir,
 Le trop tardif desir qu'on a de le rauoir,
 Et l'eslancement vain qu'on fait pour le rateindre,
 Ne laissant que le dueil pour vainement s'en plaindre :
 Tant qu'on est plus long temps souuent à regreter,
 Que lon n'auoit esté long temps à le monter.
 Et en ces deux longueurs de temps la precedente,
 Et celle là qui suit la cheute violente,
 Se font souuent du tout vaines en vn moment,*

*Auquel si tost on voit l'impourueu roulement
 Du hault iusqu'au plus bas, au moins si dans la roche
 Quelque debile appuy pour vn temps ne l'accroche,
 Qui par l'espoir resté nous fait plus resentir,
 Et plus souuent l'effet du premier repentir.
 Pour tout vray donc est vaine, & la longueur de l'age,
 Durant lequel avec tout effort, tout courage,
 Tout hasart, tout encombre, on pousse ce qu'il faut
 Voir par necessité tomber de son plus hault,
 Et vaine est la longueur des regrets & des plaintes,*

* * pour ces cheutes contraintes

*Par naturelles loix, dont l'vne c'est que tout
 De grandeur & duree en fin trouue le bout :
 L'autre que l'homme est né pour aux choses plus hâutes
 Et plus grandes, tousiours faire les plus grand's fautes :
 L'autre encor que tant plus l'homme se voit hauffer
 En vn estat, & plus il veut sous soy baiffer
 Ses egaux en l'estat, d'aucuglement extreme,
 Hazardant avec eux & l'estat, & soy mesme
 Sans égard de pays, de loix, ny d'amitié,
 D'alliance, de sang, de peur, ny de pitié,
 Par ses discours faisant à soy mesme vne excuse,
 Que pour le bien futur, du mal present il vse.*

*Vne autre loy se peut adiouster à ces loix,
 Considerable encor plus que les autres trois,
 C'est qu'au monde inconstant toute chose rechange
 Par la vicissitude incertaine qui reenge
 Sous ses tours & retours, non pas tant seulement
 La chose, mais pour elle aussi l'euuenement
 Entre nous, tout autant diuerse sur tout estre,
 Que sur tout bien ou mal qui pour nous se peut naistre :
 Changeant avec ses tours, ses façons, & souuent
 Lentement, & souuent trop plus roide qu'un vent,
 Pour ramener non pas tousiours apres la chose
 Bonne ou mauuaise, vn bien ou mal qu'elle propose
 Au rebours l'un de l'autre : ains d'un moyen fatal
 Apres le mal souuent cela qui est moins mal,
 Ou souuent retourner apres le mal le pire,*

Ou bien apres le bien celuy qu'on peut eslire
 Pour le mieux de deux biens, ou mesme en moindre bien
 En changeant rabaisser quelque autre bien moyen :
 Ou par vn fault estrange aller conuertir mesme
 Vn bien ou mal leger, en bien ou mal extreme :
 Ou d'vn reuoltement encores plus leger,
 Du bien du mal l'extreme en l'extreme changer :
 Si bien que par ses faits ne soit pas maintenue
 Seulement ceste loy, qui mobile est venue
 Du naturel de tout, mais que sans fin tournant
 Elle aille mesme en tout nature maintenant,
 Qui caduque ne peut conseruer ses essences,
 Ou bien ses actions que par ses inconstances.
 Qui ne voit que la seure & plus constante loy,
 D'vne inconstance telle au ciel change sous foy
 Les dominations des feux qui sur nous luisent,
 Et qui de quelque instinct nous & nos faits conduisent
 Par leurs retours diuers, soit qu'ils soyent ascendans,
 Ou bien de leurs honneurs & forces descendans :
 Soit que l'vn avec l'autre ou se ioint, ou s'oppose,
 Soit qu'autrement du Ciel le grand bal les dispose
 Aux rencontres qu'ils font par ses douze maisons,
 Où les heures, les iours, les mois, & les saisons
 De l'an par les traueux du Soleil se partiissent :
 Soit que tous ces aspects sur nous se reünissent
 Par tant d'autres moyens que l'art peut esprouuer,
 Et ausquels il a peu des noms propres trouuer :
 Tant que tel art souuent par principe inniable,
 Par supposition pour le moins vray-semblable,
 Par obseruation que comme il dit il fait,
 Et par diuers calcul qu'il tient iuste & parfait,
 S'efforce de monstrier que tout ce qui chemine
 En ceste haute, claire, & tournante machine,
 En tours, en ordre, en nombre, en figure, en pouuoir,
 Et mesme en tous effets, que tel cours fait auoir
 A toute autre nature en ces ronds contenue,
 Et necessairement sous les reigles tenue
 Du Ciel, qui la contient, pourroit parfaitement

*Par cognoissance entrer dans nostre entendement,
Si pour l'aspre longueur de l'estude, la vie
Au milieu du trauail ne nous estoit rauie.*

*Or cet art dans ce Ciel tantost en haut honneur,
Fait quelque astre esleuer comme maistre & seigneur,
Et du Ciel, & du temps, & de toute influence,
Que le Ciel à chacun durant tel temps dispence :
Toute chose qui naist, tout fait qu'on voit venir,
Se feint ou peu ou prou de tel pouuoir tenir,
Comme si dans son throne alors ce grand Planete
A son regne rendoit toute essence suiette,
Ainsi qu'un grand Monarque : apres il vient ceder
A quelque autre qu'on voit apres luy commander.
Tantost pour autre égard vn tel art nous assemble
Des principaux flambeaux vne grand' troupe ensemble,
Qui semblent, mais non pas du tout egalement,
Par leurs regards donner vn commun mouuement.
Tout ainsi que lon voit qu'une Aristocratique
Façon de gouverner quelque grand' republique,
Des hauts & saincts decrets d'un Senat par compas
Doit regir l'ordre haut, le moyen & le bas :
Bien que ne plus ne moins qu'en telle compagnie
Des celestes flambeaux, la ciuile harmonie
D'un estat publiq, rompe en soy l'egalité
Par enfleure de biens, de race, ou dignité,
Par vn resentiment de bienfaits & viâoires,
Ou par l'orgueil qui veut croistre ou perdre ses gloires :
Mesme tousiours faut-il (mais chacun au rebours
Confesse necessaire & louable tousiours
Telle inegalité) que les vns tous seuls guident,
Et qu'entre les plus hauts les vns sur tous president,
Voire vn seul, ou bien deux, qui prennent presque en soy,
(Le seul nom excepté) tout ce qui est d'un Roy :
Mais leur charge & puissance, ou bien n'est qu'annuelle
Seulement, ou bien n'est qu'autant que les appelle
A cela le besoin, encore leurs actions
Cedent aux loix, & mesme aux superstitions :
Qui plus est, quelquesfois de nouvelle ordonnance*

*Et de controullemens, se borne leur puissance :
 Ou celuy qui Monarque entre les siens est né,
 De rien que de sa mort n'a son pouuoir borné.
 Ceste Aristocratie en ceci, comme au reste,
 Suit le gouuernement de la troupe celeste,
 De tant de feux meslez vnis ensemblément,
 Desquels cet art obserue vn commun reiglement.
 Car là tousiours les vns sur les autres maistrifent,
 Et selon plus ou moins fauorisent, ou nuisent,
 Mesme par leurs aspects contraires & malings,
 Semblent presque se rendre en leur troupe mutins,
 Comme en vn corps ciuil troublans par leur discorde,
 Tout ce qui à peu pres en telle chose accorde.*

*Voila donc comme au Ciel les obseruations
 De l'art Astronomicq', aux propositions
 Hautes quelles se font, trouuent que d'une sorte
 Ce haut gouuernement celeste se rapporte
 A l'estat Monarchicq' d'un Empereur, d'un Roy,
 Ou d'un autre qui seul tient tout l'estat sous soy :
 Et que, comme i'ay dit, d'autre sorte il ressemble
 A l'estat de plusieurs qui commandent ensemble,
 Se faisans les premiers, tant par l'illustre sang
 Des plus vieilles maisons, que par merite & rang :
 Ne pouuans toutesfois, ou ne deuant rien faire
 Sans vn accord de tous, fust-ce du populaire,
 Qui puissant en l'estat (bien qu'il soit le plus bas)
 Ha pour cela ses voix, & propres magistrats,
 Dont l'authorité mesme à toute autre s'oppose,
 Tirant souuent à soy pour la publique chose
 Tout vueil, & tout pouuoir des armes, & des loix,
 Tant il craint que les grands facent sur luy les Rois.
 Mais deslors que lon voit ses fureurs moderees,
 Ou bien de ses soupçons les causes retirees,
 Il se raccorde & met ce qu'il auoit repris,
 Aux mains de ceux qui sont à regir mieux appris,
 Deuers soy retenant toutesfois sa puissance,
 Qui contre les grandeurs, tousiours contrebalance,
 Si bien qu'il n'a pas moins entre eux d'authorité.*

*Mais il a moins d'honneur, de charge, & dignité.
 Aussi croire il nous faut que d'une multitude,
 Sans quelques nobles chefs l'estat est vil, & rude,
 Incertain, confus, lache, ignoble, & qui ne peut
 Auoir l'honneur en foy, qui seul pourtant nous meut
 Non seulement aux faits, qui par l'heur de la guerre,
 Du nom, du los, du bien, font l'accroissance acquerre :
 Mais aux vertus, aux arts, aux sciences aussi,
 Bref, à tout ce qu'on peut cognoistre & suiure ici
 De bon, de beau, de grand, & sans qui (ie croy) qu'estre
 Seroit pis que mourir, ou bien iamais ne naistre :
 Bien qu'en quelques endroits, quelque aspreté des lieux,
 Quelques insignes torts qu'ont receu les ayeux
 Des peuples, qui grossiers deffous tel Ciel habitent,
 Et d'aspreté de mœurs ces mesmes lieux imitent,
 Tant que la durté lourde, & du viure, & des mœurs,
 Les exempte aussi bien de Seigneurs que d'honneurs :
 Outre cela, le long, & coustumier vsage
 De haïr la Noblesse, à cause de l'outrage
 Que, peut estre, ils auoyent (comme i'ay dit) receu
 De leur noblesse, & mesme vn égard qu'ils ont eu
 Quelquesfois à bon droit, pour voir aucuns des Princes
 Leurs voisins, se monstrer tyrans de leurs prouinces :
 Puis la difficulté que lon trouue à vouloir
 Afferuir ceux qui sont sous leur propre pouuoir,
 D'autant que la franchise estant long temps gousteé,
 Bien que lourde elle soit, ne peut estre domtee,
 Qu'à toute extremité de trauail & pouuoir,
 Qui mesme en fin trompé bien souuent se peut voir :
 Puis leur gloire grossiere, & les vaines audaces
 De penser corriger les Rois, & les menaffes
 Qu'aux plus grans mesme ils font, pour se voir estre amis
 Des Princes, sans se voir à nul Prince soufmis,
 Les dures loix sans grace, & les peines cruelles
 Qui à leur liberté rendent les leur fidelles :
 L'assurance qu'ils ont qu'en voulant faire excez
 A leur basse franchise, on trouue sans accez
 Tout leur pays, peut estre, & l'effort sans louange,*

Mesmement sans grand gain telle conqueste estrange :
Et bref, maint autre égard qu'on peut encor trouver,
Qui les garde sans fin d'autre ioug esprouver,
A serui, mesme encor sert aujourdhuy d'excuse
Aux peuples, dont l'estat fuyant les nobles, vse
De tel entretien bas, qui n'est point vrayment franc,
Où pour tout rang n'y a que du peuple le rang,
Qui bien souuent se peut de son propre ioug plaindre,
Lequel plus que le ioug d'un Roy le vient estreindre,
Ployant sous ses égaux vilement, lachement,
Et sans qu'esperoir de grace y soit aucunement.
Mais ie dy que quiconque a goûté des nobleesses
Le deuoir, & le fruit, les grandeurs, les prouesses,
Les plus gayeres vertus, & les ciuilitéz,
Qui soyent franches pourtant des superfluitéz,
Les honneurs, que Dieu mesme exprés a voulu faire
Des vertus l'eguillon, le but, & le salaire,
Les gloires, des honneurs compagnes, & les arts
Plus riches, plus hautains, plus rares, plus gaillards,
Qui delectent tous seuls, soulagent, & conseruent
Nostre vie, & qui seuls de grand lustre luy seruent,
Les spectacles gentils, & tout diuers plaisir,
Où licitement tire vn grand & haut desir,
Les plus dignes, plus forts, & plus hauts exercices,
Par ordre resuiuis des honnestes delices :
Les entremeslemens qui grands & fructueux,
D'hommes brutaux nous font souuent des Demi-dieux :
La louange, qui lors qu'à l'oreille elle agree
Dedans nous & nostre ame, & nos vigueurs recree,
Soit qu'un bruit populaire exalte nos renoms,
Ou sur tout qu'un beau vers embrasse nos beaux noms.
Comme ne pourroit plaire (ó Dieux) louange telle
Aux mortels, qu'elle plaist à vous Troupe immortelle,
Lors que là haut Mercure, Apollon, ou ses sœurs,
Flattent vos deitez de leurs doctes douceurs?
Et mesme outre le los, les grand's pompes licites
D'un triomphe, en publicq couronnant nos merites :
Les beaux chars de diuers animaux atteléz,

*Les lauriers, & les fleurs, les fons, les chans meslez
 D'allegresse & de ris, les enseignes, trophées,
 Et autres merques d'or & d'argent estopées,
 Les grands arcs triumphaux, les prières, les vœus,
 Les sacrifices saints, les festins, & les ieus,
 Qui montans iusqu'au Ciel, des palmes glorieuses
 Peuvent les deitez rendre presque enuieuses :
 Mesmement, qui plus est, de tant & tant de los
 La memoire à tousiours gardant qu'il ne soit clos
 Sous le cercueil muet, dans la muette cendre,
 Ou qu'il n'aille en la bourbe oublieuse descendre,
 Ains qu'il soit eternal par la posterité,
 Qui au nom des mortels donne immortalité,
 Et pour encore en fin comprendre d'avantage
 Tout cela qu'un esprit hautain, accord, & sage,
 Braue, heureux, genereux, en tous ses faits peut voir,
 Admirer, desirer, & mesme recevoir
 En sa vie, en sa mort, voire apres la mort mesme,
 Dessous un noble estat, soit que soit le suprême,
 Qui en tout temps tout tel dure en ses Royautez,
 Ou soit l'estat publicq, qui en ses dignitez
 Et magistrats plus hauts, pour un temps presque égale,
 Et la fuyant ensuit la puissance Royale.*

*Or quiconques dans soy tous ces dons gousterà,
 D'un populaire vil sans fin dedaignera
 L'estat tout populaire : & n'y a rien qui blesse
 Un noble esprit, si fort, que de voir sans noblesse
 Tous ceux entre lesquels, comme un astre qui luit
 Un peu, mais tout autour couuert de noire nuit,
 Il luy conuient trainer indignement sa vie,
 Qu'il aimeroit trop mieux se voir soudain rauie,
 Que voir tirer tousiours le filet que Clothon
 Luy a predestiné, sous quelque gros Canton
 De Suiffes, Grifons, ou bien d'autres sauuages,
 En leur ioug tant ignoble auiliffans leurs ages.
 Que cent fois soyent maudits (si lon dit vray) tous ceux,
 Qui entre nous vouloyent tacher nous faire à eux
 Semblables, en estat : Grande estoit leur furie*

*Hypocrite, plus grande encor leur barbarie.
 Les sauvages vivans tous nuds qui n'ont ny loy,
 Ny Dieu, ny raison presque, ont entr'eux comme vn Roy:
 Cet ordre est naturel, que les choses guidees
 Soyent des choses par ordre, & d'elles commandees:
 Et iacoy que souuent par defastre ou erreur
 De Nature, ceux-là qui en plus grand' grandeur,
 Et avec plus de faix de grands charges futures,
 Regnes, principautez, dignitez, prelatures,
 Se voyent naistre ici, ne soyent pas ceux qui ont
 Le plus d'autres grandeurs, qui les plus propres sont
 Pour guider celles ci, comme vn instinct de flame,
 Qui haut & vif rehausse & repoint sans fin l'ame,
 Et vient pourtant promettre en ceste prompte ardeur,
 D'vn iugement plus froid & plus seur la tiedeur:
 Comme est vn autre instinct d'accortesse, meslee
 A droicture, & bonté, qui la rendent reiglee,
 Pour en tout l'age entier sans fin la mesurer,
 Sans iusques à la mort d'elle se separer:
 Comme est l'instinct encor de science & sageffe
 Plus hautaine, & l'instinct de plus noble hauteffe,
 Et celuy-là qui peut sans cesse nous hausser
 A tout ce que plus grand sans cesse on peut penser:
 Voire & celuy qui fait qu'en adresse & en grace,
 Les autres tant du corps que de l'ame on surpasse:
 Et tous autres instincts, dont pour nous patronner
 Au plus pres sur les Dieux, le Ciel nous vient orner.
 Si est-ce que pourtant la meflange fatale
 De Nature, aux vns chiche, aux autres liberale,
 Tant diuerse en ses dons, mesme les tours des Cieux
 Ramenans aux vns pis, ainsi qu'aux autres mieux,
 Eux mesmes tant diuers, en cent mille influences,
 Qui font de nos esprits (comme on dit) les puissances:
 Et sur tout du grand Dieu les graces, qui autant
 Les va diuersement dans nos ames iettant,
 Soit d'vne main prodigue, ou chiche, compassee
 A ce qu'il a preueu de nous dans sa pensee,
 Rendroyent, comme ie pense, & nos complexions*

Egales, & nos sens, & nos conditions :
 Et n'auroyent distingué de tant de differences
 Les graces, dont en nous ils versent les semences,
 Et sur tout celles là qui nous peuuent guider
 A policer, regir, regner, & commander,
 A guerroyer, & vaincre, à deffendre, conduire
 Ou bien, amplifier dextrement vn Empire,
 Et par viuacité naïfue, par effort
 De cœur, par maïesté de visage & de port,
 Et d'esprit, & de voix, tantost tenir en bride,
 Tantost à ce qu'on veut piquer ceux que l'on guide :
 Et reluisant sur tout, des plus precieux biens
 Orner son temps, sa terre, & soymesme, & les siens.
 De tous ces dons on voit sans trauail, sans estude,
 Aux vns la naturelle, & tant grande aptitude,
 Aux autres on la voit plus mediocre, aux vns
 De ces dons on y voit ceux qui sont plus communs
 Aux autres, & ceux-cy sont quasi tous les hommes.
 Car des hommes douëz tant richement, nous sommes
 Au monde mal pourueus, on voit si grand deffaut
 De tels & pareils dons, qu'il semble (peu s'en faut)
 Qu'ils ne soyent pas des Dieux, ny des hommes la race :
 Mais qu'excepté la voix, & la forme, & la face,
 Ils ayent retiré l'estre de leurs esprits
 Des brutes animaux bien souuent mieux appris.
 Et pourquoy donc Dieu mesme & sous luy mesmement
 Le Ciel, & la nature, auroyent ils tellement
 A si peu d'entre nous, d'une si riche corne
 Respandu tout cela qui plus nos esprits orne ?
 Et au rebours, au nombre infini des humains,
 Pour tels dons auroyent-ils tant reserré leurs mains,
 S'ils ne vouloyent qu'exprés des ames fussent nees
 Au monde, dont seroyent les autres gouuernees ?
 Estans ou plus, ou moins, & par diuers degré
 Serues au ioug, aux lois, à la vois, & au gré
 De celles, que ie croy telles entre nous naistre
 Exprés, pour le deffaut qu'aux autres on voit estre.
 Aussi ny le destin celeste, ny le sort,

*Qui est l'evenement particulier qui sort
 Du destin à toute heure, & dessus chasque chose
 Qui peut estre en l'arrest de tout destin enclose,
 Ne se fussent point veus (depuis que du grand monde
 Se va sans fin tournant l'architecture ronde,
 Et logeant nostre espece humaine dedans soy)
 Maintenir pour iamais ceste immuable loy,
 Que tousiours nous naissons, les vns pour estre grands,
 Et les autres petits pour estre serfs ou francs,
 Riches ou souffreteus, sans qu'en la plus brutale
 Façon de viure, où plus la basseur est egale,
 Leur loy tousiours courante oncques permettre peust
 Qu'aux vns quelque grandeur plus qu'aux autres ne fust :
 Que plus riches les vns naquissent, ou se feissent
 Que les autres, les vns mesme aux autres seruissent :
 Et que par tous moyens telle société
 Ne recherchast tousiours telle inegalité
 Que luy ait peu l'ardeur naturelle promettre,
 Ou bien que luy ait peu son vil estat permettre.
 Qui plus est ce destin, & ce sort, quant au bien,
 N'eussent iamais souffert ces noms de tien, & mien :
 Ils n'eussent point laissé sans fin entre nous estre
 La force qu'ont ces noms de seruiteur, & maistre,
 Sans qui tous les labeurs des humains cesseroyent
 Et sans qui tout commerce, & secours manqueroyent :
 Mesme en fin l'homme mesme ils n'eussent par concorde
 (Qui à Nature, au Ciel, voire à Dieu, les accorde
 En face, & en façon, en courage & desir)
 Semblé les vns du tout disposer, & choisir
 Au fer, aux coups, au sang, au sceptre, à la couronne,
 Que le vray sang ou bien la prouësse nous donne :
 Et tant aux chars, qu'à mille autres pris Martiaux,
 Aux dictatures mesme, aux haches, aux faisceaux,
 Aux puissans tribunats, pretures, & questures,
 Aux sainctes dignitez de prestres, & d'augures,
 Et à mille autres rangs d'honneurs, tous differens
 De nom, selon l'estat, & la terre, & le temps :
 Les autres au contraire, au soc qui leur agree,*

*Au pastoral flageol qui aux champs les recree,
 Aux perilleux trauaux de leur petit trafficq,
 Aux fueurs de tout art plus bas & mecanicq :
 Qui pis est par malice, ou par difete, aux peines
 Des hotes, & des piqs, des rames, & cadenes :
 Tout cela (dis-ie) ici ne se fust veu sans fin
 Sur nous entretenu du Sort, & du destin,
 Si Dieu, le Ciel, Nature, & la suite ordonnee
 Par eux en toute chose, & de leur destinee
 Les cheutes, ramenans tout effet incertain
 A nous, d'vn roulement qui est pourtant certain,
 Ne s'accordoyent tous là, par conseil neccessaire
 Qui preueut, & pourueut de tousiours ainsi faire :
 Ains ne contraignoyent tout sans cesse à telle fin,
 Estant eux mesme adstrains par ce grand vueil diuin,
 Mesme immuable à Dieu, d'incessablement tendre
 A ce but, que tel vueil pour le mieux voulust prendre :
 Qui est, que par vn ordre inegalement mis
 Par mille sorts diuers, les vns fussent soufms
 Aux autres, que ceux cy de ceux là garantissent
 La vie aux grands dangers, les esprits affranchissent
 De grands desseins, grands soins, grands discours, qui ne sont
 Propres à ceux, ausquels les rangs vulgaires font
 Vulgaires les esprits : qu'autant en autre terre
 Comme en la leur, autant en la paix qu'en la guerre
 Les maintinssent sous soy : quant aux biens, quant à l'heur,
 Aux mœurs, & au repos, tout ainsi que des leur,
 Desir, soin, & trauail en toute chose ils eussent,
 Et en leur commandant, aspres, & doux ils fussent,
 Aspres pour leurs vouloirs effrenez refrener,
 Doux pour par bonté mesme à bonté les mener :
 Et qui tout autrement suiuant la loy commune,
 Où nous reduit la basse & vulgaire fortune,
 Ceux là serfs, ou suiets, ou soufms à ceux ci,
 De l'amour, de la crainte, & du seruice aussi
 Leur rendans tout deuoir, avec l'obeissance,
 Cherchassent par trauaux leur aisance & croissance :
 Eussent le soin pour eux de tout commun besoin,*

*En les affranchissant du trop vulgaire soin,
 Au trafficq de dehors, en l'aliment publicque,
 Au domefficq mesnage, au labeur trop rustique,
 Aux œuures manuels, aux devoirs plus petits
 Des soldats, ou des chefs sous eux assuietis,
 Au commun appareil des diuers exercices,
 A l'œuure, à l'ornement des diuers edifices,
 Soyent murs, iardins, maisons, grans arcs & grans chasteaux,
 Soyent citez, forts, ou ports, ou bien marins vaisseaux,
 A tout cela dequoy toute grandeur s'atourne,
 Et dont sous elle encor la petitéffe s'orne :*
*Au ministere aussi tant des desirs remis
 Sous le ioug de raison, que des plaisirs permis :*
*Aux ordinaires mesme, & sacrez ministeres
 De leurs religions, & coustumiers mysteres :*
*Au ministere encor des executions
 De leurs loix, mandemens, graces, punitions :*
*Au ministere vtile de ceux, qui pour les Princes^{es},
 Ou bien pour vn publicq, les deniers des prouinces
 Doiuent asseoir, leuer, assembler, departir,
 Les faisans nettement rentrer, & resortir
 D'une main non glueuse : & bref, en tous offices
 Qui des petits aux grands exercent les seruices :*
*Et que poussez ainsi du continu deuoir,
 Qui moins puissans les lie à ceux qui ont pouuoir,
 Non seulement pour eux, leur art, & leur ouurage,
 Leur industrie, & soin, leur traual, leur courage,
 En paix, & en repos employer on les vist,
 Et que non seulement chacun d'eux asseruist
 A tel commun besoin, repoussé d'une extreme
 Ardeur, les bras, les pieds, le corps, & l'esprit mesme :*
*Mais bien qu'à l'heure aussi que d'un discord bouillant,
 La sanglante Enyon va leur repos brouillant,
 Se vist de tous ensemble & le sang & la vie
 Sacree obstinément, & sans cesse asseruie
 Au soustien de la vie, honneur, & dignité
 De tous ceux qui sur eux ont iuste autorité,
 Soit Roy, soit magistrat, d'autant qu'il est notoire*

Que leur gloire, & leur bien ne pend que de la gloire
 Et du bien de ces grands, pouuans seuls estranger
 Des testes du bas peuple, & du ioug estranger,
 La honte, & sans parler des playes estrangeres,
 Les pauuretez qui sont au dedans familiares.
 A quoy sur toute chose, avec tout iuste égard,
 Tout vouloir franc & prompt, tout conseil & tout art,
 Preuoyance, & souci, mesure & accortesse,
 Tout noble & digne chef doit mettre ordre sans cesse,
 Pour le moins sans relache efforcer il se doit,
 Que tel qu'il est requis sans fin mis il y soit,
 Sans souffrir que de charge indigne lon le foule
 Tant, que par trop de faix hors de ses mains s'ecoule
 Tout moyen d'enrichir, sans le voir deuestir
 De champs, & de maisons, sans du tout engloutir
 Ses iournalles sueurs, & de mains sacrileges⁵⁷
 Ses franchises, ses droicts, ses sacrez priuileges,
 Voler, ou violer, souuent oster pour rien
 La vie aux vns, à fin d'oster aux leur le bien :
 Tout crime amende doit, mais sont-ce legitimes
 Façons de s'enrichir, que de laisser aux crimes
 Les chemins pour remplir vn fisque? les chercher,
 Espier, souhaiter, fureter, esplucher,
 Et tacher pour tel gain, contre tout ce qu'on pense,
 De faire conuertir en crime l'Innocence?
 Où tant plus les malings, & trop cauts officiers
 Font plus mal, plus ils sont estimez iusticiers :
 Laisant en sauueté richesse, honneurs, louanges,
 Ceux-là qui mesme entre eux des vices plus estranges,
 Plus sordides, plus faux, se voyent entachez,
 D'autant qu'ils sont comme eux sainctement empeschez
 A ce tresbon, tresdigne, & tresiuste exercice,
 Qui de iustice n'a qu'vn faux nom de iustice :
 Ou bien laissans ainsi tous ceux qui en leurs rangs
 Soyent petits, ou bien soyent mediocres, ou grands,
 Aident à faire cheoir par diuerses fouleures
 Sur le peuple oppressé toutes telles blesseures,
 Lors que (non sous les Rois iustes, bons, & feaux,

*Mais deffous des Tyrans) ils se font tyranneaux,
 Ou que la Tyrannie ils flattent, & consentent
 A ces maux, sur lesquels bien souuent ils plaisantent,
 Ou bien la deguisans bien souuent par raisons,
 Peuent mesme vn bon Roy gaster de leurs poisons,
 Tous presque marians à telle peste inique,
 Maint autre crime encor tant priué que publique.
 Souuent pourtant la faulse apparence les fait
 Pour des coulombes prendre, ou le moindre meffait
 Peut faire les petits pour noirs corbeaux paroistre :
 Souuent mesme en ce rang des petits, on fait estre
 En tous tels torts, ceux-là qui en tout soy n'ont rien
 De petit, si ce n'est la faueur, & le bien.
 Il ne faut donc iamais que ceux qui veulent suiure
 Ce qui avec honneur, voire apres la mort viure
 Dans l'vniuers nous fait, soit que ceux-là soyent Rois,
 Ou qu'aux libres citez ils baillent lors les loix,
 Ou que les Rois sous soy leur baillent charge grande,
 Ou qu'autrement leur main souueraine commande,
 Puisse iamais permettre à soymesme, ou à ceux
 Qui sont encor commis pour policer sous eux
 Ou l'vn, ou l'autre estat, qu'au soufmis populaire
 Toute cruauté telle à tort se voye faire :
 Dont pourtant on a veu mille brouilleurs esprits
 Nés au dam des humains, enragément épris,
 N'espargnans ny discours subtil, ny ruse inique,
 Pour de plus en plus rendre vn estat tyrannique :
 Iusques à vouloir mesme en ces maux se baigner,
 Sans semonce ou besoin, pour plus faire regner
 Par exemple mauuais leur nature inhumaine
 Sur la terre, & regner sur l'estat plus de haine,
 Plus de maux sur le peuple, & sur leurs actions
 Maudites, & sur eux plus d'execrations.*

*Je croy, SIRE, pour vray que toutes fois & quantes
 Qu'en quelque estat antique à ces ames meschantes,
 Les Eumenides sœurs d'vn tison infernal
 Ont échauffé les sens engendreur de tout mal,
 A leur propre pays de langueur & misere,*

*Aux pauvres & aux grands de honte & vitupere,
 Il ne leur a suffi pour à l'heure assouvir
 L'estrange & lache ardeur, qui là les vient raurir,
 D'auoir souuent ouuert la voye à ces maudites
 Foulleures, que desia par mes vers ie t'ay dites :
 D'auoir sans nul égard, sans pitié, sans propos,
 Sans mesure introduit impos apres impos :
 D'auoir mesme recreu toute charge annuelle,
 Ia trop dure, de charge encore plus cruelle,
 Qui non seulement peut tout mesnage empescher
 D'accroist & d'entretien, mais peut mesme arracher
 Au four, aux mains, aux dents⁵⁸, d'vne deconfortee
 Famille le pain cuit, ou la paste apprestee,
 Ou tout autre sien meuble, au moins si bien saisir,
 (O barbare hideur !) que sur terre gesir
 Plus vilement encor que les bestes il faille,
 Dessous qui tels voleurs ne rauiroient la paille.
 Mais il n'est rien qu'ici ces hommes hayent tant,
 Que l'homme dont ils vont les seuls membres portant,
 La seule face aussi : car si tant que nous sommes
 Ne leur estions d'esprit dissemblables, des hommes
 La race ne deuroit du ciel se regarder,
 Se porter de la terre, & tant soit peu garder
 En sa peruerse espece, ains dans son ventre large
 Telle mere engloutir deuroit sa faulse charge.
 Pour tels hommes le Ciel n'a point assez, ie croy,
 De foudres, de courroux, de desastre, & d'effroy :
 La mer n'a point assez de hurlemens, d'orages,
 De tourmentes, d'horreurs, d'abysses & naufrages :
 La terre assez de peste & d'autres hideus maux,
 De tristes, veneneus, ou cruels animaux,
 De poisons, de venins, de funestes discordes,
 De precipices bas, de feu, de fer, de cordes,
 De Iuges impiteus pour là les condamner,
 Ny de bourreaus pour tel salaire leur donner :
 Ne permettans iamais que leur charongne rentre
 Au grand tombeau du sein maternel, mais au ventre
 Des mastins charongners, des finistres oiseaux,*

Qui mesme encor cent fois font trop dignes tombeaus
 De tels hommes de proye, en toutes leurs besongnes
 Recherchans des humains les maux & les charongnes,
 Que mesme auant la mort on leur voit dechirer,
 Bequeter, & tous vifs en la fin deuorer.
 Pour eux l'Enfer encor n'a point tant de Cerberes,
 De Tisiphones, tant d'Aleçons, de Megeres,
 Qu'il faudroit de prisons, de tenebreus manoirs,
 De brandons, de serpens, l'un & l'autre tous noirs,
 De foits ensanglantez, de tenailles mordantes,
 De fleuues tous bruslans, de grand's roches pendantes
 Sur le chef attendant, de pierres, de tonnéaus,
 Et de rouës qu'en vain on porte, on remplit d'eaux,
 On tourne, sans iamais voir la peine eternelle
 Cesser, puis que l'esprit est eternel comme elle :
 Ou si ces maux ne sont qu'antiques fictions,
 Pour eux la conscience a moins de passions
 Qu'il ne conuient, d'aigreur, de remors, de piqueures,
 De cauterres rongeurs par secrettes brusleures,
 D'eslourdissans fleaux coup sur coup rebatans,
 D'affamez vipereaus sans cesse resortans
 Du fond de la Memoire, & de mainte autre peine
 Que tel resentiment horriblement rameine,
 D'un tel viure faisant presque vn continuel
 Mourir, & de la terre vn Enfer plus cruel,
 Faisant de nostre corps nostre ame estre bourrelle,
 Et de soy mesme encor la meurtriere cruelle.
 Mais pourquoy ces tourmens, quand plus au vray i'y pense,
 Veus-ie estre accreus à ceux qui sont sans conscience,
 Pour la plus part exempts de souffrir tels tourmens,
 Puis qu'ils se font exempts de tous tels sentimens?
 Il vaut mieux renuoyer aux⁵⁰ vrais tourmens leur vie,
 Dont en fin quelque fin meschante la chastie,
 Soit par conseil des Dieux, soit par vne equité,
 Qui souuent mesme aux tours de fortune a esté :
 Je sçay qu'en rien plustost sur leurs chefs ie n'attire
 Par ces vers que i'escris, les maux que ie desire
 Leur estre ramenez, mais si ie ne puis plus

*Proffiter aux vieux Grecs, aux vieux Romains exclus
 Et de vie, & d'Empire, & puis que tout barbare
 Regne vieil ou nouveau de mes vers ie separe,
 Comme indigne de reigle, & si à nos ayeulx,
 Lors qu'on voit tout remede inutile pour eux,
 Seruir il n'est possible : au moins à la couronne,
 Que fus vn si doux peuple vn grand destin te donne,
 Mesme au sceptre des Rois tes voisins qui à toy
 Sont liez & par sang & par semblable foy,
 A tout Roy de l'Europe & aux grands Republicques,
 Qui encore à mon gré imitent les antiques,
 A tout Duc, à tout Prince, ou Prelat qui en main
 Tient en la Chrestienté quelque estat souuerain,
 Voire à toute leur gent, puis qu'ainsi que la tienne
 Presque sous mesme loy, soit ciuile ou Chrestienne,
 Chacune se maintient, puis que d'esprits & cœurs
 Et de mesmes desseins⁶⁰ pour mesme loy, de mœurs,
 D'armes & arts encor qu'il y ait difference,
 La difference n'est pourtant telle qu'on pense :
 Si bien que qui voudroit faire sous foy trembler
 L'vniuers, il pourroit l'vne à l'autre assembler :
 Et puis que toutes sont en l'Europe, qu'eslire
 Les destins ont voulu, pour souuent vn Empire
 Donner aux siens, plus vray, plus grand, plus saint, plus droit,
 Qui, peut estre, en fin, SIRE, aux tiens tous seuls se doit :
 Ou bien sans auoir soin de tout tel peuple estrange,
 Bien que sous la loy nostre, vn Dieu commun le range,
 Au moins à tes François, peuple qui d'vn lien
 Plus grand que naturel estreint son bien au mien,
 Je veux iusqu'à la mort dedier cet office,
 Comme à toy, Roy, ie veux sacrer ce saint seruire,
 Sans chercher de m'y voir par toy Prince excité,
 Et sans qu'onque ta gent l'ait de moy merité.*

*Je veux donc qu'vne ardeur & plus libre & plus sainte,
 Et plus aigre à bon droit, dont iamais estre atteinte
 Puisse quelque haute ame, éprise en mon cœur soit,
 Par l'equitable instinct de la Muse qu'on voit
 Plus aspre, & brusque, & iuste, & qu'elle alors me face*

*D'art nouveau façonner quelque trompe de chasse,
 Inusitée à tous, meslant à la fureur,
 A l'espouusement, à la froide terreur,
 Des meschans les raisons, & mesme des offences,
 Ou des aueuglemens, ou bien des conuiences,
 Qu'aux offenses on fait vn iuste resentir,
 Vn forcé marrisson, vn tardif repentir,
 Et maugré qu'on en ait vn conseil qui rameine
 L'horreur de ce qui mesme agreoit : Melpomene
 C'est la Muse qui peut des diuerfes façons,
 Plus rares qu'ayent eu iamais les plus hauts sons,
 Animer ma grand' trompe, & d'une estrange haleine,
 Par toutes les forests de la grand' race humaine
 Peut faire entendre vn iour ce tortueux airain,
 Auquel & mon espaule & ma bouche & ma main
 Addresser se verra, pour avec quelque grace
 Le porter en echarpe, avec ardente audace
 Dans le poing le reprendre, & puis en chasque part
 Qu'il le faudra sonner, l'emboucher d'un grand art,
 Plus bruyamment encor, qu'en mes scenes Tragiques
 Je n'ay fait eclater mes grands cornets Bacchiques :
 Plus librement aussi, que parmi les hauts bois,
 Premiers des anciens, les Histrions sans loix
 De Comedie encor, se barbouillans de lie,
 Ne souloyent d'un chacun au vif piquer la vie,
 Mesme plus aigrement, que parmi maint rocher,
 Et maint bois contrefait, on ne voit emboucher
 Vn long cornet bouquin crochu par le gros bout,
 Lors qu'un Satyre vieil en se riant de tout,
 Entre ses tons aigus, mord, egratigne, affolle,
 Les ridicules mœurs de nostre race folle,
 En ces Scenes qui ont des Satyres cornus,
 Le nom de leur poëme & leurs noms retenus :
 Et sans que toutesfois par les mots de ma trompe
 Les loix de modestie *** ie rompe,
 Si bien que trop d'aigreur me pouffast hors des rangs,
 Et sans qu'en rien ie poigne ou les Rois ou les grands,
 Si ce n'est en cela pour qui vraiment ie pense*

Qu'ils m'adiugeroient mesme & los & recompense,
 Se voyans à leur bien si bien eguillonner,
 Ou bien à ce qui peut plus d'honneur leur donner.
 Car il ne faut iamais qu'un Prince au gain regarde
 Si fort, que son honneur & sa gloire il hazarde,
 Ains sa memoire encor, de qui le seul espoir
 Doit causer le grand cœur qu'en tout il doit auoir,
 Et le mespris qu'il fait aux choses belliqueuses,
 Des hazards, se pouffant iusqu'aux plus hazardeuses,
 Le desir d'estre veu iuste, accord & loyal,
 Genereux, vertueux, adroit, & liberal,
 Et l'enuie de faire à tous siecles paroistre
 Son Regne entre ceux-là que plus grands on voit estre.
 Car c'est le seul espoir de memoire, qui fait,
 Au moins s'il est vray Roy, que dans son ame il ait
 Tout tel hautain desir, & qui mesme peut faire
 Qu'en heur comme en grandeur de son peuple il differe.
 Car sans un tel espoir, veu le faix, les ardeurs
 De croistre, les soupçons, les soucis, & les peurs,
 Et veu les aigrifons & les fureurs encloses,
 Trop plus grandes d'autant que de plus grandes choses
 Elles vont renaiissant : veu les aspres douleurs
 Que lon sent pour se voir arriuer des malheurs,
 D'autant plus grands qu'aux grands plus heureux ils auiennent :
 Veu les aigus regrets qui dans leurs serres tiennent
 Telles ames, alors que par un long effort
 De maladie, ou bien par crainte de la mort,
 Par ruine ou prison, il faut que l'heur qui trompe
 Et enfle auparauant, perisse ou s'entre-rompe :
 Et qu'il faut d'autant plus que son heur on haussoit,
 Le voir cheoir de plus haut, & que ce qu'on pensoit
 Estre tout, vienne à rien, ou que chose tant belle,
 Tant agreable cesse, au moins de se voir telle,
 Veu le iuste penser qu'on prend des vanitez
 Souuent, veu mesmement les importunitex,
 Le degoustement fade, & charge nompareille,
 De voir sans fin charger son œil & son oreille
 De sots entremeteurs, sots parleurs, medisans,

Bouffons, flateurs, mocqueurs, ou fardez Courtisans :
Puis de mesmes façons, mesmes mots, mesme étude,
Mesme esbats & plaisirs⁶¹, non sans grand' seruitude
Se voir sans fin souller : & veu tant d'autres maux
Qui tous sont compagnons de tous les heurs Royaux :
Sur tout veu que la vie encores n'est qu'un songe,
Qui d'obiets plus facheux ceux qui sont plus grands ronge :
Et qu'il y a cent fois plus de mal à dresser
Et tenir ces grandeurs, & mesme à les laisser
Cent fois plus de tourment, & que d'une vistesse
Tant roide chet le poinct où il faut qu'on les laisse :
Que lon est plus long temps souuent à s'atourner
D'or, d'argent, & de pourpre, à grauement orner
Ses gestes & sa voix, encor ceci ie donne
A ceux qui sont mieux nés pour si graue personne,
Et plus long temps encor pour attendre que l'heur
Inesperé nous pousse en vn roolle meilleur,
Que l'on n'est pas à faire & à dire en la sorte
Qu'un decore requiert tout ce qu'à l'heure porte
Ce ieu brief & ce roolle, apres lequel il faut
Soudain se retirer derriere l'echauffaut,
Souuent sans le succez des choses desfirees,
Souuent avecq' ennuy des choses empirees,
Souuent avecq' regret & mescontentement
D'auoir ainsi fini son roolle brieuement,
Plus souuent avec honte & repentance & rage
D'auoir trop mal ioué tant digne personnage,
Tant qu'avecques vn blasme en sort encor vn ris,
De voir l'orgueil enflé soudainement surpris
D'estonnement & faute, & bien souuent encore
Avec cruelle fin, qui sans fin deshonore,
Qui aux chaisnes⁶² de fer les couronnes changeant,
Ou sous honteuse mort piteusement rangeant
Telle enfleure de vie en mille horreurs terribles,
En muglemens tragicqs, en larmes, en horribles
Pities, qui quelquesfois pour le peu d'amitié
Qu'on porte à tel ioueur, ne font point de pitié,
Vont tout d'un coup cachant tout cela qu'on admire

*En eux, sous le rideau que le fort soudain tire
 D'iceluy, les couurant pour iamais tel rideau,
 Le plus souuent tout noir : c'est vn obscur tombeau,
 Si tombeau mesme ils ont, qui pour la fin receuë,
 Peut estre, couurira la grace qu'ils ont euë
 Pour vn temps, la faueur des spectateurs, l'honneur,
 Magnificence, pompe, accortesse, & bon heur,
 Mesme ce qu'ils ont eu de courage & victoire
 Sur d'autres, voire encor de clemence en leur gloire,
 Et en leur triste fin d'innocence & de cœur,
 Pour contre le malheur, la fureur, la rancueur,
 Et le tort, s'il y est, porter telle inhumaine
 Iffue, & meprisant comme trompeuse & vaine
 Toute gloire & grandeur, mesler aux durs sanglots
 Quelque parole, ou fait, digne de quelque los,
 Et dont on puisse apres quelque constance apprendre,
 Au lieu de s'enterrer dans l'vrne de leur cendre.
 Mais au rebours souuent on voit ce tombeau là,
 Qui (peut estre) dans soy pour iamais tout cela
 Que i'ay dit, couurira, si ces Rois d'aenture
 Ont eu soit en viuant, soit en la mort si dure,
 Quelques vns de ces dons : il ne couurira pas,
 Soit pour la vie ou bien pour l'horrible trespas,
 Les deffauts d'heur, de sens, de bon cœur, de paroles
 Dignes, & dignes faits, aduis, les rages, les folles⁶³
 Ardeurs, l'horreur honteuse en l'air il vomira,
 Puis par tout l'vniuers l'air l'éparpillera,
 Tant que le bruit ailé qui fera d'age en age
 Courir ce qui est pire, en portant grand dommage
 A tout bien qu'ils ont eu, portera grand renfort
 Aux blasmes de leur vie, aux hontes de leur mort.*

*On se taißt à bon droit du mol Assyrien
 Sardanapale, aussi ie croy qu'il n'y eut rien
 De bon dans telle femme, ou dans tel homme lache
 Qui en femme s'ornoit, & partissant la tache
 A sa troupe lasciue, impudemment mesloit
 D'vn salle & mol regard l'ouurage qu'il filoit :
 Encore a t'on bien sceu retenir de sa vie*

*Telle honte, & la honte encor par qui rauie
 Luy fut & la couronne, & la vie, & l'honneur,
 Auec son faux plaisir & malheureux bon heur,
 Auecques son oisue & chetiue richesse,
 Qui trop mal auoit peu la molasse paresse
 De son cœur, qui iamais ne fut esmeu ny fort,
 Ny masle, fors qu'un peu sur l'instant de sa mort,
 Ineuitable à luy, mesme on passe en silence
 Ce poinct que plus louable en son grand blasme on pense,
 Ains en honte plus grande on tache le tourner :
 Difant qu'ayant bien veu qu'il ne pouuoit donner
 Ordre à son dur destin brutal, il voulut faire
 Son sepulchre en cela qui seul luy pouuoit plaire,
 Se bruslant dans son or, dans ses biens precieux,
 Qui deuant luy brusloyent & son cœur & ses yeux.
 Des Rois ses deuanciers autant que luy barbares,
 Des peinturez Medois, des Rois porte-thiares,
 Qui regnerent en Perse, & d'autres qui tenoyent
 Leurs sceptres sous ceux-ci, qui par tout dominoyent,
 Plusieurs sous leur cercueil, presque de mesme sorte
 Ont dans leurs os poudreux enseveli la morte
 Memoire de leurs faits, de leurs dits, de leurs noms,
 De leur vie, & leur mort, excepté quelques bons,
 Iustes, heureux, ou preux, encor ce qui plus reste
 D'iceux c'est ce qui plus leur fut iadis moleste,
 Honteux, ou desastreux : mais pource qu'ils ne sont
 Ny blasrables du tout, ou qu'au contraire ils n'ont
 Vn los du tout entier, la trompette que sonne
 La Renommee, ou bien piteuse leur pardonne,
 Ou bien ingrate oublie à nous rememorer
 Du tout cela, dont plus ils tachoyent l'honnorer :
 Chose qu'elle n'a pas à tant d'autres Rois faite,
 Dans lesquels presque on vit vertu du tout parfaite,
 Ou presque parfait vice, ains d'un renom diuers
 Ces deux les font sans fin reuiure en l'uniuers.
 Ces Rois qui par les maux qu'ils firent ou receurent,
 Dans le tragic theatre à tant de fables furent
 Et sont mesme auiourd'huy, presque vn continuel*

*Et second argument, puis que perpetuel
 Leur renom s'est rendu par implacables rages,
 Qui par enuie ou haine exerçoient leurs outrages,
 Ou par euenemens de pitiez, de hideurs,
 Qui tant à droit qu'à tort tomboyent sur leurs grandeurs,
 Rencontrans pour leurs maux commis ailleurs ces peines,
 Fussent Thebains, ou ceux de Troye, ou de Mycenes :
 Car, comme en d'autres vers i'ay chanté, la plus part
 Des ourages Tragics de ces trois maisons part :
 Fussent ceux qui premiers à Corinthe donnerent
 Leurs loix, ou qui premiers dans Athenes regnerent,
 Ou dans d'autres Citez, qui en se remplissans
 De hargne, horreur, & meurdre, alloient ainsi *
 A la plus haute Muse vne ardeur qui l'allume
 De sans cesse en leurs maux rensanglanter sa plume :
 Quiconques soyent ceux là, ie les croy malheureux
 Doublement, d'auoir en leur memoire apres eux,
 Premier par leurs malheurs ou crimes reuiuante,
 Et puis par tels écrits, par qui se rensanglante
 Sans cesse leur renom, & par qui mallement
 Leur reuiuant orgueil remeurt incessamment.
 Aussi, comme ie croy, veu que nous peruers hommes
 D'vn ialoux naturel trop plustost induits sommes
 A remarquer les maux, que les biens, il faut bien
 Qu'aux honneurs & bontez presque ils ne puissent rien,
 Ou bien peu de mechant & de honteux paroistre
 Pour tousiours apres nous faire aux siecles paroistre
 Nostre memoire bonne & glorieuse aussi :
 Ce que tesmoignent mesme assez ces Princes ci,
 A l'issuë desquels horriblement infame,
 Infortunee aussi ceste volante Fame
 S'attache seulement : mesme les cruautez,
 Dont les vns tristement ou les autres traitez,
 Ce sont les seuls suiets, qui plus apres leur vie
 Leur chetiue memoire ont defenseuelie,
 Laisant presque du tout tout cela dont leur bon
 Naturel en naissant leur fit (peut estre) don,
 Ce dont l'enseignement, l'age, l'art, l'exercice,*

*Aux grandes choses peut entremesler leur vice,
 Froidement s'assopir d'un dormir continu,
 Ou bien ceder au mal qui mieux est retenu.
 Que retient on de grand, de toute la grand'race
 Du vieil Laomedon? qu'a t'on dont mesme on face
 Memoire de son fils, ce Priam tant puissant,
 Sous qui la grand'Asie alloit son chef baissant?
 Et qu'est-ce donc qui plus sur luy se rememore,
 Et plus souuent, sinon ce qui honnit encore
 Auiourd'hui ses honneurs, sa puissance, & le droit,
 Qu'enuers chacun garder aux grands Rois il faudroit?
 Ce qu'on merque de luy, bien que la vaine Grece
 Feindre (peut estre) ait peu toute la mentereffe
 Fable qu'on oit de luy : c'est que pour reuenger
 Hestone rauie, il souffrit outrager
 Ceux qui n'en pouuoient mais, & qu'apres au publique
 Repos & paix des siens, il proposa l'inique
 Conseil de ne vouloir rendre honteusement,
 Comme aumoins il sembloit, ce qui non autrement
 Qu'avecques des-honneur, avec honte & pillage,
 Et faulcement de foy fait au saint hostelage,
 Auoit esté rauie, puis desia refusé,
 Dés que presque on en eut si traistrement usé :
 Quelle reproche hélas! de voir cheoir tant de peine
 Sur un Roy ia vieillart pour l'adultere Helene?
 Et qu'il falloit qu'un Roy, que mesmement un cas
 Si vain ne concernoit ny ne delectoit pas,
 La tout meur & tout blanc, souffrist estre enflammee
 Pour vne femme à tort dedans ses murs menee,
 Telle guerre sur luy, quand mesme il abondoit
 De famille chez soy, qui encor redondoit
 Par diuers Hymenee en tant d'autres familles,
 Tant de fils, & de bruz, que de gendres & filles,
 Pour qui craindre il deuoit qu'en fin par la raison
 Que quelques Dieux feroient si puissante maison,
 Que tant d'autres auoyent pour leur source superbe,
 Ne fust avec leur ville en fin couuerte d'herbe,
 Apres qu'un long effort d'un grand peuple outragé*

*Auroit tout & par fer, & par feu saccagé,
 Tant de grandeurs, & tant de richesses ravies,
 Tant de testes à luy si cheres afferuies,
 Qui au cruel seruage encores ne seroyent
 Que tristes demourans de tous ceux qui auroyent
 Accompagné durant le sac de leur prouince,
 Par leur mort le piteux meurtre de ce vieil Prince.
 Aussi quelle memoire agreable peut il
 Retirer de son sort parauant tout fertile
 D'heur, de race, & de biens, quand d'une infortunee,
 Triste, deshonneur, & cruelle iournee
 On verra tout borner dans vne Scene, ou bien
 Dedans vn liure encor saigneux du meurtre sien?
 Quand par Pyrrhe on verra forcer ses murs royaux,
 Tous les siens se ferrer le cœur de si grands maux,
 Les femmes rompre l'air de leurs vois éclatantes,
 Et rompre de leur poil les tresses innocentes :
 Quand dans vne peinture, ou dans les vers qu'on lit,
 Ou dans la Scene, ou bien en ce que mesme on dit,
 Si suiuant la memoire en ceci pitoyable,
 L'un à l'autre on raconte vn tel fait lamentable,
 Avec les sens emeus & troublez on orra,
 Ou bien représenter à l'œil mesme on verra
 Cent & cent autres maux, dont ceste nuit meurtriere,
 Qui du regne de Troye estoit la nuit derniere,
 Remplit la ville où ia par tout bruyoient les feux,
 Et la Court, & l'œil mesme à ce Roy, qui aux vœus,
 Aux saints autels sacrez, aux sanglots, & aux larmes
 Auoit eu vain recours, ne pouuant rien par armes,
 Iacoit que cassé d'âge & desaccoustumé
 A vestir la cuirasse, il se fust lors armé :
 Et iacoit que voyant Polite ieune d'age
 Plus que nul de ses fils, iusqu'au propre visage
 De luy son pere s'estre en fuyant echapé
 De Pyrrhe, & de rechef estre là ratrapé :
 Et voyant que nauré, tombant, & demi-roide,
 Blesmissant, debatant, atteint de la mort froide,
 Avec sanglots les yeux paternels il souilloit*

*Du sang, auquel depit & ieune il petilloit,
 Il ne peut lors souffrir qu'aux piés & qu'à la face
 D'un pere tel massacre en ce pauuret se face,
 Mais d'indignation lançant d'un bras vieillard
 Et foible, mais pourtant si fort qu'il peut son dard
 Sur l'inhumain meurtrier, & d'ardant vitupere
 Le demantant de dire vn Achille son pere,
 Qu'il auoit trouué mesme ennemy tant humain,
 Fit l'effort de la voix accompagner la main :
 Qui fut cause, qu'he!las! Pyrrhe piqué d'outrage,
 De haine, & de fureur, enuoya ce message
 A son pere porter iusqu'à l'ombreux enfer
 Par ce mesme Priam, qui trop moins de son fer,
 Que de son aspre voix auoit peu faire offense
 A ce Neoptoleme, & qui pour recompense
 Tout murmurant encor fut aux ombres d'embas
 Chassé d'un autre coup poussé d'un autre bras.
 Car son corps fut à iour trauersé de l'espee,
 Là où le dard ayant la targue vn peu frappee
 Par la pointe du fer, presque à peine y pendoit,
 Monstrant le pauure effort du bras qui le dardoit.
 Puis qu'on sçait que la fin d'un grand, qui se decœure
 Aux ans s'entresuiuans, couronne en fin son œuure,
 Ou bien d'un verd laurier pour tout iamais après
 Verdissant, ou d'un vieil & funeste cyprès,
 Et d'une branche d'If par les ans seiche & morte,
 Tant qu'il semble à tous coups qu'à nous on la rapporte
 De l'oublieux cercueil, ne nous representant
 Qu'un nom que va la mort avec le corps dontant :
 Puis que c'est la fin, dis-ie, en quoy le plus s'arreste
 Le vol du Temps, soit elle honneste ou deshoneste,
 Pleine d'heurs ou malheurs, pleine de faits & mauls
 Admirables, ou bien vuide de tout grand los :
 Puis que l'homme en oyant parler de quelque antique,
 Auant que presque ouir de sa vie Heroïque,
 Ou bien cruelle, ou lache, ou folle, les discours,
 Impatient s'enquiert, ce qu'à la fin du cours
 Il deuint, & de brusque ardeur precipitee*

Met là le but entier de la chose contee,
 De la memoire auffi qu'il en veult retenir,
 Et de tout fruit qui peut par l'exemple venir :
 Voyons quelle est la fin de ce grand Roy d'Asie,
 Qui trop plus est merquee, & plus souuent choisie
 Pour fuiet, qu'un grand cours de ses ans, quand on va
 En memoire amenant la memoire qu'il ha :
 Iugeons s'elle enrichit vers les siecles suiuians
 Le souuenir qu'ils ont du long fil de ses ans,
 Ou s'elle l'apauurit, d'orageuse nuee
 Courant toute sa vie assez ia denuee
 De soymesme, de vraye & plus digne clarté,
 Veut les dons qui en elle extremes ont esté,
 Pour rendre par Empire, & puissance, & richesse,
 Vne lueur qui fust des grand's lueurs maistresse.
 Mais elle assez desia malheureuse en grand heur,
 N'ayant pas son merite égal à sa grandeur,
 En sa richesse encor quelque peu souffreteuse,
 De ce qui iustement pour rendre plantureuse
 La vie qui plus ferme & durable nous suit,
 Si le viure premier à ce second ne nuit :
 Mesme en son grand Empire encores mal adextre,
 Non pas pour ne pouuoir extremement l'accroistre :
 Mais pour n'auoir preueu que (peut estre) il faudroit
 Que le tort outrageux en fin cedast au droit,
 Au long siege les murs, les choses ordonnees
 Par les Dieux, comme on dit, aux fins des destinees :
 Et pourtant n'auoir pas chassé l'occasion,
 Qui petite eust bien peu si grand' destruction
 Sur ce Regne apporter, si lon venoit permettre
 Ce qui tant soit peu mesme en branle l'eust peu mettre,
 Et, si faut encor dire, en sa puissance extreme
 Aueuglement se fit impuissante soymesme,
 Enfermant & bornant tout ce qu'elle pouuoit
 De ses murs, où trop grande assurance elle auoit.
 Car si ce grand Troyen iugé des Grecs barbare,
 N'eust esté non plus qu'eux de ses forces ignare,
 S'il eust eu le conseil, l'adresse, & le deuoir,

*Par les fiens, par luy mesme egal à son pouuoir :
 Et si dès que les Grecs, qui se mescontenterent
 De ce rapt, & les vns les autres irriterent,
 Se mandoyent, s'aprestoyent, eux & leurs naus armoyent,
 Et leurs diuerses mers pour s'assembler ramoyent,
 Qu'ils attendoyent les vents si long temps en Aulide,
 Pour qui leur plus grand chef se rendit l'homicide
 D'une horrible façon, lors que par pieté
 Faulse & lourde excusant l'enorme cruauté
 Sur l'exécrable autel, au sang de la pucelle
 Iphigene il trempa sa dextre paternelle :
 Et durant mesme encor que de ce lointain port
 Iusqu'aux bords Phrygiens leur route & leur abord
 D'heure & en peu de temps, luy qui telle abondance
 De biens tenoit chez soy, deuoit toute puissance
 Des fiens & des amis en Phrygie assembler,
 Qui trop plus que les vents, les Grecs eust fait trembler,
 Et pour qui dans Aulide eust esté du tout vaine,
 D'autres Vierges le meurdre & l'offrande inhumaine,
 De loin dedans leur sein il eust poussé la peur,
 Il eust de loin rompu le dessein & l'ardeur.
 Car quel espoir eust eu d'entr'eux vn chef de guerre,
 Si n'ayant que des naus, & point d'armee en terre,
 Et sçachant qu'une flote, encor qu'estrangement
 Effroyable & nombreux soit son embarquement,
 Ne peut pas presque encor porter si grand' armee,
 Que la moindre qui peut par terre estre menee,
 Aueugle eust entrepris d'aller lors conquerer
 La terre où il eust sceu sur terre s'aprester
 Trop plus puissante armee, à fin de le surprendre
 En la descente, ou bien l'engarder de descendre?
 Qui ne sçait combien l'un trop plus que l'autre peut,
 Si rien fors qu'empescher la descente on ne veult?
 Par vn nombre petit, lors qu'un bon chef commande,
 Rembarrer mesme on peut la flotte la plus grande.
 Iugeon donc quel moyen toute la Grece eust eu,
 Si ce Roy Dardanide à sa force eust pourueu :*

*De se mocquer des Grecs il luy estoit facile,
 D'autant plus qu'à son dos il eust eu sa grand' ville,
 Pour lors forte & munie, où mesme eust peu loger
 Vn ost entier, en tout succez de tout danger,
 Outre espoir auenu, s'il eust esté possible
 Au moins que l'ost Gregeois luy fust en rien nuisible,
 En la sorte qu'ici breuement i'ay fait voir,
 Et dont le prompt moyen n'excedoit son pouuoir.
 Car tant s'en faut qu'ainsi des grandes forces siennes,
 Sur les bords affrontant les naus Pelagiennes,
 Il ne les eust au moins contraintes à ramer
 De rechef leurs chemins fillonnez en la mer,
 Pour en effroy, dedain, & honte, & moquerie,
 Porter les leur chez eux digerer leur furie,
 Que sans doute ce Prince eust peu les laissant prendre
 Terre dans ses pays sans les riués defendre,
 En pieces les tailler, & semer par monceaux
 De charongnes ses champs, des armes & vaisseaux
 Estre maistre, en vn rien priuer d'honneur Mycenes,
 Gardant ces chauds maris d'auoir besoin d'Helenes,
 Se fiant aux siens seuls, & trop barbarement,
 Que ie croy, mesprisant tout aduertissement,
 Les laissant aborder iusques au port Sigee,
 Pour en leur prime abord voir sa ville assiegee,
 Et ne pensant, ie croy, pour assaut ou bataille
 Qu'il eust besoin de rien, fors que de sa muraille
 Pour entiere seurté, des propres enfans siens
 Pour chefs de tout combat, de ses seuls citoyens
 Pour soldats, de sa haute & superbe apparence
 Pour tout rebut des Grecs & toute sa deffence :
 Qui pis est ne songeant, ce croy-ie, à tout le fort
 Appareil de ces Rois assemblez, qui d'effort,
 De haine, espoir, & cœur, & de force cueillie
 De mainte force auoyent vne force assaillie,
 S'estant mesme vn chacun en son endroit forcé,
 Trop plus qu'en mesurant sa force on n'eust pensé :
 Bref, ne poissant, ie croy, que se voir chez soy mesme
 Surprendre à l'ennemi, c'est vn peril extreme :*

*Encore, & nonobstant ce lourd ou fier mépris,
 Dont la Memoire à tort ne l'auroit point repris,
 Que vit-il arriuer auffi tost qu'à la riue
 Troyenne telle armee en mille naus arriue?
 Tant estoit grand & fort & haut de ce Roy ci
 Le pouuoir : & quoy doncq, si le preuoir auffi
 Grand & haut, comme luy par conseil braue & sage,
 Au pouuoir eust donné de soy mesme l'usage?
 S'il faut croire celuy qui mesmement en gloire
 De ses Grecs a gardé dans ses vers la memoire
 De l'aspre & longue guerre, auffi tost que dedans
 Ce haure ces Gregeois apparurent ardents
 De vanger leur iniure, & que les Troyens veirent
 Qu'armez d'armes & cœurs sur la greue ils saillirent :
 Eux au rebours enflez, aspres, & forts, & durs,
 Au hafard du combat, en laissant de leurs murs
 La seurté, marchans roide & droit se presenterent
 A l'ost desambarqué qu'en fureur ils chargerent,
 Donnans puis çà, puis là, puis tantost de cœurs grands,
 Escartans ceux qui ia vouloyent prendre des rangs :
 Puis courans renfoncer tantost de cul & teste
 Ceux qui rangez tenoient desia leur troupe preste
 Pour d'ardeur soustenir le choc, & repousser
 Ceux, qui pour tost les rompre enrageoyent d'enfoncer
 Sur d'autres, qui non pas par froideur ou paresse,
 Mais d'autant que (peut estre) il auoyent en la presse
 Des vaisseaux, leurs vaisseaux, ou que plus esloignez
 Ils les auoyent du bord, ou bien qu'embesongnez
 Aux charges ils estoyent, pour faire en ordonnance
 Tenir leurs naus, & mesme y laisser resistance :
 Ou bien à tous deuoirs, dont lors auoit besoin
 Selon la loy guerriere, vn grand ordre & grand soyn
 Qu'il leur falloit auoir de tout poinct neccessaire,
 Et dui sible & gaillard qu'il leur conuenoit faire
 Pour l'égard de la mer, ou d'autant qu'ils estoyent
 Embesongnez à ceux qui encore sortoyent
 A la file, & de rang, & qui dès leurs forties
 Rendoyent agilement leurs forces departies*

*Par troupes : car encor ils n'auoyent eu loisir
De dresser bataillons & tout ordre choisir,
Ils auoyent seulement entre leurs Capitaines
En leur chemin conclu les choses plus certaines,
Pour au saillir premier le desordre empescher,
S'on venoit viuement leurs gens escarmoucher.
Plusieurs donc de ces chefs voyent que l'escarmouche
Si forte à leur mespris, ains à leur perte touche,
Si les Troyens voyoient mettre à sang ces premiers,
Et croyans de pouuoir faire ainsi des derniers,
Faisoyent encor deflors saillie sur saillie,
Dont iusqu'au creus des naus fust leur flote assaillie :
Et lors entre les cris des bruyans matelots,
S'entrehastent de geste, & de signe, & de mots,
Et monstrent en tous trois qu'ils vouloyent de courage
Indomtable domter ceste aduersaire rage.
Les vns font leurs vaisseaux du riuage approcher,
Les autres font les leur aux prochains accrocher,
Puis passans par plusieurs sautent d'un pié deliure
De tillac en tillac, aux leur se faisans suiure :
Les autres font leur naus au large depestrer
D'entre la presse druë, & pour bien tost entrer
Au plus pres des combats, s'eslongnans vn peu prennent
Vn tour ny long ny court, les vns en cernant tiennent
Vn tour plus long, à fin de pouuoir sortir mieux
En ordre, & se trouuer tous rangez sur les lieux
De l'acharné combat, les autres d'autre sorte
Font sembler qu'au riuage vn vol leger les porte,
Tant ils font roidement leur galere arriuer,
Pour plus viste la gloire avecq les coups trouuer.
Chacun boust & fremist, nul n'est qui ne desire
D'estre plustost dehors que dedans son nauire :
Mais le deuoir le nie à beaucoup, & mestier
Il n'est point de tirer tout l'exercite entier
Contre telle saillie, encore que l'encombre
Que faisoit son effort fust plus grand que le nombre :
Si est-ce, que ie croy, que ces Grecs s'estonnans
Des barbares soldats si vaillamment donnans,*

*Et outre esmeus, piquez & bruslans, n'aperçoient
 Rester presque en leurs naus que ceux qui rester doivent.
 Tandis ces Phrygiens non seulement bourroyent,
 Et de cœur & de coups foudroyans rembarroyent
 Les premiers descendus, mais bien ceux qui sortirent
 Presqu'à l'heure rentrer dedans leurs vaisseaux feirent :
 Car si tost qu'on les voit alliez, presentez,
 Et en diuerse place asprement affrontez
 A ces fiers Dardanois, de prime effort se sentent
 Chargez, pressez, forcez, si fort qu'ils s'espouuentent
 Tantost, & puis tantost reprenans leur vigueur,
 Recueillans & leur troupe, & leur force, & leur cœur,
 Ils vont tenans, donnans, pouffans, & tant renforcent
 Et le nombre & l'effort, qu'à leur tour presque ils forcent
 L'ennemy, qui pourtant de ses barbares voix
 Plus effroyable qu'eux, d'un large & long pauois
 Plus couuert qu'ils n'estoient des courts boucliers de Grece,
 De son soudain dessein, d'orgueil, d'ardeur, d'aspreffe,
 D'effort hardi, robuste, aueugle, & hasardeux,
 Estoit, ie croy, pour l'heure encor plus poussé qu'eux :
 Contre quoy le Gregeois vante son auantage,
 Que luy bailloit l'adresse & conduite plus sage :
 Qui plus est, il se sent époint outre cela
 D'un dépit enfiellé, d'un creuecœur qu'il ha,
 De voir qu'à si grand'fouille vn peuple estranger aille
 En sa terre, en son haure, au pié de sa muraille,
 En brauant menasser le Roy, les enfans siens,
 Et du peuple les murs, les testes, & les biens :
 Il est encore mesme enflé qu'à la rencontre
 Premiere qui se fait, le menasseur se monstre
 Plus estonné, moins roide, & moins ardent alors,
 Maugré les cœurs repris, & les doublés efforts
 Des Gregeois, les menant batant de place en place,
 Souuent iusqu'à l'endroit de leurs naus il les chasse,
 Tant que plusieurs d'entr'eux sans rien plus hasarder,
 Presque conseilleroient de rentrer pour garder
 Leurs naus, en se gardans dedans leurs naus soy mesme,
 Dont ils pourroient forcer tout effort plus extreme,*

Avec les traits volans, avec les dards lancez,
 Et qu'après sur la greue ils combattroient assez :
 Qu'on feroit mieux pour lors, attendant que fut faite
 Leur pouruoyance à tout, de tendre à la retraite :
 Qu'un grand barbare effort soustenir lon ne doit,
 Tant que tout esprouué, tant que tout preueu soit,
 Et par art ordonné, mais si ces raisons crues
 Dans ces gens refroidis, par eux se fussent creues
 Du tout, ie croy, qu'à l'heure on les eust pourchassez,
 Espouventez, batus, massacrez, & forcez,
 Iusqu'en leurs propres naus reduites au pillage,
 Ainsi que ces fuitifs au meurdre & au seruage :
 Parmi lesquels pour tel carnage executer,
 Pefle mesle on eust veu ces Troyens se ietter,
 Suiuant de bois en bois, par tout se faisans maistres,
 Plus par desordre & peur que par leurs propres dextres.
 Mais ceux qui sembloient prests dans soymesme de prendre
 Tel conseil, leurs auis soudain viennent reprendre,
 Se rechauffans eux mesme, & les autres qui sont
 Par tout en tel deuoir qu'aux Troyens teste ils font,
 S'encourageans des coups, à la longue cognoissent
 Que d'un peu ces Troyens plus lassez leur paroissent
 D'efforts plus longs & grands, & si bien les soustiennent,
 Que peu s'en faut qu'egaux tous les deux ne se tiennent.
 Aussi croy-je que ceux qui sur tous autres furent
 L'esperoir des peuples Grecs, & qui tousiours parurent
 En dix ans que dura ce long siege odieux,
 Vrais demi-dieux eux mesme, ou fort aidez des Dieux,
 Furent ceux qui deuant, & lors que plus ils veirent
 Que les inesperez forcemens le requirent,
 S'estans tous les derniers en fureur débarquez,
 Tous les derniers s'estoient aux vainqueurs attaquez.
 Si dès l'abordement qu'en ces riues Troïques
 Se ietterent dehors ces troupes Argoliques,
 Et deslors que soudain ces Teucres enflammez
 En grand nombre & grand ordre estoyent saillis armez,
 Eussent voulu d'entree estre de la meslee
 Auecq le moindre Ajax qu'on nommoit Oilee,

*L'autre Ajax au bouclier qui sept fois double estoit,
 Et le Roy Menelas grand guerrier, qui sentoit
 Plus fort l'outrage sien, puis l'autre Roy son frere,
 Qui choisi pour seul chef de l'entreprise fiere,
 Roy des hommes estoit, & pour au grand effort
 Adiouster sur le champ quelque tour plus accord,
 Vlyffe en tout meslé, qui, de peur qui ne cede
 Maugré son dol, prendroit Ajax ou Diomedé
 Pres de soy pour soustien, ce braue & furieux
 Diomedé qu'on feint auoir nauré les Dieux :
 Puis sur tout autre encor le fils de la Deesse
 Thetis aux pieds d'argent, qui d'extreme viteffe
 Meslant l'extreme effort pour courir aux dangers
 Plus grands s'est bien peu dire Achile aux pieds legers,
 Qui quelque iour deuoit venger apres les larmes
 De son dueil, son Patrocle occis deffous ses armes
 Par Hector fort trompé, quand l'autre il aperçoit
 Deffous l'armet, au lieu qu'un Achile il pensoit
 Mettre à mort, qui vengeant son cher Menetiade
 Fit tout d'un coup cesser la Troyenne brauade.
 Car en crainte & frayeur Hector auoit tenu
 Ces Grecs, tant que s'estoit ce Pelide abstenu
 De combattre en sa nef, maschant l'ire enflammee
 Pour Briseïs au lieu de Criseïs menee
 Au fer Agamemnon, qui pour se voir tollu
 Son butin, le butin d'Achile auoit voulu :
 Mais l'ami fut piqué du regret de la vie,
 Qui au lieu de la sienne à l'ami fut rauie,
 Plus qu'il n'estoit des morts, & pertes des Gregeois,
 Des prieres de l'ost, & de leurs autres Rois,
 Ni des riches presens qu'on luy prioit de prendre
 Auecq sa Briseïs qu'à luy l'on vouloit rendre :
 Il s'arme, & de colere agilement sautant
 Sur son char, va son œil tout embrasé iettant
 Par tout le camp, pour voir si ce grand Priamide
 Tueur d'hommes viendroit encor au vray Pelide
 Furieux s'attacher : luy donc par tout faisoit
 Tourner Automedon qui son char conduisoit*

*Galopant, dédaignant toute cargue, fors celle
 Où l'amour, la vengeance, & la rage l'appelle.
 Je ne veus pas ainfi que l'aveugle fonneur
 De ce braue duel croistre à l'vn d'eux l'honneur
 Sans mesure, en faisant deux si grands capitaines
 Courir si fort à pié qu'ils perdroient leurs haleines
 A tourner quatre fois les murs d'une cité,
 L'vn épouantant l'autre, & l'autre épouanté
 Plus que n'est la perdris, qui ia trois fois remise,
 En repartant se void par l'autour presque prise.
 Je ne veux point encor en couurant d'vn destin
 Vne lasche, fuitiue & trop couarde fin,
 Priuer l'vn d'eux d'honneur, & par fin si chetiue
 La racine arracher de la memoire viue
 De celuy, sur qui seul tant nos premiers François,
 Et nos peres & nous, qu'aussi nos premiers Rois,
 Et toy, SIRE, qu'on void heritier de leurs gloires,
 Auons tousiours posé de nos hautes memoires
 Le tige & fondement, mesme il ne me plaiſt point
 De me laisser aller lourdement sur tel poinct
 Auec l'antique erreur, qui tache en vain de feindre
 Aueglément qu'vn seul Achile peut contraindre
 La fortune si fort, que pour force qu'il eust,
 Et pour tout cœur nouueau que sa presence peust
 Redonner aux Gregeois, iaçoy que lon s'efforce
 Mesme de faire faire à luy seul toute force,
 Du sang des hommes Grecs, comme sous la nuit noire
 Vn loup dans vn troupeau rougiroit sa machouère :
 Combien qu'à vray parler, tant Hector que tous ceux
 De sa part, sous l'effort ferme & non paresseux
 Des Grecs rencouragez, commençassent adonques
 De souffrir au combat plus qu'ils n'auoyent fait onques :
 Car ces Heros, ces Rois, ces autres chefs bouillans,
 Auec les leur s'estoient cent fois fait plus vaillans,
 Sçachans que leur espoir ce grand Pelide, en place
 Viendroit pour affronter d'Hector l'horrible audace,
 Et que ses Myrmidons à la guerre bien nés,
 Pour grand renfort seroient avec luy ramenez :*

*Mais ce iour il voulut que les vns attachassent
 Premier, puis que tous d'ordre & de cœur s'y pouffassent,
 Et puis pour vn effroy tout soudain des Troyens,
 Contre leur esperance il decochast les siens
 Sur eux, luy sur Heçtor : or il voit donc qu'à l'heure
 Aux cris des Myrmidons Heçtor planté demeure
 Sur son char, il l'appelle, & le faisant tourner
 Voit orgueillir son geste au lieu de s'estonner :
 Car il cognoist celuy qui plus pouuoit sa Troye
 Faire de Myrmidons & d'autres Grecs la proye,
 Dont la mort pouuoit plus ensemble auantager
 Sa terre avec sa gloire, & la Grece outrager.
 Leurs guides sous leurs voix font qu'ardemment decochent
 Les cheuaux des deux chars qui l'vn de l'autre approchent,
 Mesme auant l'approcher ces Heros en courant
 D'vn bras roide se vont leurs iauelots tirant :
 Le coup d'Heçtor sembla plus que l'autre effroyable,
 Mais Achile a le corps par tout inuulnerable,
 Fors qu'en son talon seul, par qui Thetis dans l'eau
 De Styx le tenoit lors qu'elle charmoit sa peau,
 Par telle trempe : ou bien l'ayant renouvellee,
 Comme autrement on feint, apres l'auoir bruslee,
 Pour ce qui estoit sien faire à la peau rester,
 Et tout ce qui estoit du Pere luy oster.
 Mais sans croire à la feinte, au moins si c'est histoire,
 Non pas fable qu' Achile & qu' Heçtor, il faut croire
 Qu'estans outre nature estrangement tous deux
 Vistes, roides, & forts, adroits, hautains, & preux,
 Des autres pouuoit bien leur chair estre estimee
 Non vulnerable, ainçois contre les coups charmee.
 Ce que l'vn fit paroistre en ce combat mortel,
 L'autre aussi fort long temps, mais il ne fust pas tel
 Estimé sur la fin, quand sa prouësse agile
 Et forte, vint ceder au coup fatal d' Achile.
 Or ils n'eurent pas donc si tost lancé ces dards,
 Qu'ils voyent retournez cu à cu leurs deux chars,
 Tant que se rencontrans si pres, de violences
 Incroyables saisis, posent vn peu leurs lances*

Qu'en la gauche ils auoient, sur les chars, pour apres
 Les reprendre & darder lors qu'ils seroient moins pres.
 Ces lances n'estoient pas ni grosses, ny pesantes,
 Ni tousiours vers le bout plus fort s'amenuisantes,
 Sans arrest sans poignee en hault ils les portoient,
 Pour les lancer, & rien des nostres ne sentoient :
 Et combien que plustost elles eussent semblance
 De iaueline en fer & en bois que de lance,
 Lances on pouuoit bien les nommer du lancer,
 A quoy lon voyoit plus ces vieux preux s'adresser :
 Laisans les lances donc, & pour ce que leur rage
 Prompte brusloit apres les coups & le carnage,
 Et pource qu'ils vouloient plus fort que de la nue
 On ne voit cheoir la grefle & grosse & forte & drue,
 Assouuissant leur faim tant sanglante, venir
 Aux coups & drus & forts & durs à soustenir,
 Croyans faire par là plustost que par l'adresse
 De bien darder vn bois remarquer leur prouesse,
 Outrecuidez, pensans defarmer & tailler
 L'vn l'autre en vn moment, comme on voit écailler
 Quelque horrible poisson dur d'ecaille, & l'atteindre
 Dans la chair, l'écaillant si fort qu'on le voit teindre
 De son sang par endroits, à fin que quand l'ecaille
 Est ostee à son gré, par pieces on le taille.
 Ensemble donc tous deux sans que l'vn regardast
 Aux premiers coups de l'autre, & qu'en rien se gardast
 Que les Troyens pour luy perdissent tout leur cueur,
 Que Priam ne preschast à son fils que la peur
 Qu'vn seul luy deuoit faire, & combien que lon face
 Hector obstinément l'attendre en vne place
 Sans oncq vouloir entrer aux portes, que pourtant
 Tout soudain il s'allast si fort espouuantant
 Le voyant sur luy courre, & que tous ceux de Troye
 Comme si cent eclats du Ciel quand il foudroye
 Fussent tombez entre eux, avec tant d'autres forts
 Peuples & chefs venus à leurs secours pour lors,
 Iusqu'à vn tous perdus aux portes accourussent,
 Se ferrassent dedans, sans qu'en rien secourussent

*D'espoir, d'hommes, de traits, de quelque autre deuoir,
 Contre vn seul l'homme seul, qu'ils iugeoient leur espoir :
 Eux qui auparauant long temps victorieux,
 Ayans par leurs estours frequens & furieux,
 Apres neuf ans forcé ces troupes Danaïdes,
 De se vouloir sauuer par les routes liquides,
 N'y voyoient point pour lors d'accroissance plus grande,
 Sinon d'un homme seul & d'une seule bande,
 Voire encor se voyoient sains & saufs, & qu'encor
 Sain & sauf leur restoit ce magnanime Hector,
 Qui deuant tant de fois assaillant leurs grand's troupes
 Semant le champ de morts, & dans les creuses poupes
 Dardant les feux vengeurs, pouuoit plus effroyer
 Que ce grand Grec, qu'un Grec menteur fait foudroyer,
 Qui tant de fois auoit pour s'efforcer d'abattre
 Son orgueil, désiré seul à seul le combattre,
 Et mesme alors qu'on feint que chacun se rendoit
 Fuitif dedans les murs, de pié coy l'attendoit :
 Comme mesme vne telle incroyable contrainte,
 Par vn seul, ne m'est rien que vaine & lourde feinte :
 Pour mensonge ie veux tout autant reprouuer,
 Vn Phebus descendant pour Hector preseruer,
 Minerue contre Hector haranguant à son pere,
 Par Iupiter en fin tel destin improspere
 De mort, contre celuy d'Achile balancé
 Dans la balance d'or s'estre à l'heure abaissé,
 Ceste mesme Deesse aux yeux vers descendue,
 A fin que telle vie à tel poinct fust rendue :
 Son Achile exhorté par elle, le moyen
 De faire Hector tourner, puis du visage sien,
 De l'habit, de la forme, vn faux & soudain change,
 Pour vers Hector vser de trahison estrange
 Se faisant Deiphobe, vn encouragement
 Simulé qu'elle donne, vn prompt recueillement,
 Pour à tort rebailer la lance Peliade
 A ce Pelide fier, qui trompant sa brauade,
 Auoit failli d'atteindre Hector, qui n'eust failli
 Achile, si son coup du bouclier recueilli*

*N'eust esté destourné : Puis l'autre iect de lance,
 Dont luy qui sur Hector tout armé la relance,
 L'atteint vers le gosier, ce que ie pense encor
 Estre de tout ceci le plus vray : car d'Hector
 C'estoit l'arrest fatal, de voir vn iour finie
 Par la lance qu'on dit Peliade, sa vie :
 Puis du mourant encor & du victorieux,
 Les mots vn peu grossiers & trop iniurieux
 Pour vn vainqueur honneste, & trop abiets aussi
 Pour le cœur d'vn vaincu, tel qu'estoit cestuy-ci :
 Puis tant d'autres façons de la fable assorties
 Souuent si mal, qu'au vray s'elles n'estoyent parties
 De telle antiquité venerable à tousiours,
 Mesme tant en celuy qu'en tant d'autres discours
 On s'en pourroit moquer, n'estoit que l'affluance
 Si grande des beaux traits que iustement on pense,
 Et hauts, & bons, & mesme au poëte decelez
 Par les Dieux, sont parmi telles choses meslez,
 Dont l'admiration doit tourner la risee
 En l'honneur d'vne Muse en tous siecles prisee.
 Mais moy qui ne veux pas laisser ore outrager
 Ce qui nous appartient, & qui veux reuanger
 Vne memoire haute estrangement bleffee,
 Par qui ta grand' memoire & la nostre auancee
 Pour iamais peut bien estre, & qui me penserois,
 Quand du costé des Grecs mesmement ie serois,
 Leur memoire auancer, en rendant inutile
 Comme fableuse en tout la victoire d'Achile :
 Je veux suiure l'instinct gaillard que ie reçoÿ,
 Que par resentiment celeste i'apperçoÿ
 Estre vray, pour le moins plus semblable à l'histoire,
 Si quelqu'vne en estoit que vrayment on peust croire :
 Car Dictys & Darés sont supposez, encor
 Le Grec Dictys n'eust fait ainsi mourir Hector :
 Et sous tel instinct libre en brief ie te vois faire
 D'vne façon qui plus te peut & te doit plaire,
 Combatre nostre Hector, encor qu'vn sort fatal
 Trop enuieusement soit sur luy tourné mal.*

*Ce grand Pelide armé de corps, de bras, de teste ,
 Mais sur son morion n'ayant pas ceste creste
 Effroyable, qu'auant il y faisoit floter,
 Trop marri de se voir d'autres armes porter,
 Sçachant mesme qu'Heçtor auoit les siennes prises,
 Sur soy par le combat de Patrocle conquises,
 Fort & fier, haut & droit, & bruslant de bien faire,
 Sur son char qu'il fait bruire, & dans ce champ eclaire
 D'vne face enflammee, ainsi que lon peut voir
 Vn tonnerre flambant, lors qu'il ne vient pas choir
 En pierre, mais en flamme, & qu'en forme de boulle
 Rouge bruyant, siflant, dans les champs il se roule
 Tout aussi tost qu'il voit Heçtor le fort des forts,
 Dont le bras iusqu'au coude estoit tout rouge alors,
 Mesme auant que fichez d'vne assurance extreme,
 Front à front, œil dans œil, & pié contre pié mesme,
 Ils recherchassent l'art , l'vn sur l'autre auancé
 Iusqu'à moitié du fer, de nerfs bandez hauffé,
 Tant que leur bras est long, en mesme instant dechargent
 Leur coup suiui de coups, dont l'vn l'autre ils se chargent
 Plus que Vulcan l'enclume, ayant dés l'aborder
 Avec vifteffe & grace, & force, sans tarder
 Ia pieça mis au poing leurs trenchantes espees,
 Noirastres de couleur, larges & bien trempées,
 Aufquelles cedoit lors le clair iour en clarté,
 Et de leurs bons harnois tout l'acier en durté,
 Toutes les fois qu'en l'air incessamment mouuantes,
 Escartotent leurs lueurs, ou bien que retombantes
 Coup sus coup dextrement sans beaucoup espier,
 Faisoient sembler qu'en plomb fust conuertit l'acier,
 Au moins celle qu'Heçtor roüoit dedans sa dextre,
 Et dont il chamailloit d'elle le propre maistre,
 Sur l'epais morion faisant appesantir
 Le roide & dru chaplis, horrible au retentir,
 Et qui souuent remplit d'estincelles la place,
 Ou bien faisant les coups tomber sur la cuirasse,
 Et plus souuent encor dessus vn acéré
 Pesant & grant bouclier, dont alors fut paré*

*Par Achile maint coup, quand le Troyen s'efforce
 D'une subtilité meslee à l'aspre force,
 En feignant quelques coups, les ramener tout droit
 Dessus la face nue, ou sur tout ce qu'on voit
 En luy de decouvert, entre la cuiracine
 Et le fort morion, ou de ruse plus fine
 Sur l'une & l'autre espaul adroitement donnant,
 Les courrayes trancher, qui seules vont tenant
 Le corselet fermé, pour apres l'ouverture
 Trouver ce qui n'a pas resistance si dure.
 Veu l'art & veu l'effort qu'à l'heure on ne croit pas,
 Le voyant & l'oyant sortir d'un mortel bras,
 Tu as vrayment alors digne fils de Pelee,
 Grand mestier de grand force aux addresses meslee,
 Et grand mestier encor d'auoir sur toy tout bon
 Corselet & brassals, bouclier & morion :
 En flatant nostre los, pourtant ie ne veux dire
 Que ton parti ne fust touchant ces armes pire.
 Car de celles que lors l'aduersaire portoit,
 Meilleure de beaucoup chacune piece estoit,
 Avec les autres deux la cuirasse & l'espee
 Dans la forge Ætneanne auoit esté trempee,
 Et polie, & garnie, & richement encor
 De relief burinee, & tant d'argent que d'or
 Couché dedans l'acier par histoires ornee,
 Qui sembloient viure en l'œuure, en qui la destinee
 D'Heñor & ton trophée on pouuoit sur tout voir :
 Heñor mesme les vit, sans pourtant en sçauoir
 Pour l'heure rien cognoistre, & ne pensa que fussent
 Choses qui sur Achile ou sur luy tomber deussent :
 Malheureux de porter ignoramment sur soy
 De son cruel destin la trop iniuste loy.*

*Dans ce mont, qui sans fin sous la grand' forge fume
 Vulcan le forge-foudre auoit dessus l'enclume
 Tourné tout cet ouurage, & luy mesme qui peult
 Par un grand art former aux metaux ce qu'il veult,
 Des Cyclopes aydé pour battre, ou dans la braise
 Mouuoir le fer, ou bien ranimer la fournaise,*

*De ses mains mesme auoit si luisamment poli
 Tel ouurage, & de tant d'histoires embelli
 Sur tout, ou bien par trempe, ou par force diuine,
 Donnant vne durté presque diamantine
 A telle espee, & mesme assez endurecissant
 Le reste, pour garder que rien l'allast fauçant.
 L'œuure fait, il bailla tel present à ta mere,
 Qui pour te le forger à ce Dieu fit priere,
 Tachant faire par là qu'en toy, qui fus humain
 Du costé paternel, de la Parque la main
 Pour trancher ton beau fil si tost ne fust hastee :
 Ta vie tost apres pourtant te fut ostee,
 Quand pour venger Hector au temple d'Apollon,
 Tu fus occis d'un trait par ton fatal talon.
 Ou si ce que i'ay dit des armes n'est encore
 Que feinte, dont tant plus Hector ie deshonore,
 Encontre toy l'armant de tel present fatal,
 Dont mesmes il ta sceu faire encor aucun mal,
 Si faut-il maugré moy confesser sans feintise,
 Quelque part qu'eust esté l'armeure par toy prise,
 Qu'en tout cela que toy, Prince, auoir tu pouuois
 D'armes dans tes vaisseaux, ou que tous autres Rois
 Auoient dedans les leur, c'estoit l'armeure à l'heure
 Qui en chacune piece estoit bien la meilleure,
 Fust morion, cuirasse, & brassals, & bouclier,
 Semblans, tant estoit bonne & la trempe & l'acier,
 Fatalement feés : mais veu que tel orage
 De coups tombans d'enhaut, d'effort, rage, & courage,
 Dont Hector bien payé par tes bras tant & tant,
 Va sur toy comme toy dessus luy rebatant :
 Il faut que presque autant soit bonne & forte, & dure,
 Chasque arme que tu as qui tant d'efforts endure,
 Et puis ayant assez de l'horrible vaillance
 D'Hector, que de la tienne armeure cognoissance,
 Tu ne te serois oncq en tel combat ietté,
 Si par trop contre toy l'auantage eust esté.
 Iusqu'ici donc ces deux ont eu presque vne egalle
 Puissance, mais la fin à tous les deux fatale,*

Avec honte deuoit d'un & d'autre costé,
 Par vn diuers effect mettre inégalité.
 Car d'armeure & de fer Hector se fit paroistre
 Plus fort, & ia s'estoit d'Achile rendu maistre :
 L'autre d'un peu d'adresse & par sort enuieux,
 Vaincu se fit vainqueur du vainqueur glorieux.
 Mais alors qu'entre deux ceci mesme ie chante,
 Par quelle horreur, qui l'œil & l'oreille espouuante
 Ces Heros se sont ils rechargéz, martelez,
 Et des sons rebruyans du tout eceruelez,
 Pour le moins si encore ils sont sans playe nulle,
 Que peut estre l'ardeur & le cœur diffimule,
 Leur espees tantost semblent d'un choir plus lourd
 Ces armes assommer, avec vn coup tout sourd,
 Ou tout mat, & tout plat, & tantost de bruyantes
 Atteintes les rebatre, & tantost de tintantes,
 Ou bien ne tintans point en donnant vont sonnans
 Par compas vn bon son, tantost vont estonnant
 Derechef ce grand camp d'eclatantes atteintes,
 Les nuës mesme en sont penetramment atteintes :
 Car comme i'ay chanté que ce fort Dardanois
 Se va sur le bouclier, ou sur le dur harnois
 D'Achile, de tant viste & tant poisante sorte
 Acharnant, qu'on ne sçait comme l'autre supporte
 D'un tel bras la tempeste : aussi diray-ie bien
 Que l'autre aussi s'efforce à ne luy deuoir rien,
 Ains d'enragé courage aioustant à la dure
 Peine & force qu'en luy fait durer sa nature,
 Plus qu'il ne croit pouuoir estre à elle adiousté,
 Rend iusqu'ici tous biens prestez d'autre costé,
 De pareil poix, de force effroyable indomtee
 Presque pareille, & d'ame autant entalantee
 De nuire & deconfire, & d'une adresse en quoy
 Il vainquoit l'autre, ayant moins de force dans soy.
 Car il ne paroist pas en l'enorme tempeste
 Dont ore il va le corps, & les bras, & la teste,
 Et le bouclier de l'autre à l'enui martelant,
 Faire vn rebatement, qui soit moins violent

Que quand Vulcan alors que d'un infatigable
 Trauail faisoit forger ce harnois infausable,
 Sur qui s'obstine Achile, au moins s'il faut ici
 Me plaire de rechef en ces fictions ci,
 Et que ce Dieu parmi sa troupe renfrongnee
 De Cyclopes autour de l'œuure embesongnee,
 Auec retentissant ahan, & d'un gros bras
 Qui par compas se voit tantost haut, tantost bas,
 Batant & rebatant aprestoient les matieres
 Plus rudes, dont Vulcan fit ces armes entieres :
 Ou quand l'œuure formé sur l'enclume on mettoit,
 L'enclume qui de plainte eclatante tintoit,
 Pour d'un gros marteau battre vne des pieces seule,
 La portant tost apres eclarcir sur la meule :
 Aussi fort tout cela qu'auoit Vulcan batu
 Pour Achile, d'Achile estoit lors rebatu.
 Ainsi tintamarrant par renfort l'un sur l'autre,
 Le Grec en fin sailloit sur le cheualier nostre,
 Lassant, & mesme encor lassé des coups trop lourds
 Que renforçoit Hector : mais Hector au rebours
 Plus fort, plus vigoureux, plus nerueus, de la peine
 Accroissoit sa valeur, son ame, & son haleine,
 Et ces trois qui dans luy de plus en plus croissoient,
 Faisoyent qu'elles par force en l'autre renaissoient :
 Tant peut vne louable & genereuse enuie
 Exciter la vertu, quand non pas de la vie
 Moins chere, mais il va de ce tant cher honneur,
 Que la vertu se fait^{es} de tous traux seigneur.
 On diroit les voyant que lon voit mainte chose,
 Que plus espouventable vn esprit se propose,
 En tout cela qu'on trouue au monde rechercher
 Auidement l'un l'autre, & l'un l'autre attacher :
 Mesme attachez ainsi rendre en eux acharnee
 Leur rage par moments entre eux remutinee,
 Soit instinct naturel de haine entre les deux,
 Qui le face, ou de proye, ou desir hasardeux.
 Mais que me seruiroit pour comparaison telle
 Ensuire ou inuenter chose vieille ou nouvelle,

*Veux qu'avec tel combat rien ne peut s'assembler,
 Qui tant extreme peut soy mesme ressembler?
 O que c'est peu de voir la furieuse attache
 De deux Taureaux plus grands, que l'ardeur d'une vache
 Plus qu'onques on ne vit, forcenez brusleroit,
 Et durant rage telle au combat poufferoit,
 Mortellement jaloux, aimans mieux en leur flame
 Et pensent brutal perdre en leur sang leur ame,
 Que l'un de l'autre maistre à son gré puisse user
 De la chose en qui l'un veut l'autre maistriser :
 Tant qu'après leur regards de trauers & la hargne
 Des malins muglemens leur rage en rien n'espargne,
 Par courses & grands heurs mille fois redoublez,
 Le test, le front, les yeux, de leurs haines troublez,
 Les tempes, ny la gorge, ou mesme la poitrine,
 Qui de la vie enclose en leur cœur est voisine :
 Ains leurs cornes craquans l'une en l'autre, & leurs frons
 Qui semblent faire ouir le choc de deux grands monts,
 Et leurs piés animez regalopans derriere,
 Pour faire plus grand coup tousiours plus grand carrière,
 Ne desistent iamais tant que l'un de ces deux
 Animaux, en grandeur & en fureur hideux,
 Dont les yeux gros & ronds vne torche en eux portent,
 Faisant sembler qu'au heurt les estincelles sortent,
 Ait de son compaignon la victoire par peur,
 Par grand playe, ou par mort, & du prix soit vainqueur.
 Ce seroit bien peu, mesme à telle horrible beste,
 Ayant ia dans son fiel, dans son cœur, dans sa teste,
 Par eguillonemens embrasé peu à peu
 L'audace & le dépit, la terreur, & le feu,
 Mettre en teste vn Lyon, grand, effroyable, & braue,
 Qui de l'ancre sortant de marche fiere & graue,
 Dedaigneux va rouant ses longs pas en circuit,
 Et qui en rugissant d'un long & d'un long bruit,
 Rompt tout l'air, rebruyant, & tourne à la fenestre
 L'œil de trauers, que plein tousiours d'ire on voit estre,
 Dés qu'en tournant il a dans vn coin apperceu
 Son Taureau, qui dedain & courroux a receu,*

Il s'enfle & s'affamant tant de sang que de gloire,
 Faisant d'un aigre éclat craquer l'aspre machouère,
 Comme s'il eguisoit sa fureur & ses dents,
 Dont quatre horribles crocs il decouure au dedans :
 Armé d'ongles trenchans outre ces dents trenchantes,
 Il secoue en tremblant ses iubes iaunissantes,
 Il court, & puis se lance, & du sault se iettant
 Sur l'ennemi, de dens & d'ongles l'arrestant :
 Ne plus ne moins qu'on voit des anchres endentees
 Les batteaux ou les naus estre au bord arrestees :
 Sous ferre il le retient, il le presse, il le mord,
 Ou se laissant trainer il le suit, & si fort
 Garde pour lors sa prise, en qui mesme il fait bruire
 L'os craquetant, que l'autre en rien ne luy peut nuire,
 Muglant, sautant, trainant, secouant, enrageant,
 De n'outrager celuy qui tant va l'outrageant :
 Mais toutesfois en fin par si roide secouffe
 L'agitant, que dehors de la prise il se pousse,
 Puis soudain reculant, & semblant dans ses yeux
 Porter & sang & flame, outragé, furieux,
 Voire horrible au Lyon, en couchant la double arme
 Dont son grand front baissé, comme de droit fil s'arme,
 Donne si roidement que bien souuent il faut,
 Et atteignant trop bas iette la beste en haut,
 Qui de roideur surprise, & nullement greuee,
 Des cornes du taureau dedans l'air soufleuee,
 Choir bien haut & bien loing par dessus luy s'en va
 Auec estonnement de ce grand sault qu'elle a :
 Puis soudain retournant il recourt, il redonne,
 Contre la dure peau du Lyon le coup sonne :
 Il fiche, il naure, & brise, & en recommençant
 Auec pareille ardeur souuent se va poussant
 Plusieurs coups, & souuent il est repris encore
 De l'ongle & de la dent, qui dechire & deuore :
 Souuent il en echape, & de rechef fraper
 S'efforçant, de rechef se resent attraper :
 Souuent court, souuent long est le combat, il greue
 Souuent si malement le Lyon qu'il le creue

*A demi mesmement, mais ce n'est pas souuent,
Il pouffe hors & l'ame & les tripes au vent :
Ou quelquefois apres que telle guerre rare
A bien pleu, l'un & l'autre aduerfaire on separe :
Ou plus souuent en fin du combat furieux
Le Lyon du Taureau se rend victorieux,
Qui saisi de la gorge, estrangle, ronge, & mange
Ceste partie, & mesme au sang succé se vange.
Je ne ferois pas plus, si mes vers amusant,
Ce que j'ay ia trop fait, j'allois mesme opposant
A ce Lyon vainqueur, des Ours le plus terrible
Qui se trouue aux rochers de la Scythie horrible :
Ou bien au lieu de l'Ours le Tygre plus puissant,
Plus agile & cruel, qui fut onques naissant
En toute l'Hircanie, & qui sortant en face
De mon Lyon, du prix se fist maistre en sa place.
Ou bien ferois-je assez si pour bien exprimer
Cela qui vient Hector sur Achile animer,
Et sur Hector Achile, & leur haine conceue
Que quasi naturelle ils semblent auoir eue,
Tant on la voit fatale, en leur appariant
Le monstrueux assault du dragon variant
De cent & cent couleurs sa reluisante ecaille,
Dont son suc veneneux par tout son corps l'emaille :
Bien que son venin soit presque le moins malin,
Et que veu sa grand' masse il ait peu de venin
Au pris d'autres serpens : l'aspre guerre & vilaine
Que liure tel Dragon par naturelle haine,
C'est au fier, grand, & noble, & puissant Elephant,
De toute beste en force & en sens triomphant,
Alors qu'à tous se vient dessus l'arene Indoise
Rafraichir de ce monstre encontre luy la noise,
Lors que ce chaud serpent dessus terre volant,
Toujours apres le sang des Elephans bruslant,
Qui froid le rafraichit en dressant l'orde creste,
Voire pour imiter le trait d'une tempeste
Faisant bruire son vol, son gosier desenfler,
Pour l'alongeant de vents empunaisis fifier,*

*Son ecaille craquer, sa langue veneneuse
 Dardiller, & branfler sa queuë tortueuse,
 Où la nature a mis le plus de son effort,
 Qui plus en combatant à l'Elephant fait tort,
 Ose se ruer sur la beste trop bien nee,
 Pour estre a vn combat si vilain destinee.
 Car non pas en grandeur excessiue du corps
 Seulement, & non pas pour fardeaux, pour efforts
 Genereux, qui souuent ont peu seruir en guerre,
 Elle va surpassant les bestes de la terre,
 Mais en subtilité de prompt entendement,
 En douceur, en memoire, & presque en iugement,
 Et qui du graue port grandement venerable,
 Par l'iuoire des dents si grandes admirable,
 Admirable en stature, & de beau poil qui plaißt
 Toufours, & mesme plus lors que tout blanc il est,
 Toute autre beste, ainçois le serpent homicide,
 Qui quelquefois le tue avec sa proboscide,
 Le hapant, le serrant, ou bien l'estoufferoit,
 Ou mesme l'aterrant expirer le feroit
 En l'assommant, foullant, ou de quelque autre sorte
 Triomphant en dedain de sa charongne morte.
 Mais souuent presque en tout vn grand mal est egal
 Au grand bien, pour le bien faire luter au mal,
 A fin que la nature en tout par la malice
 Donne aux mesmes bontez vn nuisible exercice,
 De peur que ce qui ha receu d'elle trop d'heur,
 N'ayant rien de contraire enfle trop sa grandeur,
 En grand force de corps pour diuers egard prise,
 En grand haine entre eux deux embrasement eprise.
 Comme par mouuemens naturels en deuoir
 De chercher ce qui peut victoire faire auoir,
 En assaut, en repousse, en longue & dure peine,
 Où souuent la longueur d'vn tel combat les meine,
 En effroyable ardeur, de grands heurs estonnans,
 De maints tours acharnez, d'horribles coups sonnans
 Espouuentablement, de nuisances, morsures,
 Prises, depestremens, & mortelles naureures,*

*En haut bruit d'infinis sifflemens, & en bruit
 Dont l'Elephant par cris espouventables bruit.
 En toute chose donc soit elle auantageuse,
 Ou contraire, qui suit telle guerre hideuse,
 On peut tel combat dire estre egal, & pourtant
 L'un des deux ne va pas la victoire emportant
 A tous coups : car souuent le dur sort a baillé
 Sur l'Elephant victoire, au grand monstre ecaillé :
 Souuent si cautamente l'Elephant s'euertuë,
 Que sans danger de mort l'ailé serpent il tuë,
 Et quelquefois luy mesme, ou soit que se trompant
 Il vueille la meslee acourcir en tombant,
 Pensant l'autre assommer, si sa grosse, pesante,
 Et grand' masse il fait cheoir sur la peste volante :
 Ou soit que de tomber par force il soit contraint,
 Estant de plusieurs nœus par les iambes etreint,
 Dont du monstre la queuë incroyablement forte,
 Le garrote si fort qu'en terre elle l'emporte,
 Par vn destin pareil en tombant il deffait
 L'ennemy, que creuer sous sa grand' cheute il fait,
 Et luy mesme en creuant & tuant l'aduersaire,
 De ce bruflant venin extremement contraire
 A sa nature, il va s'enuenimant si fort
 Qu'il s'enfle & creue, & prend sa mort en l'autre mort.
 Tels combats donc à voir seroient pleins d'horreurs toutes
 De grands dangers aux faits, mesme aux fins de grands doutes.
 Sur ces trois points derniers plus au vray se pourroient
 Par vers qui pour la chose adapter discourroyent
 A tel combat Indique apparier l'affreuse
 Horreur, le danger grand, l'issue encor douteuse
 Du duel, qu'à chanter ie me plais, y mettant
 Autant de temps que presque on mit en combatant.
 C'est grand horreur de voir comme aigris ils trauaillent
 Comme s'estourdissans ils s'assomment & taillent
 Au bord des morions, au grand tour des boucliers,
 Des breches, & souuent des eclats tous entiers,
 Et de grands coups tousiours tombans de toute aspreffe,*

Enfoncent iusqu'au nu toute arme plus espeſſe,
 Tant que ſ'il faut encore en ceci donner lieu
 Aux fiſions, faiſant ces armes par ce Dieu,
 O * auoir eſté forgees,
 Voire (ſ'il m'eſt permis d'ainſi parler) fees,
 Veut ce qu'on leur voit faire, elles ne lairroient pas
 De ſentir à tous coups dommage ſous leurs bras
 Plus feés, pour pouuoir quelque enclume, ie penſe,
 Detrancher, que ne peut contre eux quelque deſſeſſe
 Se feer ſur l'enclume : Or c'eſt vne horreur doncq,
 Si en conſliſt ſemblable aucune horreur fut oncq,
 De voir qu'à chaſque coup qu'on peut donner ou rendre,
 Promptement on les voit tous deux à ſ'entre-fendre
 Quasi ſans ceſſe preſts : c'eſt horreur que deſor,
 Hector, Achile, & meſme Achile plus qu'Hector,
 Qui du choir continu de leur bruyant tonnerre,
 Rehauffé, rabaiſſé, ſemblent & ciel & terre
 Autour d'eux effroyer, & qui de coups tant lourds
 Deuroyent tous deux pieça ſ'eſtre entre-rendus ſourds,
 Plus que ne ſont les fils d'Yxion, quand ils forgent,
 Ou le peuple habitant les lieux où ſe degorgent
 Les ſept bouches du Nil, pour dire au vray, ſe vont
 Par force en fin laſſant de l'œuure auquel ils ſont,
 Et que pourtant tant plus leur vigueur eſt forcee,
 Tant moins on voit dans eux leur rage eſtre laſſee,
 Qui cent ans les pourroit faire opiniaſtrer,
 S'ils ne ſortent au but qui les a fait entrer
 En ſi cruels trauaux, qui meſmes les enflamment
 Touſiours d'eſpoir, tant plus que leurs armes ſ'entament,
 Penſans mettre en morceaux tout ce fer, & tuer
 Le premier deſarmé quelque part, ou ruer
 Tant & tant de tels coups, que quelques vns arriuent
 Par quelque breche, ou plus l'ame & les forces viuent :
 Car on ne les euſt peu ſi long eſpace voir
 Continuer, n'eſtoit l'irreuocable eſpoir,
 Obſtiné par l'eſpreuue, encore que tant bonne
 Eſpeſſeur & durté des armes les eſtonne

*D'auoir vn si long temps sur elles tempesté,
Sans auoir l'vn sur l'autre encor rien profité.*

*Or quant à telle horreur de ceux qui le fait voyent,
Ou de ceux qui l'oyans, comme present m'en oyent
Chanter, SIRE, en ta gloire & memoire ces vers,
Que i'enuoye en tout siecle & tout terroir diuers,
D'icelle pour le plus la cause ne procede
Que de voir que par force il faudra que l'vn cede
A l'autre, ou que d'vn mesme implacable destin
Donnent tous deux naurez l'vn à l'autre leur fin,
Tant que la terre hélas! qui sur telle iournee
Doit maudire à iamais l'ordonnance donnée :
Veu qu'apres ou deuant elle n'a sceu trouuer
Deux Heros qui plus haut ayent sceu releuer
Sa maternelle gloire, en rendant par fatalle
Vertu sa race basse aux Dieux mesmes egalle,
Et que pourtant il faut qu'vn des deux demeurant
Tout seul dans elle, ou bien l'vn & l'autre mourant,
Elle reste à iamais miserablement veufue
Du pair, ou de moitié de ce pair qu'elle treuue
L'auoir deshonoree, ains qu'vn peu de rancœur
A deux grand's parts du monde ait fait perdre leur cœur.
Hector estoit le cœur de l'Asie puissante,
Achile estoit le cœur de l'Europe vaillante :
Mais ce n'estoit pas lors en ce pair glorieux
Seulement que le Ciel se rendroit enuieux
De leur gloire & hauteffe en l'vne & l'autre terre,
Soit deuant, soit apres leur decennalle guerre,
Aux vaincus, aux vainqueurs le Ciel ialoux osta
Ce que la terre aux deux de plus grand enfanta :
Comme si la hauteffe ensemble & la ruine
De Troye eust courroucé la hauteffe diuine,
Et que l'vne eust esté sur les vaincus ainsi
Punie, comme l'autre estrangement aussi
Le fut sur les vainqueurs, qui dans leurs propres portes
Les haines, les fureurs, & les hontes plus fortes
Trouuerent que deuant les Pergames Troyens.*

*Tesmoin soit le grand chef des chefs Pelasgiens,
 Ce Roy Mycenien, que l'inique adultere
 Fit mourir, adioustant la mort au vitupere :
 Tesmoin ce Roy qui fut par l'impudicité
 De sa femme contraint d'aller vne cité
 Fonder en terre estrange : ainsi lors l'outragee
 Venus, ie croy, rendoit son Ilium vangee.
 Et quoy des durs trauaux d'Vlyffe errant dix ans ?
 Quoy de l'vn des Ajax que les Caphareans
 Rochers, qu'alors les mains de Neptune darderent
 Sur son chef dans la mer en passant accablerent ?
 Quoy de tant d'autres Grecs iusques à Pyrrhe encor,
 Qui long temps ne garda l'Andromaque d'Heçtor ?
 Et mesme auant le sac ce pié-leger Achile,
 Luymesme occis laissa ses cendres dans la ville
 Qu'on vouloit mettre en cendre : & soudain apres luy
 Au debat qu'on fit lors des armes d'iceluy,
 L'autre Ajax de sa main arracha son seruice
 Et sa vie, aux ingrats Gregeois fauteurs d'Vlyffe.
 Quant aux forcez Troyens, pourroit ou bien vn lac
 De sang, vn mont de cendre, exprimer en tel sac,
 Tant de sang que, ie croy, le vainqueur vint esprendre,
 Qu'esteindre il en eust peu les feux qu'il fit esprendre.
 Au double destin donc Iupiter courroucé,
 Comme on peut feindre encor, semble s'estre poussé
 D'vne part en grand haine & sentence cruelle,
 Puis enpitié de voir perdre en tout grandeur telle,
 Et d'autre part au triste enuoy de tous malheurs,
 Au soudain contrepois des aises aux douleurs,
 Des lauriers aux cyprés, des gloires aux diffames,
 Et des flames de Troye à leurs lugubres flames,
 S'ils en ont eu l'honneur : car des Dieux le destin
 Qui ne doit, s'ils sont Dieux, que tendre à iuste fin,
 Preuoyans & forcez sans force aux pouruoyances,
 A double faute auoyent prescrit doubles vengeancees.
 Au moins comme eussent peu deuiner tous ces vieux,
 Qui tous effets fondoient au conseil de leurs Dieux.*

*Les Dieux pouuoient fleurir dès long temps l'obstinee
Et faulse aigreur, non pas du ciel à nous donnee,
Mais par l'impurité de nature, qui lors
D'eux mesme, & dedans eux, & pour eux tant de torts,
De maux, d'enormitez, feroient sortir ensemble,*

* * * *





TOMBEAUX⁶⁵

A L'OMBRE DE M. SIMON.

L'ARCHER.

*Aux Muses par les vers de l'Ascrean Poëte,
Vn bel arc proprement se voit accommodé,
Qui de leurs mains, au haut du Parnasse, bandé,
Decoche en l'vniuers mainte docte sagette.
Tel arc aux grands esprits par les Muses se preste,
Ses traits sont les renoms, desquels on est guidé
Par exemple à vertu. Mais il faut estre aidé
Pour sçauoir en visant tirer comme on souhaite.
Tu peus suiuant ton nom d'vn tel arc estre archer,
Mais tu n'eus tel plaisir à si bien décocher,
Comme à bien adextrer à tel arc la ieunesse :
Qui s'efforce à t'en rendre à ceste heure vn loyer,
Voulant de ta memoire au Ciel mesme enuoyer
La fleche, qui du dard de la Mort soit maistresse.*

A L'OMBRE MESME.

*Si plus tost, cher Esprit Paternel, Nous ton gendre
 Et ta fille, n'auons payé le saint deuoir,
 Que dés longtemps pouuoit par nos mains receuoir
 En pleurs, en fleurs, en vœus, en prieres, ta Cendre,
 Nostre deuoir pourtant moindre ne s'en doit rendre :
 Nous sçauions ton merite auoir bien ce pouuoir
 De faire à ton renom quelque memoire auoir,
 Si ce merite vn iour se pouuoit faire entendre.
 La memoire qui doit vn fort long temps durer,
 Ne se perd pour se voir quelque peu differer,
 Pourueu que lon luy dresse en fin vn cours qui dure.
 Si au saint payement que nostre deuoir fait,
 A nostre affection s'egalle nostre effet,
 Du deuoir differé tu prendras longue vsure.*

L'OMBRE DE PERONNE LE GRESLE.

*Par trois sortes de vraye & sainte pieté,
 Qui sont enuers mon Dieu, mon pays, & mon pere,
 Fut le cours de mes ans (en vn siecle improspere
 D'une mort qui n'est point improspere) arresté.
 Je voyoy' la nouvelle & faulse impieté
 Preste à bannir la foy que diuine on reuere :
 Je croyoy' ma patrie abysmer en misere :
 Je croyoy' à mon pere vn massacre appresté.
 Si grand' ardeur en fin me rendit froide & blesme :
 Veu ces malheurs ma mort me fut vn grand heur mesme :*

*La patrie, & le pere en memoire, & deuoir
Sepulchral m'ont payee : Et Dieu le seul salaire
Des Chrestiens, tant au Ciel, comm' en foy m'a peu faire
Et plus vraye patrie, & plus vray pere auoir.*

A L'ESPRIT

DE M. LE COMTE DE BRISSAC,

Tué devant Muffidan.

*Cher esprit, non à moy, non aux tiens seulement,
Mais à ton siecle, auquel tu fus grand ornement :
Puis qu'à moy, puis qu'aux tiens, se rauit ta presence,
Et que ton siecle en toy perd si haute esperance :
Puis que ta foy, ton Roy, ton cher pays aussi,
Que tous trois d'vn tel cœur tu soustenois ici,
Mettant pour eux telle ame ardente & forte, & belle,
Ont veu ton corps mourir premier que leur querelle :
Puis que tu t'es si tost, non en genre de mort,
Mais en cœur, en vaillance, en adresse, en effort,
Dressé dedans le Ciel la mesme trace heureuse
Que de ton pere l'ame accorte & valeureuse
S'estoit tracee auant : puis que moy qui t'auois
Pris entre les hauts noms, que chanter ie deuois,
N'ay pour toy que ces pleurs, & ce chant qui regrette
De ne se faire ouïr qu'à ta cendre muette :
Qu'ores le Ciel au moins ne me puisse nier
De t'honorer pour tous de quelque honneur dernier.
Au cœur, qui non flateur, mais haut & franc, honore,*

Croist l'ardeur d'honorer apres la mort encore.
Si ma voix ne prend vol iusqu'à toy, soit permis
Qu'au lieu de toy pour toy m'entendent tes amis.
Qu'vne voix naisse en moy, que sans fin puisse entendre
Et ce siecle & tout autre : en moy te faisant prendre
De ta foy, de ton Prince, & de ta France, vn don,
Qui soit de ton deuoir vers ces trois vn guerdon.
Ou bien si des Heros les ames demeslees
De sens charnels & lourds, & iusqu'à Dieu volees,
Nous oyent de tant haut : si ma voix penetrant
Par sa puissante ardeur, va iusqu'au Ciel entrant,
Qu'elle au lieu de mouuoir les enfers bas & sombres,
Tire pour ce seul coup, non (comme on dit) les ombres,
Mais les deux clairs esprits (au Ciel ce croy ie enclos)
De ton Pere & de toy : car en ton los son los
Par ta vie, & ta mort, prend aussi bien croiffance,
Qu'ores son esprit prend au tien resiouiffance,
Qu'esprise elle vous fasse apprehender de prés
Ce qu'il faut que de toy lon apprehende après,
C'est que ta mort apporte heur & malheur ensemble,
Et fait qu'au commun dueil vn los publicq s'assemble.
Car c'est desastre iniuste, & iuste dueil, de voir
Auec si riche fleur tomber si grand espoir :
Mais c'est grand los, grand heur, d'estre mort de la sorte
Et mort en France, auant que voir ta France morte :
Qui soit guerre, ou soit paix, par estrange destin
Semble en faits & conseils ne tendre qu'à sa fin :
Si Dieu ne garde au moins que proye on ne la voye
Des voifins, s'estant faite elle mesme sa proye.
Le temps de tes beaux ans fait donques le malheur
De ta mort, & le temps de nos malheurs, fait l'heur.
Heureusement se perd, qui en la gloire aperte
Se sauue de future & de honteuse perte.
Toy donc qui en mourant as cet heur de mourir
Glorieux, & cet heur de ne nous voir perir :
Toy, toy donc (par trois fois ie t'appelle, ô Genie
Bien-heureux, car le coup qui te mit hors de vie
T'osta hors tant de maux) faisant sortir de toy

Quelque voix claire & gresle, en brief confesse moy,
 Que ta mort en tel temps tellement glorieuse,
 Ne peut estre qu'à nous, non à toy, malheureuse,
 Auant qu'un tel destin eut transmis en ce lieu
 Ton corps, ta gloire au monde, & ceste ame à ton Dieu :
 (Car celuy qui vaillant pour tel Dieu perd son ame
 La regaigne avec luy) de viue & prompte flame,
 D'espoir, de hardiesse, & de desseins bouillans,
 Propres à tes faueurs, à ton siecle, à tes ans,
 Ton corps sentoit dans soy remplir son ame enclose,
 Qui las ne pensoit pas sortir sans plus grand' chose !
 Tu ne tachois alors fors qu'en te hasardant,
 Aller à ton nom Grec tes beaux faits accordant :
 Ainsi que né, nourri, exercité pour estre
 Nostre Lyon, tu fis (Timoleon) paroistre
 (Presque enfant) ton grand cœur en Piedmont : & Lyon
 Te veit de Lyonceau te monstrier vn Lyon.
 Depuis en tant d'exploits, & mesme en ceste guerre
 Derniere, quand Mouuans vaincu mordit la terre :
 Apres à Iazeneuil, à Congnac, où le chef
 Des ennemis trouua le loyer du meschef :
 Mesme en tant d'autres lieux qu'ici ie te veux taire,
 Tu fis bien, & te tins tousiours prest à mieux faire :
 Voire & de Mussidan deuant le mur fatal,
 Qui aux tiens, qui à tous, plus qu'à toy fit de mal :
 Sans cesse ardent de faire en accorte entreprise,
 En escarmouche, suite, imboscade, surprise,
 En rencontre, en bataille, en siege, & en assaut,
 Tout ce que tu sentoies digne de ton cœur haut,
 Du seruice du Roy, de la iuste querelle
 Qui du Roy, qui de Dieu porte le droit en elle :
 Veillant, sondant, cherchant, sans que l'affection
 Se peust vn seul moment depestrer d'action.
 Mais alors tu croyois, sans pourtant la mort craindre,
 Que c'eust esté malheur pour toy, de voir esteindre
 Si tost si rare vie. Or' m'ayant entendu
 A toy nous conferant, & dans les cieux rendu
 Plus pur, tu vois, tu sens, tu crois toute autre chose.

*Va, reuole, & ton pere avecq' toy : puis repose
 Pour iamais avec luy : nous laissant pour iamais
 Auant que reuoler, vos deux noms, & vos faits :
 A moy, qui mieux orner les veux ailleurs encore :
 A l'vniuers, qui mieux les oye & les honore.*

SVR LE TRESPAS

DE IEANNE DE LOYNES.

*Demophon, Cephale, Orphee, Ænee, ont fait
 De Phyllis, de Procris, d'Eurydice, & de Creuse,
 Grands ou communs regrets, selon que l'amoureuse
 Ardeur & foy monstroit plus ou moins son effect.
 Mais eux en telles morts ont tous presque forfait :
 L'un fait mourir Phyllis par attente angoisseuse,
 L'autre naure Procris en la vallee vmbreuse,
 Des palles morts le tiers sa grand perte refait.
 Ænee a moins de dueil, & moins de faute, encore
 N'est-il sans grand soupçon. Le dueil qui te deuore
 (Veux qu'on n'y voit ou faute, ou mort forcee ainsi)
 Monstre qu'en tout deuoit à vostre couple heureuse
 Ceder Phyllis, Procris, & Eurydice, & Creuse,
 Demophon, Cephale, Orphee, Ænee, aussi.*

A M. SOREAV SON MARY.

I

*Qu'un passant ne s'estonne en voyant tant d'esprits
 Si rares, tesmoigner ta douleur iuste, & forte,*

*Monstrant qu'à l'amitié qu'aux vertueux on porte,
 Plus que les grandeurs touche aux esprits mieux appris.
 Mesmes ton dueil (SOREAV) d'amour extreme est pris
 Vray suiét de nous tous, puis ta face aussi morte
 Que ta morte moitié, puis ton pleur en la sorte
 Nous esprant, qu'on peut estre en cas si rare épris.
 Orphee en repleurant sa moitié reperdue
 Esmouuoit à sa perte, à sa plainte entendue,
 Les rochers le suiuan, les bestes, & les bois.
 Toy les Orphees mesme esmeus à ta tristesse,
 Qui pour toy si le Ciel n'enfermoit ta maistresse,
 De la mort & d'enfer romproyent encor les loix.*

II

*Tout ce qui peut plus nuire à l'amour coniugale,
 La mort, le temps, l'oubli, la haine, auoyent vn iour
 Conspiré sus vostre aspre, & ferme, & sainct amour,
 Tant que la mort pour toy hasta l'heure fatale :
 Mais le temps trompé, donne à telle ardeur loyale
 Memoire au lieu d'oubli : L'oubli donc à son tour
 En s'efforçant se trompe : En fin la haine autour
 De mon cœur vient verser sa poison furiale :
 Son venin la deçoit, qui me fait bien fuir
 Les bois, la court, le monde, ains moymesme hair,
 Mais de l'effort contraire amour sa force excite.
 Comment? la mort par dueil me rend mort comme toy,
 La mort se trompe. Icy la Muse, au Ciel la foy,
 En l'vn l'autre l'Amour tous deux nous resuscite.*

DE M. BOVRDIN

PROCVREVR. GENERAL DV ROY AV PARLEMENT
DE PARIS.

*De BOVRDIN le sain chef qui courbé trauailloit
Sous le faix des grands dons, dont le ciel, la nature,
Et l'art l'auoyent comblé pour tout bien qu'on procure
Tant au peuple qu'au Roy, sans relache veilloit.
Et veillant par dedans, sans cesse sommeilloit
Par dehors, car le sens à tant diuerse cure
N'eust fourni des deux parts, alors que pour la cure
De nos playes sans fin tous ces dons esueilloit.
Ce ne fut donc ainsi qu'en vne apoplexie
Vn flot soudain d'humeurs qui estouffa sa vie,
Arrestant tout ressort des mouuemens vitaux :
Ce fut vn grand torrent des puissances de l'ame,
Tiré du chef au cœur ardant contre nos maux,
Qui dans le cœur tua les esprits & la flame.*

A L'AME DE M. DESPENCKE.

*En ce siecle aueuglé, par celeste doctrine,
Par voix sainte & publique, & par maint docte escrit,
Par tout insigne exemple embrasser Iesus Christ,
C'est le remede heureux du malheur qui domine.
Ame heureuse, tu as à la lettre diuine
Consacré tous tes ans, plein du diuin esprit :
Long temps tu as presché, tu as maint liure escrit,*

*Où l'effort de raison l'effort d'erreur ruine.
 Mais de ta vie encor l'exemple tu passas
 En ta mort, quand la Croix d'un tel zele embrassas,
 En vn temps où l'erreur contre la Croix s'irrite.
 Doncq' comme acquis ici par doctrine, par voix,
 Par escrits, los, & fruit, & renom, tu auois,
 La Croix t'aquiere au Ciel de la Croix le merite.*

DE M. DE MONTSALEZ.

L'OMBRE.

I

*Suy donc, Passant, & ly : Cet immortel flambeau
 Qu'ardent dedans sa main tient la Pieté saincte,
 C'est l'instinct, c'est l'amour, dont nostre ame est contrainte
 A tout grand œuvre iuste, & noble, & sainct, & beau.
 Et ces fleurs qu'elle aussi respand sur maint tombeau,
 C'est vn devoir auquel les Vertus l'ont estreinte :
 Ce vase c'est le los, les merites, la plainte,
 Et les vœus, qui tousiours refument de nouveau.
 Ce qui est propre à moy, sont ces Enfans qui tiennent
 Ces flambeaus contre bas, par lesquels ils t'apprennent
 Qu'ainsi ma vie esteinte en la mort a esté.
 Mais croy qu'un iour la gloire & memoire immortelle
 Leur fera r'allumer ma vie encor plus belle,
 A l'autre ardent flambeau que tient la Pieté.*

II

*La Pieté, qui plus aux autres Vertus meine,
 Qui plus meine à la gloire & memoire ces trois,*

*Nos cœurs, nos faits, nos noms, sans cesse pour ses droits,
 Soyent diuins, soient humains, nous r'appelle à la peine:
 Nous armant, quant l'erreur, ou quand l'orgueil forcene
 Contre Dieu, & qu'il blesse, ou qu'il foule nos Rois,
 Nos païs, nos amis, nos parens : car des loix
 Et lien de ces cinq, tout braue cœur se peine.
 Pour tous les cinq i'ay fait, sacrant aux trois premiers
 Mon sang à eux vouë, laissant aux deux derniers
 L'aïse & l'heur de mon los : Mais tous cinq m'en guerdonnent :
 Dieu les cieux m'a donnez, & mes Rois les honneurs,
 Mon païs la louange, & mes amis les pleurs,
 Mes parens ce sepulchre avec les pleurs me donnent.*

DE M. D'ALLVYE

SECRETARE D'ESTAT.

*De mon ayeul le nom FLORIMOND ie receu,
 Ce surnom, ROBERTET, est le nom de ma race,
 Jeune ie fis ma fleur loüer de mainte grace :
 Secretaire d'Estat d'un Roy CHARLES ie feu :
 Sur tout i'aimay PIANE, & pour femme ie l'eu,
 Qui seule en moy le tort fait par ma mort, efface :
 Car bien que lon rauisse à son tige vne fleur,
 L'eau dans vn vase peut maintenir sa couleur :
 Mais ceste eau, qui aux yeux de ma PIANE abonde,
 Fait bien plus : car meslee avec l'eternelle onde
 D'Helicon, m'arrosant & ranimant tousjours,
 Dans ce vase mortel fait refflorir au monde
 Mon nom, mon sang, mon los, ma charge, & mes amours.*

POVR LE TOMBEAV DE M. THEVET,

COSMOGRAPHE DV ROY.

*Le grand Moteur du Ciel & Nature feconde,
Pour en vn seul fujet faire voir en ce monde
Comme est grand leur pouuoir, reduit en son effet,
D'vn accord accompli THEVET auoit parfait.
Le Ciel la plus belle ame en ses beaux feux choisie
Emprunta pour ici luire vne belle vie :
Et Nature choisit ses plus riches thresors,
Pour ce beau don du Ciel loger en digne corps.*

*Ainsi le saint honneur du Ciel & de Nature
Fut decouuert çà bas en vne creature,
Qui d'esprit & de corps tesmoigna la grandeur
De sa forme & matiere, & de son createur :
Car toutes les vertus qui l'esprit enrichissent,
Et toutes les beautez qui le corps embellissent,
Les sciences, les arts, la sainte pieté,
La grace, la vigueur, & la dexterité,
Feirent estre ceste ame vn diuin exemplaire,
Et feirent que ce corps onques ne sceut deplaire
Qu'à son ame, qui n'eut autre obiet pour penser,
Que celui qui pourroit à son ciel la hauffer.*

*Comme le corps pesant, qui forcé dans l'air entre,
Bien tost courbe sa voye, & rechet sur le centre :
Ainsi le feu leger longuement ne peut pas
Contre son naturel demeurer ici bas.*

*Aussi ceste belle ame estant au corps forcee,
D'ordinaire desir contre le Ciel poussee,
Impetra par l'effect d'une viue oraison,
De sortir de ce corps, sa mortelle prison :
Autour duquel ici autre chose ne reste*

*Qu'une image de mort, à ses amis moleste :
Et de tant de vertus n'est demeuré, sinon
Vne gloire immortelle, & vn illustre nom,
Qui d'un vol empenné de Romaine parolle
Par le disert THEVET court l'un & l'autre pole,
Pendant que l'ame au Ciel iouit d'un doux repos,
Et mollement la terre ici couure son corps.*

CANTIQUE CHRESTIEN.

*O grand Dieu souuerain, dont la diuinité,
Chrestiens, nous adorons deffous triple vnité,
Qui as pour ton palais ceste vouste etheree,
Où des Anges te sert la troupe bienheuree :
Qui formas, tout-puissant, le grand tour spacieux
De ce diuin chef-d'œuvre admirable à nos yeux :
Qui tournes d'un clin d'œil ceste grand' masse ronde,
Qui lances de ta main le foudre par le monde,
Pardonne nous, Seigneur, & nos pechez lauant,
En ta iuste fureur ne nous va poursuiuant.*

*Que si tu mets nos faits en égale balance,
Et veux à la rigueur condamner nostre offense,
Qui pourra supporter le terrible courroux
De ce grand Dieu viuant animé contre nous ?
Rien ne se sauuera de ta fureur diuine,
Non pas mesme du Ciel l'eternelle machine.*

*Car où est celui-là qui ne soit criminel
Par son propre peché, ou par l'originel ?
Mais bien tu es celui Dieu facile & ployable,
Qui es également & iuste, & pitoyable :
Qui donnes le loyer plus grand que le bien fait,
Et la punition moindre que le forfait :*

*Aussi ta piété nos offenses surpasse :
Et donner au non digne est digne de ta grace,
Bien que dignes assez nous nous pouvons nommer,
Si dignes tu nous fais, & nous daignes aimer.*

*Doncques regardes nous de tes yeux pitoyables,
Soit comme seruiteurs, ou soit comme coupables :
Coupables sommes nous, si ta seuerité
Regarde seulement à nostre iniquité :
Mais si tu as egard à la noble nature
Dont tu nous as ornez sur toute creature,
Sire, nous sommes ceux qui de creation
Te sommes seruiteurs & fils d'adoption,
Dont, hélas! d'autant plus coupable est nostre race,
Nous ayant le peché priuez de ceste grace :
Mais par la grace soit le peché surmonté,
Et croisse en nos forfaits l'honneur de ta bonté.*

*Car soit que ta sagesse, ou soit que ta puissance,
Vueille autrement de soy nous donner cognoissance,
L'honneur de ta bonté est trop plus grand en nous :
Et cest Amour là, Sire, est aimable sur tous,
Qui a peu le seigneur du Ciel faire descendre,
Et les membres de Dieu dessus la croix estendre
Pour lauer nos pechez, par l'onde & par le sang,
Que le fer inhumain fit sortir de ton flanc :
Ainsi ta piété & ton amour (ô SIRE)
Fait que vainqueur du mal nostre bien se peut dire.*

*O amour, ô pitié soigneuse de nos biens,
Qui serue de tes serfs t'es faite pour les tiens :
O amour, ô pitié de nous mal recogneuë,
Que nous auons quasi par nos pechez vaincuë,
Fay que de ton amour la violente ardeur
Vers toy puisse eschauffer nostre lente froideur :
Affranchi nous, Seigneur, de l'odieux seruice
Qui nous a si long temps fait esclaves du vice :
Esteins en nous l'ardeur de nostre vain plaisir,
Et fay de ton amour croistre en nous le desir,
A fin qu'ayant parfait le cours de nostre vie,
Lors que deuant son Roy l'ame sera rauie*

*De ton partage heureux iouïssant avec toy,
Tu luy fois comme pere & non pas comme Roy.*

SONNETS.

A LA ROYNE MERE.

I.

*Si ie suis bien cogneu de Toy, de tes enfans,
Et des grands plus amis de vertu, tant qu'il faille
Que ma Muse à vous seuls se consacre, & qu'elle aille
Hauffant au ciel vos noms, vos heurs, vos faits, vos rangs :
Piray sur tout en toy chercher les dons plus grans,
Que quelque heureux & rare aspect du ciel te baille,
Qui pour toy contre Enuie & Fortune bataille,
Brouillant, mais bienheurant, le beau fil de tes ans :
Piray chercher cela que tu as d'auantage,
De nourriture & d'art, de conseil, & d'vsage,
N'oubliant l'heur receu du feu Roy ton seigneur,
L'heur aussi, qui de Rois, & Roynes te fait mere :
Mais si vaincre tu peux nostre Erreur & Misere,
Ie mettray ce pris double au plus haut de ton heur.*

II.

*C'estoit grand bien (encor que la crainte ou contrainte
T'ait peu mesme à bon droit tel vouloir esbranler)*

*Que tu voulois toujours entre nous rappeler
 La Paix, bannie hélas! par ardeur saine ou feinte :
 Que tu as sans en rien t'espargner, & sans crainte
 D'aucun hasard, voulu peiner, sonder, aller
 Deçà delà, mander, desseigner, & parler
 Tant bien, pour par raison rendre l'ardeur éteinte.
 C'est grand bien, nonobstant tant de sang, tant d'horreurs,
 Juste amende payee à Dieu pour nos erreurs,
 D'auoir en fin pourtant estouffé la grand'flame,
 Et mesme defaigri la playe fresche, auoir
 Tout fermé, tout couuert : mais c'est tout de pouruoir
 Qu'vn mal caché, couuert, ne se r'ouure & renflame.*

III

*Tu n'as pas seulement de nostre Paix souci,
 Soit pour l'auoir bien sceu rechercher, & bien faire,
 Soit pour la preseruer du trouble son contraire,
 Mais nostre guerre en main^{es} tu as pris tout ainsi :
 Penten guerre licite, & non celle qu'ici
 Vn mal d'esprit a peu finistrement attirer,
 Pour du lien commun d'vn seul Dieu nous distraire,
 D'vn seul Christ, d'vn seul Roy, d'vn seul païs aussi.
 Le Haure où ton aduis tout seul poussa l'armee,
 De ton cœur, de ton heur, de ton droit animee,
 Les soldats enflammez & guerdonnez par toy :
 Les bleffez recueillis, le lieu que tu ordonnes,
 Où la vie honorable apres l'honneur leur donnes,
 Monstrent que nous auons en vne Royne vn Roy.*

A MONSIEVR⁶⁷.

*Du Croissant de HENRY toutes les autres parts
 Ne deuoient pas sous luy remplir leur forme ronde :
 Ceste merque par qui s'entend le rond du monde,
 Se gardoit à la race issuë d'vn tel Mars.*

*FRANÇOIS soudain mourut : CHARLES hors des hasards
 Et troubles, doit regir sa France en tout seconde :
 ALEXANDRE-ÉDOVARD doit pour sa part seconde
 S'aller pousser au rang des Anglois EDOVARDS :*

*C'est ton sceptre premier, mon vers est prophetique,
 L'vn de tes noms, le tort, l'occasion t'y pique,
 Que ce mien vœu te soit vn vueil continuel.*

*Puis excité du nom d'ALEXANDRE, à ton frere
 Aidant, tous deux aidez du tiers destin prospere
 D'vn HERCVLE, comblez le Croissant paternel.*

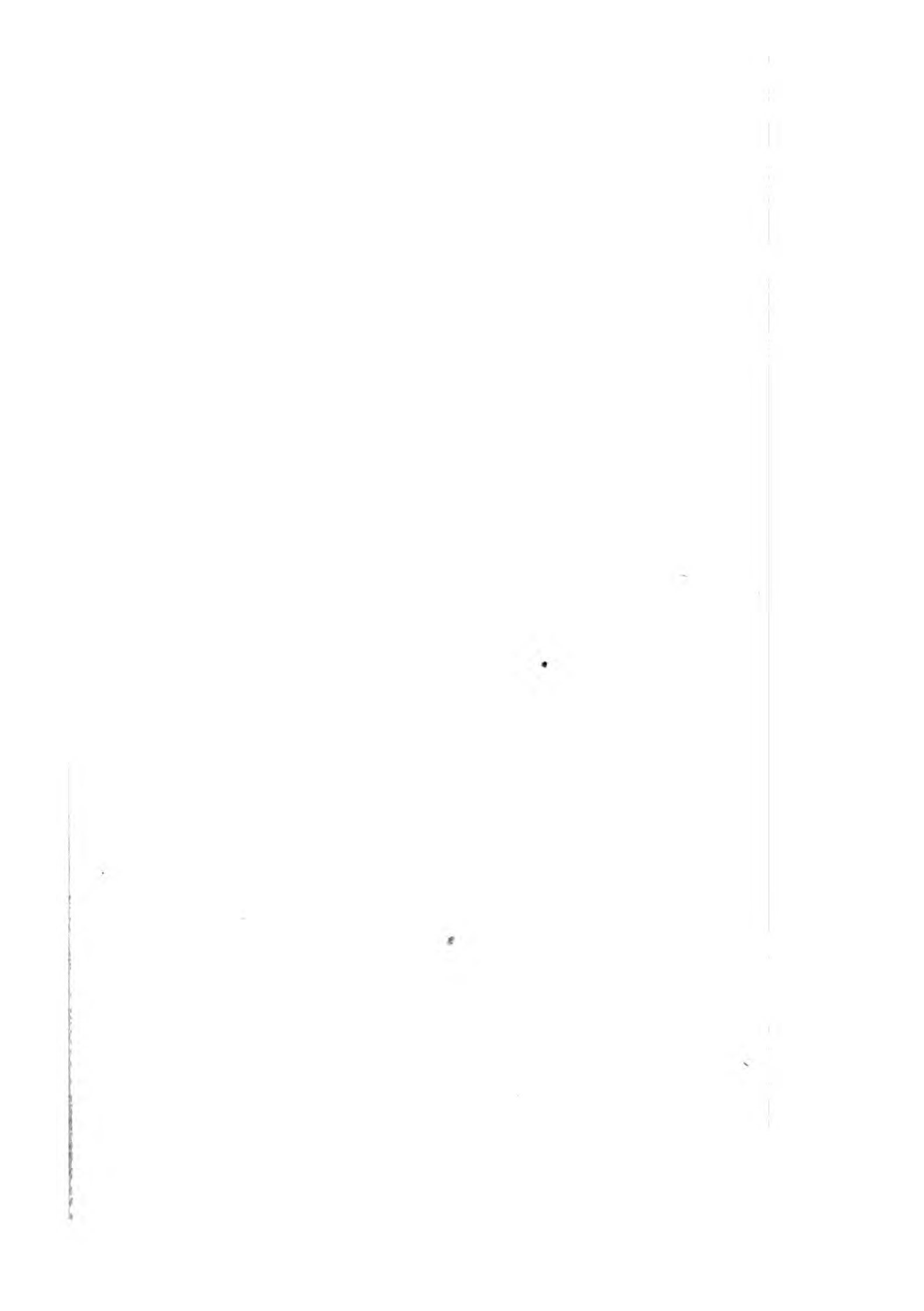
A MONSEIGNEVR LE DVC⁶⁸.

*Tu es seul, que ie pense, en tout le sang des Rois
 Tes ayeulx, qui as eu (non, ie croy, sans presage
 D'heureux & grand destin de grand' force & courage)
 Le nom d'HERCVLE, auquel prendre vn patron tu dois.*

*Sois donc premierement nostre HERCVLE Gaulois,
 A ta langue enchainant les peuples de cet age,
 Par leurs oreilles pris, & liez, d'vn langage
 Plein du doux miel d'honneur, de vertus, & de loix.*

*Cet age en a besoin. Puis comme HERCVLE domte
Tout rebelle, & tout monstre execrable surmonte,
Afferuant, nettoyant, pacifiant, tous lieux,
Où tes freres, parens, alliez, & toymesmes
Regnerez : pour apres tous les labeurs extremes,
Du rang des Rois, te mettre en fin au rang des Dieux.*







ODE DE LA CHASSE⁶⁹

AV ROY.

*En quoy me sen-ie ores pousser
Dans ce bois, remerquant les places
Où ie t'ay veu ces iours chasser
(SIRE) estant present à tes chasses?
Sus quitton nostre Lyre, allon
Quester, chasser, poursuiure, ô Muse,
Suy moy, Deesse, & ne refuse
D'imiter ton frere Apollon :
Qui bien souuent ayant sonnè
Des Dieux la gloire, & la nature,
Et du grand Monde façonné
Par eux la cause & la structure :
Ou bien sonnè les fiers Geans,
Qui par son pere à coups de foudre
Furent en quartiers & en poudre
Espars dans les champs Phlegreans :
En sa main, dont si doctement
De son archet sa Lyre il touche,*

*Accompagnant son instrument
Des diuins accords de sa bouche,
Prend soudain l'arc d'argent, & va
Chasser dans vn bois solitaire,
Ou bien quelque monstre deffaire,
Ainsi que Python il tua.*

*Comme ce celeste sonneur
Je sonnoy d'un grand Dieu les gloires,
Et de mon Roy l'heur & l'honneur,
Attendant sonner les victoires
Tant d'un tel Dieu que d'un tel Roy,
Sur ceux qui leuent leur audace
Contre eux : mais ie sens d'une Chasse
L'ardeur ores bouillir dans moy.*

*Dés l'autre iour l'humeur m'en print,
SIRE, en suiuant ton assemblee,
Et depuis l'ardeur qui m'éprint
Est tousiours en moy redoublée,
Non pas pour seulement quester
Bestes fauves, noires, ou autres,
Qui repairent aux forests nostres,
Mais pour d'autres monstres domter.*

*Sans ensuiure pourtant ce Dieu
Chasseur, & Harpeur, & sans prendre
Au lieu de ma Lyre vn épieu,
J'aime mieux ma Lyre retendre,
Et sur elle chanter si bien
La chasse qu'ores ie proieite,
Que mesme à l'œil ie te la mette
Pour le proffit & plaisir tien.*

*Car en tout ce que j'ay vouloir
(SIRE) de rechercher ou faire,
De dire, escrire, ouïr, & voir,
La fin qui seule m'en peut plaire,
C'est d'y pouuoir auccq' plaisir
Prendre vn proffit d'esprit ensemble :
Car quand ce double fruit s'assemble,
C'est le but parfait d'un desir.*

*Aussi mesme en ce que ie veux
 Offrir aux grands, ie me propose
 De leur faire ensemble ces deux
 Cueillir en vne mesme chose :
 Le plaisir remuant les cœurs
 Leur attrait l'esprit, & l'oreille,
 Et l'autre leur deuoir éueille
 Aux conseils, aux faits, & aux mœurs.*

*Si dans mes vers tu ne voulois
 Chercher que la fueille agreable
 Sans fruit, l'escorce sans le bois,
 Le bois sans le suc proffitable,
 Paimerois mieux te voir tousiours
 Baller, courre, escrimer, t'esbatre
 A cent ieus, & faire combatre
 Dans ta court ton Once & tes Ours :*

*Ou bien chasser, non pas ouïr
 La Chasse qu'ici ie t'ay faite,
 La Musique ouïr, non iouïr
 D'une Musique plus parfaite,
 Par laquelle taschant chasser
 A cor & cri nostre manie,
 Ie veux la paisible harmonie
 Faire à tes suiets embrasser.*

*Ou bien i'aymeroy mieux te voir
 Amuser d'une masquarade,
 Vuide de sens & de sçauoir,
 Te paissant de vaine brauade :
 Ou t'amuser par des bouffons
 De ce qui par eux Comedie
 Se nommeroit, ou Tragedie,
 Et des deux n'auroit que les noms.*

*J'ay le premier de ces deux ci
 L'honneur en ta France fait naistre,
 Qui des Rois, qui du peuple aussi,
 Deux diuers miroirs souloyent estre :
 Si les premieres n'ont esté
 Parfaites pour mon trop ieune age⁷⁰,*

*Je me suis en ce double ouvrage
 Moymesme depuis surmonté.
 J'ay (pour n'esloigner mon propos)
 Maint grand labeur tasché parfaire,
 Pour ce bien du commun repos
 Distrain de nous, à nous retraire,
 Tant pour domter l'opinion,
 L'abus, & l'ardeur aueuglee,
 Qu'en la police dereiglee
 Chercher la reigle & l'union.
 Mais sur ma Lyre ie ne veux
 Maintenant chantant vne Chasse,
 Que dresser quelques petits vœus
 Sur le mal qu'il faut que lon chasse,
 Et dedans mes vers rapportant
 L'une & l'autre poursuite & queste,
 Faire que ce chant que j'appreste
 T'aille doublement contentant.
 Car comme du plaisir j'ay dit,
 Si en cela que ie te donne
 Tu recherches le seul proffit
 Et le maintien de ta couronne,
 Tu serois mieux en ton royal
 Conseil, arresté du langage
 D'affaires, & du saint visage
 Du graue & docte l'Hospital.
 La Jeunesse, la Royauté,
 Et des Princes la nourriture,
 Font que toute seuerité
 Repugne fort à leur nature :
 Mais si faut-il qu'armes & loix,
 Honneur, vertu, sçauoir, prudence,
 Fust-ce entre le festin, la dance,
 Et le ieu, s'apprennent des Rois.
 Vn Prince se peut destourner
 Tant de l'amour que de l'estude,
 De tout ce qui peut plus l'orner,
 Que son sceptre : soit par trop rude*

*Couſtume de l'afſuiettir,
 Soit par face, ou façon, ou faute
 De pouuoir l'humeur bruſque ou haute,
 En y conſentant diuertir :*
*Par faute de meſler le ieu
 Et les gais mots, par la doctrine
 Se faire plaire, & peu à peu
 Luy faire plaire la diuine
 Racine de tout heur & bien,
 Faſcheuſe quand on la propoſe :*
*Mais qui ne ſçait qu'en toute choſe
 Qui bien ne gouſte n'aime rien ?*
*Or fus donc (SIRE) excite toy
 D'vne courſe de Cerf, chantee
 Briefuement, & meſme la croy
 Vraye, & non pas representee.
 Je te voy ia (SIRE) appreſté :*
*Car ayant ceſte matinee
 A la volerie donnee,
 A cheual tu es remonté.*
*Le buiſſon au matin ſ'eſt fait,
 Faiſant beau, reuoir & cognoiſtre,
 Et qu'vn bon chien eſtoit au trait
 Dans la main d'vn veneur adextre,
 Qui voyant, iugeant, defaiſant,
 La nuit parlant, & faiſant feſte
 Au chien, qui vouloit de la beſte,
 Et touſiours çà & là brifant :*
*Conduit tant par l'afſentement
 Du chien, que par ſa propre veuë,
 Soit que par le pied ſeuement,
 Le temps, & la route il ait veuë,
 Qu'il ait les portees, ou bien
 Les foulees, les repoſees,
 Ou autres choſes aduiſees,
 En ſon meſtier n'oubliant rien :*
*A deſtourné ſon Cerf, & fait
 Son rapport, ſans que les fumees*

Apporté dans sa trompe il ait,
 Pource que se trouuans formées⁷¹
 En Aoust & Iuillet seulement,
 Par troches en Iuin, & encores
 Par platteaux en May, du tout ores
 Elles sont hors de iugement.
 Ia departis sont les Relais,
 Et pendant que moy d'ainfi dire,
 Toy d'ainfi m'ouïr tu te plais,
 Nous sommes ia paruenus (SIRE),
 Au laisser-courre, il faut penser
 De piquer tant que tout tu voyes :
 Voila, le Veneur sur les voyes
 Tient son limier prest à lancer.
 Ce limier l'auoit mené droit
 Aux brisees, tant il est sage,
 Puis a tousiours suiui son droit :
 Tant peut la nature & l'vsage
 Les bestes mesme façonner.
 La meute des chiens ne demeure
 Guerres loin apres, pour à l'heure
 Bien decoupler & bien donner.
 Ce Cerf, pauvre Cerf qui caché
 Dans l'epais du buisson se pense,
 Où ce matin l'a rebusché
 Ce mesme limier qui le lance,
 De sa vie en ses pieds dispos
 Se fie, tous ces bois resonnent
 D'vn long gare-gare, & se sonnent
 Par ce tien Veneur deux longs mots.
 Tout soudain que ce lancement
 A nos oreilles se vient rendre,
 On fait le prompt decouplement
 Par quatre ou cinq longs mots entendre :
 Toute ame se peut afferuir
 A ses sens : mais l'œil, & l'oreille,
 Contens ici, par nompareille
 Force nous peut poindre & rauir.

Voy-le-ci (SIRE) dans ce fort,
 Aller par ces portees mesme :
 Il rompt, il brise, il bruit, il fort,
 Et defia de vifteffe extreme
 Se court, se presse à cri & cor,
 Suiui de la meute courante,
 Tout ensemble apres luy parlante,
 Attendu des relais encor.
 Tu vois ces prompts piqueurs brusler
 D'ardeur, & tantost par bruyeres,
 Tantost par fustayes voler,
 Par champs, par forts, & par clairieres :
 Des mots de leur trompe animans
 Ensemble les chiens & la beste,
 Et au plaisir de la conquete
 Plus qu'à la proye s'enflamans.
 Je ne m'estonne d'Orion,
 Ny d'Adonis, ny d'Hippolyte,
 Ny du miserable Aëon,
 Ny d'Atalante, ou de la suite
 Que Diane souloit mener :
 Car ce plaisir dompteur des vices,
 Passe tous plaisirs & delices
 Qui ne nous font qu'effeminer.
 Tant que ceux-ci, qui nuit & iour
 Menans leur vie chasseresse,
 Fuyoyent le casanier seiour,
 Qui se couplant à la paresse
 Se fait l'engendreur de tous maux,
 Outre leur deduit & leur queste
 Auoyent l'heur de la vie honneste
 Pour grand loyer de leurs traux.
 On feint les plus forts Dieux chasseurs,
 Ainsi qu'Hercule, & Phebus mesme :
 Car tousiours la grandeur des cœurs,
 La force & la Noblesse s'aime
 Aux chasses, qui peuuent dresser
 Beaucoup, & maint les sçait bien faire,

Qui peut en guerre l'aduerfaire,
 Et en paix les crimes chasser.
 Mais retourner au Cerf il faut,
 Qui d'une longue randonnee
 Forlongeant, fait estre en defaut
 Toute nostre meute estonnee :
 Il faut que ces chiens ia branlans
 Toufiours en crainte se retiennent,
 Tant qu'eux-mefme aux voyes reuiennent,
 Apres leur Cerf toufiours allans.
 Il fait ses ruses maintenant
 Que luy a peu son age apprendre,
 Aux hardes des bestes donnant,
 Pour faire aux chiens le change prendre :
 Ou bien querir (peut-estre) il va
 D'autres Cerfs, que toufiours il chasse
 Deuant soy, par si long espace
 Qu'il face suiure vn de ceux là.
 Ou n'ayant qu'un seul Cerf trouué
 Dedans sa repositée, à l'heure
 Il le chasse : & d'où s'est leué
 Cest autre, le nostre demeure :
 Ou tout au bout d'un long fuyant
 Bondist au fort, ou bien il vse
 Encores de mainte autre ruse
 Sur luy fuyant & refuyant.
 Si pas vn de tes chiens n'a sceu
 Defaire la malice sienne,
 Et que relancer ne l'ait peu,
 Il faut que le limier on prenne,
 Et qu'on commence à requester
 Depuis la brissee derniere,
 Où l'on a veu les chiens derriere
 Leur proye bransler & douter :
 Suiure les voyes, aduiser
 Fort bien s'il demeure, ou s'il passe
 Songer comme il a peu ruser,
 Tant que ses ruses on defface :

Et qu'en parlant alors ainsi
 Qu'au laisser-courre on le relance.
 Or sus donques chacun s'auance
 Pour y estre, & toy (SIRE) aussi.
 De la trompe les mesmes mots
 Que i'ay dits parauant, se sonnent :
 De mesmes cris, mesmes propos
 Tous les lieux d'alentour resonnent :
 On le recourt, rebaudissant
 Les chiens, grande est la randonnee :
 Mais la beste en fin maumenee
 Perd son haleine en se lassant.
 Ce pauuret pressé de si pres
 Par la meute qui le mau-meine,
 Veut gaigner quelque eau tout expres,
 Pour fraischeur reprendre & haleine :
 Mais las! chetif il apprendra
 Tout au rebours que la vifteste
 Dedans l'eau nuisible se laisse,
 Et tost les abois il rendra.
 Quelques Cerfs se font par les eaux
 Porter, de peur que les chiens viennent
 Les assentir : dans les roseaux
 Quelques autres cachez se tiennent :
 Vn autre porter se fera
 Sur le dos de quelque autre beste,
 Mais de cestuy la mort est preste,
 Peu apres que sorti sera.
 Aux trouffes ia les chiens ardans
 Le tiennent, il est ia par terre,
 Ils le tirassent de leurs dents,
 Iouïssans du fruit de leur guerre :
 Les larmes luy tombent des yeux :
 Et bien que pitié presqu'il face,
 Si faut-il que de telle chasse
 Sa mort soit le pris glorieux.
 La mort du Cerf se sonne, alors
 Les monts, les vaux, & les bois, rendent

*Les bruyans & hautains accors,
 Que les trompes dans l'air espendent.
 On coupe & leue vn des pieds droits,
 On abat l'orgueil de sa teste,
 Qui sont (SIRE) de ta conqeste
 Les enseignes & premiers droits.
 On se met (peut-estre) à parler
 Voyant ceste teste ramee
 De frayer, brunir, & perler,
 De bien sommee, & bien paumee,
 De bien rouée, & si elle a
 Marrein, andouilliers, & goutieres
 D'un fort vieux Cerf, & cent manieres
 De dispute outre celles là :*

*Si lon auoit premierement
 Bien iugé qu'il fut Cerf courable,
 S'il est Cerf dix cors ieunement,
 Ou fort vieux Cerf & fort chassable :*

*Si le pied monstroit bien que c'est,
 Et tous signes qu'on a peu prendre,
 En ton retour tu peux entendre,
 Tout tel deuis qui aux grands plaist.*

*Là souuent du particulier
 On tombe à parler de la chasse
 En commun, comme du Sanglier,
 Soit que lors du Vautray lon face,
 Ou d'autres façons le discours⁷² :*

*Quand par grands leuriers que lon iaque,
 Au sortir du fort il s'attaque
 Du costé qu'on a fait l'accours.*

*Ces animaux grondans, fumans
 A gueule ouuerte, armez d'horribles
 Deffenses, bauans, écumans,
 Et plus dangereux que terribles,
 Se peuuent à cheual tuer
 De l'espee : mais ie m'asseure
 Que l'espieu est l'arme plus seure,
 Soit pour atteindre ou pour ruer.*

On parle des loups que lon prend
 A la huee, ou d'autre sorte,
 Du carnage par qui lon rend
 La gloute beste prise & morte :
 On parle des cheureuls, des daims,
 Et d'autres, soit pour courre, ou tendre,
 Ou pour épiant les surprendre
 D'un plomb, ou bien d'un trait atteints :
 Ainsi que l'Ours qui ne court sus
 Aux gens, tant que mal on luy face,
 Ains attend le coup de dessus
 Vn haut arbre. Or quand on le chasse
 De ses cauernes les grands trous
 On boufche, & bien qu'il grimpe, & rue
 Des pierres, qu'il serre, & qu'il tuë,
 Cede en fin aux chiens & aux coups.
 Puis du caut Renard buiffonnier,
 Qui tousiours entre les chiens vse
 De tours rusez, mais du leurier
 La dent finit en fin sa ruse :
 Ou de petits chiens lon se plaist,
 Comm' au Blereau luy faire guerre ,
 On escoute, on houë la terre
 Droit sur l'accul quand il y est.
 Parler aussi du Lieure on peut
 Qu'à force on prend, ou d'une sorte
 Rare, quand le Leopard veut
 En quatre ou en cinq sauts l'emporte :
 Mesme on peut discourir combien
 A leurette on se peut plaire,
 Quand en plaine rase on voit faire
 Au lieure & aux leuriers fort bien.
 Pour le quester on va marchant
 Par rang dedans telle campagne,
 Le Pelaud part : on va lachant
 Les leuriers, les cheuaux d'Espagne,
 Et les vistes courtaus apres
 Font poudroyer leur longue trace :

*Il se court, s'atteint, se bourrasse,
 Tant il a son ennemi pres.
 Point ne luy fait perdre le cœur
 L'atteinte d'atteinte suiuite,
 Ses pieds sont œlez par la peur,
 Qui seuls peuuent sauuer sa vie :
 Il est mis en fin au nouët,
 Dont quelquefois mesme il eschappe
 Par bonds quelquefois il se happe,
 Et criant roidit le iarret.*

*Des animaux plus estrangers
 On peut en bref toucher la chasse,
 Comme des bien ramez Rangers,
 Ou des Lyons qu'au feu lon chasse,
 Des Tygres qu'on trompe au miroir,
 Des Elephans qu'aussi lon trompe,
 Et dont ne peut la forte trompe
 Contre l'esprit humain valoir.*

*Tels propos s'enflent estans pleins
 De mots propres à ce langage,
 Dont les Grecs, & dont les Romains
 N'eurent iamais si riche vsage :
 Là sonnent ces mots de limier,
 Chien-courant, dogue, chien-d'attaque,
 Epagneu, chien d'Artois, & braque,
 Barbet, turquet, allant, leurier.*

*Là des chiens oublier ne faut
 La race, couleur, & maniere,
 Les noms, comme Miraut, Briffaut,
 Tirebois, Cleraude, & Legere :
 Et en leuriers, Iason, Volant,
 Cherami, Cigoigne, Cibelle :
 Et cent noms dont on les appelle,
 De toutes les sortes parlant.*

*D'etabler, de rere, d'aller,
 De bontems, de fraye, gaignage,
 Du contre-pié, du suraller,
 D'os, de pinces, du viandage :*

*Bref, de tout autre iugement
 Qu'il faut que l'on face à toute heure,
 D'entree, sortie, demeure,
 Suitte, dressement, lancement :*
*Des diuers langages qu'on doit
 Dire aux chiens, diuers mots de trompe,
 Et diuerses voix que lon oit,
 Du change, auquel il faut qu'on rompe
 Les chiens, ou de leur long defaut,
 De bien remeuter, de vifteffe,
 De creance, voire sageffe,
 Qui sur tous aux chiens blancs ne faut :*
*Du cours de Chasse, & des abois,
 Des testes, meulles, cheuilleure,
 De perches, couronnes, epois,
 Andouilliers, trocheure, & paumeure,
 Puis des traces, & du souillard,
 Des marches, laiffees, fumees,
 Et tant d'autres accoustumees
 Façons de parler en tel art.*
*On oit de toiles, de haler,
 De bloquer, crochetter, d'enceindre
 De harts, & de perches, parler,
 D'épieux, que diuers sang peut taindre
 Sans en vser : parler de pans,
 De maistres, de nappe, de mailles,
 Du fauue, du noir, de bichailles,
 De layes, marcaffins, & fans :*
*De broquars qui les dagues ont,
 Puis des bestes de compagnie,
 Ou qui au tiers ou quart an sont,
 Et tous les mots de Venerie :*
*Ou d'autres chasses, soit pour voir,
 Pour quester, pour poursuiure, ou prendre
 Et que nul vers ne peut comprendre,
 Sont pris là pour vn grand sçauoir.*
*Là quelqu'vn (peut-estre) ialoux
 De ces longs discours, & encore*

*Piqué du plaisir que sur tous
 Il aime, il exerce & honore,
 Subtilement destournera
 Le propos hors de Venerie,
 Et haut & dru de Volerie,
 Mais en bref pourtant parlera.
 L'occasion se peut choisir
 Sur cela que lon t'a fait prendre
 Ce matin aux oiseaux plaisir,
 Auant que par course entreprendre
 De forcer ce Cerf, & premier
 D'Austrucher sera la parole,
 Soit qu'en saison propre se vole
 Le perdreau par vn Espreuier :
 Soit que d'autres oiseaux de poing
 On vole aussi pour champs, à l'heure
 Que ces perdreaux font ia plus loing
 Leurs vols, d'aile aussi roide, & seure
 Que pere & mere, ou quand ils sont
 Ia perdrix, qui vieilles deuiennent :
 Pour tel vol sur le poing se tiennent
 Les Autours, qui guerre leur font.
 Ou bien leurs Tiercelets qu'on croit
 Faire mieux, & que plus on aime,
 Mesme souuent dresser on voit
 L'oiseau de leurre à ce vol mesme :
 Vn Lanier dans l'air se soustient
 Sans fin, & rouant ne s'écarte
 Iusqu'à tant que son gibbier parte,
 Mesme vn Faucon long temps s'y tient.
 Qui plus est, vn Sacre, vn Gersaut,
 Se dresse à ceste mesme proye,
 Qu'auparauant ietter ne faut
 Que partir leur proye on ne voye :
 Tous ces oiseaux ne bloquent pas
 Lors que les perdrix ils remettent :
 Mais tous, quand ils sont bons, les mettent
 Au pied, fondans soudain en bas.*

Soit oiseau de leurre, ou de poing,
 De petits chiens pour la remise,
 Sages & bons, lon a besoing,
 Que peu ardens, & à la prise
 Jamais aspres, lon doit choisir :
 Leur deuoir, avec l'aile bonne
 De l'oiseau, aux cuisines donne
 Du gibbier, & aux yeux plaisir.
 Je te diroy bien comm' apres
 Il suiura le vol pour riuiera,
 Et quand de mares on est pres,
 Ou ruisseaux, en quelle maniere
 Les oiseaux alors decouverts
 Se iettent à mont, là où vaine
 Est l'attente, s'on ne prend peine
 Que leurs gibbiers soyent bien couverts :
 De quels cris on vse, & quels mots,
 De quel egard & patience,
 Pour faire tourner à propos
 D'un oiseau la teste, où lon pense
 Qu'il ait mieux sur sa proye l'œil,
 De crainte que lon ne foruuide,
 Comme on croise, comme lon vuide,
 Contentant & l'œil & le vueil.
 Les Ridanes sont le gibbier,
 Les Varriens, & les Sarcelles,
 Sur tout le Canard, qu'un Lanier,
 Ny qu'un Faucon à tire-d'æle
 Ne peut r'auoir, si quand il part
 Il ne l'arreste, & lors en terre
 Fondant roide comme vne pierre,
 Affomme sous soy le Canard.
 Je te feroy encor' iouir
 Du plaisir que telle personne
 Pourra donner, faisant ouïr
 Le plaisir qu'aux grands seigneurs donne
 La haute Volerie, au lieu
 Ou ore pour Milan, & ore

*On vole pour Heron encore,
 Pour Chat-huan & Fauperdrieu.
 Si tost que le Milan se voit
 Vn haut cri la veuë accompagne,
 Le Duc que porté lon auoit
 Est ietté dessus la campagne,
 Pour faire le Milan baisser,*

* *

*Au ciel comme luy se trouffer.
 Quelques autres Sacres à mont
 Sont iettez, & mainte venuë,
 Presque iusques dans le ciel vont
 Donner à leur proye cogneuë,*

* *

*Quand ceste meslee au ciel faite
 Se perd quasi de l'œil, qu'on iette
 Apres tous autres le Gerfaut.
 L'vn braue & fort, depuis le bas
 Iusqu'au plus haut de pareille aile,
 Ne de façon ne monte pas
 Que les Sacres : mais en eschelle
 Roide & soudain se vient⁷³ hauffer
 Droit au Milan, que par la force
 D'une seule venuë, il force
 Du haut de trois clochers baisser :
 Puis hauffer, & faire on luy voit
 Des fuites, mais en toute place
 Nouvelle venuë il reçoit,
 Tant qu'en fin la cheute se face
 Souvent bien fort loing : Mais auant
 Que commencer, dés que la proye
 S'est veuë, tousiours on enuoye
 Quatre ou cinq piqueurs sous le vent.
 Du Milan la cuisse se rompt
 Aussi tost que la cheute est faite,
 Puis soudain la curee ils font,*

*Et chacun y pique, & souhaite
 D'arriuer premier, pour auoir
 De ce Milan la queuë, pource
 Que c'est le prix de telle course,
 Qu'en son leurre on fait apres voir.
 Or combien le vol pour Milan
 A celuy pour Heron ressemble,
 Pour Fauperdrieu, ou Chat-huan :
 Et combien tout differe ensemble,
 Par ce mesme homme se diroit,
 Et i'en reciteroy la sorte :
 Mesme puis qu'au faire elle apporte
 Plaisir, le recit en plairoit.
 Je diroy qu'vn Heron souuent
 Dans l'air, souuent se trouue en terre,
 D'où l'on le fait partir, auant
 Que dans l'air on luy face guerre :
 Et qu'on peut de Faucons s'aider
 Pour vne telle volerie,
 Ou de Sacres comme lon crie
 Pour de son bec faire garder.
 Je diroy qu'en ce vol il faut
 Des leuriers, pour le Heron prendre,
 Et qu'à l'heure qu'il chet d'enhaut,
 Les oiseaux que lon a peu rendre
 Si sages, crainte aucune n'ont
 Des Chiens : & ces chiens qui se dresent
 Ainsi si bien, iamais ne blessent
 Ces oiseaux qui communs leur sont.
 Je diroy cela qu'estans pris
 Par leur bec, quelques Herons rendent,
 Puis la curee, & puis le pris
 Que les mieux faisans en attendent :
 Les bouts des ailes de l'oiseau
 Pour son leurre quelqu'vn remporte,
 Et au Seigneur la houe on porte
 Pour en decorer son chapeau.
 Le Fauperdrieu, & l'autre aussi,*

Dont l'un comme vn Milan s'arreste
 Bien peu en terre : l'autre ainsi
 Qu'un Lieure par les champs se queste,
 Dans la terre où il se blottit,
 Et leurs vols ne different guere
 De l'une & de l'autre maniere,
 Dont en bref par mes vers j'ay dit.
 Je pourroy toucher nonobstant
 Les differences qui se treuvent :
 Puis d'ordre j'iroy recitant
 Tous les autres vols, qui se peuvent
 Par vn tel homme raconter,
 Comme du Geay, de la Corneille,
 De la Pie, qui fait merueille
 De craqueter & caqueter :
 Mais bien de l'Alloüette, estant
 Mesme au nombre du haut vol mise,
 Qui se perd de tout œil, montant
 Droit dans les cieux, où elle est prise
 Par le gentil Emerillon :
 Bref, de tout vol depuis la Gruë,
 Qui quelquefois voler s'est veü
 Jusqu'à ce petit oifillon.
 J'exprimeroy mesme les mots,
 Dont comm' vn autre en Venerie,
 Celuy farcira son propos
 Parlant de la Fauconnerie.
 Comme de *
 Passager, oiseau d'une nuë,
 Ou de plusieurs choses cogneuë ⁷⁴
 Tant seulement à ceux de l'art.
 Comme curer, paistre, tenir,
 Avoir bonne gorge, & enduire,
 Emeutir, poiurer, deuenir
 Pantois, & d'autres qu'on peut dire
 Du traitement de tels oiseaux :
 Comme il se iardine, il s'effore,
 Pannage, main, & serre, encore

Les longues pannes & cerceaux.
Perche, gand d'oiseau, chaperons,
Longes, iets, veruelles, sonnettes,
Et tant d'autres si propres noms
Des choses ou d'actions faites :
Et or' pour dire en general,
Je comprendroy toutes les choses
Qui sont en tout tel sçavoir closes,
Des Nobles sçavoir principal.
Mais ie me sen ia trop lassé
De ma longue course, égaree
Hors du propos : J'ay trop laissé
Mon Cerf sans en faire curee :
La longueur du propos deduit,
Le chemin de ton retour passe,
Puis, peut-estre, quelque autre chasse
T'amusera iusqu'à la nuit :
Qui gardera qu'en ton retour
Ta Maieité tel discours oye :
Il faut que ce reste de iour
A mon premier dessein s'employe :
Je reuien, ce me semble, au lieu
Où ce Cerf couché lon despouille,
Sur sa chasse, mort, & despoüille,
Faisant maint & maint iuste vœu.
*Je luy voy couper les **
Puis son cuir oster ils luy viennent,
*Les **
*Auecques **
** **
** **

On fend son cœur pour vne croix,
Ainsi comme lon dit, y prendre,
On cherche en luy tes menus droits
Qu'en ton crochet (SIRE) on vient pendre,
Entre lesquels les filets sont,

Et le francboyau qu'on assemble
 A plusieurs defia mis ensemble :
 D'autres droits les veneurs y ont.
 Tout le sang dont ce corps est plein
 Se rassemble hors de la beste,
 On met par morceaux tout le pain,
 Cependant qu'il faut que la teste
 On separe, & qu'on leue auant
 La hampe, & puis que lon partisse
 Le reste, l'une & l'autre cuisse
 Et les deux espauls leuant.
 Les costes, le petit simier,
 Que le cinq & quatre on appelle,
 La piece du simier dernier
 Qui la venaison montre en elle :
 Le pain trempé au sang s'estend
 Sur le cuir, la curee on sonne,
 Qui auant qu'aux chiens on la donne,
 Tant qu'ils y soyent tous, se deffend.
 Tout cela qui nous rend ardans
 A le suiure, & qui pour la gloire
 Nous poind, & nous ard au dedans,
 Nous trauaillant pour la victoire,
 Donne aux vainqueurs vne fierté,
 Tant soit de petit pris la prise,
 Vn triomphe, vne ioye éprise,
 Qui s'entremesle d'aspreté :
 De cela tous ces chiens se font
 Vn exemple assez conuenable,
 Qui plus aspres & plus fiers sont :
 Et de mainte façon merquable
 Semblent recognoistre leur fait,
 Triomphans du pris de leur peine :
 Ceste mesme victoire ameine
 Les Veneurs à pareil effect :
 Qui plus restouis, plus gaillards,
 Et brauans de leur peine prise,
 Sont plus ardans d'auoir leur parts,

Que si grand' chose estoit conquise :
 Chacun n'oublie à se vanter
 De cela qu'il a sceu mieux faire,
 Tâchant pour son plus grand fallaire
 La gloire chez soy remporter.
 Or ie voy qu'en ce temps diuers
 Ta principale Chasse (SIRE)
 Doit estre des Discords peruers,
 Renuerseurs de tout grand Empire,
 Pour en les pourchassant chasser
 La ruine qui nous menace,
 Comme ia telle heureuse chasse
 Dieu t'a fait si bien commencer.
 Je sçay mesme qu'en émouuant
 Tant soit peu quelque eau croupissante,
 Sort grand' puanteur : & qu'un vent
 D'un peu de braise languissante
 Excite souuent grand's ardeurs,
 Et pour tels dangers ie ne cuide
 Qu'encor' nostre France soit vuide
 De souffleurs & de remueurs.
 Je suis seur que les grands sont pleins
 Souuent de grande haine & pique,
 Ne suiuant pas de ces Romains
 La doctrine & la gloire antique,
 Qui moins de triomphe auoient mis
 A vaincre les forts aduersaires,
 Qu'à vaincre les propres choleres,
 Nos plus familiers ennemis.
 J'ay grand' peur qu'une Ambition
 Soit d'Ambition resuiuie :
 Je sçay qu'en nostre nation
 Naturelle & propre est l'enuie,
 Et que tout cela qui en vn
 Nous doit estreindre d'auantage,
 CHRIST, le Païs, le parentage,
 Et d'un Roy le lien commun :
 C'est cela qui seul au rebours

*Nourrist en nous la haine & noïse,
 Par ce monstre Enuie, tousiours
 Maniant nostre humeur Françoisse,
 Nous piquant plus contre la loy
 De tous ces liens qu'on separe,
 Que contre le Iuif, le Barbare,
 L'Incoñneu, l'ennemi du Roy.
 Ce vice à nous particulier,
 Comme aux autres païs vn vice
 Est tousiours propre & familier,
 Nous fait (voulant faire seruice
 Au Roy) luy nuire : car ialoux
 Et piquez à qui estre, & faire
 Pourra le plus, par vn contraire
 Discord, nous perdans luy & nous.
 Outre encor, ie voy (car ie veux
 Presque toutes les causes rendre,
 Qui me font concevoir ces vœus
 Sur ce Cerf que tu viens de prendre)
 Que mainte persuasion
 Qu'en tout on croit & saincte & bonne,
 Soit par zele ou ruse, se donne
 Pour l'vne & l'autre faction.
 Qui (peut-estre) trouuant desia
 En nous la rencontre opportune,
 Qui est l'ambition qu'on a,
 Compagne de ceste rancune :
 Nous eguisant, nous defermant
 L'esprit & l'œil, au soustien d'elle
 Et toutes choses, fors icelle,
 Va nos sens & nos yeux charmant.
 C'est ce qui fait que nous trouuons
 Du tout bon ce qui est des nostres,
 Que nous hayons & dédaignons,
 Fut-il bon, ce qui est des autres :
 Puis les vns se voulant hauffer,
 Peut-estre, sur les proches Princes,
 Et tant du Roy que des prouinces*

Toutes les charges embrasser :
 Les autres se voulant sentir
 Du mespris qu'on fait à leur race
 Pour les premiers aneantir
 Affrontent l'audace à l'audace :
 Et CHRIST (qui n'en peut mais) est pris
 Pour bon droit, ou pour couleur belle :
 Nos brouilleurs sont de la querelle,
 Par icelle épians leur pris.
 Mesme ainsi que maint enflammeur,
 Aspre & plein de pedanterie,
 Retenant de sa vieille humeur
 D'eschole ou bien de moynerie :
 Ou d'autre costé maint criant,
 Qui dedans sa chaire exterminie
 Et brusle vn chacun, & mutine
 Le peuple, par zele ou par art :
 Ou tasche à faire des discords
 Des grands, leur proffit, & leur gloire,
 Et du sang des grands hommes morts,
 Couronner en fin leur victoire.
 Plusieurs seigneurs (peut-estre) aussi
 Ont tasché par telle dispute,
 De frapper le blanc de la butte,
 Où ils tiroient deuant ceci.
 Les aucuns pour hauffer leur rang,
 Les autres pour chercher vengeance :
 Les vns pour s'affouir de sang,
 Dont mesme l'enorme abondance
 Assez encor ne les repaist :
 Ceux-ci ont la mutinerie
 De nature, & la pillerie
 Plus que Dieu mesme à ceux-là plaist.
 Quant à maint autre, ou à credit,
 Ou par quelque pique legere,
 Ou par des grands n'estre point dit
 Auoir vne ame casaniere :
 Ou par vn deuoir, dont il sent

Sa vie à vn seigneur estreinte :
 Ou par la force, ou la contrainte
 Des crimes qu'il void ou entend :
 Ou pour la deffence du bien
 Que sa maison tient en l'Eglise :
 L'Auarice trouue moyen
 De se couvrir sous la feintise :
 Ou par vn éguillement
 De femmes, d'amis, de lignage,
 Ou bien pour quelque autre auantage,
 Ruse, égard, ou transportement,
 A sans rien poiser espousé
 Soudain l'une ou l'autre querelle :
 Et quant à ceux qui ont vsé
 En cela d'un bon & vray zele,
 Le nombre est grand, mais ie ne sçay
 Si des autres le nombre ils passent :
 Et quoy qu'ils pretendent ou facent,
 En estime ie ne les ay.
 Car quant aux vns ils sçauent bien
 Que CHRIST est vn Roy pacifique,
 Dieu de paix, & seul entretien
 D'vnité dans son corps mystique :
 Que CHRIST veut puis qu'il n'est permis
 (Disent-ils) gloser l'Escriture,
 Que nous aimions ceux qui iniure
 Nous font, & nous sont ennemis :
 Qu'à celuy qui va souffletant
 L'une des iouës, l'autre on baille :
 Que quand on nous va tourmentant
 D'une ville en l'autre on s'en aille :
 Que les saints anciens n'ont pas
 Deffendu leur cause par armes,
 Mais leur ieusne, priere & larmes,
 Et leur mort estoyent leurs combats.
 Que ceux-ci mesmes *
 Nagueres ceux, qui d'un courage
 Trop charnel en auant mettoyent,

Qu'il falloit repouffer l'outrage,
 Difans, que bien qu'en l'ancien
 Testament guerre & refiftence
 Fut permife, telle licence
 N'est point du Testament Chreftien :
 Mais que CHRIST par afflictions,
 Par tourmens, croix, & vitupere,
 Veut qu'en l'ensuiuant nous entrions
 Au royaume de Dieu fon pere :
 Du fang des faints l'effufion,
 Et femence continuelle
 De l'Eglife, & la merque d'elle,
 N'est que fa perfecution.
 Tant que par leur dire voulans
 Faire cesser par force & armes,
 Les maux, les affauts violens,
 Persecutions, & alarmes
 En leur Eglife, ils font cesser
 La merque qui la fait cognoiftre :
 Et ce nom en eux ne peut estre
 Qu'à eux seuls ils vouloyent laiffer.

* * * *

ODE

A M. LE COMTE DE DAMMARTIN.

Bien que de ta maison le tige, & l'ornement,
 Du fceptre de Hongrie ait pris commencement,
 Qui de mainte alliance
 Dans la maison d'Aniou, d'Angleterre, & Bourbon,

*A prouigné son fruit, & sa gloire, & son nom,
 Rare honneur de la France :*
*Bien que de tes ayeulx & les faits, & les cœurs,
 Bien que le pere tien qui des grands belliqueurs
 Amortit la memoire,
 A ceste grand' noblesse accouplans la vertu,
 Ayent pour toy la mort & le temps combatu,
 Deux meurdriers de la gloire :*
*Bien que ta gloire aussi (qui, si ce n'est en bien,
 Au moins à tes ayeulx en vertu ne doit rien)
 Soit de telle hauteffe,
 Qu'il semble qu'à tous coups elle deust dédaigner
 Vn chetif comme moy sans trop s'accompagner
 D'une humble petiteffe :*
*Si est-ce toutesfois que te voyant ainsi
 Auoir de moy sans feinte, & sans cesse souci
 D'une amiable chere,
 M'ouurant si priuément ton secours & ton cœur,
 Qu'il semble proprement qu'au lieu de mon seigneur
 Tu te rendes mon frere,
 Esprouuant mesmement qu'en cent & cent discours
 Que des abus humains nous faisons tous les iours,
 Comme par sympathies,
 Tu as avecques moy semblable opinion,
 Semblable liberté, semblable affection,
 Guide de nos deux vies,
 Je croiray que les Dieux, qui soin de nous ont pris,
 Auant nostre naissance accouployent nos esprits
 D'une alliance telle,
 Qu'au pris de telle coupe, au pris d'un si grand heur,
 C'est bien peu que les corps, les biens, & la grandeur,
 Qui n'est rien que mortelle.*
*Je croiray quand le Ciel à ton corps remesla
 Ton ame, qui premiere ici bas deuala
 Du monceau des Idees,
 (Pardonne si i'accorde au Platonicien)
 Ne peut, nous separant, rendre de tout leur bien
 Nos deux ames fraudees :*

*Ains comme Pollux fait pour la fraternité,
 Je recommuniquois vne diuinité
 Aux ans de ton enfance :
 Ou bien comm' vn Demon ministre de nos Dieux
 Maugré le corps massif ie rapportoy des cieux
 L'obscur preuoyance.*

*Ou ie croiray plustost (me pardonne vn Chrestien,
 Si ie me mets au rang Pythagoricien)
 Que quand tu vins à croistre,
 Pestoy quelque vieillard, qui pour lors te hantoy,
 Et qui de iour en iour doucement t'incitoy
 De te vouloir cognoistre :*

*Et quand ie renasqui, que Clothon (qui pour nous
 Des douces amitez fila le nœu plus doux)
 D'vn charme inuiolable,
 Defendit & au Temps, & à sa tierce Sœur
 De ne trancher au fil de l'acier rauisseur,
 Ce lien perdurable :*

*Mesmement qu'en viuant ie n'ay du ciel receu
 Aucun bienfait, sinon que quand ce seul bien i'eue
 Que ie te reconneusse.*

*Cessent donc mes malheurs, cessent les tiens encor,
 T'ayant, i'auray touiours vn eternal thresor,
 Bien que pauvre ie fusse.*

*Car bien que mille maux le ciel me fasse auoir,
 T'aimer, & t'honorer, & sans fin conceuoir
 L'heur d'vne amitié douce*

*M'est plus qu'vne Nepenthe enchantement des yeux,
 Ou bien que de Circé le beau fruit oublicux
 Qui le souci repousse.*

*Si doncques tout entier ie me trouue dans toy,
 Si doncques à toy seul moymesme ie me doy,
 Se pourroit-il bien faire
 Que rien peust eschaper de moy qui ne fust tien
 Veu que telle amitié fait qu'en tout ie te tien
 Autheur de mon affaire?*

*Qu'on cherche autre que moy, qui par menteurs écris
 Pour belistrer le bien qui gesne les esprits,*

Promette vne autre vie
Aux Rois, qui meurdriſſans eux meſmes leur renom,
Feroient que lon verroit mon œuvre avec leur nom
Dans l'eau d'Oubli rauie.

Qu'on cherche autre que moy qui iuge ſon bon heur
En l'honneur, & non pas au merite d'honneur :
Et qui d'une apparence
En ſe trompant ſoymeſme, aime mieux decevoir
Tout le monde avec ſoy, que iuſtement ſe voir
Trompé d'une eſperance.

Qu'on cherche autre que moy qui traine vn repentir
Pour auoir trop voulu au peuple conſentir,
Peuple qui touiours erre :
Veux que de cent remors repiqué ie ſerois
Et qu'éternellement moymeſme ie ſerois
A moymeſme la guerre.

Je ne ſuis de ceux là, qui pour eſtre inconſtans
Vont par mille moyens leur fortune tentans,
Qui comme vne nauire
Les tournoye en la mer, qui engouffrer les peut.
L'eſprit qui contenter en ſoymeſme ſe veut,
Rien que ſoy ne deſire.

Je ſuis encore moins de ceux là, qui ſouuent
Miſerables, hélas! ſe repaiſſent du vent,
Entretenans leur vie
De cet heur malheureux, qu'ils ont pour eſperer,
Et de voir ſous les Rois à iamais martyrer
Leur raiſon afferuie.

Moins ie me ſens encor de ceux là, qui ſe font
Eux-meſmes leur poiſon, par le dépit qu'ils ont
De la gloire d'un autre.
Car ſi la gloire n'eſt qu'un ris & qu'un ſouci,
Rions & deſirons vne gloire eſtre ici
Plus aux autres, que noſtre.

Et combien moins ſerois-je encore de ces fous,
Qui pour ſe contenter ſ'appaſtent à tous coups
D'un bien qu'ils fantaſtiquent,
Et ſe flattans en l'heur, qu'ils n'ont point mérité,

Veulent que leurs esprits dessus la faulseté
 La verité practiquent.
 La verité me plaist, le bien qui m'est present
 Me contente en ce monde : & le souci cuisant,
 Soit des choses passees,
 Ou de celles qui sont, ou qui viendront vn iour,
 Ne sera, si ie puis, mon eternal vautour,
 Bourreau de mes pensees.
 C'est pourquoy de mes sons l'artifice immortel
 A tousiours esté veu ne sentir rien de tel :
 Car la liberté douce
 Qui ne me veit iamais deffous le ioug rauir,
 Ne me permet aussi que ie puisse afferuir
 Mes cordes, ny mon pouce.
 Et c'est pourquoy le bien qui seulement me plaist,
 Et c'est pourquoy le bien qui vrayement me paist,
 Maugré la Parque blefme
 Reuiure se verra dans mes viuans escrits :
 Hé, rien de bon peut-il sortir de ces esprits
 Contraires à soy mesme?
 O douce amitié donc, ô pardurable foy,
 Qui mes soucis mordans accable dedans moy,
 Et d'une saincte audace
 Va tousiours s'opposant à mon plus fier malheur,
 M'allegeant du fardeau que ie sens sous l'erreur
 De ce vil populace.
 C'est ceste amitié donc (bien que ce nœu fatal
 Soit du petit au grand, & du maistre au vassal)
 C'est ceste amitié saincte
 Qui dedans la Memoire où rien ne peut le Temps,
 Empreinte se verra, d'autant que ie la sens
 Dedans mon cœur empreinte.
 Ceste amitié m'est plus que le bien mendié
 Des Princes reflattez, ou qu'un los épié
 Sous vn masqué visage :
 Ou qu'un proffit qu'on a pour sçauoir retracer
 Les pas d'un populaire, & gesnant son penser
 S'afferuir à l'vsage.

*Bref, pour repeter tout, elle me rend content
Du tout en tes faueurs, sans que i'aïlle tentant
Ma fortune en l'orage :
Et fait que l'esperance, appast du plus chetif,
Ne me vient point seduire, ou d'un remors plaintif,
De l'enuieuse rage.
Elle ne paist d'un bien fantastiq' mes esprits,
Bastissant dans la nuë, ains pour but & pour pris,
Et pour gloire derniere,
Elle s'ose vanter de l'immortalité,
Si j'obtien ce seul bien de ma fatalité
Que ie sorte en lumiere.*





APPENDICE⁷⁵

ODE

AV COMTE D'ALCINOIS

SVR SES CANTIQUES

DV PREMIER ADVENEMENT DE IESVS CHRIST⁷⁶.

*Le Harpeur, qui dans la Thrace
Donna les premieres lois,
Et qui fait suiure sa trace
Et aux rochers, & aux bois :
Ny celuy dont l'artifice
Fit orgueillir l'edifice
De la Thebaine cité,
Sous sa voix sainctement rare,
Rangeant le peuple barbare,
A ses lois inusité :*

*Ny mesme les mains diuines
Du Sonneur qui en la fin
Vainquit les ondes marines,
Sus l'espine du daulphin :
Ne sonnoient pas chose vaine,
Chose caduque, ou humaine,
Pour alecher à leurs sons :*

*Mais quelque haulte merueille
Rauissoit la lourde oreille
A leurs celestes chansons.*

*Car si le desir, ou l'ire
Ou l'amour, on eust sonné :
Qui est-ce qui sous leur lyre
Se fust alors estonné ?
Qui eust laissé sa nature ,
Pour choisir à l'auanture
Les loix maistresses ainsi :
Veu que presque en sa naissance
Chacun prenoit cognoissance
De ces affections cy ?*

*Mais encordans la peinture
De ce monde ramassé ,
Que quelque autheur de nature
Auoit ainsi compassé ,
Deplorans la vie humaine ,
Serue de la mort prochaine,
Et monstrans que les esprits
Des hommes mortels ne meurent ,
Ains qu'apres la mort demeurent
Au lieu , duquel ils sont pris,*

*Bref, sonnans quel benefice
Rapporte aux siens la vertu ,
Et que le plaisir du vice
Est tout soudain abatu,
Emouuoient la sourde pierre
Ou l'homme-beste qui erre
Sans maison , & sans cité ,
Faisans sous les loix égales ,
Leurs affections brutalles
Ceder à ciuilité.*

Ce sont là les pierres dures ,

*C'est là l'oreillé rocher,
 Ce sont les forests obscures,
 Que l'on voyoit s'arracher,
 Ce sont les bestes ployantes
 Sous les chansons emmiellantes,
 Ce sont les Dauphins piteux,
 Qui dans leurs moites oreilles
 Receuoient telles merueilles
 Parmy les flots dépiteux.*

*Or pleust à la main diuine
 Que tels monstres empierrez,
 Dans nostre basse machine
 Ne feussent plus enferrez,
 Et que de ces lourdes bestes
 Elle eust saccagé les testes
 Ostant leur viure ocieux :
 Mais la terre, hélas, est pleine
 De ceste race vilaine
 S'obtinant contre les cieux.*

*L'vnique Auteur de nostre estre
 Par tout oublier se voit :
 Le seul Prince, le seul Maistre,
 Le nourriffier, qui pouruoit
 A noz basses indigences,
 Par erreurs, ou negligences,
 Ia ia deuient odieux :
 Mesmes les sonneurs qui taschent
 D'entonner sa gloire, faschent
 Les oreilles, & les yeux.*

*Mais en ce tems miserable,
 Dieu, ce grand Dieu, faiç chanter
 Maint Orphée plus louable
 Que celuy qu'on voit vanter :
 Qui contre l'humaine rage*

*Sa roide corde encourage
Le plus hault pin rabaiſſant ,
Tantost d'une douce corde ,
Où la clemence il accorde ,
Le rocher amoliſſant .*

*Dreſſez , dreſſez les oreilles ,
Laiſſez flater doucement
De ces chanſons nompareilles
Voſtre rude entendement :
Recepez la voix ſacrée ,
Faiâtes à ce Conte entrée ,
Non plus Conte d'ALCINOIS ,
Mais Prince des hymnes ſainâtes
Rendant les gloires eſtainâtes
De tous les antiques doigtz .*

*Eſcoutez ce ſonneur , voire
Ce grand Orphee enchanteur ,
Qui charme la maiſon noire
Aux accordz du luth chanteur :
Et retire ſa penſée ,
Qui ia ſ'eftoit abaiffée
Sous la fourche de Pluton
Epouantant tous les Diables ,
Qui leurs tourmens incroyables
Accroiffent deſſous ce ton :*

*Toy , qui remets en memoire ,
De IEſVCHRIST nouveau né ,
Et le triumphe , & la gloire
Contre l'Enfer obſtiné :
Conſacrant par ces Cantiques ,
La depouille des iniques
Bourreaux des chetifs humains
A Dieu , qui ſous noſtre forme ,
Lava le forfait enorme ,
Tuant la Mort de ſes mains .*

Que nous sert plus de redire
 Maint fatal enfantement,
 Qu'en noz Menteurs on peut lire
 Descrit fabuleusement ?
 Fuyons ces vois mentereffes.
 Que nous seruent ces Deesses,
 L'une sortant d'un cerueau :
 L'autre de l'écume fille,
 Qui aborde en sa coquille,
 Vireuoltante sus l'eau ?

Que nous sert, sinon d'amorce,
 La race des œufz iumeaus :
 Et l'autre issu d'une écorce
 A demi filz des rameaux :
 Ou voir Bacchus, qui d'un ventre
 Dedans vne autre cuisse entre :
 Bref, que sert à moy Chrestien
 Toute naissance menteuse,
 Si cette naissance heureuse
 Est seule cause du bien ?

Que me sert que d'un vers graue,
 L'anime deuant les yeux
 Ceste entreprise tant braue
 Des Serpenspiez, & des Dieux :
 Si ceste seule victoire
 De Iesus Christ est ma gloire
 Qui fait aux enfers effort :
 Et si ceste seule guerre,
 Dont il met la Mort par terre,
 Me fait viure apres ma mort ?

Dequoy me sert le Parnasse,
 L'Helicon Pegasien,
 Ou encor ie m'abbreuasse,
 Comme vn refueur ancien :
 Si ceste sainte Fontaine,

*De grace & de douceur plaine ,
Sourd pour m'arracher d'esmoy :
Si ceste sainte naissance ,
Me donne la cognoissance
Et de mon Dieu , & de moy ?*

*Que deviendray-ie folastre ,
Afriandé par les vieux ,
Si à tous coups i'idolastre
En mille & mille autres Dieux :
Veu qu'il m'est tant manifeste ,
Que l'ordonnance celeste
Me le defend , & aussi
Que quand Iesus Christ vint naistre ,
On vit ceder à leur maistre
Tous les Idoles d'icy ?*

*Celuy qui fa Republique
Nous a laissée en portrait ,
Qui au rang Academique
Plusieurs encores attrait ,
Banissoit les faux Poètes
Hors des villes , qui suietes
Estoient au ioug de ses droits :
Mais toy , Comte , dont la muse
En ces fables ne s'amuse ,
Ta place tu retiendrais.*

*Car plus tost bannis des villes
Soient de Platon les escrits ,
Que tes Odes tant vtils ,
Abreuvoir de nos esprits.
Va donc , & ta renommee
Plus constamment emplumee ,
Trace tout ce monde bas :
Sa course prompte & durable ,
D'un Icare miserable
Le tombeau ne craindra pas.*

*Si tes chansons mal ornees ,
 Que sous le siecle obscurci
 Tu fais , depuis dix annees ,
 Villoter par ce lieu ci
 Meurent par leur defaillance :
 Voicy, voicy la vengeance,
 Vengeance, qui fierement
 Pourroit vaincre la memoire
 Des trois Harpeurs , dont la gloire
 P'ay mise au commencement.*

A LVY MESME.

*Le flamboyant , l'argenté , le vermeil ,
 Œil de Phœbus , de Phœbé , de l'Aurore ,
 Qui en son rond brule , pallit , decore ,
 Midi , minuit , l'entrée du Soleil ,
 Ses feus , son teint , l'honneur de son reueil ,
 Vouldroit cacher , brunir , & tenir ore ,
 Voyant le feu , qui ard , blanchit , honnore ,
 Ton iour , ta nuit , & la fin du sommeil.
 Phœbus , alors que plus le ciel alume ,
 N'est point si beau qu'on le voit par ta plume ,
 Phœbé n'est point , ny l'Aube belle ainsi.
 O peintre heureux ! mais plus qu'Ange ! qui ores
 As bien tant peu , que mesme tu colores
 Le Soleil mieux , la Lune , & l'Aube aussi.*

SVR LES PESCHERIES,
BERGERIES ET EGLOGVES DE CHASSE

DE CLAVDE BINET⁷⁷.

*Ton Neptun , mon Binet , ton Pan , & ta Diçynne ,
Sous le marbre des eaus, dans les prez, dans les bois,
De Trident, de houlette, & d'espieu sous ses lois
Ne tient tant de poissons, d'aigieux, de fauuagine,
Que ta longue mufette & que ta trompe orine,
Aux riues, aux vallons, & aux taillis plus cois,
Fait ouïr, fait parler, fait courber sous ta vois,
De flotç, de rocs, de raims à la verte courtine.
Le Daufin azuré à l'Ourque au pefant cors,
Le loup à la brebis s'accorde à tes accors,
Le chien, le dain craintif à toy bornent leur quefte.
Donc pefcheurs, & bergers, chaffeurs venez lier
De vert myrthe marin, de faule, & de laurier,
La ligne, la houlette, & le dard d'vn tel poëte.*

ESTIENNE IODELLE

Parisien

(A OLIVIER DE MAGNY).

ODE⁷⁸.

*Les poëtes fauorables
Amys de la Deité,
Sont les peintres pardurables*

*De son immortalité,
Dont le trait viuement affole,
Les Dieux repeuz en leur parolle.*

*Qui est-ce qui la Nature
Tant diuerse en ses effetz
Peut animer en peinture,
Sinon les sonneurs parfaitz
Qui d'une main industrieuse,
La font de soy mesme amoureuse?*

*Contre le Ciel peut mesprendre
Le peintre qui de sa main,
Dans son tableau tâche rendre,
Dessouz vn visage humain,
La face & la force animée,
D'un Dieu suiect à la fumée.*

*Mais le labeur d'un Poëte
Que la rouille ne corront
Dont la carte n'est suiette
A rien qui soit en ce rond,
Les Dieux en leur nature trace,
Et mesme entre les Dieux prend place.*

*La Castianire heureuse,
Que Magny adore icy,
Dans la table rechineuse,
N'eust pas esté peinte ainsi,
Et pour vne Déesse telle,
La table seroit trop mortelle.*

*Qui est-ce qui peindroit l'ame
Ornement de ce beau corps,
Qui est-ce qui ceste flame,
Qui est-ce qui ces accordz,
Ce beau port, ces humbles brauades,
Ces propos, ces ris, ces œillades?*

*Cela donc qui par la destre
D'un ouvrier laborieux
Entablé ne pourroit estre,
Par ce peintre industrieux,
Si bien exprimé l'on peut lire,
Que chacun des Dieux s'en retire.*

*Se sentant de telle chose
Enialouzer viuement,
Et sa ialousie enclose,
Raporte au Ciel tellement,
Qu'ilz desfired tous à son heure,
La retraite au Ciel, sa demeure.*

*Mais estant là retirée,
Par les Dieux, nous ne verrons
Sa vie au monde empirée,
Du fil des ans noz larrons,
Car ce, dont Magny meurt pour elle,
Rend icy sa vie eternelle.*

*O saint Poëte admirable,
En ton estrange pouuoir,
A Pigmalion semblable,
Dont le pleur peut emouuoir
Les Dieux à donner vne vie,
Passant celle qu'ilz ont rauie.*

LVY MESME A MAGNY

Distique mesuré.

*Phebus, Amour, Cypris, veult sauuer, nourrir, & orner,
Ton vers, cueur, & chef, d'ombre, de flame, de fleurs.*

SONET.

(A S A L E L .)

*Sur quel riuage à mes yeux incogneu,
 Dedans quel bois saintement solitaire,
 Ou en quel coin farouchant le vulgaire
 As-tu, Phebus, mon Salel detenu?
 Salel vainqueur de ce faucheur chenu,
 Salel qui tant par ses vers me peult plaire?
 La France ainsi sa plainte vouloit faire
 Quand son Salel de rechef est venu,
 Luy apportant ceste abondante corne,
 Dont il repand le beau fruyt qui nous orne,
 Fruyt qu'il acouple à ce present fecond,
 Qu'au iardin Grec iadis on luy veit prendre,
 Lors qu'il se fit vn Homere fecond
 Digne du lit de mon grand Alexandre.*

A LA MEMOIRE

(DE SALEL⁷⁹).

*Quercy m'a engendré, les neuf Sœurs m'ont appris,
 Les Rois m'ont enrichy, Homere m'eternise,
 La Parque maintenant le corps mortel a pris,
 Ma vertu dans les cieux l'ame immortelle a mise :
 Donc ma seule vertu m'a plus de vie acquise,
 Plus de deuin scaucir, plus de richesse aussi
 Et plus d'éternité, que n'ont pas fait icy
 Quercy, les Sœurs, les Rois, l'Iliade entreprise.*

(EPITAPHE DE CLEMENT MAROT⁸⁰.)

*Quercy, la Cour, le Piémont, l'Vniuers,
Me fit, me tint, m'enterra, me connut ;
Quercy mon los, la Cour tout mon tems eut,
Piémont mes os, & l'Vniuers mes vers.*

(A IEAN DE VOYER,

VICONTE DE PAULMY)

Par Dialogisme du Genie & du Passant.

SONET⁸¹.

*L. G. N'outrepasse Passant. L. P. Pourquoi doncq? L. G. Vn Genie
T'en requiert, pour vn Mort, qui avecq Mars cherit
Les Muses, & des deus se rendit fauorit :
A son los, l'œil, l'aureille, & la vois, ne denie.
L. P. Comment? A qui les Arts & les Armes manie
En ce tens, le merite & le vray los perit :
La France des beaux Arts, qu'elle flate, se rit,
Par Armes sur soy mesme acharnant sa manie.
L. G. Mais quoy? La Muse vange apres la mort le tort
Fait à la vie : & Mars fait luyre apres la mort
Ceus qui leur Dieu, leur Roy, font seul but de leur guerre :
Tel fut ce Cheualier De Paulmy. L. P. Poy, le voy,
Ma vois est, qu'il merite & pleurs & fleurs de moy,
Gré des Roys, du Ciel gloire, & renom de la Terre.*

(A I. DV BELLAY.

SONNET⁸².)

Je ſçay bien, du Bellay, que Rome eſt le bordeau,
Où l'on voit paillarder ſans fin le corps & l'ame :
Le corps y eſt eſpris d'une bougreſſe flamme,
L'eſprit paillarde avec l'Antichriſt ſon boureau.
Elle eſt de tout erreur contre Chriſt le Chasteau,
L'enfer de tous les bons, des faux-preſcheurs la dame :
Et de nos Rois charmez la concubine infame :
Des Muſes, des lettrez, des vertus le tombeau.
Elle eſt des Empereurs la fine larronneſſe :
De la grace de Dieu fauſſe reuendereſſe :
La ſource de tout mal, le gouffre de tout bien.
Bref que dirai-je plus? c'eſt cette pute immonde,
Que l'on nomme à bon droit le chef de tout le monde
Puiſque le monde entier aujour d'hui ne vaut rien.

DE TH. DE BESZE,

FAISANT L'AMOUR⁸³.

Besze voulant plaiſanter vn petit
Diſoit vn iour à vne non ſottarde :
De vous baiſer i'auroy grand appetit,
Mais voſtre nez qui eſt ſi long m'engarde.
La dame alors viuement le regarde,
En luy diſant : Pour ſi peu ne tenez,
Car ſi cela ſeulement vous engarde,
J'ay bien pour vous vn viſage ſans nez.

SONNET

DE LA FIDELITÉ DES HUGVENOTS,

Par Est. IODELLE, Poete Paris. ⁸⁴.

*Après que ces pipeurs ont demasqué leur foy,
 Affronté leur seigneur en bataille rangee,
 Qu'ils ont dedans Paris sa personne assiegee,
 Faily à la surprendre & luy donner la loy;
 Après auoir encor mis la France en effroy,
 Enuahi sa frontiere & l'auoir engagee
 A l'Anglois desloyal, après l'auoir chargee
 De subside & d'impost au mespris de leur Roy;
 Voyans à la parfin le fer victorieux,
 Le fer & l'onde aussi, par le vouloir des Cieux,
 Forcer, venger, purger leurs fautes criminelles,
 Ces martyrs obstinés en leur rebellion
 Se courans du manteau de Persecution,
 Dieu, disent ils, ainsi esprouue ses fidelles!*

SONNET

SVR LES BEAVTEZ D'VNE GARSE ⁸⁵.

*Comment pourroy-ie aimer vn sourcil hérissé
 Vn poil roux, vn œil rouge au teint de couperoze
 Vn grand nez, plus grand bouche incessamment decloze
 Pour gesner mon esprit de ces leures succé,*

*Vne gorge tannée, vn col si mal dressé,
 Vn estomaq Ethique, vn tetin dont ie n'ose
 Enlaidir mon sonnet, & qui est pire chose
 Vne bouquine aisselle, vn corps mal compassé,
 Vn dos qui ressembloit d'une mort le derriere,
 Le ventre besacier, la cuisse heronniere
 Et mesme quant au reste... Ah si sonnet tai-toi!
 C'est trop pour demonstrier à tous quelle deesse,
 Tant le Ciel se moqua de l'amour & de moy,
 Deuoroit les beaux ans de ma verte ieunesse.*

CE QVI FVT CHANTÉ AV LOVVRE POVR LA BANDE
 DE FLORE ET PHÆBUS.

CHANT DE PAN^o.

*Flore la deesse des fleurs
 La terre esmaillant de coulleurs,
 D'odeurs enbaume & ciel & terre;
 Nature emprunte tout le teinct
 Dont voꝝ beautez mesme elle painct.
 Sur les fleurs que sa corne enferre
 La belle aurore & de Phæbus la sœur
 En va triant ses roses, sa blancheur,
 Et Phæbus l'or des grands traiçts qu'il deferre.*

*Tout ce qu'ont les Roys & les Dieux
 Delicieux ou precieux
 Y prend odeur ou couleur belle;*

*L'ambroisie ie croy s'en faiçt ;
 Tout ornement se contrefaiçt
 Dessus les beaux ornemens d'elle.
 En tout printemps le ciel en recherist
 La terre belle & le printemps qui rit,
 Comme vng serpent le monde en renouelle.*

*Flore ne faiçt pas seulement
 Raieunir par son ornement
 Le monde, mais quand la misere
 Faiçt presque vng grand regne perir
 Des qu'il commence à refflorir
 Flore luy semble estre prospere,
 Qui en l'estat desia refflorissant
 Reuerse ainsi qu'au champ reuerdissant
 Les heurs, les fleurs dont elle se faiçt mere.*

*Elle vouloit les champs françois
 Et les champs de nos voisins roys
 Hayr, & se rendre sauuage,
 Moy Pan, & ces satires cy,
 Ces hommes sauuages aussy,
 La trouuafmes en tel courage.
 Elle vouloit execrant voꝝ malheurs
 Priuer toute herbe & tout arbre de fleurs
 Faisant finir par force vostre rage.*

*Mais hors de ces boys incogneuz
 A nous, à ces hommes tout nuds
 Estrange & fort loingtain repaire,
 Apres la paix se faiçt mener
 En ce lieu preste à retourner
 Si la paix s'en vouldoit retraire.
 Ie l'accompaigne en chants & sons diuers,
 Pour elle encor i'ay dressé d'autres vers
 Pour de son veuil vng oracle vous faire.*

Vous scaurez par eux qu'elle veult

*Faire florir tant qu'elle peult
 Non seulement voz iardinaiges,
 Voz prez, [&] voz champs, & voz bois,
 Mais bien le beau filz de voz Roys
 Qui fletrissoit soubz voz orages.
 Or si ces vers plaisent à vos beaultez
 On ne verra deormais surmontez
 Par Apollon mes sept tuiaux sauuages.*

CHANT DE VENVS

POVR L'ENTREE DES TENANS A L'HOSTEL DE GUYSE⁸⁷.

*Auant qu'en ce throsne monter
 Pour trois cheualiers presenter
 Dont ie voy l'ame & la main preste,
 L'air, la mer, les montz & les boys,
 Lors qu'en mon char ie descendoys,
 A ma descence faisoient feste.
 Tout l'air riant se serenoit
 Et la mer calme se tenoit,
 Les montz & des forests le feste
 Soubz moy presque en fleur reuenoit.*

*Pay tousiours des hommes esté
 Comme des dieux la volupté ;
 Et du tiers ciel où ie domine
 Penuoye non les Cupidons,
 Les Jeux, les Riç qui leurs brandons
 Arment d'vne flamme maligne,
 Mais d'vng hault amour le desir
 Qui peult ces grands hommes saisir
 Lorsque quelque beauté diuine
 Se rend seul but de leur plaisir.*

*Je faiç estre tout ce qui est,
 Je faiç plaire tout ce qui plaiçt,
 Pourtant toute chose m'honore ;
 Vous doncq honorer me deuez
 Dames qui de Venus auez
 Tout cela qui plus nous decore :
 Mais si vous considerez bien
 Pour quelle cause icy ie vien,
 Plus d'honneur me ferez encore,
 Car ce party est vostre & mien.*

*Mercurc vous a faiçt scauoir
 Par des vers qu'on vous a faiçt veoir,
 De Mars & de moy la querelle.
 J'offre le cartel & la foy
 De ces trois qui tiennent pour moy.
 Vsez, dames, de faueur telle
 Qu'elle leur double encor le cueur :
 Si vous nous prestez vng tel heur,
 Esperez de Venus la belle
 En voz amours l'heur & l'honneur.*

SONNET⁸⁸.

*Oncques traitç, flamme ou lacqs d'amoureuse fallace
 N'a poingt, bruslé, lié, si dur, froid, destaché
 Cœur, comme estoit le mien blessé, ars, attaché.
 Miserable qui est en si penible chasse.
 Ferme & gellé trop plus que le marbre & la glace,
 Libre & franc ie n'auois crainte d'estre empesché
 De playe, feu, prison, mais viuement touché
 M'a l'arc, m'a le brasier, m'a la retç qui me lace.*

*Transfix, desfaiç ie suis, & tellement estraint
 Qu'aulture cœur que le mien n'ouure, n'enflambe ou ceint
 Dard, brandon ne lien de rigueur plus extreme ;
 Et ne peult aduenir que le nœu, feu & sang
 Qui m'estrainç, me consume & m'abreuue le flanc,
 Deslie, estraigne, estanche autre que la mort mesme.*

STANCES

SVR LE DEPART DE MADAME LA MARESCHALLE
 DE RETZ⁸⁹.

*Le Ciel pleure vng depart, le Ciel faiç distiller
 Vne pluye soudayne ex campagnes de l'aer,
 Voyant ia s'aprester à ce loingtain voyage
 Vne Diçynne telle en toutes ses grandeurs
 Qu'au bruiç de son depart le Ciel ieçte des pleurs
 Craignant d'estre esloigné de son diuin visage.*

*Ce n'est pas tout le Ciel qui pleure son depart,
 C'est l'endroiç seulement où son heureux regard
 Faiç luyre ses soleilz dessus les bors de Seyne
 Qui se monstre ialoux, parce que ses beaux yeulx
 Vont bientoft faire honneur à ce quartier des Cieux
 Où borne sa longueur le país de Lorrayne.*

*Heureuses pleurs, heureux tout ce Ciel larmoyant,
 Heureuse nue où fort ce cristal ondoyant,
 Ieçté pour le depart d'une si belle Dame!
 Mais plus heureux encor les champs & les país
 Où tant de Citoyens seront fort esbahis
 Voyants luyre [à leurs yeux] vne Diuine flame.*

*Les fleurs qui commençoient à changer de couleur
S'enrichiront encor d'une gaye verdeur,
Et le North froydureux quictera la campagne ;
Vng gracieux Zephire, vng émail du printemps,
Vne moisson de fleurs enrichira les champs
Où sa grandeur yra costoyer l'Alemagne.*

*Courtisans, ne craignez les rigueurs d'un hyuer,
Quelle part qu'on verra la Dictynne arriuer
On ne verra qu'œilletz & qu'un tresor de rozes :
Elle peut d'un regard tout le monde enflammer
Et l'ardeur de ses feux fait soudain consumer
Les glaces d'un hyuer dedans la terre encloses.*

*Elle a pouuoir au Ciel, elle esclaire ez Enfers,
Elle præside ez bois, & aux plus grands desers,
Faisant craindre partout sa diuine puissance :
L'hyuer, filz de nature, & du Ciel azuré,
Contre son beau Soleil ne seroit assure
Veux mesme que le Ciel luy porte obeissance.*

*Helas ! ce beau soleil enrichi de scauoir,
De grace, de vertuz, & d'infini pouuoir
Nous cachera bientôt les raiç de sa lumiere :
Nous la perdrons de veue avec mesme langueur
Que la fleur du Soucy pert la claire lueur
Du Soleil abaissant sa tresse printaniere.*

*Non point que le Soleil de ses perfeçons
N'aye bien le pouuoir d'épendre ses rayons
Des le pais lorrain iusqu'en l'isle de France :
Son Soleil luyt par tout, sa grandeur en tous lieux
Descouure excellemment un lustre precieux,
Mais l'heur est bien plus grand pres de luy qu'en l'absence.*

*Il n'y a rien que d'estre aupres de son flambeau :
Les peuples froidureux qui combatent sur l'eau,
Voyent bien les rayons de ce grand œil du Monde :*

*Mais telz raiꝝ affoibliꝝ ont bien peu de pouuoir
Trop loing de l'Æquateur qui nous faiçt receuoir
Tous les feux epanduꝝ sur la machine ronde.*

*Il n'y aura plaisir qui puisse contenter
Noꝝ Esprits éperduꝝ si lon voit absenter
Ceste belle Diane à noꝝ yeulx eclipsée :
L'esclipse & le deffault d'vne telle beauté
Ne rendront à noꝝ yeulx rien qu'vne obscurité,
Qu'ennuy & que tristesse à noꝝ cueurs enlacée.*

*Vng Iardin enrichy des fleurons du printemps
N'apporte tant de dueil aux yeux des regardans
Quand l'hyuer faiçt iaunir leur couleur bazanée,
Que nous aurons d'ennuyꝝ en ce triste depart
Voyants à grand regret s'en aller autre part
Ceste Nymphé si tost de nos yeulx esloignée.*

*Au moins Ciel larmoyant mets fin à tes ennuys,
Reprends ton bon visage & maintenant reluys
Aux lieux où doibt passer l'heur de son excellence :
Ton dueil est infiny de mesme que le mien,
Si nous fault il resouldre, & luy monstrier combien
Nous voulons obeyr aux vœux de sa puissance.*

*Toy qui as sympatie à son Esprit diuin,
Fais de ton beau regard dessecher le chemin
Et d'un temps embelly esiouys son courage.
Moy qui ne puis si hault estendre mon pouuoir,
Par l'accent de mes vers ie feray mon deuoir
De souhaiçter tout heur pour son loingtain voyage.*

*P'enchanteray l'ennuy d'un hyuer froidureux,
Le trauail du voyage, & les vents amoureux
De ses rares beautez, & de sa bonne grace :
Son nom tant renommé ce fera le nom sainçt
Au seul pouuoir duquel leur bruiçt sera contrainçt
De ronfler autre part qu'aux entours de sa face.*

*Et l'espoir que j'auray de la veoir au retour
 Charmera les regrets, lesquelz comme vng vautour
 Loing d'elle rongeront le creux de ma poitrine :
 Je seray Prométhée, & l'aigle ma douleur,
 Mais cét espoir que j'ay en sa seule grandeur
 Ce sera mon Hercule & ma faueur diuine.*

(SATIRE

CONTRE LE CHANCELIER DE L'HOSPITAL⁹⁰)

*Il vit encores ce vieillard,
 Ce meschant asne montagnard,
 Et veoit avec impunité
 De son pays l'embrasement
 Dont malheureux il a esté
 La cause & le commencement.*

*Il est fier de s'estre vangé,
 Ce fils d'un bonnet orangé,
 Des chrestiens & des bons François,
 D'auoir soubz masque de prudence
 Trahy la bonté de deus Rois
 Mesmes au tems de leur enfance.*

*Mais Dieu nous sçaura bien venger
 Vn iour de ce monstre estrange,
 Et puis qu'il tarde sa iustice,
 C'est qu'il luy prepare vn supplice
 Eternel, qui ne fera pas
 Finir sa pene à son trespas.*

*Il a escrit que ceste peste
 Huguenotte il fuit & deteste,
 Qu'il ostra ce chancre pourry*

*Si vn iour les feaus il exerce ;
Mais qui l'a mieus creu & nourry
Que ce medecin d'Aigueperce ?*

*C'est ce preudhomme, ce Renart
Qui a regné en Leopart,
Dont meschamment & en malheure
Il ne peut faillir qu'il ne meure
Comme vn chien, car il ne peut croire
De l'ame l'immortelle gloire.*

*Iamais on ne veid tel pipeur
Si feint, si menteur, si trompeur,
Et iamais n'a eu Iesuchrist
De si rebelle creature,
C'est, c'est le dernier Antechrist
Duquel parle tant l'Escriture.*

*L'on pensoit à veoir son visage
Que ce fust vn grand personnage,
Le teint pasle & l'œil enfoncé,
Le nez grand, le sourcil froncé,
La barbe blanche, & longue eschine,
Mais tout ce n'est que poil & mine.*

*Car son edict des deus Eglises,
Les daces, puis les paillardises
Des fiens, du seau les pilleries,
Ses biens, ses rudes poësies,
Tesmoingnent qu'oncques il n'a eu
De Dieu, de sçauoir, de vertu.*

*Sa vertu est d'estre vn Prothée,
Sa neutralité d'estre Athée,
Sa paix deus lignes maintenir :
Changer les loix, c'est sa pratique,
Sa court les pedantz soustenir,
Et son sçauoir d'estre heretique.*

*Si le vice & l'insuffisance
Il portoit donc soubz l'apparence,
A l'on en France tant esté
A desuelopper ses denrées,
Et l'a l'on souffert tant d'années
Humer l'air qu'il ha infecté?*

*Non, non : qu'il meure où il pourra ;
Toujours son nom l'on dannerà
Et son vmbre à iamais sera
Le phantosme & l'espouental
Du chrestien qui se croisera
Toujours à ce mot d'Hospital.*



NOTES



NOTES

1. LES AMOURS D'ESTIENNE IODELLE PARISIEN, p. 1.

C'est par ce recueil que commencent *Les Œuvres* de Jodelle dans les deux éditions de Charles de la Mothe; nous avons jugé qu'il convenait mieux de présenter d'abord au lecteur les ouvrages dramatiques du poète. Voyez note 4 du tome I^{er}, p. 311. L'ordre adopté dans les éditions originales pour le classement des pièces qui composent *Les Amours* a d'ailleurs été suivi rigoureusement par nous, sauf l'unique exception indiquée ci-après dans les notes 21 et 26.

A qui sont adressés les quarante-sept sonnets par lesquels commencent *Les Amours*?

Réunissons d'abord les divers renseignements précis épars dans les vers de Jodelle, ensuite nous hasarderons nos conjectures.

L'objet des amours du poète est une veuve (sonnet IIII, page 3), mère d'une fille, *tendrelette* à la vérité, et qui *tette encor* (sonnet XLVII, page 24). Jodelle, en dépit de sa flamme purement poétique, désire fort un mariage qui amènerait sans doute quelque belle fête dont il serait l'organisateur; ses soupirs tournent assez brusquement à l'épithalame; dès le quatrième sonnet, il dit à sa dame :

... *En veuusage enuieillir tu ne dois,*

et lui souhaite, sans autre préambule, un mari pour ses étrennes;

Jodelle. — II.

comme elle ne se décide pas immédiatement, il perd tout à fait patience au trente-cinquième sonnet, et s'écrie :

*Pourrois-je voir l'heureuse & fatale iournee,
Où deux ames, deux cœurs, & deux corps enlaccz
Dans le beau ret d'amour se verront careffez
Egalement tous deux du doux bien d'Hymenee?*

Dans son enthousiasme, il laisse même échapper les noms des deux amants : Anne et Antoinette. D'ordinaire il appelle sa dame Diane, mais ce nom, comme ceux de Vénus ou Dione, de Pallas ou Minerve, qu'il lui donne aussi (sonnets III et XXXVIII, pages 3 et 20), n'est qu'une politesse de poète, tandis que le prénom Antoinette, qui n'a rien de mythologique, doit nous inspirer toute confiance.

Examinons maintenant la devise de la jeune veuve; c'est : « *le feu, le nœu.* » (Voyez ci-après note 4.) Cette devise ne nous apprend rien par elle-même, mais chacun des deux mots qui la composent a un synonyme, et ces deux synonymes répétés à satiété dans *Les Amours*, bien que fort différents l'un de l'autre par la signification et l'orthographe, sont identiques quant au son.

*Ta beauté par ses rais, par son rets, par la craincte
Rend l'ame esprise...*

dit tout d'abord Jodelle à sa dame (sonnet II, page 2). Les *rais*, ce sont les rayons brûlants, enflammés, le *feu*; le *rets*, c'est le *nœud*; ces expressions reviennent à chaque instant. Nous venons tout à l'heure de voir les deux amants enlacés dans *le beau ret d'amour* : dans un sonnet de l'*Appendice* (page 344), qui a sans doute fait partie des *Amours*, Jodelle parle encore de « *la retz qui le lace* ». *Rais*, *ret*, *rets*, *retz*, sous leurs formes orthographiques diverses désignent également le nom de Retz, et, pour bien établir que ce n'est pas là une pure conjecture, nous ferons remarquer que les *Stances sur le depart de la mareschalle de Retz*, qui se trouvent à la fin de l'*Appendice*, sont également remplies des allusions que nous venons de signaler.

Tout ceci bien établi, nous sommes fort tenté de croire que le futur d'Antoinette, que Jodelle désigne abrégativement sous le nom d'Anne, n'est autre que Jean, baron d'Annebaut, de Retz et de la Hunaudaye, mort en 1562 « *au combat deuant Dreux* », comme le rappelle Ronsard dans l'épithaphe qu'il lui a consacrée (tome VII, p. 194-198, de l'édition de M. Blanchemain). Il eut pour première femme Antoinette de la Baume Montrevel, à laquelle il ne serait pas extraordinaire que Jodelle eût attribué, même avant son mariage, une devise rappelant le nom de la baronnie de Retz, qui appartenait à celui qu'elle allait épouser.

2. *Des flambans forts & griefs*, p. 2.

Il y a *flambeaus* dans la première édition, mais l'errata indique qu'il faut lire *flambans*. La seconde édition porte *flambeans*.

3. *L'austerité*, p. 3.

L'autorité, dans la première édition; cette faute est corrigée à l'errata.

4. *C'est le Feu, c'est le Nœu, qui lie ainsi mon ame*, p. 5.

On lit, à la marge, dans la première édition : « *Le feu, le nœu, deuise de sa Dame.* » Voyez ci-dessus la note 1 et ci-après les notes 12, 20 et 88.

5. *De son obscur ombre*, p. 6.

Ainsi dans les deux éditions; non qu'il faille considérer *ombre* comme masculin, mais parce que l'auteur a supprimé pour l'œil l'*e* muet final, comme nous le supprimons pour l'oreille; souvent cette suppression était indiquée par une apostrophe. Voyez *Les Œuvres françoises de Ioachim du Bellay*, t. I, p. 502, note 190, et ci-après, notes 6, 13 et 43.

6. *Vn extreme foy preuue*, p. 10.

Voyez la note précédente.

7. *Alors qu'on se dispence*, p. 12.

Voyez la note 50 du tome II des *Œuvres françoises de Ioachim du Bellay*, p. 553.

8. *Que le temps ne corrompt, ny change ny moleste*, p. 25.

Il y a dans la première édition :

Que nul ne le corrompt....

Mais on lit à l'errata :

Que les temps ne corr.

Et c'est aussi la leçon de l'édition de 1583. Il nous a paru indispensable de substituer *le temps* à *lès temps*.

9. *Et porté*, p. 28.

Ainsi dans la première édition; *est porté* à l'errata et dans la seconde édition. La mention faite dans l'errata m'a un instant échappé, et j'ai cru devoir préférer la leçon & *porté* qui donne un sens à peu près aussi satisfaisant et présente un tour plus vif. Si on l'adoptait, il faudrait considérer l'énumération comme continuant : *Diray-ie vn front serain... Vn nez de beau pourfil... vne*

bouche... petite & coraline... ce braue chef celeste... Mais comme on arrive ensuite à une phrase renfermant un verbe : *ceste gorge se flanque*, et que l'énumération se trouve interrompue, mieux vaut suivre la correction proposée par l'errata.

10. *Font, comme on dit, voiler d'Agamemnon la face*, p. 29.

Voyez *Les Œuvres françoises de Ioachim du Bellay*, tome I, p. 477, note 4.

11. *Qui n'entra onc au cœur des hommes lasches*, p. 31.

Ainsi dans la deuxième édition. *Qui onc n'entra au cœur*, dans la première.

12. *Lè nœu, la flame*, p. 38.

Voyez ci-dessus les notes 1 et 4, et ci-après les notes 20 et 88.

13. *Vn ombre*, p. 41.

Voyez ci-dessus les notes 5 et 6, et ci-après la note 43.

14. *Deuroit*, p. 43.

Ainsi dans la première édition; *deuoit* dans la seconde.

15. CHANSON POVR RESPONDRE A CELLE DE RONSARD, QVI COMMENCE : *Quand i'estois libre*, p. 45.

Jodelle était très-fier de cette lutte avec Ronsard. Voici comment Pasquier s'exprime à ce sujet dans *Les Recherches de la France* (livre VII, chapitre 7) :

« Il me souuient que le gouuernant vn iour entre autres sur fa Poésie (ainsi vouloit-il estre chatoüillé), il luy aduint de me dire, que si vn Ronfard auoit le dessus d'un Iodelle le matin, l'après disnée Iodelle l'emporteroit de Ronfard : & de fait il se pleut quelquesfois à le vouloir contrecarrer. L'une des plus agreables chansons de Ronfard est celle qui se trouue au second liure de ses *Amours*, où il regrette la liberté de sa ieunesse (tome I, p. 214, de l'édition de M. Prosper Blanchemain).

*Quand i'estois ieune, ains qu'une amour nouvelle
Ne se fust prise en ma tendre moëlle,
Le viuois bien-heureux :
Comme à l'enuy les plus accortes filles
Se traualloient par leurs flames gentilles
De me rendre amoureux.
Mais tout ainsi qu'un beau poulain farouche,*

*Qui n'a masché le frein dedans sa bouche,
Va seulet escarté :
N'ayant soucy sinon d'un pied superbe,
A mille bonds fouler les fleurs & l'herbe
Viuant en liberté.*

*Ores il court le long d'un beau riuage,
Ores il erre en quelque bois sauuage,
Fuyant de faut en faut :*

*De toutes parts les poutres henniffantes
Luy font l'Amour, pour neant blandiffantes
A luy qui ne s'en chaut.*

*Ainsi i'allois desdaignant les pucelles
Qu'on estimoit en beauté les plus belles,
Sans respondre à leur vueil :*

*Lors ie viuois amoureux de moy-mesme,
Content & gay sans porter face blefme,
Ny les larmes à l'œil.*

*I'auois escrite au plus haut de la face,
Avec l'honneur, vne agreable audace
Pleine d'un franc desir :*

*Avec le pied marchoit ma fantaisie
Où ie voulois, sans peur ne ialouste,
Seigneur de mon plaisir.*

« Par le demeurant de la chanson il recite de quelle façon il se fit esclauer de sa Dame, & la misere en laquelle il fut depuis reduit. Au contraire Jodelle sur la comparaison du mesme cheual voulut brauer Ronsard : & monstrier combien la feruitude d'amour luy estoit douce; le premier couplet de la chanson est » Pasquier rapporte textuellement les six premiers vers de la pièce [page 45 du présent volume], puis il ajoute :

« Je vous passeray icy plusieurs autres fixains, pour venir à ceux auxquels il s'est esgayé en la comparaison du cheual dompté encontre le Poulain farouche. »

Pasquier cite un long morceau de la pièce de Jodelle depuis :

*Moy maintenant (combien que passé i'aye
Des premiers ans la saison la plus gaye),*

jusqu'à :

S'en faisant plus valoir.

pages 46-47, puis il termine ainsi :

« Cela s'appelle à bien affaillir, bien defendu. Il y a plusieurs autres couplets, que de propos deliberé ie laisse. »

Pasquier, ainsi qu'on a pu le remarquer dès le premier hémistiche du premier vers, ne cite pas le texte de Ronsard tel qu'on le trouve dans *Les Amours* ; il y a plusieurs différences que nous avons con-

servées. Au contraire, le texte de Jodelle qu'il rapporte ne s'écarte en rien de celui que nous avons suivi.

A la citation déjà longue de Pasquier il nous paraît indispensable d'ajouter encore ces vers de Ronsard :

*Et lors tu mis mes deux mains à la chaisne,
Mon col au cep & mon cœur à la gesne,
N'ayant de moy pitié,
Non plus, hélas! qu'un outrageux corsaire
(O fier Destin) n'a pitié d'un forcere
A la chaisne lié.*

*Tu es sourde à mes cris,
Et ne respons non plus que la fontaine
Qui de Narcis mira la forme vaine.*

On voit que Jodelle dans sa chanson ne répond pas seulement d'une manière générale aux idées exprimées par l'illustre poète, mais qu'il en reprend souvent les expressions.

16. *Quand avec elle on les dit :
Qu'est-ce donc qu'il semble,
Quand sans verité lon lit, p. 55.*

Ainsi dans la première édition; dans la seconde :

*Quand avec elle on les lit :
Quand sans verité lon dit.*

17. CHANSON POVR RESPONDRE A CELLE DE RONSARD, QVI COMMENCE : *Je suis Amour le grand maistre des Dieux, p. 65.*

La pièce à laquelle Jodelle répond est de 1567; elle fait partie du recueil intitulé : *Les Mascarades, combats & cartels*; son titre particulier est : *Le Trophee d'Amour à la comedie de Fontaine-bleau* (tome IV, p. 131, de l'édition de M. Prosper Blanchemain). Jodelle a surtout en vue ces premiers vers :

*Je suis Amour, le grand maistre des Dieux,
Je suis celuy qui fait mouvoir les cieux,
Je suis celuy qui gouuerne le monde,
Qui, le premier hors de la masse esclos,
Donnay lumiere & fendi le chaos
Dont fut basti ceste machine ronde.*

18. *Mutile, p. 69.*

Ainsi dans les deux éditions. Cette expression, qu'on ne trouve

pas dans les lexiques, doit signifier *mutilé, estropié*, si c'est bien là le mot qu'il faut conserver ici; mais on ne peut s'empêcher de se dire qu'*inutile* conviendrait encore mieux au sens, et que le compositeur a probablement lu *m* au lieu de *in*; aucune erreur n'est plus facile à commettre.

19. *Auoit ia fini les tours*, p. 80.

Ainsi dans la première édition; *les iours*, mais à tort, dans la seconde.

20. ODE SVR LA DEVISE DE NŒV ET DE FEV, p. 88.

Voyez ci-dessus les notes 1, 4 et 12, et ci-après la note 88.

21. CONTR'AMOURS, p. 91.

Dans les éditions de 1574 et de 1583, on trouve, entre l'*Ode sur la devise de nœv & de feu*, et les *Contr'amours*, l'*Epithalame de madame Marguerite*, que nous avons reporté plus loin (p. 111-128), avec les autres pièces relatives à la même princesse.

Pasquier, à la suite du passage de ses *Recherches de la France*, que nous avons reproduit plus haut (note 15, pages 356-357), nous donne les détails qui suivent sur les *Contr'Amours*, dont il cite la première pièce avec des variantes de texte et même de mesure que nous avons conservées :

« Il (Jodelle) estoit d'un esprit fourcilleux, & voyant que tous les autres poètes s'adonnaient à la célébration de leurs Dames, luy, par un privilège special, voulut faire un liure qu'il intitula *Contr'Amours*, en haine d'une Dame qu'il auoit autrefois affectionnée, dont le seul premier sonnet faisoit honte à la plus part de ceux qui se mesloient de Poëtifer, tant il est hardy.

*Vous qui à vous presque égalé m'aez,
Dieux immortels, dès la naissance mienne,
Et vous, Amans, qui sous la Cyprienne
Souuent par morts amoureuses viuez -
Vous que la mort n'a point d'Amour priuez,
Et qui au fraiz de l'ymbre Elisienne,
En rechantant vostre amour ancienne,
De vos moitez les ymbres refuiuez,
Si quelquesfois ces vers au Ciel arriuent,
Si quelquesfois ces vers en terre viuent,
Et que l'Enfer entende ma fureur :
Apprehendez combien iuste est ma haine,
Et faiçtes tant que de mon inhumaine,
Le Ciel, la Terre, & l'Enfer ait horreur.*

« Vous pouvez iuger par ce riche eschantillon quel estoit le de-meurant de la pièce. Bien vous diray-ie qu'il m'en recita par cœur

vne vingtaine d'autres qui fecondoient cestuy de bien prés. Et toutesfois pour auoir defdaigné de mettre en lumiere fes Poefies de fon viuant, ce que le Seigneur de la Motte, Conseiller au grand Conseil, en recueillit apres son decez, & dont il nous a fait part, est si esloigné de l'opinion qu'on auoit de luy que ie le mefcognois : Je ne dy pas qu'il n'y ait plusieurs belles pieces, mais auffi y en a-il vne infinité d'autres qui, comme passe-volans, ne deuoient estre mises sur la monstre. Et me doute qu'il ne demeurera que la memoire de fon nom en l'air comme de fes Poefies. »

D'après Charles de la Mothe, les *Contr'amours*, qui ne se composent, dans son édition comme ici, que de sept sonnets, en devaient contenir trois cents (voyez tome I, p. 6). Il en fut probablement de cet ouvrage comme de *La Riere Venus*, qui le suit immédiatement, et « que l'auteur pour sa maladie ne peut parfaire ». (Ibidem.) Charles de la Mothe, on le voit par ce seul exemple, s'est uniquement préoccupé, suivant la coutume de ses contemporains, de classer les ouvrages de Jodelle par genre et nullement de les disposer dans un ordre chronologique qu'il est par malheur impossible de rétablir aujourd'hui d'une manière suivie.

22. *Contre vne*, p. 92.

Vne est employée ici absolument, pour désigner une femme.

23. *Mal-nez poëtafres*, p. 101.

Malings, dans la première édition; *mal-nez* à l'errata et dans la seconde édition.

24. *Ne crain qu'vn seul poisson retarde ton vaisseau*, p. 106.

Ce poisson est celui que les Grecs nommaient *échénéis*, les latins *remora*, et que nos pêcheurs appellent *sucet*. Pline a recueilli, dans son *Histoire naturelle* (liv. XXXII, chap. 1), les diverses fables qu'on racontait au sujet de cet animal. Du Bartas les a racontées à son tour dans les vers suivants :

*Que les vents forcenez s'assemblent tous en vn,
Que secours du flus ou reflux de Neptun
Ils choquent vne nef, & que la force accorte
De cent longs aurons leur face encor escorte,
La Remore fichant son debile museau
Contre le moite bout du tempesté vaisseau,
L'arreste tout d'vn coup au milieu d'vne flote
Qui suit le vueil du vent & le vueil du pilote.
Les refnes de la nef on lasche tant qu'on peut,
Mais la nef pour cela, charmee, ne s'esmeut,
Non plus que si la dent de maint anchre fichee
Vingt pieds deffous Thetis la tenoit accrochee :*

*Non plus qu'un cheſne encor qui des vents irritez
 A mil & mille fois les efforts deſpitez,
 Ferme, n'ayant pas moins, pour ſouffrir ceſte guerre,
 De racines deſſous, que de branches ſur terre.
 Di nous, Arreſte-neſ, di nous, comment peux-tu
 Sans ſecours t'oppoſer à la ioincte vertu
 Et des vents, & des mers, & des cieux, & des gaſches?
 Di nous en quel endroit, ó Remoſe, tu caches
 L'anchre qui tout d'un coup bride les moueuements
 D'un vaiſſeau combatu de tous les elements?
 D'où tu prens cet engin? d'où tu prens ceſte force,
 Qui trompe tout engin, qui toute force force?*

(Cinquieme iour de la 1^{re} ſemaine.)

25. A MADAME MARGVERITE DE FRANCE, SŒUR DV ROY HENRY,
Deuant qu'elle fuſt mariee, p. 107.

Charles de la Mothe place ce huitain après *A la France. Elegie* (voyez ci-deſſus, p. 185), uniquement, ſuivant toute apparence, parce que ces deux pièces ſont en vers métriques. Dans notre édition, comme dans celle de Charles de la Mothe, le huitain eſt ſuivi de *l'Epître à la meſme dame*. Elle a paru pour la première fois ſous ce titre : *A treſilluſtre Princeſſe Marguerite de France, Eſtienne Iodelle pariſien*, en tête de : *Le Second liure des hymnes de P. de Ronſard Vandoſmois, à treſilluſtre Princeſſe Madame Marguerite de France, Seur vnicque du Roy, & Duchefſe de Berry*. Paris. A. Wechel, 1556, in-4^o.

Au lieu de :

Et voir ces auortons auſſi toſt que nais morts, p. 110.

il y a dans cette première édition :

Et voir ces auortons auſſi toſt nés que morts.

26. EPITHALAME DE MADAME MARGVERITE, p. 111.

Nous avons cru devoir placer ici, à la ſuite des autres pièces relatives à Marguerite, cet *Epithalame* qui, dans les éditions anciennes, ſe trouve à la fin des *Amours* et avant les *Contr'amours*. Voyez ci-deſſus, note 21.

27. *Si i'eſtois cogneu d'eux*, p. 115.

Si i'eſtois comme d'eux dans la première édition, faute qui, du reſte, eſt corrigée à l'errata.

28. *le respire*, p. 116.

La première édition porte *l'ay respiré*. Mais l'errata donne la leçon que nous reproduisons.

29. *L'ame gentille*, p. 116.

Ainsi dans la première édition. Dans la seconde *l'ame gentile*, qui rime mieux pour l'œil avec *inutile*, dernier mot du vers précédent.

30. *Comme lon voit fouuent dans ces cerueaux plus creus
Errer ces beaux discours, propres à leurs humeurs*, p. 117.

La prononciation du temps, qui supprimait souvent l'r finale, rendait cette rime légitime, au moins pour l'oreille.

31. *Font naistre la fouris ou la corneille peinte*, p. 118.

Allusion à la fable de *La Montagne qui accouche* et à la Corneille dont parle Horace dans ses *Épîtres* (liv. I, 3), et à laquelle il attribue la même mésaventure qu'à la pie d'Ésope et qu'au geai de Phèdre.

32. *Dont i'ay loué les Dieux...*, p. 123.

Ainsi dans la première édition ; *les cieux* dans la seconde.

33. *Defiunez*, p. 126.

Ainsi dans la première édition ; *defieunez* dans la seconde.

34. AV ROY CHARLES IX. APRES LA REDVCTION DV HAVRE DE GRACE, p. 129.

Cette place, occupée par le comte de Warwick, fut prise, le 28 juillet 1563, par le connétable Anne de Montmorency, ayant sous ses ordres le maréchal de Montmorency, son fils, et le maréchal de Brissac. Charles IX assistait au siège.

35. *L'vfance antique & droite & vraye s'effacer*, p. 133.

Il y a dans la première édition *effacer* au lieu de *s'effacer*, mais cette faute est corrigée à l'errata.

35 bis. *De se faire aux leurs vaincre en impudence mesme*, p. 139.

On lit dans la première édition :

De se faire ou leur vaincre...

Mais l'errata donne la leçon que nous avons reproduite, et qu'avant nous la seconde édition avait adoptée.

36. *En tels appas*, p. 144.

La première édition donne *& tels appas*, mais l'errata rectifie ce texte.

37. *POVR LE IOVR QVE LA PAIX FVST FAICTE*, 1568, p. 151.

Deuxième paix conclue avec les Protestants, à Lonjumeau, le 27 mars; elle fut nommée *paix fourrée* ou *petite paix*, parce qu'elle ne dura que six mois. Bientôt Alexandre-Édouard, duc d'Anjou, né le 19 septembre 1551, à qui Catherine de Médicis avait fait prendre, en souvenir de son époux, le nom d'Henri, sous le quel il devait régner à son tour, est nommé, à dix-sept ans, lieutenant général dans la guerre contre les huguenots (voyez ci-dessus, p. 154), et gagne en 1569 les batailles de Jarnac et de Montcontour.

38. *SVR LA MORT DE LA ROYNE D'ESPAGNE...* p. 157.

Élisabeth de France, morte en couche à Madrid le dimanche 3 octobre 1568; elle était née à Fontainebleau le 13 avril 1545, et avait épousé, le 22 juin 1559, Philippe II, roi d'Espagne.

39. *INSCRIPTION POVR VNE STRVCTVRE Entreprise par la Roine mere du Roy*, p. 160.

Cet ouvrage « sacré par son Ouvrier » à la Reine, semble être de l'invention de Jodelle; c'est une décoration du genre de celles qu'il nous a décrites dans *Le Recueil des inscriptions, figures... ordonnées en l'Hostel de Ville* (T. I, p. 237), et qui lui avaient valu de la part de Charles de la Mothe, le titre de « grand Architecte ». (T. I, p. 7.)

40. *A MONSEIGNEVR*, p. 162.

Voyez, ci-dessus, la fin de la note 37.

41. *A MONSEIGNEVR LE DVC*, p. 163.

François-Hercule, d'abord duc d'Alençon, et plus tard duc d'Anjou, né le 18 mars 1554, mort le 10 juin 1584.

42. *ODE SVR LA NAISSANCE DE MADAME, Fille du Roy Charles neufieme*, p. 165.

Marie-Élisabeth, née à Paris le 27 octobre 1572, morte le 2 avril 1578.

43. *Or que doncques cet heure*, p. 166.

Voyez ci-dessus les notes 5, 6 et 13.

44. SVR LA NAISSANCE DE HENRY DE LORRAINE COMTE D'EV, *Second fils du Duc de Guise*, p. 171.

Henri de Lorraine, né le 30 juin 1572, mort le 13 août 1574.

45. *l'execre*, p. 177.

La première édition porte *i'exerce*. Cette faute est corrigée à l'errata. Voyez ci-après la fin de la note 87.

46. *L'vn est l'amour de Mars, qui sanglant vous mutine*, p. 180.

Ainsi dans la première édition; dans la seconde : *sanglans*, qui donne un sens un peu différent, mais qui pourrait être adopté.

47. SVR LES METEORES DE I. A. DE BAÏF, p. 184.

Cet ouvrage de Baïf a paru sous le titre suivant : *Le premier des meteores de Ian Antoine de Baïf. A Caterine de Medicis.... Paris, Robert Estienne, MDLXVII*. On y cherche vainement la présente pièce, mais on y trouve, au recto du quatrième feuillet, la suivante, intitulée : *A la France. Elegie*. Si Baïf n'a pas fait placer en tête de ses *Meteores* les vers mesurés de son ami, c'est probablement parce qu'ils n'ont été écrits qu'après la publication de l'ouvrage. La pièce du même genre adressée *A Madame Marguerite de France* a paru, nous l'avons dit, en 1556 (voyez ci-dessus, note 25), mais le *distique* qui précède *Sur les Meteores*, est antérieur; il remonte à l'année 1553. Nous l'avons reproduit de nouveau dans l'*Appendice* sous son véritable titre, avec les pièces parmi lesquelles il a paru pour la première fois, et nous y avons joint une curieuse remarque de Pasquier. Voyez ci-après la note 78.

48. CHAPITRE EN FAVEUR D'ORLANDE EXCELLENT MVSICIEN, p. 186.

Entre *A la France. Elegie*. et cette pièce se trouvent, dans les éditions originales, les deux morceaux adressés *A madame Marguerite* que nous avons placés plus haut, p. 107. Voyez p. 361, la note 25.

49. SVR LA GRAMMAIRE DE P. RAMVS, p. 192.

La première édition de cette grammaire est d'une extrême rareté. Dans son ouvrage intitulé : *La Grammaire et les Grammairiens du XVI^e siècle*, M. Livet déclare ne l'avoir pas rencontrée

(p. 177, note). Un exemplaire de cette édition est cependant conservé à la Bibliothèque Impériale sous le n° X 1200. Ce volume, de format in-12, porte le titre suivant :

GRAMERE

A PARIS

De l'imprimerie d'Andre
Wechel,

1562.

Les vers de Jodelle ne s'y trouvent pas, mais on les lit en tête de l'édition dédiée à la reine mère et publiée en 1572, l'année du massacre de la Saint-Barthélemy, dont Ramus fut une des victimes. Lorsque, dans le dernier de ses vers, Jodelle donne à la grammaire de Ramus le nom de *Rameau d'or*, c'est par allusion au nom de son auteur. Joachim du Bellay a joué sur ce même nom d'une manière tout à fait analogue. Voyez ses *Œuvres françoises*, tome II de notre édition, p. 564 et 565, notes 125 et 130.

50. SONNET SVR LES DIALOGVES D'HONNEVR DE I. BAPTISTE POSSEVIN, p. 192.

✱ Ce sonnet se trouve au verso du troisième feuillet de l'ouvrage in-4° dont voici la description :

LES DIALOGVES
D'HONNEVR DE MESSIRE
IAN BAPTISTE POSSEVIN MAN
TOVAN, ESQVELZ EST AMPLEMENT DISCOVRV

& refolu de tous les poinctz de l'honneur,
entre toutes perfonnes :

Mis en François par Claude Gruget,
Parisien.

A Paris

Pour Ian Longis, Libraire.

1557.

Vis-à-vis du sonnet de Jodelle est une pièce de vers latins composée par lui sur le même sujet.

51. ODE SVR LA TRADVCTION DE PAVL EMILE, *Faiçte par Iean Regnard, Sieur de Miguetiere*, p. 193.

Cette ode se trouve en tête de l'ouvrage suivant :

LES

C I N Q P R E M I E R S

liures de l'Histoire Françoisé

TRADVITS EN FRANÇOIS DV

Latin de Paul Æmile,

PAR IAN REGNART ANGEVIN.

A T R E S H A V T E T P V I S S A N T

Seigneur, Monseigneur Anne de Montmoranci, Per & Conestable de France.

A PARIS,

De l'imprimerie de Michel Fezandat, au mont Saint-Hilaire,
à l'hostel d'Albret.

—
1556.

Le livre est in-folio. L'ode de notre poète y est intitulée : *Eftienne Iodelle, Parisien, au peuple François.*

Le texte est le même que celui des éditions de Jodelle que nous avons suivies; il n'y a qu'une seule variante. Le vers suivant de la page 201 de notre édition,

Le premier & second liure,

est ainsi imprimé en tête de cet ouvrage :

Le premier & le second liure,

sans doute parce que Jodelle n'avait compté *premier* que pour deux syllabes et que Charles de la Mothe lui en donnait trois.

52. SVR LE MONOPHILE D'ESTIENNE PASQUIER, *Aduocat en la Cour de Parlement*, p. 203.

Le privilège du *Monophile* est du 10^e novembre 1553, l'achevé

d'imprimer du 2^e jour de janvier 1555. Les éditions de Charles de la Mothe ne présentent qu'une seule variante. Au lieu du vers :

Loing de la vertu se tenant,

qu'on y lit et qui est reproduit dans notre édition (p. 204), il y a dans l'édition originale :

Tous ses nourriffons enchainant.

53. ODE SVR LES SINGVLARITEZ DE LA FRANCE ANTARCTIQUE, D'ANDRÉ THEVET, *Cosmographe du Roy*, p. 206.

Cette pièce se trouve en tête du volume intitulé : *Les singularitez de la France antarctique nommee Amerique & de plusieurs terres & isles decouuertes de nostre temps*, par F. André Theuet, *cosmographe du Roy*. A Paris, 1558. 4^e Elle y porte pour titre : *Estienne Iodelle, seigneur du Limodin, A M. Theuet, Ode*. Les vers :

*Et nos magistrats honorables
Embraffer les choses louables,*

(p. 208 de notre édition) y sont intervertis, ce qui du reste présente un sens fort acceptable.

54. ODE A CLAVDE COLET, SVR LE IX D'AMADIS, p. 208.

Nicolas d'Herberay, seigneur des Essars, avait publié, de 1540 à 1548, la traduction des huit premiers livres; en 1553 parut, chez Vincent Sertenas, dans le format in-folio : *Le neufiesme liure d'Amadis de Gaule... reueu, corrigé & rendu en nostre vulgaire François mieux que par cy-deuant par Claude Colet champenois*. C'est au commencement de ce volume que se trouve la pièce de Jodelle, qui y porte pour titre : *Ode d'Estienne Iodelle parisien à Cl. Colet Champenois*. Au lieu de ce vers (p. 209 de notre édition) :

Tachent de retrainner en France,

ainsi donné par Charles de la Mothe, on y lit :

Tachent de retramer en France,

qui est évidemment préférable. Charles de la Mothe faisait sans doute sa publication sur les manuscrits mêmes de Jodelle, et les imprimeurs auront transformé les trois jambages de l'*m* en deux lettres, un *i* et une *n*.

55. LES DISCOVRS DE IVLES CESAR AVANT LE PASSAGE DV RVBICON. AV ROY, p. 215.

Ce poëme, adressé par Jodelle au roi Charles IX, dont l'auteur avait pu, comme il le fait remarquer (page 219), observer la « pre-

miere enfance », occupe dans notre édition 62 pages pleines, de 58 vers chacune, et se compose par conséquent d'environ 2,300 vers, et les lecteurs consciencieux, qui l'ont étudié jusqu'au bout, ne sont guère portés, il faut en convenir, à le trouver trop court. Nous n'en avons cependant qu'un fragment relativement peu étendu; non que Jodelle ne l'ait achevé, mais parce que Charles de la Mothe n'avait pu, à ce qu'il dit, retrouver le manuscrit du texte complet, qui, d'après son estimation, devait « monter à dix mille vers pour le moins ». (Tome I, p. 6.)

56. *Au ministère utile de ceux qui pour les Princes*, p. 236.

Ainsi dans les deux éditions, ce qui, pour nous, donne au vers un pied de trop; mais *utile* n'y compte que pour deux syllabes; on serait fort autorisé du reste à imprimer *util*.

57. *Et de mains sacrileges*, p. 237.

Ainsi dans la première édition; *des mains*, dans la seconde. Un peu plus haut, dans la même page, on lit :

. . . & sans parler des playes estrangeres.

Ici c'est la leçon de la seconde édition que nous avons suivie; la première donne : *de playes*.

58. *Au four, aux mains, aux dents*, p. 239.

Il y a dans la première édition :

Au four, au mains, aux dents...

avec *au* au singulier et *mains* au pluriel; et dans la seconde édition :

Au four, au mains, au dents.

Voyez la note suivante.

59. *Il vaut mieux renvoyer aux vrais tourmens leur vie*, p. 240.

Il y a encore ici dans la première édition *au vrais tourmens*, avec *au* au singulier, *vrais* et *tourmens* au pluriel. Ce genre de faute est fréquent à cette époque. Ce vers de la page 249 :

Aux saints autels sacrez, aux sanglots, & aux larmes,

commence ainsi dans les deux éditions :

Au saints autels.

Voyez la note précédente et la note 62.

60. *Et de mesmes desseins*, p. 241.

Les deux éditions donnent *de mesme desseins* avec *mesme* au

singulier et *deffains* au pluriel; on peut, presque indifféremment, imprimer dans ce passage, ou *de mesmes deffains*, comme nous l'avons mis, ou *de mesme deffain*.

61. *Puis de mesmes façons, mesmes mots, mesme eslude,*

Mesme esbats & plaisirs, p. 244.

Ainsi dans les deux éditions, avec *mesme* au singulier, *esbats & plaisirs* au pluriel. Impossible, à cause de la mesure du vers, de mettre *mesme* au pluriel; faut-il, comme nous le croyons, laisser passer cette étrange irrégularité, ou doit-on imprimer au singulier *esbat & plaisir*?

62. *Qui aux chaisnes de fer les couronnes changeant*, p. 244.

Les deux éditions donnent encore ici *au* au singulier et *chaisnes* au pluriel. Voyez les notes 58 et 59.

63. *Dignes, & dignes faits, aduis, les rages, les folles*, p. 245.

Ce vers a ainsi un pied de trop dans les deux éditions. On sent du reste que tout le texte des *discours* est inconsistant et peu fixé; ici la correction est des plus faciles: il suffit de retrancher l'article avant *rages* ou avant *folles*.

64. *Mais il va de ce tant cher honneur,*
Que la vertu se fait de tous trauaux seigneur, p. 268.

Il y a dans la première édition: *mais qu'il va*, ce qui rend encore moins intelligible ce passage si embarrassé.

La première édition donne *refait* au lieu de *se fait*; mais l'errata corrige cette faute.

65. TOMBEAUX, p. 279.

Dans les deux éditions, plusieurs des pièces françaises réunies sous ce titre sont accompagnées d'épithames latines intéressantes pour la biographie des personnages célébrés par Jodelle; nous n'avons pas jugé à propos de les reproduire ici; mais nous ne manquerons pas de mettre à profit pour la table des personnages célébrés par Jodelle les nombreux renseignements qu'elles fournissent.

Outre les épithames latines traduites ici en français, Jodelle en avait composé d'autres qui n'ont point été recueillies dans ses œuvres. Piganiol de la Force rapporte dans sa *Description de Paris* (t. IV, p. 62) celle de Philippe de Chabot, qui se trouvait dans l'église des Célestins. Plusieurs des épithames françaises réunies ici avaient d'abord paru dans de petits recueils, consacrés à la mémoire

des personnes louées par Jodelle, et devenus aujourd'hui d'une extrême rareté. C'est ainsi, par exemple, que nous trouvons dans le *Tombeau de Gilles Bourdin*, Paris, 1570, in-4°, le sonnet que Jodelle lui a consacré (p. 286).

66. *Mais nostre guerre en main tu as pris tout ainsi*, p. 293.

Ainsi dans l'édition in-4°. On a imprimé à tort dans la suivante : *en nom* au lieu d'*en main*

67. A MONSIEVR, p. 294.

Voyez ci-dessus, p. 363, la fin de la note 37.

68. A MONSEIGNEVR LE DVC, p. 294

Voyez ci-dessus, p. 363, la note 41.

69. ODE DE LA CHASSE, p. 297.

Ce petit poème était de nature à intéresser Charles IX, qui avait pour la chasse une véritable passion, et qui écrivait lui-même sur la vénerie. On peut consulter sur ce point l'intéressante *introduction* de l'ouvrage intitulé : *Liure du Roy Charles. De la chasse du cerf. Publié pour la première fois, d'après le manuscrit de la bibliothèque de l'Institut*, par Henri Chevreul. Paris, Aubry, 1859, in-8°.

Charles de La Mothe nous prévient que cet ouvrage « n'est ici à moitié. » (Voyez tome I, p. 6.) Non-seulement il n'est pas terminé, mais il présente de nombreuses lacunes. Jodelle ne connaissait sans doute pas par lui-même tous les termes de la vénerie, et il comptait se renseigner auprès de quelqu'un de spécial, comme le fit Molière lorsqu'il demanda à M. de Soyecourt les mots du même genre qu'il plaça dans ses *Fâcheux*. La rédaction de ce poème est souvent obscure et embarrassée. Les éditions s'accordent parfois de la manière la plus malheureuse pour reproduire des fautes évidentes. (Voyez les notes 71 et 72.)

70. *Parfaites pour mon trop ieune age*, p. 299.

C'est-à-dire : à cause de mon trop jeune âge. C'est le texte de la première édition, la seconde substitue *par* à *pour*, ce qui donne un faux sens.

71. *Pource que se trouuans formees*, p. 302.

Il y a *fermées* dans les deux éditions; mais c'est assurément une faute, ainsi que le prouve surabondamment ce passage du *Liure du Roy Charles* que nous transcrivons ici comme le meilleur et le plus sûr commentaire des vers de Jodelle : « Le cerf ne iecte ses fu-

mees qu'en trois diuerfes fortes. Car l'on ne compte poinct celles qu'il faiçt durant le rut & l'Hyuer, à caufe qu'elles font desfaiçtes; la premiere est en plateau, c'est à dire que l'excrement qui fort de fon corps est de la meſme forme d'une bouze de vache, mais non de la couleur: car elle est vn peu plus verte.... Trois femaines apres que le Cerf est remply du viandis qu'il prend, & que son boyau est plus estressy à caufe de la graiſſe, felon la forme dudiçt boyau il ieçte ſes fumées qui font en torches. Apres comme il a la chaleur plus grande dedans le corps, à caufe de la venaiſon, elles ſe ſéparent d'enſemble, & ſortent formées & en crottes, comme font celles d'une Cheure, mais plus groſſes.» (Chapitre V. *Des fumées du cerf*, p. 17 et 18.)

72. *Soit que lors du Vautray lon face,*
Ou d'autres façons le discours, p. 306.

On lit dans les deux éditions : *Ou d'autres façons de discours*, ce qui ne donne point de ſens ſatisfaiſant.

73. *Se vient*, p. 312.

Ainsi dans la première édition : *Se voit*, dans la ſeconde.

74. *Ou de pluſieurs choſes cogneuë*, p. 314.

Les deux éditions donnent *cogneuë* au ſingulier; la rime le demande ainsi; mais le ſens le veut au pluriel.

75. APPENDICE, p. 327.

Cet appendice, réſultat de mes recherches, très-heureuſement ſecondées par les indications que je dois à l'inſatigable obligeance de M. Tricotel, ſe compose: 1° de trois pièces qui ſe trouvent quelquefois à la fin de la deuxième édition des *Œuvres* de Jodelle, et que nous décrivons plus au long dans la note ſuivante; 2° d'éloges en vers et de divers autres opuscules recueillis dans des ouvrages imprimés; 3° de pièces attribuées à Jodelle, recueillies dans des manuscrits et restées juſqu'ici inédites. Ne négligeons point de rappeler, en terminant cette note, que pour compléter les *Œuvres* du poète il importe de reprendre à la fin de la notice de Charles de La Mothe (tome I, p. 8 et 9), l'excellent ſonnet dans lequel Jodelle mourant, ſe rappelant fort à propos ſon Plutarque, enchâſſe le mot célèbre d'Anaxagore à Périclès.

76. ODE AV COMTE D'ALCINOIS SVR SES CANTIQUES DV PREMIER ADVENEMENT DE IESUS CHRIST, p. 327.

Cette pièce, et les deux qui la ſuivent, font partie d'un cahier additionnel fort rare formant les feuillets 289-298 de l'édition de 1583. (Voyez t. I, p. 310, de notre édition.) Ce cahier, ſignalé par Brunet

dans son *Manuel du Libraire*, manque la plupart du temps; il se trouve néanmoins dans l'exemplaire de la Réserve de la Bibliothèque impériale et dans celui de la Bibliothèque Sainte-Geneviève qui porte le n° 1139, et qui est conservé parmi les manuscrits. Les trois pièces de vers reproduites pages 327-334 occupent les feuillets 289-292 de ce cahier; on trouve au feuillet 293: *Ad. Claud. Kerquifnanum, Steph. Iodellii, in suas miseras Elegia*; et au feuillet 295: *Vers funebres de Th. A. d'Aubigné, Gentil-homme Xantongois. Sur la mort d'Estienne Iodelle Parisien Prince des Poètes Tragiques... Ode.* Ces deux dernières pièces, que nous n'avions pas à reproduire ici, nous ont servi comme documents pour la vie de Jodelle. Voyez la *Biographie* en tête du tome I.

77. SVR LES PESCHERIES, BERGERIES ET EGLOGVES DE CHASSE DE CLAVDE BINET, p. 334.

Claude Binet n'a point publié d'ouvrage ainsi intitulé, mais il a réuni plusieurs de ses pièces de vers à la suite d'une édition in-12 des *Œuvres* de la Péruse, qu'il a dédiée le « Premier iour de Ianuier 1573 » à « René de Voier, Viconte de Paulmy & de la Roche Ianes », et dont voici le titre :

LES
OEUVRES
DE I. DE LA
PERVSE

*Avec quelques autres
diuerfes Poësies de
Cl. Binet*

B.

1573

A PARIS.

*Par Nicolas Bonfons
demeurant rue S. Ia-
ques, à la Charité.*

Les diverses poésies de Claude Binet ne sont point précédées, dans ce volume, de la pièce de vers de Jodelle, mais le titre qu'elle porte s'y appliquerait fort bien. En effet on y trouve : *Vœu d'un berger à la deesse Venus* (fol. 143 v°). *Vœu d'un marinier ou pejscheur au Dieu Neptune* (fol. 144 v°). *Chant forestier, ou le Chasseur. Au Seign. Amadis Iamin.*

Diätynne, dont il est question au premier vers de ce sonnet, est une nymphe de Diane dont le nom, à cette époque, a souvent désigné la maréchale de Retz. Voyez ci-après la fin de la note 89.

78. ESTIENNE IODELLE, Parisien (A OLIVIER DE MAGNY). ODE, p. 334.

Cette ode, et les deux pièces qui la suivent, se trouvent dans un petit volume in-8° publié en 1553, et plusieurs fois réimprimé, notamment en 1573; voici le titre exact de la première édition :

LES AMOVRS
D'OLIVIER DE
MAGNY QVERCINOIS,
ET QVELQVES ODES DE LVY.

Emsemble (sic)
Vn recueil d'aucunes œuures de Monsieur Salel
Abbé de saint Cheron, non encore veues.

Avec priuilege du Roy

A PARIS

Par Estienne Groulleau Libraire, demeurant
en la rue Neuue nostre Dame à l'enfei-
gne faint Iean Baptiste,

1553.

Le *Distique mesuré*, qui vient en second rang, a déjà été publié par nous à la place qu'il occupait dans l'édition de Ch. de Lamothé. (Voyez ci-dessus, page 364, la fin de la note 47.) Mais nous le reproduisons ici avec son véritable titre. Pasquier avait pour cette pièce une admiration qui ne laisse pas de nous surprendre. Voici comme il s'exprime à ce sujet dans le douzième chapitre du septième livre de ses *Recherches de la France*, intitulé: *Que nostre langue est capable des vers mesurez tels que les Grecs & Romains*: « Cela a esté autresfois attenté par les nostres, & peut estre non mal à propos. Le premier qui l'entreprit fut Estienne Iodelle en ce distique qu'il mist en l'an mil cinq cens cinquante trois, sur les œuures Poétiques d'Oliuier de Maigny. »

Ici il reproduit le texte du distique et reprend : « Voila le premier coup d'effay qui fut fait en vers rapportez, lequel est vrayment vn petit chef-d'œuure. »

79. A LA MEMOIRE (DE SALEL), p. 337.

Ce huitain est imprimé au verso du onzième feuillet d'un volume in-12 intitulé :

Les XXIII.
LIVRES DE
L'ILIADE D'HOMERE, PRINCE
des Poetes Grecs.
Traduits du Grec en vers François (*sic*).

LES XI PREMIERS PAR
M. HUGVES SALEL, *Abbé*
de Saint Cheron.

ET

LES XIII DERNIERS PAR
AMADIS IAMYN, SECRETAIRE DE LA
chambre du Roy : tous les XXIII. re-
ueuz & corrigez par ledit
A. M. IAMYN.

AVEC

Les trois premiers Liures de
l'Odissee d'Homere.

Plus vne table bien ample sur l'Iliade d'Homere.

A PARIS

Chez ABEL L'ANGELIER, au premier
pillier de la grand'falle du Palais

M. D. XCIX.

Avec priuilege du Roy.

Il y a bien au sixième vers *deuin sçauoir*, qu'on serait assez tenté de remplacer par *diuin sçauoir*, mais qui offre cependant un sens acceptable à la rigueur.

80. (ÉPITAPHE DE CLEMENT MAROT), p. 338.

Goujet s'exprime ainsi dans l'article qu'il consacre à Clément Marot, mort en 1544 : « Jodelle lui fit cette épitaphe dans le goût de son siècle. » (*Bibliothèque françoise*, tome XI, p. 50.) Puis il donne les vers que nous avons recueillis.

81. (A JEAN DE VOYER, VICONTE DE PAVLMY). *Par Dialogisme du Genie & du Passant*. SONET, p. 338.

Cette pièce se trouve à la page 27 d'un volume in-4° contenant

42 pages et un feuillet non chiffré. Cette rare plaquette est conservée à la Bibliothèque de l'Arsenal sous le n° 9098 des *Belles-Lettres*. En voici le titre complet :

L E T V M B E A V D E
TRES-HAVLT ET PVISSANT SEI-
GNEVR, MESSIRE IEAN DE VOYER
CHEVALIER DE L'ORDRE DV ROY, ET
GENTIL-HOMME ORDINAIRE DE SA
CHAMBRE, VICONTE DE PAVLMY ET
*de la Roche de Gennes, Seigneur
d'Argenson, la Bailloliere,
Le Pleffis, Cha-
stres, &c.*



EN PLVSIEVRS LANGVES.
LVTETIAE, M.D.LXXI.
Apud Ioannem Bene-natum.

Jean de Voyer est mort le 10 mars 1571, à soixante-seize ans.

82. (A I. DV BELLAY. SONNET), p. 339.

Cette pièce se trouve à la page 11 de *La Chasse de la beste romaine... par George Thomfon...* Geneve, Ph. Albert, 1611, in-8°. L'auteur dit en parlant de Rome : « Jodelle l'a nayfument pourtraite en ces vers. » Puis il donne immédiatement, sans aucun titre, le sonnet que nous avons reproduit. Si ce sonnet est réellement de Jodelle, on doit le considérer comme ayant été inspiré par la publication de l'ouvrage de Joachim du Bellay, intitulé : *Les Antiquitez de Rome contenant vne generale description de sa grandeur & comme vne deploration de sa ruine*, dont le premier livre, le seul qui ait paru, est de 1558. Voyez *Œuvres françoises de Joachim Du Bellay*, tome II de notre édition, p. 263.

83. DE TH. DE BESZE, FAISANT L'AMOVV, p. 339.

Ce huitain est tiré du manuscrit 1662 du fonds français de la Bibliothèque impériale, manuscrit dont voici la désignation : « Recueil de poésies satiriques sur Henri III et son époque. Papier. XVI^e siècle. Anc. 7652³³, Colbert, 2220. » (*Catalogue des manuscrits français*, tome I, p. 281.)

Les vers sur Théodore de Bèze se trouvent au folio 27 de ce *Recueil*, dont ils forment le n° 65. Le manuscrit 1662 renferme plu-

sieurs autres pièces attribuées également à Jodelle. Le *Catalogue* décrit ainsi deux articles qui précèdent les vers sur Bèze :

33. « Cinq sonnets tirés de la Priapée de E. Jodelle. » (Fol. 20.)

34. Trois « Sonnets vilains dudiçt Jodelle. » (Fol. 22.)

Le sujet de ces trois derniers sonnets est indiqué de la sorte dans le manuscrit : « Contre vne garfe qui l'auoit poüray. » Nous n'avons reproduit aucune de ces huit pièces fort libres, assez obscures, très-médiocres, et qui d'ailleurs n'appartiennent pas incontestablement au poète dont nous publions les œuvres. Voyez les deux notes suivantes pour les autres pièces de Jodelle comprises dans le manuscrit 1662, sous les nos 89, 97 et 98.

84. SONNET DE LA FIDELITÉ DES HVGVENOTS, p. 340.

Ce sonnet se trouve au verso du folio 31 du manuscrit décrit dans la note précédente; il en forme le n° 89. Il continue fort naturellement les pièces dirigées *contre les ministres de la nouvelle opinion*. Voyez ci-dessus, page 133. Au troisième vers il y a dans le manuscrit *leur personne* au lieu de *sa personne*, et au dernier vers *ces fidelles* au lieu de *ses fidelles*.

85. SONNET SVR LES BEAVTEZ D'VNE GARSE, p. 340.

Le folio 33 du manuscrit 1662, décrit dans l'avant dernière note, commence par trois pièces intitulées :

96. *Sonnet de Passerat sur les beautez d'une garse.*

97. *Sonnet sur les beautez d'une autre, par Jodelle.*

98. *Autre par lediçt Jodelle.*

Nous avons rejeté la pièce 97 par les mêmes motifs qui nous ont empêché d'admettre les huit sonnets dont nous parlons dans la note 83. Nous avons reproduit au contraire la pièce 98, plus supportable que les autres, et qui donnera du moins une idée, fort adoucie il est vrai, des pièces que nous n'avons pas cru devoir publier. A l'avant-dernier vers le manuscrit donne *se moquant* au lieu de *se moqua*.

86. CE QVI FVT CHANTÉ AV LOVVRE POVR LA BANDE DE FLORE ET PHÆBVVS. CHANT DE PAN, p. 341.

Ces vers sont tirés du manuscrit 1663 du fonds français de la Bibliothèque impériale ainsi désigné à la page 283 du tome I du *Catalogue des manuscrits français* : « Recueil de poésies françaises et latines. Papier. XVI^e siècle. Anc. 7652^{33A}, Colbert, 2205. »

On les trouve au folio 32 de ce manuscrit. En regard on a écrit d'abord le nom de Ronsard, qui a été effacé et remplacé de la même main par celui de Jodelle.

A la page 342, dans le vingt-deuxième vers :

Elle vouloit execrant voz malheurs.

il y avait d'abord *exerçant*, qui a été remplacé par la leçon que nous avons adoptée. Nous avons déjà remarqué une confusion du même genre. (Voyez ci-dessus, p. 364, note 45.)

87. CHANT DE VENVS POVR L'ENTREE DES TENANS A L'HOTEL DE GYSE, p. 343.

Cette pièce se trouve au folio 32 du manuscrit décrit dans la note précédente; elle y est attribuée à Jodelle.

88. SONNET, p. 344.

On lit ces vers au folio 73 du manuscrit décrit dans la note 86. Ils portent le nom de Jodelle. Ce sonnet paraît faire partie des premières pièces des *Amours*. (Voyez ci-dessus note 1, p. 353 et 354.) La leçon primitive du vers 8 était :

M'a l'arc, m'a le brasier, m'a la retz qui me fasche.

Le dernier mot, *fasche*, a été postérieurement effacé et remplacé par *laffe* déjà préférable, mais auquel nous avons cru devoir substituer *lace* qui donne un sens meilleur et parfaitement analogue à celui que présentent ces vers du VIII^e sonnet de la page 5 :

C'est le Feu, c'est le Nœu, qui lie ainsi mon ame.

Voilà le Feu, le Nœu, qui me brusle & estraint.

On lit au folio 112 du même manuscrit 1663, qui nous a fourni ce *Sonnet*, un quatrain traduit du grec, publié dans l'ouvrage de Delort, intitulé : *Mes voyages aux environs de Paris* (T. II, p. 310), avec cette mention qu'il est extrait d'un « manuscrit du XVI^e siècle où l'on trouve plusieurs pièces inédites de Jodelle. » Une telle remarque ne suffit pas pour prouver que ce poète en soit l'auteur. M. Blanchemain n'a pas hésité à faire figurer ce quatrain dans les *Œuvres inédites* de Ronsard (T. VIII, p. 132), mais il n'a pas indiqué les motifs qui l'y ont déterminé.

89. STANCES SVR LE DEPART DE MADAME LA MARESCHALLE DE RETZ, p. 345.

Ces vers sont adressés à Claude Catherine de Clermont, dame de Dampierre, épouse en secondes nocces de Jean, baron d'Annebaut, de Retz et de la Hunaudaye (voyez la fin de la note 1, p. 354), laquelle eut de son époux la baronnie de Retz et la porta en mariage, le 4 septembre 1565, à Albert de Gondî, qui devint maréchal de France à la mort de Tavannes, le 6 juillet 1573, c'est-à-dire dans le mois même du décès de Jodelle.

Ces stances occupent les feuillets 2-4 d'un volume in-4^o de 149 feuillets qui faisait jadis partie des collections des Célestins de Paris, et qui appartient actuellement à la Bibliothèque impériale

où il porte, parmi les manuscrits français, le n° 25, 455. Les feuillets 2-107 et 120-133 de ce manuscrit sont remplis de poésies françaises ou italiennes fort élégamment copiées, avec titres et initiales en or ou en couleur. La plupart des pièces ainsi écrites sont consacrées à la louange de la maréchale et de son époux.

On lit au bas du recto du second feuillet, en tête duquel commencent les *Stances* que nous avons reproduites : « Ces vers sont composés par Jodelle et sont imprimés. » Nous avons tenté vainement de vérifier l'exactitude de cette assertion.

Le nom de *Dictynne* qui paraît dans le quatrième vers de ces stances appartient à une nymphe de Diane, mais il servait très-fréquemment à désigner d'une manière poétique la maréchale de Retz; les vers suivants, tirés d'une autre pièce du manuscrit que nous venons de décrire, ne laisseront subsister aucun doute à cet égard :

LES DICTYNNES,

Estrenes à Madame la Marechalle.

*Dictynne aux blons cheveux, la Nymphe plus fidelle
Que Diane eut iamais aux courses des forests,
D'elle mesme inuenta les pentes & les reths
Beau & digne subget d'une Dame si belle.*

.....
*Vne plus belle Nymphe, & plus belle Dictynne
Tient maintenant sa place aux terres des François.*

Les trois mots entre crochets [à leurs yeux] qui se trouvent dans le dernier vers de la page 345 manquent dans le manuscrit; nous les avons suppléés, par conjecture, pour compléter le vers.

N'avions-nous point d'autres vers de Jodelle à extraire de ce manuscrit? La mention qui se trouve au bas des *Stances* que nous avons reproduites s'applique-t-elle à cette seule pièce ou à un certain nombre de celles qui la suivent? Ce sont là des questions assez délicates. Il est probable que quelques-unes des pièces que renferme ce volume sont encore de Jodelle; mais lesquelles choisir parmi ces acrostiches, ces lieux communs de banale galanterie trop insignifiants pour qu'on en puisse deviner l'auteur? Ce qu'il y a de certain du moins, c'est que le recueil n'appartient pas en son entier à Jodelle; ainsi je trouve au verso du feuillet 56 une pièce *Pour le Roy* qui s'adresse non à Charles IX, mais à *Henry de Valoys*, à son retour de Pologne, et qui ne peut par conséquent avoir été écrite par Jodelle, mort au mois de juillet 1573.

Le même volume renferme sept sonnets *Au Roy*, qui sont évidemment adressés à Charles IX et peuvent fort bien être l'œuvre de Jodelle. Comme d'ailleurs rien ne le prouve, nous ne les avons

pas placés dans l'*Appendice*, nous donnerons seulement ici, comme échantillon, le suivant (feuillet 24 r°), qui est d'une tournure assez vive et qui, par les termes de vénerie qui y abondent, rappelle l'*Ode de la chasse*, réimprimée aux pages 297-321 du présent volume.

*Quand ie voy l'exercice honneſte de la Chaffe,
 Sans fin (SIRE) enflammer tout genereux deſir,
 En eſtrenes ie veulx pour toy ce vœu choiſir
 Qu'autre chaffe par toy ceſt an nouueau ſe faſſe.
 Tant d'ennemis ouuerts & couuerts qui d'audace
 Viandent tes beaux champs, ofans bien ſe faiſir
 De tes forts, puiſſent tous ſur terre en fin geſir
 En rendant les abois en mainte & mainte place.
 Rufés chercher de iour leur repoſee ils vont;
 Pour nuyſance la nuit toujours ſur piedz ilz ſont;
 Fay bien iuger le temps, fay leur nuit bien deffaire.
 Brisant jouuent, fay les rembuſcher, détourner,
 Lancer, ſuyure, eſmeuter, bien courre, & maumener
 Pour maint Trophee enſin de leurs Maſſacres faire.*

90. (SATIRE CONTRE LE CHANCELIER DE L'HOSPITAL), p. 348.

Cette pièce n'est pas inédite; M. Tricotel l'a fait paraître l'année dernière dans *l'Amateur d'autographes* (nos 177 et 178, 1^{er} et 16 mai, p. 131 et suivantes). On la trouve dans deux manuscrits du fonds français de la Bibliothèque impériale (n° 3282, feuillet 118 verso et 22,565, feuillet 24 recto). M. Tricotel établit ainsi que cette pièce a Jodelle pour auteur: « Le titre de la satire est ainsi conçu dans le premier manuscrit: *Traduction du latin de E. J.*

Vivit adhuc, patriæque rogos impune videbit
 Quorum causa fuit, vanus inersque senex.

Et dans le second: *Du latin par luy meſmes*. Or les initiales E. J. sont bien celles de Jodelle et ne peuvent s'appliquer à aucun autre poète; ce qui démontrerait encore plus cette attribution si cela était nécessaire, serait le fait suivant que le recto du même feuillet du manuscrit (Ms. 3282) contient la transcription d'un sonnet également signé E. J. qui commence par ce vers:

Ne les a lon donc peu deſcouvrir au moins ceus

et ce sonnet fait partie des *Œuvres de Jodelle*. (Voyez t. II, p. 147 de notre édition.)

M. Tricotel, il est vrai, a vainement cherché la pièce latine de Jodelle, mais cela ne prouve rien contre l'attribution de la pièce française. Nous avons, à l'exemple du premier éditeur, suivi le texte

du manuscrit 3282. L'autre présente quelques variantes peu importantes ; le vers 4 s'y lit ainsi :

Noftré ruyne & le tourment.

Au vers 10 il y a *masquée prudence* au lieu de *masque de prudence* ; p. 349, au vers 2, *plus* remplace *mieus*, au vers 14 *car c'est* est substitué à *c'est, c'est* ; p. 350, au vers 8, *on blasmera* remplace *l'on dannera* ; enfin le dernier vers de la pièce se trouve sous cette forme, peut-être préférable :

Toufours à ce mot : l'Hospital.





TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS LE SECOND VOLUME.

	Pages.
LES AMOVRS D'ESTIENNE IODELLE PARISIEN.	
Sonnets	1
Chapitre de l'amour.	25
Chapitre d'amour.	30
Chanfon pour le feigneur de Brunel.	33
Autre chapitre d'amour	37
Chanfon	43
Chanfon pour respondre à celle de Ronfard, qui commence : <i>Quand i'estois libre.</i>	45
Chanfon.	49
Chanfon diuifée en trois airs, & chacun air en fix ftanfés	60
Chanfon pour respondre à celle de Ronfard, qui commence : <i>Je fuis Amour le grand maiftre des Dieux.</i>	65
Chanfon.	68
Chanfon pour la deffense de l'amour.	70
Chanfon.	74

Chanfon.	79
Chanfon.	83
Elegie.	84
Ode fur la deuife de nœu & de feu.	88
CONTR'AMOVRS	91
Contre la riere-Venus.	95
DES GVERRES DV ROY HENRY DEUXIESME CONTRE	
L'EMPEREUR CHARLES CINQVIESME, apres le fiege	
de Metz leué.	
	103
A madame Marguerite, fœur du Roy Henry	
deuxiesme, depuis Duchesse de Sauoye. . . .	104
A madame Marguerite de France, fœur du Roy	
Henry, deuant qu'elle fust mariee.	107
Epiftre à la mefme dame.	107
Epithalame de madame Marguerite, fœur du Roy	
Henry II. tres-chreftien, Duchesse de Sauoye.	111
AV ROY CHARLES IX. APRES LA REDVCTION DV	
HAVRE DE GRACE	
	129
Contre les miniftres de la nouvelle opinion. . .	133
Pour le iour que la paix fust faiçte 1568. . . .	151
Pour le iour de Pasques enfuiuant.	152
Pour le iour de la Pentecofte enfuiuant. . . .	152
Pour le iour de la Saint Michel enfuiuant. . . .	153
Pour le iour que Monfeigneur partit pour aller	
au camp.	154
Le iour que l'auteur a leu le dernier edict. . .	154
Pour le iour que tout le camp partit pour aller	
trouuer l'ennemy.	155
A la Royne mere du Roy	156
Sur la mort de la Royne d'Efpagne fa fille ainée.	157
InfcRIPTION pour vne ftructure entreprife par la	
Roine mere du Roy.	160
A Monfeigneur.	162
A Monfeigneur le duc.	163

Ode sur la naissance de Madame, fille du Roy Charles neufiesme.	165
Sonnet.	170
Sur la naissance de Henry de Lorraine comte d'Eu, second fils du Duc de Guise. Sonnet. .	171
Chant	172
A M. le comte de Fauquemberge & de Cour- tenay	174
A M. Symon. Sonnet.	178
A Loyse l'Archer, & à ses sœurs.	179
Fantasia sur vn vers bien chanté & bien sonné sur le Lut. A Loyse l'Archer.	180
L'amour celeste de vertu, sur vnieu. A M. Symon.	180
A M. de l'Aubespine, secretaire d'Estat.	181
A madame de Primadis.	181
A madamoyfelle de Surgieres.	182
Sur la deuise de la cygalle	182
Anagramme, <i>son arc tire flame</i>	183
Au seigneur de la Bourdaiziere.	183
A luy mesme.	184
Disthique.	184
Sur les Meteores de I. A. de Baif.	184
A la France. Elegie	185
Chapitre. En faueur d'Orlande excellent musicien.	186
A Loyse l'Archer. Sonnet.	191
Sur la grammaire de P. Ramus.	192
Sonnet sur les dialogues d'honneur de I. Baptiste Poffeuin	192
Ode sur la traduction de Paul Emile, faicte par Iean Regnard, Sieur de Miguetiere.	193
Sur le Monophile d'Estienne Pasquier, Aduocat en la Cour de Parlement.	203
Ode sur les Singularitez de la France antarctique, d'André Theuet, Cosmographe du Roy. . . .	206

Ode à Claude Colet, sur le IX. d'Amadis. . . .	208
Aux cendres du mesme Colet	211

LES DISCOVRS DE IVLES CESAR AVANT LE PASSAGE DV RVBICON	215
--	-----

TOMBEAVX.

A l'ombre de M. Simon l'Archer.	279
A l'ombre mesme	280
L'ombre de Peronne le Gresle.	280
A l'esprit de M. le comte de Briffac, tué deuant Muffidan	281
Sur le trespas de Ieanne de Loynes.	284
A M. Soreau son mary.	284
De M. Bourdin, procureur general du Roy au Parlement de Paris.	286
A l'ame de M. Despence.	286
De M. de Montfalez	287
De M. d'Alluye secretaire d'Estat.	288
Pour le tombeau de M. Theuet, Cosmographe du Roy.	289
Cantique chrestien.	290

SONNETS.

A la Royne mere.	292
A Monsieur	294
A Monfeigneur le Duc.	294
Ode de la chasse. Au Roy	297
Ode à M. le comte de Dammartin.	321

APPENDICE.

Ode au comte d'Alcinois sur ses cantiques du premier aduenement de Iesus Christ.	327
---	-----

A luy mefme.	333
Sur les pefcheries, bergeries & eglogues de chaffe de Claude Binet.	334
Eftienne Iodelle Parisien (à Oliuier de Magny). Ode.	334
Luy mefme à Magny. Distique mefuré.	336
Sonnet (à Salel).	337
A la memoire (de Salel).	337
(Epitaphe de Clement Marot).	338
(A Iean de Voyer, viconte de Paulmy). Par Dia- logifme du Genie & du Paffant. Sonnet.	338
(A I. du Bellay. Sonnet).	339
De Th. de Befze, faifant l'amour.	339
Sonnet de la fidelité des huguenots, par Eft. Iodelle, Poete Parif.	340
Sonnet fur les beautez d'une garfe.	340
Ce qui fut chanté au Louure pour la bande de Flore & Phœbus. Chant de Pan.	341
Chant de Venus pour l'entree des tenans à l'hoftel de Guyfe.	343
Sonnet.	344
Stances fur le depart de Madame la Marefchalle de Retz	345
(Satire contre le chancelier de l'Hofpital)	348
Notes	351

FIN DE LA TABLE.



Achévé d'imprimer

LE VINGT-CINQ JUIN MIL HUIT CENT SOIXANTE-DIX

PAR D. JOUAUST

POUR A. LEMERRE, LIBRAIRE

A PARIS.

